32 PUBLICATIONS DU CENTRE FRANCO-ONTARIEN DE FOLKLORE
DIRECTION: GERMAIN LEMIEUX

LES VIEUX M'ONT CONTÉ

BELLARMIN

Bibliothèque Nationale du Québec

LES VIEUX M'ONT CONTÉ

Autres ouvrages de Germain Lemieux

— *Chanteurs franco-ontariens et leurs chansons.* Collection « Documents historiques », 45 et 46, Société historique du Nouvel-Ontario, Sudbury, 1963.

— *De Sumer au Canada français sur les ailes de la tradition.* Collection « Documents historiques », 51 et 52, Société historique du Nouvel-Ontario, Sudbury, 1968.

— *Placide-Eustache. Sources et parallèles du conte-type 938.* Collection « Archives de Folklore », n° 10. Presses de l'Université Laval, Québec, 1970.

— *Les jongleurs du billochet.* Conteurs et contes franco-ontariens, Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1973.

— *Les vieux m'ont conté.* Volume 1 à 31, 1973-1991, Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris. Seize de ces volumes présentent des contes et des récits franco-ontariens. Le volume 6 présente des contes et des légendes de l'Ontario et du Manitoba.

— *Chansonnier franco-ontarien 1* (1974) et 2 (1975). Centre franco-ontarien de folklore, Sudbury.

— *Le four de glaise.* Les Éditions Prise de Parole, Sudbury, 1982.

— *La vie paysanne 1860-1900.* Les Éditions Prise de Parole, Sudbury, 1982.

Publications du CENTRE FRANCO-ONTARIEN DE FOLKLORE
Sudbury, Ontario, Canada

LES VIEUX M'ONT CONTÉ

Tome 32

récits traditionnels

Répertoire d'Alfred Dumont
Légendes et contes oubliés
Souvenirs d'informateurs âgés

Les Éditions Bellarmin
MONTRÉAL

1991

Maisonneuve et Larose
PARIS

Tous les textes du présent ouvrage sont conservés dans les archives sonores du CENTRE FRANCO-ONTARIEN DE FOLKLORE, Maison d'Youville, à Sudbury.

Données de catalogage avant publication (Canada)

Vedette principale au titre
Les Vieux m'ont conté: contes franco-ontariens
(Publications du Centre franco-ontarien de folklore).
Sommaire partiel: t. 32. Répertoire d'Alfred Dumont,
légendes et les souvenirs d'informateurs âgés.
Comprend des références bibliographiques et des index.
ISBN 2-89007-711-X (v. 32).

1. Littérature populaire canadienne-française — Ontario. 2. Littérature populaire canadienne-française — Québec (Province). 3. Canadiens-français — Ontario — Folklore. 4. Canadiens-français — Québec (Province) — Folklore. I. Lemieux, Germain, 1914- . II. Université de Sudbury. Centre franco-ontarien de folklore.

GR113.V54 398.2'09713 C74-382100-4rev.

Couverture: Pierre Peyskens

Dépôt légal: 3e trimestre 1991
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Copyright © Centre franco-ontarien de folklore, 1991.

ISBN 2-89007-711-X

GR
113.5
O5 V53
t. 32

D9104329

REMERCIEMENTS

— au Conseil des Arts du Canada qui, en 1965, 1966, 1967, 1969 et de 1972 à aujourd'hui, a financé, en grande partie, la transcription et le remaniement littéraire de plusieurs contes de ce volume;

— à tous nos conteurs qui ont si charitablement reçu l'enquêteur lors de l'enregistrement des textes sur bande sonore;

— à Monsieur Luc Lacourcière, fondateur des Archives de folklore de l'Université Laval, qui a bien voulu analyser nos contes d'après la classification Aarne—Thompson.

BIOGRAPHIE

Le lecteur remarquera que nous ne présentons pas, au début de ces pages, la photographie d'Alfred Dumont, conteur qui a alimenté plus de cent pages du présent volume. Ces dessin, fait d'après une mauvaise photo, donne déjà une idée du caractère moqueur du conteur.

Né à Cap-Chat, en 1889, Alfred Dumont avait un talent spécial pour le récit ou la « blague » populaire. Le lecteur verra que, à l'âge de 8 ans et de 13 ans, Alfred Dumont mémorisait déjà des contes folkloriques. Comme il le dit lui-même dans l'historiette « Le clou à Mathias », il était reconnu dans les chantiers comme un conteur qui savait faire rire ses auditeurs et parfois leur causer des surprises.

Dumont connaissait bien son milieu et certains de sès personnages typiques ; il était au courant des petits défauts de la vieille génération et même des gens de sa parenté. Il mentionne son oncle Jean-Baptiste Barriault et sa tante Philomène ; il a un intérêt très marqué pour Olivain Vallée aussi connu que Barabbas. Le conteur Gustave Saint-Louis racontait, lui aussi, des aventures de son oncle Olivain Vallée, élégant danseur et habile joueur de tours. Dumont mentionne Gustave Saint-Louis dans le conte « Marin dans le tonneau », alors que le conteur Saint-Louis, racontant un récit semblable (tome 28, page 13) aperçoit Benoît Paquette, en sortant du tonneau, près de l'église de Sainte-Anne-des-Monts.

Qui ne connaissait pas, en 1955, le Dr Rioux de l'hôpital régional ou « la mère » Octave Dupuis de Saint-Joachim ? Ces personnages venaient tour à tour jouer leur rôle dans les « blagues » de Dumont, ce qui rendait le style du conteur très vivant et le récit tout à fait adapté au milieu de l'auditoire.

Devenu forgeron à l'âge de la maturité, Alfred Dumont eut de multiples occasions d'entendre les potins de ses clients et de les faire rire en remaniant ses récits en vue de la prochaine veillée chez un voisin ou un parent. Le conteur Dumont se faisait remarquer par son imaginatiom débordante et son style des plus concrets. C'était le vrai amuseur populaire qui faisait rire ses auditeurs jusqu'aux larmes.

Nous avons perdu de vue M. Alfred Dumont, après la période de nos enquêtes, mais on nous dit qu'il a émigré à Montréal où il est décédé à l'âge de 78 ans.

Germain Lemieux

PRÉSENTATION

Enfin, le dernier tome de notre collection de récits folkloriques! Ce volume est une sorte de pot-pourri rédigé à la suite d'une ultime visite de nos tiroirs; nous y avons retrouvé maints récits de conteurs dont le répertoire principal a été publié dans l'un ou l'autre volume de notre collection.

Mais, en premier lieu, nous pourrons nous amuser en lisant les récits d'un conteur d'une imagination furibonde, tout en s'en tenant à des sujets traditionnels. De plus, le conteur Dumont avait le don d'introduire dans ses récits d'un autre âge des personnages ou des lieux bien connus de son auditoire. C'est ainsi que ce conteur nous rapporte, pour la première fois dans nos longues enquêtes, l'histoire de ce monstrueux enfant — Le Terrible — qui protège sa mère contre l'avarice de son grand-père. On peut reconnaître dans « Le marin à la mer » le malheureux matelot dont nous a parlé le conteur Gustave Saint-Louis dans le tome 28 (page 13), sous le titre « Le tonneau ».

Quant aux autres récits, ordonnés dans un ordre plus ou moins logique, on y reconnaîtra le style de différents conteurs, comme celui de Maurice Prud'homme, d'Omer Blais, de Marie-Ange Roberge et de quelques autres conteurs ontariens. Plusieurs de ces artistes paysans nous rapportent surtout des récits légendaires. Même le vieil Alexandre Desautels de Saint-Boniface (Manitoba) y va de ses légendes locales.

Nous avons complété ce volume par des récits d'Aurèle Desrochers non encore transcrits à l'époque où son répertoire a été consigné dans le 29^{e} manuscrit.

En dernier lieu, nous avons incorporé à ce volume quelques mémoires de citoyens passablement âgés qui nous ont donné des détails précieux sur leur famille ou leur milieu. L'un de nos informateurs, Jean-Baptiste Hémon, nous a raconté un long voyage en Ontario, en fait, son premier voyage à l'extérieur de son coin natal. Les Franco-Ontariens seront certainement intéressés par les mémoires de ce Gaspésien qui, en 1883, quitta sa paroisse natale pour aller travailler à la voie ferrée qui tentait de relier Montréal à Vancouver. Ce jeune homme de 14 ans a abouti à ce qui est devenu North Bay (Ontario); il passera par Sudbury (Ontario), en route vers le Lac Supérieur. Ce monsieur Hémon, qui nous a livré ses mémoires à l'âge de 86 ans, avait encore une excellente mémoire qui n'hésitait pas souvent en citant correctement dates, noms de personnages ou de localités. En fait, Jean-Baptiste Hémon commence ses mémoires en rapportant d'abord plusieurs aventures de son père.

En résumé, ce dernier volume est un peu la réplique des 31 tomes précédents, remplis de contes, de légendes et de souvenirs. Il constitue, à sa façon, un autre document relatif à notre extraordinaire littérature folklorique qui témoigne d'un sens communautaire très développé et du haut talent littéraire de nos ancêtres.

Germain LEMIEUX, directeur

1 — LE CLOU À MATHIAS

Un soir, je prends un abondant repas. Je mange beaucoup. Je dis à ma femme: « Je vais avoir un sommeil lourd, cette nuit: j'ai trop mangé, au souper! »

Pendant la nuit, je deviens malade, tellement malade que j'en meurs. Après ma mort, il faut naturellement que je suive la route des autres personnes décédées. Je me dirige vers le ciel et j'arrive chez saint Pierre. Saint Pierre me dit: « Où vas-tu, toi?

— Où je vais? Ma vie a pris fin, j'ai suivi la route des autres morts et je suis parvenu chez vous!

— Eh bien! je ne sais pas où l'on va te loger! On ne t'attendait pas du tout aujourd'hui, je crois. Si tu veux mon opinion, tu arrives à un bien mauvais moment! »

Saint Pierre commence à inspecter ses registres pour y faire le bilan de mes bons et de mes mauvais coups. Conclusion: ces derniers l'emportent en nombre! « J'ai l'impression, annonce saint Pierre, que ta cause n'est pas gagnée, mon homme! Toutefois, tu peux entrer! »

Je rentre en me montrant un peu rassuré et au-dessus de mes affaires. Mais, en réalité, je ne saute pas de joie. Le bon Dieu me dit: « Nous n'avons pas de place pour toi, ici, et encore moins au purgatoire! La raison est évidente: les gens du purgatoire sont certains d'aller au ciel, un jour... d'où surpeuplement ici! Mon homme, il n'y a pas de place pour toi, sauf en enfer. Ta conduite te destine à l'enfer. Soumets-toi, mon garçon, c'est là que tu dois aller! C'est l'aboutissement de ta vie! »

Je me vois donc forcé de prendre le chemin de l'enfer puisqu'on me le commande.

J'arrive en enfer et je marche dans un long corridor bordé, des deux côtés, de longues rangées de clous servant de crochets. Puisque j'arrive chez moi, j'enlève ma coiffure et je veux la suspendre à l'un des crochets. Le diable me crie: « Hé! ne va pas utiliser ce clou. C'est celui que l'on a réservé pour Mathias Larrivée! »

LE CLOU À MATHIAS

Historiette racontée le 5 août 1955, à Cap-Chat, comté de Gaspé-Nord, Québec, par Alfred Dumont (66 ans) qui rappelait une aventure de chantier. Mathias Larrivée désirait ardemment que Dumont dise un conte devant tous les bûcherons. Dumont adapta, pour la circonstance, une histoire entendue d'autres conteurs, et calma ainsi, paraît-il, l'enthousiasme de Mathias pour les contes de ce genre.

Enregistrement no 377

In soèr, j' fa' [fais] in gros r'pâs: j' mang' pâs mal[1]. J'ai di' à ma femme: «J' vâs mal dormir c'tte nuit', parç' que j'ai trop mangé, à soèr!»

Pendant la nuite j' meurs; la maladie m' prend p'is j' meurs.

Apras que j' su's mort, lâ, comm' de raison, faut que j' prenne l' chemin dés aut's. J' monte au ciel. J'arrive à saint Pierre. Saint Pierre i' m' dit: «Où c' que tu vâs?

— Ah! où c' que j' vâs? J' su's mort! J'ai pris l' chemin dés aut's, p'is ça m'â m'né[2] écitte!

— Oué, b'en i' dit, j' sé's pâs, i' dit, si ça vâ fére. J' pens' que t' és pâ' attendu écitt' pâ-en-tout', i' dit d'après moé, d'apras c' qui s' pâsse...»

I' [saint Pierre] commence à r'lever sés papiers pour 'oèr quel bien qu' j'ai fait' p'is quel mal. J'ai plus d' mal que d' bien! I' dit: «J' pens' que ça vâ mal marcher, mon homme! I' dit, en tou' és câs, i dit, rent'e!»

Te'jours, j' rent' p'is j' m'envoeill', j' me fa' enn' p'tit' façon. Écoute in peu que j' saut' pâ' haut! Te'hours, j' m'en vâs, p'is lâ, l' bon Dieu dit: «I' y a pâs d' place pour toé, écitt'! J'en n'ai pâ' au picatoèr' [purgatoire] pâ-en-tout', encor' moins. Parc' que ceux qui von [vont] au picatoère, i's s' dise': «In jour j'irai au ciel!» Ta place, mon homme, i' dit, c' dans l'enfer! T' âs travaillé pour allé' en enfer! B'en, i' dit, tu vâs gu'y aller, mon garçon! Ça vâ êt' ta récompense, çâ!»

---

1. *Mal* (pas): Passablement, beaucoup, abondamment.
2. *Mener*: Conduire.

J' t-ôbligé de prend' le ch'min, moé, pour m'en aller en enfer. Te'hours, j'arrive en enfer.

I' y' avè' in pâssage, i' y ava't dés grands crochats [crochets] chaqu' côté du pâssage. En arrivant, comm' de raison, c'ést chez nous, i's m'on [ont] envoyé écitt'!

P'ogn' mon cass' [casque]... prends mon cass', enleuv' mon cass', p'is je l'accroch' su' in clou. On m' crie: «Hé! pâs su' c' crochat-lâ! I' dit, çâ, c'ést l' clou à Mathiâs Larrivée!»

2 — UN NAUFRAGE

C'était un vieux marin de Sainte-Anne-des-Monts ; il était capitaine de goélette depuis nombre d'années.

Un jour, son bateau était amarré au quai de Cap-Chat. Le ciel annonçait la tempête. Il dit à ses aides : « Nous allons quand même larguer les amarres. La tempête ne sera peut-être pas si mauvaise qu'on l'annonce ! »

On met à la voile, le matin vers quatre heures. Une fois la goélette rendue au large, le capitaine dit à ses compagnons : « Mes amis, nous allons affronter une grosse tempête, parce que ça sent le varech !

— Ça sent le varech ? Qu'est-ce qu'on doit en conclure ? demandent les marins.

— Cette senteur annonce une grosse tempête. Mais il faut continuer ; il faut gagner la haute mer ! »

Quand la goélette atteint la haute mer, le vent s'élève. Il y a près de deux heures que la bourrasque se prépare. La tempête fait rage, les vagues sont hautes comme des montagnes, nos voiles se déchirent. Vient le moment où tous les marins de la goélette sont obligés de s'attacher pour ne pas être emportés par la mer.

La goélette ne peut plus résister à la mer ; elle veut se coucher sur le flanc, malgré les procédés d'une bonne manœuvre de l'équipage. Tout à coup, un mât se brise. Peu après, l'autre mât est arraché. On ne voit plus rien. Le timonier est attaché à la roue du gouvernail par un câble. On ne distingue plus le ciel d'avec la terre.

Soudain, on entend un bruit provenant d'une secousse brutale. Zing !

L'équipage descend de la goélette pour se rendre compte de la qualité de l'obstacle. On s'aperçoit que la voiture est arrêtée par une souche et que ses brancards sont brisés au niveau de la barre transversale !

UN NAUFRAGE

Histoire racontée par M. Alfred Dumont (66 ans), à Cap-Chat, en janvier 1955.

Enregistrement no 3777 b. Conte-type groupe 1875-1889 (mensonge).

C'est in vieux de... de Sainte-Ann'-dés-Monts[1]; i' éta't cap'tain', ça faisa't p'usieurs années. Te'hours qu'in jour, i' étè' au qué [quai] d' Cap-Chat, le tem [temps] éta't pâs mal... annonça't pâs mal à 'a tempête. I' di' à sés s'gonds [seconds], i' dit: « On vâ s' lâcher pareil[2], i' dit, ça vâ... ça peut s' calmer, çâ! »

Te'hour' i's partent, le matin, vers quatre heures. Rendu au large, l' vieu' i' dit, l' vieux capitaine, i' dit: « Més amis, i' dit, on vâ a'oèr enn' terribeul tempête, parç' qu'i' dit, ça sent l' verrett' [varech]!

— Ça sent l' verrett'? Quo' c'ést qu' ça sagnifie, çâ, i' dit, ça sent l' verrett'?

— Il dit, ça signifie, i' dit, qu'on vâ a'oèr enn' gross' tempête. I' dit, on continue, on prend l' large! »

Rendu au large, v'lâ l' vent qui prend. I' y â à pe' pras deux heure' apras, p'is l' vent prend, p'i' i' dit: « I' vent', nos voèles, ça vient, i' dit, lés vagu's c'ést comm' dés montagnes, nos voèl's déchirent. B'e'tôt, i' dit, ô' ést tout' attaché, i' dit, à bord du bateau. I' y â p'us moyen de s' tenir su' 'a mer, i' dit, l' bateau veut renvarser malgré n'us aut's. I' dit, b'etôt, i' dit, v'lâ in mât qui câsse, b'e'tôt, i' dit, v'lâ l'aut' mât qui câsse. P'i' i' dit, ça ava't... i' dit, on voét p'us r'guien, j' t-attaché à 'a roue[3], p'i' o' 'oét p'us ni ciel ni terre.

B'e'tôt, i' dit, j' m'aparçoés, i' dit, ça denne in coup, zign'! I' dit, on débarqu' p'i' on vâ 'oér çâ, i' dit. J' su's croch'té dan enn' chousse [souche], p'i' i' dit, j'ai câssé més deux menoére'[4] à râ' 'a bârre! »[5]

---

1. *Sainte-Anne-des-Monts*: Paroisse voisine de Cap-Chat.
2. *Pareil*: Pareillement, quand même.
3. *Roue*: Roue de gouvernail [timonerie]
4. *Ménoire*: Brancard (de voiture)
5. *Barre*: Pièce de bois transversale qui relie les deux brancards d'une voiture à une faible distance de leurs points d'attache.

3 — LA BALEINE

Eh bien! Une fois, c'était un pêcheur de Sainte-Anne-des-Monts.

Un bon jour, il monte dans sa barque pour aller à la pêche avec ses deux garçons dont l'un avait à peu près douze ans, et le plus âgé, à peu près dix-huit ans. Ils s'éloignent tous les trois du rivage pour faire la pêche. Ils pêchent une partie de la journée.

Vers les trois heures de l'après-midi, alors que la mer est très calme, soudain émerge le long de l'embarcation, une immense baleine. Le père s'écrie: « C'est une baleine de près de cent mètres de longueur! Je n'en ai jamais vu de telles dimensions! »

Les deux garçons prennent peur. « Papa, s'exclament-ils, nous allons lever l'ancre et filer immédiatement au rivage! Cette baleine peut nous avaler ou bien faire chavirer notre embarcation!

— Ah! non, les enfants; je ne crois pas qu'il y ait de danger! »

Peu après, la baleine réapparaît en surface et s'approche très près de la petite chaloupe, tellement que celle-ci en est soulevée d'un côté. Tanfant — c'était le nom du plus jeune — Tanfant en est presque projeté à l'eau. « Hé! les garçons, c'est le temps de lever l'ancre! » lance le père.

On lève l'ancre, aussitôt, le père avec son plus vieux fils prend les rames. L'embarcation file vers la terre. Mais la baleine, tout affamée qu'elle est, se présente de nouveau à l'arrière de la barque, la gueule grande ouverte, prête à avaler les trois pêcheurs. Les garçons recommencent à crier: « Papa, elle va nous avaler! Regardez cette gueule ouverte; elle va nous avaler!

— Tanfant, répond le père, lance-lui ton couteau! »

Le jeune homme avait un ancien couteau à boucherie dont il se servait pour ouvrir les écailles des mollusques destinés à appâter son hameçon. « Lance-lui ton couteau, Tanfant, répète le père. Elle va repartir en plongée et, pendant ce temps, nous pourrons gagner terre! »

Le jeune pêcheur lance son couteau dans la gueule de la baleine. Le monstre repart en plongée. Le vieux pêcheur attrape les rames et file vers le rivage.

Mais la baleine réapparaît encore plus enragée qu'auparavant. Le couteau qu'elle a avalé l'a probablement blessée dans la gorge. « Vite, vite, Xavier, crie le père, donne ton bout de faux à la baleine! »

Xavier, le plus vieux des garçons, utilisait une lame de vieille faux pour écailler ses mollusques d'appât. Le jeune homme empoigne son outil et le lance dans la gueule de la baleine. Celle-ci repart vers le fond de la mer, mais elle revient très tôt. Ces ustensiles ne lui ont pas enlevé l'appétit! Elle se présente de nouveau près de la barque, la gueule ouverte, prête à avaler les pêcheurs, leur embarcation et tout leur outillage. Le père intervient encore: « Mon pauvre Tanfant, c'est bien regrettable: nous n'avons plus rien à donner à la baleine après lui avoir cédé nos deux couteaux. Nous allons donc tirer au sort pour savoir qui de nous va se sacrifier. Il faut faire vite avant que le monstre ne nous avale tous les trois!

Moi, vous le savez bien, je ne puis quitter ma famille; elle a besoin de moi pour vivre!

— Papa, répond Tanfant, je vais me sacrifier, moi. Vous, il faut que vous finissiez d'élever la famille, faire vivre ma mère. Ah! c'est moi qui dois tenter d'apaiser la baleine! »

Tanfant se lance de lui-même dans la gueule de la baleine. Celle-ci semble assez satisfaite de cette faible bouchée. Elle part de nouveau vers les eaux profondes, et reste invisible un peu plus longtemps. Les pêcheurs rament à toute vitesse vers le rivage. Le bonhomme n'a pas l'intention de perdre son autre fils. Mais la baleine réapparaît et s'approche de l'embarcation en manifestant sa rage. « Mon pauvre Xavier, dit le père, tu vas bien être obligé de te sacrifier, toi aussi! C'est préférable que tu te sacrifies à ma place. Tu sais, à la maison, il te reste trois petites sœurs et trois petits frères, tous en bas âge. Comment ferais-tu pour subvenir à leur éducation? Et la pauvre mère, si elle me perdait aujourd'hui ou demain, elle en recevrait son coup de mort! Tu deviendrais donc le seul soutien de toute la famille! Tu devrais te débattre avec cette encombrante tâche.

— Ah! papa, vous avez raison! Je vais me livrer à la baleine! »

Il s'élance à l'eau; la baleine l'attrape aussitôt et plonge en eau profonde avec cette autre parcelle de nourriture.

Le vieux pêcheur saisit les rames et dirige l'embarcation vers la plage et s'adresse à Dieu pour avoir la force de se rendre à terre. « Si je puis gagner le zone où l'eau est peu profonde, la baleine n'aura pas assez d'eau pour nager, elle va devoir rebrousser chemin, et moi je pourrai filer au rivage! »

Au moment où il entre dans la zone de l'eau peu profonde, à une encablure du rivage, la baleine flotte à peine: elle touche le fond à tout bout de champ. Elle s'élance à grande vitesse et, sans hésiter, elle avale le bonhomme, la chaloupe et les rames. Ah! elle reprend le large avec ce nouveau genre de proie dans la gueule. Le pêcheur se retrouve à l'intérieur de la baleine. Il ne sait trop comment se comporter. Il est mal à l'aise, il manque d'air, il se sent faiblir.

Soudain, le pêcheur pense à ses garçons, Xavier et Tanfant. « Où sont-ils allés, se demande-t-il? Où vais-je les retrouver? Pourtant, la baleine les a bel et bien avalés! Ils doivent être dans les environs. Il n'y a pas très longtemps qu'elle les a avalés!

Le pêcheur marche sur une surface passablement spongieuse. Il marche dans une sorte de couloir. Il se tient debout et avance. La senteur n'est pas agréable, il marche dans les ténèbres, en tâtant de ses mains sur une sorte de mur. Soudain, ses pieds heurtent un obstacle résistant. « Qu'est-ce qu'il y a ici? » se demande le pêcheur. Il touche cet obstacle avec ses mains. « Diable! Du ciment! Pourtant, c'est impossible! Du ciment dans une baleine! »

Tout en fouillant de ses mains l'obscurité, il touche par hasard un bouton. Et houp! De la lumière! Diable! Dans quelle sorte de baleine je navigue? On s'y éclaire à l'électricité!»

Le pêcheur s'avance encore de quelques pas et tout à coup, il aboutit à un beau trottoir de ciment, un trottoir de plus de deux mètres de largeur. Il marche allègrement sur ce beau trottoir. « Le diable s'en mêle! Pourtant, je suis bien vivant. Il se peut que je sois mort sans m'en rendre compte! Oui, c'est bien moi. Je suis Olivain Vallée! Oui, je suis en vie! »

Le pêcheur suit le trottoir et continue sa promenade. Il s'avance en pleine clarté. La lumière luit au sommet de chaque poteau, le long du trottoir. Il marche assez longtemps! Ah! il file pendant une heure ou une heure et demie; il marche et flâne tout en jetant les yeux autour de lui dans l'espoir de revoir ses fils.

Soudain, il entend un bruit bbrou ou ou... « Qu'est-ce que c'est ça? Un tacot? Comment? Il y a même des voitures automobiles dans cette baleine? »

Le tacot s'approche et s'arrête. « Où allez-vous? demande le chauffeur.

— Je cherche mes deux garçons!

— Comment, vos deux fils? demande de nouveau le chauffeur.

— Oui, répond le pêcheur, je suis à la recherche de Xavier et de Tanfant!

— Non, je ne les connais pas!

— C'est tout à fait normal, l'ami, ils ne sont ici que depuis ce matin! Où demeures-tu, toi?

— Ah! je demeure à environ cinq kilomètres d'ici.

— Oh! oh! Elle est immense cette baleine, pense le pêcheur. Ce chauffeur reste à cinq kilomètres d'ici, et il n'est pas le dernier, du moins il n'a pas signalé qu'il demeurait au bout du village! »

Le pêcheur raconte au chauffeur de taxi ses aventures récentes. « J'ai d'abord laissé aller dans la baleine mon plus jeune fils, et, peu après, mon plus âgé. Et moi, elle m'a avalé le dernier. Elle m'a avalé sans attendre que je lui en donne la permission! »

Le pêcheur monte avec le chauffeur dans le tacot, et se laisse conduire. La voiture file. Soudain, le passager entend hurler un cochon. « Comment, demande-t-il, il y a des cochons par ici?

— Eh oui! Plusieurs habitants produisent leur propre lard. Moi, j'ai tué un cochon, moi aussi, hier, un animal de plus de trois cents kilos.

— Oh, oh, oh! Un gros animal, en effet!

— Le poids dépend aussi un peu de la race. Le mien était assez vieux... »

Le pêcheur promène ses yeux sur la campagne, et s'écrie soudain: « Môseuss! Je crois que j'ai aperçu Tanfant! Arrête, arrête! » commande-t-il au chauffeur.

La voiture s'immobilise. « Est-ce bien toi, Tanfant? demande le passager.

— Eh bien! c'est papa! Comment se fait-il que vous soyez dans ces parages, vous aussi?

— Oui, comme j'arrivais au rivage, mon garçon, la baleine m'a happé avec l'embarcation. Elle m'a avalé! Je ne sais pas ce qu'est devenue ma chaloupe. Tout à coup, je me suis retrouvé tout seul. Et toi, Tanfant, que fais-tu ici?

— Actuellement, je fais boucherie d'un cochon. J'ai acheté la ferme d'un cultivateur qui est parti hier pour les États-Unis. C'est moi qui ai acheté ses biens. Hier, j'ai moissonné toute la journée en me servant de mes chevaux. Demain, je vais emprunter le petit tracteur du voisin pour tirer la moissonneuse. Je prendrai ainsi moins de temps pour faire ma récolte.

L'ancien fermier m'a laissé un beau cochon déjà engraissé. Je viens de l'abattre. Je vous invite à manger du boudin! »

Le pêcheur descend de voiture et passe le reste de la journée chez son plus jeune fils et, le soir, il prend un bon repas de boudin. Tanfant avait fait rôtir, dans un immense chaudron, des portions de boudin de douze à quinze mètres. On se rassassie de boudin. Pendant le repas, le pêcheur demande à son fils: « Tu n'as pas aperçu Xavier quelque part?

— Non, je ne l'ai pas revu! Pourtant, je suis allé, hier, faire une course en voiture automobile d'au moins deux heures, sans croiser mon frère.

— À quelle vitesse, Tanfant, filait la voiture lors de cette randonnée? demande le pêcheur.

— Ah! répond le fils, à une vitesse de cent trente, cent quarante et même cent cinquante kilomètres à l'heure.

— Tu as voyagé à cette vitesse pendant deux heures et tu ne t'es pas rendu au bout de la route?

— Non! Mais nous arrivions à une petite ville quand, après une collation et un café, nous sommes revenus sur nos pas. »

Le lendemain matin, le pêcheur dit à Tanfant: « Écoute-moi bien; il va nous falloir retrouver ton frère! »

Ils montent dans le même tacot que la veille et partent à la recherche de Xavier. De huit heures du matin à trois heures de l'après-midi, le voiture file en pleine campagne.

Soudain, les voyageurs aperçoivent une grande prairie où le foin est très abondant. Un homme en camisole, tête nue, fauche à tour de bras malgré la sueur qui inonde sa chevelure. « Pour moi, papa, dit Tanfant, c'est Xavier! À en juger par ses manières, c'est sûrement mon frère!

— Difficile à croire! continue le pêcheur. Ton frère n'avait qu'un bout de faux quand la baleine l'a avalé. Il se sert maintenant d'une faux neuve, il me semble!

— Mais il a pu la changer! » corrige Tanfant.

Ils s'approchent du pré. C'est bel et bien Xavier. « Que fais-tu ici, mon garçon? demande le pêcheur. Comment se fait-il que tu fauches ce pré avec cette faux? Où as-tu pris cet outil-là?

— Ah! je l'ai acheté, ce matin, avec la ferme d'un habitant qui partait pour l'Ouest où il veut continuer à cultiver. Et moi, j'ai acheté sa ferme.

— Combien as-tu payé? demande le père.

— J'ai payé tous ces biens trois mille dollars.

— Mais où as-tu pris ton argent? questionne toujours le pêcheur.

— Ah! je paierai cette somme au fur et à mesure que j'en serai capable! Notre entente est consignée par écrit. Je lui dois trois mille dollars. Je vais couper des arbres, cet hier, en forêt. J'ai un beau bouquet de sapins, là-haut sur le côteau; j'y couperai du bois destiné à la fabrication du papier. Comme ce bois se vend bon prix, je pourrai ainsi payer ma ferme, cet hiver.

— Et maintenant, Xavier, possèdes-tu une maison en plus de tes terres?

— Certainement, papa! Regardez là-bas. Une très belle maison, pourvue de commodités que procure l'électricité! »

Le jeune homme était merveilleusement installé. Le pêcheur continue à soulever des problèmes. « Nous nous portons assez bien, mais votre mère, là-bas, votre pauvre mère, je suis certain qu'elle se meurt de chagrin. Nous ne lui avons donné aucun signe de vie, il nous été impossible de l'avertir de notre départ. Toute la maisonnée s'inquiète de ne pas nous voir sur la mer. Moi aussi, je m'inquiète d'eux. Comment ferions-nous pour sortir de cette baleine? Tu viens de m'affirmer, Tanfant, que tu as voyagé deux ou trois heures, hier, à cent quarante kilomètres à l'heure sans aller au bout de la route. Et vous avez rebroussé chemin à l'approche d'une ville. Où va-t-on trouver le bout de ce monstre?

Il nous faut louer une voiture automobile assez rapide pour tenter de trouver le bout de la route. Cette baleine doit avoir un cœur. Immense comme elle est, elle doit être pourvue d'un cœur plus gros qu'une noisette! »

Le pêcheur et ses deux fils finissent par se trouver un charretier. Pendant qu'ils causent, un chauffeur vient à passer et lance son annonce: « Taxi! Taxi!

— Dites donc, chauffeur! Pourriez-vous nous conduire au cœur de la baleine!

— À quel endroit, s'il vous plaît, le cœur de la baleine? Je ne me souviens pas d'être déjà allé au cœur de la baleine!

— Ah! chauffeur, c'est au bout, au bout du chemin. Vous savez comment c'est fait un cœur? Quand on atteindra ce point, nous n'aurons plus besoin de vos services. Combien nous demandez-vous pour nous conduire là-bas?

— À quelle distance, je vous prie? C'est loin?

— Nous n'en savons rien. Ce peut être à cent soixante, à huit cents kilomètres, nous ne le savons pas exactement! Quoi qu'il en soit, nous pouvons vous payer tant de l'heure! Une piastre l'heure serait-il un prix raisonnable?

— Une piastre l'heure! Paieriez-vous la nourriture en plus?

— Assurément!

— J'accepte! Montez!»

Les trois passagers montent dans le taxi. La voiture file, file pendant quinze jours, à cent vingt-cinq, cent trente-cinq, cent vingt-cinq kilomètres à l'heure. Le chauffeur tient sa voiture à la plus grande vitesse possible. On ne compte plus les heures. On avait entrepris le voyage en juin, exactement le trois juin, et l'on atteint la région du cœur, le trente novembre. On ne demande pas quelle quantité d'essence et de nourriture les voyageurs ont dépensée!

«Maintenant, se disent-ils, que nous avons repéré le cœur de la baleine, nous allons la forcer à nous libérer!»

La baleine avait un cœur immense. Les voyageurs avaient leurs couteaux, leurs outils, le chauffeur disposait d'une certaine quantité d'essence. Ce groupe lance tout ce qu'il peut sur le cœur de la baleine, puis on en vient à le taillader à coups de couteaux et employer tous les moyens possibles pour lui donner mal au cœur.

Soudain, le monstre commence à bouger, une sensation qu'ils n'avaient jamais éprouvée. La baleine semble suivre le mouvement de la vague, et soudain elle se prépare à dégobiller. Elle prend son élan et vient s'échouer ici, au Petit-Canada, après avoir vomi tous ses passagers.

La baleine est restée sur la plage au Petit-Canada. Des pêcheurs en ont fondu la graisse et en ont retiré deux mille sept cent dix-huit barils d'huile. Il fallait trouver une goélette pour transporter ce produit à Québec. À cette époque, il fallait aller vendre l'huile à Québec. Ce dont je vous parle remonte à quarante-cinq ans. C'est le capitaine Elie Pelletier qui s'est offert pour transporter et vendre l'huile à Québec en garantissant de la vendre à bon prix.

Mais nous n'avons jamais touché un sou, nous n'avons jamais entendu parler des suites de cette aventure. Le commerçant est mort avec l'huile sur la conscience...

LA BALEINE

Historiette populaire que M. Alfred Dumont (65 ans) de Cap-Chat nous a racontée en juillet 1954. Il l'avait entendu raconter vers 1910 par M. Olivain Vallée alors âgé d'un peu plus de 50 ans.

Enregistrement no 417. Conte-type du groupe 1875-1889. Conte de mensonges: personnages avalés par une baleine et remis à la côte.

B'en, enn' fois, c'étè' in pêcheur, encôr' dans Saint-Ânn'-dés-Monts.

In bon jour, i' sort pour pêcher, avec sés deux garçons. I' 'n n-ava' un qui ava' à peu près douze ans, son plus vieu' ava't dix-huit ans. I's sort'nt pou' pêcher tou' 'és t'oâs. Pêche' enn' partie d' la journée. Quant' ça vient dan apros-médi, vers lés t'oâs heur's, la mer éta't ca'me [calme]; t't d'in coup, c' qui arriv' c' qui r'ssoud du long du flat?[1] Enn' gross' balenne [baleine]. L' pér' dit, i' dit: « 'A a pâs moins qu' t'oâs cents pieds d' long. Ah! i' dit, j'ai jama's vu d' balenne aussi gross' que çâ! »

Lés enfan [enfants] ont pêur. I' ont dit: « Poupâ, i' ont dit, on va l'ver[2], p'is' on va s'en aller parc' qu' i's dit, 'a peut nous envaler [avaler], ou b'e' don renvarser 'a barge, que'qu' chose.

— Ah! i' dit, j' croés pâs qu'i' aill' [ait] du danger! »

Te'jours que la balenne r'ssou' encôr', mecieu'! p'i' 'a' s' frôl' pâs mal proch' d' la barge. La barg' lev' d'in bord. Mé' l' p'tit Tanfant, — i' 'n n-ava't in qui s'app'la't Tanfant. — Tanfant manqu' de sacrer son camp à l'eau. « Heill', l' bonhomm' dit, heill'! c'ést l' temps! » Lev'nt l'ank' [ancre] mecieu! P'i' i' embarqu'nt su' 'és ram's tou 'és deux, p'is l' plus vieux avecque l' pér', p'is lâ on gâgn' terre. Mé' la balenne, elle, 'a a faim, la balenne. 'A arriv', mecieu! P'is, en arguiér' d' la barge, la gueul' tout gran [grand] ouvart', pra' [prête] à 'és envaler. Lâ, lés enfants s' mette' à crier encôre. I' ont dit: « Poupâ, 'a vâ nous envaler! R'gârdez, i' dit, 'a a bouche ouvarte, p'i' i' dit r'gârdez, i' dit, a' veut nous envaler.

1. *Flat* (angl.): Bateau à fond plat. Ici, barque de pêche.
2. *Lever*: Lever l'ancre.

— I' dit, envoeill's-y, i' dit, Tanfant, lâ, i' dit, envoeill's-y, i' dit, envoeill's-y ton couteau ! »

I' ava' in ancien couteau à bouch'rie. P'i' i' s' sarva't d' câ pour éca'ller leu' coques[3]. I' dit, envoeill's-y ton couteau, i' dit, pendant qu'a' vâ plonger, b'en, i' dit, durant c' temps-lâ, i' dit, on vâ gâgner terre ! »

I' envoeill' çâ dan 'a gueul' d' la balenne. La balenne, a' r' prend l' fond a'ec çâ. Lâ, l' bonhomm' s' plant' su' 'és ram's, mecieu' ! P'is çâ rame.

Mé' v'lâ 'a balenn' qui arrive encôr', p'i' 'a est encôr' p'u' enragée. Alle' â envalé l' couteau, p'is l' couteau, gu'i a fait mal dan 'a gorge. Lâ, a'... « Vite', i' dit, Xavier, i' dit, envoeill's-y ton bout d' faux ! »

Lui, i' ava' in bout d' faux pour éca'ller sés coques. Prend l' bout d' faux p'i' envoeill' dans 'a 'yeul' d' la balenne encôre. V'lâ encôr la balenn' qui prend l' fond, 'a ést pâs longtemps, a' s' dépêch', ell', lâ ; çâ gu'i ôt' pâ' appétit, çâ, cés couteaux-lâ ! 'A' arriv' mecieu ! la gueule ouvart' p'i' ell', lâ, a' veut envaler, a' veut tout envaler l' bazâr : la barge' a'ec les gârs qu'i' y ava't d'dans. I' dit : « Mon pauv' p'tit Tanfant, c'ést b'en d' valeur[4], lâ, i' dit, on n'â p'us r'guien à envoyer. I' dit, vous aviez deux couteaux qu' vous avé' envoyés, i' dit, on vâ tirer au sort. I' dit, faut qu'i' y en parte' in. P'is dépêchons-nous, i' dit, 'a vâ tout' nous envaler. I' dit, moé, i' dit, vous savez, i' dit, j' peux pâs m'en aller d' minm', vous savez qu' j'ai 'a famille à él'ver !

— Te'jours, Tanfant dit, i' dit : P'pâ, i' dit, m'en va's gu'y aller ! I' dit, envoyez-moé' i' dit, pour... j' sé's, là-bas, i' dit, faut qu' vous rajuez d'él'vé' 'a famille, p'i' i' dit, ma mére. Ah ! i' dit, j' m'en vâs gu'y aller ! »

Tanfant s' garroch' de lui-minm' dan 'a gueul' d' la balenne. Ah ! b'en la balenn', lâ 'a trouv' çâ meilleur. Lâ, a' r'plant', a' s'en vâ au fond, p'i' 'a a été in p'tit peu p'us longtemps. Lâ, çâ ram', mecieu ! L' côté d' terre ! L' bonhomm' a pâ' envie d' denner son p'us vieux V'lâ 'a balenn' qui arriv' encôre. Lâ, 'a ést enragée, lâ, mecieu' ! « Mon pauveur Xavier, tu vâ' êt' ob'igé, i' dit, d' gu'y eller, toé 'ssi ! I' dit, c'ést mieux, i' dit, qu' tu gu'y alle' à ma place. 'Oés-tu, i' dit, i' ress', i' dit, en haut, lâ, i' y â tés t'oâs p'tit's sœurs, i' t' ress' encôr' quat' p'tits frér's ; p'i' i' sont tout' en bâs âge. Comment c' tu vâs fére, i' dit, pour él'ver çâ ? P'i' i' dit, ta pauveur mér', si 'a m' pardra' aujo'rd'hui pour demain, i' dit, a' meurt du coup. Lâ, i' dit, t'en pardra's deux : tu pardra's ton pér' p'is tu pardra's ta mére. P'i' i' dit, lés enfants, t' a'ra's tout' la famill', lâ, su' 'és brâs. I' dit, t' a'ra' enn' misér' maudite avec çâ !

— Bon ! Ah ! b'en, i' dit, pou'â [papa], i' dit, vous avez raison. I' dit, j' va's gu'y aller ! »

---

3. *Coque* : Bucarde ou mollusque comestible qu'utilisent les pêcheurs pour appâter leurs hameçons.
4. *Valeur (de)* : Malheureux, triste.

Plonge, s'envoeille à l'eau, mecieu! Mé' la balenn' te l' ramâsse encôr', p'is c' pâs long. Prend l' fond avè' çâ. Lâ, l' vieux s' plant' su' 'és ram's, mecieu! P'i' i' ram', mon Jésus! P'is lâ, i' prie l' bon Dieu d' gu'i denné' 'a forc' de pouvoèr s' rend' à terre. I' dit: « Rendu, i' dit, qu'i y a'râ trop minc' d'eau, i' dit, pour la fér' flotter; b'en, i' dit, vâ b'en folloèr qu''a r'vir' de bord. P'i' i' dit, moé, i' dit, j' peux continuer! »

Mé' quand i'... avant d'arriver lâ su' 'a battur'[5], lâ, alle ava't juss' de l'eau pour la flotter, 'a tâtonna' in peu. Mé' 'a court assez, mecieu! qu' lâ 'a s'en vient, p'i' i' y a pâs d' pardon, alle' enval' tout l'bazâr: l' bonhomm' a'ec la barge', p'is lés ram's. Ah! La v'lâ partie avec çâ! V'lâ l' bonhomm' en d'dans a'ec la balenne.

Oué! b'en, i' fa't noèr dan 'a balenn', lâ. I' sé't p'us comment amancher[6] çâ, lui. I' étouff' p'i' i' ést pâ' à son aise; i' manqu' d'air, p'is çâ march' pâs. Lâ, i' pense à sés enfants. Xavier p'is Tanfant, lâ, 'és aut's? Où c' qu'i's sont allés? Où c' m'â' 'és prend'e? Pourtant, i' dit, a' lés a envalés. I's doé' êt' icitt', pâs loin. V'lâ pâs longtemps... »

Touhours, v'lâ l' vieux qui marche. C'ést mou là-d'dans. Marche au milieu, d'bout' [debout], lui, lâ, i' ést d'boutt', i' commence à marcher. I' march' là-d'dans. ça pue terrib' p'i' i' fait noèr. P'i' i' tâte avec sés mains comm' çâ. T't d'in coup, i' sent d' quoé d' dur avec sés pieds d' minme. « C' qu'i' y a écitte? » I' tât' çâ avec sés mains. « Maudit! du ciment. Pourtant, çâ, s' peut pâs dans 'a balenne'! Du ciment écitt'? »

Tout en travaillant d' minm', te'jours, d'oup! i' s'adenn' à toucher in piton a'ec sa main. Houpp'! i' fa't clair. Baptême! i' dit, v'lâ l'électricité! quell' maudit' balein' que c'ést çâ? L'é'tricité? »

I' marche encôre in p'tit bout', i' fa' houp! V'lâ in trottoèr! In trottoèr en ciment, beau trottoèr de huit pieds d' larg'. Mecieu'! i' s'en vâ là-d'dans, beau trottoèr. « Ça parle au guiâb'e! Pourtant, i' dit, j' su's b'en en vie! Si j' su's mort, j' peu' êt' mort p'is que je l' sav' pâs. Pourtant, i' dit, c'ést b'en moé. Oui, çâ, 'Livain, oui, c'ést moé! »

V'lâ qu'i' prend l' trottoèr p'i' i' marche. File, p'is lâ i' fa't clair: lés lumiér's dan 'és poteaux, i' fa't clair! In bon bout d' temps qu'i' marche. Ah! ça fa't b'en in heure, in heure' et d'mie qu'i' marche. I' flân' partout, i' r'gârd' tout l' temps pour voêr si i' va 'oèr sés garçons en que'qu' pârt.

Tout d'en coup, i' attend [entend] yiiip... « Qu' c'ést çâ, baptême? In bazou?[7] Comment çâ, i' 'a jusque dés bazous à bord de c'tte balenn'-lâ? »

In bazou! « Wôh! I' dit, où c' vous allez, mecieu'?

— B'en, i', dit, j' charch' més deux garçons.

---

5. *Batture*: Partie du rivage qui assèche, à marée basse.
6. *Amancher*: S'arranger, prendre des dispositions, s'y prendre.
7. *Bazou*: Une voiture automobile démodée, tacot.

— Comment, i' dit, vos deux garçons?

— I' dit oui, i' dit, Xavier p'is Tanfant!

— J' conna's pâs çâ, i' dit, moé.

— B'en, i' dit, tu peux pâ' 'és connaît'e, sont arrivés 'ien qu' d'aujourd'hui. Où c' que tu ress' toé?

— Ah! b'en, i' dit, moé, j' ress' à peu pras, i' dit, à t'oâs mill's d'écitt'.

— Baptême! I' dit, 'a ést longue, c'tte balein'-lâ. I' ress' à t'oâs mill's, lui, p'i' i' dit, ô' ést pâs rendu au bout'. P'i' i' dit pâs que c'ést au bout', çâ!»

Lâ, i' gu'i cont' çâ... Lâ, i' dit, j'ai envoyé' i' dit... i' gu'i cont' l' histoèr', lâ. I' dit. J'ai envoyé més deux garçons, mon plus jeun', p'i' apras câ, i' dit, j'ai féni par envoyer l' vieux, l' plus vieux. I' dit, ensuit', b'en i' dit, c'ést moé, i' dit, qu' alle â envalé. Moé, i' dit, 'a m'a pâs d'mandé 'a parmission. 'A m'â envalé, i' dit, avant que j' gu'i eill' denné 'a parmission!»

Ah! b'en, te'jours, i' ronn' [to run][8] çâ, i' embarque, a'ecque l' gârs. P'is lés v'lâ parti' en bazou. P'is ça file.

Tout d'in coup, i' attend'nt crié' in cochon. «Comment, mé', i' dit, i' y a dés cochons, par écitt'?

— I' di' oui, i' dit, i' y â du mond' qui engraiss'nt leu' lard, i' dit, par icitt'. I' dit, moé, j'en ai tué in, hier. I' a pésé sè' [sept] cents.

— Hmmm... Hmmm!!! Dés gros cochons?

— Oué! I' dit, ça dépend d' la race, vous savez. I' dit, i' été't vieu aussi...»

Bon! B'en, i' commence à r'gârder çâ. «Môseuss'! Mé', i' dit, c'ést Tanfant, çâ! Wôh! I' dit, arrêt' don' in peu!»

I' arrive. I' dit: «Heill! C' tu toé, çâ, Tanfant?

— Quiens! Mé', i' dit, c'ést poupâ. Mé', i' dit, si vous... Comment ça s' fait, vous êt' écitt' vou' aussi?

— B'en, i' di' oui, i' dit, 'a m'â envalé. I' dit, j'arriva's, i' dit, mon p'ti' 'arçon [petit garçon], i' dit, à 'a batture. P'i' houpp'! i' dit, 'a m'â envalé, i' dit, avec la barge. I' dit j' sé's pâ' où c' qu' ést ma barge, i' dit, j' l'ai pas vue. I' dit, moé, j' me su's trouvé t'ut seul. J'ai pâs vu ma barge. P'is, i' dit, moé... i' dit, toé, quo' c' tu fa' écitt'?

— B'en, i' dit, moé, i' dit, j' me su's t-engraissé c' cochon-lâ, p'is lâ, i' dit, aujourd'hui, je l' tue. I' dit, j'ai ach'té çâ écitt', i' dit, d'in habitant. L'habitant i' est parti

8. *Run* [to] (angl.): Courir, voyager, conduire.

pour lés Étâts, parti pour lés Étâts, hier. I' dit, j'ai ach'té sa propriété. J'ai moéssonné, hier, tout' la journée, a'ec més ch'faux. I' dit, mon 'oésin, i' dit, demain i' dit, m'a prend' son p'tit tracteur. I' dit, i' a in tracteur, lui, p'is c'ést b'en p'us vit' qu' lés j'vaux. P'i', i' dit, l'a d'jà ach'... I' avait c' cochon-lâ, i' dit, i' ést pra' à tuer. P'is, i' dit, vous allez rester manger du boudin!»

Lâ, l' soèr, i' ress'. I' débarqu', i' débarqu' su' Tanfant, lâ, mecieu! P'is lâ, i' fon [font] in r'pâs d'boudin! I' font du boudin qu'i 'a pâs moins que dix à quinz' pieds d' long. P'is lâ, c'éta... i' ava' in grand cha'dron pou' fér routir çâ. P'is lâ, ça lonnch' [to lunch][9] su' l' boudin. «Mé' i' dit, 'cou' don, i' dit, Tanfant, i' dit, t' as pâs vu Xavier?

— I' dit, non, j' l'ai pâs vu. I' dit, pourtant, i' dit, j'ai 'oéyagé, j'ai 'té fére in tour de châr[10], hier. Ah! i' dit, ô' â marché, i' dit, pâs moins qu' deux heur's, i' dit, en châr.

— Quell' vitess' qu' i' alla't?

— Ah! i' dit, quatre-vingts, quatre-vingt-cinq, quatre-vingt-dix.

— P'i' i' dit, vous avez marché deux heure' à c' train-lâ, p'is t' âs pâs vu, t' as pâs vu l' bout'. Vous vous êt' pâs rendu' au bout' du ch'min?

— I' dit, non! Rendu... ô' arriva't, par 'xemp' à enn' p'tit' ville. I' dit, lâ, ô' â r'viré de d'lâ, ô' â pri' in p'tit lonnch' [lunch], i' dit, in café, lâ. Ô' â r'viré d' lâ.

— Bon! B'en, ça bon, d' minme!»

L' lend'main matin, i' dit: «Écoute in peu, lâ. Vâ fou'èr trouver ton frére!»

L' lend'main matin, i' embarqu'nt dans l' minm' bazou, lâ, p'i' i's part'nt pou' oèr' en r'charch' de Xavier. Ah! I' ont b'en marché, t' sé's b'en, i' ont parti l' matin vers lés huit heures. P'is dan apras-médi, vers t'oâs heur's, d'in coup, i' arrive' à in grand champ d' foin. P'is' l' foin ést à plein' terre. I's voya' in gars qu' ést apras faucher. I' éta' en camisol', mecieu'! P'is nu-têt', p'is çâ fauch', mecieu'! Enn' goutt' d'eau par cheveu'! Tanfant dit, i' dit: «Pou' moé, poupâ, i' dit c'ést Xavier; çâ! I' dit, par sa magniér', i' dit, c'ést lui çartain!

— I' dit, ça s' peut pâs, i' dit, i' ést apras faucher. C'ta' 'ien qu' in bout d' faux qu'i' ava't, lâ, p'is lâ, i' dit, çâ a d' l'air comme enn' faux neuve!

— I' dit, i' peut l'a'oèr changée!»

Te'jours que, i' arriv'nt. C'ta' Xavier! «C' que tu fa' écitt', mon garçon? Comment ça s' fa't, i' dit, que tu fauche' écitt' avè' çâ? Où c' t'âs pris' çâ, c'tte faux-lâ?

— B'en, i' dit, j'ai ach'té çâ, i' dit, d' l'habitant. J'ai ach'té çâ, i' dit, j' viens d'ach'ter çâ à matin, lâ. L'habitant, i' dit, i' ést parti pour euh... Ah! comment c' qu'i'

9. *Lunch* [to] (angl.): Manger, prendre un repas léger.
10. *Char*: Voiture automobile

appell'nt çâ? — M'âs t' denné' in aut' nom — I' ést parti pour le Ouess' (West). I' ést allé cultivé' par lâ. P'i' i' dit, moé, i' dit, j'ai ach'té çâ.

— I' dit, comment c' t' as payé çâ?

— I' dit j'ai payé çâ t'oâs mille!

— Mé', où c' t'âs pris ton argent?

— Ah! ben, i' dit, j' paierai çâ, quand j' s'rai capab', i' dit. Seul'ment, i' dit, j'ai in papier, d' fait' avec, i' dit, j' gu'i doés t'oâs mill' piass's. I' dit, m'as fére' in p'tit chantier c't hiver. J'ai enn' bell' tall'[11] de pu'p' [pulpe], i' dit, su' l' côteau qu'i' y â lâ, lâ. Et p'i' i' dit, l' boâs, l' boâs s' vend b'en... I' dit, l' boâs s' vend b'en; i' dit, m'â' êt' bon pour gu'i payer çâ c't hiver.»

P'is lâ, i's trouv'nt Xavier, lâ. «Bon, b'en, à c'tte heur', més enfants, i' dit, as-tu enn' maison toé, écitt'?

— I' dit, oui, i' dit, r'gârdez, i' dit, enn' sapré bell' maison, l'é'tricité là-d'dans, mecieu!» P'i' i' éta't greillé [greyé][12], l' gars!

I' dit, «À c'tte heure, i' dit, c' pâs tout', çâ. Ta mére, ell', ta pauveur mér', lâ, j' su's çartain, i' dit, qu'a s' meurt. A' s' meurt, i' dit, cou' don', i' dit, 'oèr, i' dit, on gu'i â pâs donné sign' de vie, i' dit, n'us aut's. Ô' a pâs 'té capab's d' l'avartir. P'i' i' dit, lâ, i' dit, i's sont occupés p'i' i's nous voeill'nt pâs su' 'a mer' r'guien. P'i' i' dit, ah! j' t-occupé d'eux-aut's terrib'e. Comment fér', i' dit, pour sortir 'à-d'dans de c'tte balenn'-lâ. I' dit, tu viens d' me dir', t' as marché deux heur's, deux, t'oâs heur's, hier, à quat'-vingt-cinq mille' à l'heure. P'i' i' dit, vous avez pâs vu l' bout, p'is vous avé' ar'viré au commenc'ment d'enn' ville. I' dit, où c' qu'on vâ trouver l' bout' de çâ? I' dit, on vâ asseyer à s' trouver in châr qui ést, qui va vit' pâs mal[13]. I' dit, on vâ asseyer, i' dit, allé' au bout', à trouver l' bout' de çâ. I' dit, 'a doé' a'oèr in cœur c'tte balenn'-lâ. Gross' de minm', i' dit, l' cœur, i' doé' êt' p'us gros qu'enn' noésette!»

Te'jours, quiens! I's vienn' à bout de s' trouver in châr, in...

I's sont apras parler, v'lâ in taxi qui pâsse. «Taxi! Taxi!» L' gârs arrête. «Cou' don', i' dit, mecieu', i' dit, êt's-vous capab' d' nous m'né' au cœur d' la balenne'?

— Quell' place que c'ést, çâ, l' cœur d' la balenne? J' me rappell' pâs d'a'oèr été lâ jama's.

— Ah! i' dit, c'ést au bout', au bout' du ch'min, i' dit, lâ où c' vou' allé' arriver, i' dit, au cœur, lâ. Vous savez comment c' c'ést fait' in cœur? Quand on arriv' lâ au cœur, i' dit, çâ, s'râ tout'. Comment c' que vous nous d'mandez pour aller lâ?

---

11. *Talle*: Arbres de même espèce qui recouvrent un coin de forêt.
12. *Greyer* (gréer): Équiper, pourvoir du nécessaire.
13. *Mal (pas)*: Passablement, assez.

— Comment c'ést loin?

— Ah! b'en, on l' sé't pâs. I' peu' a'oèr cent mill's, i' peu' a'oèr cinq cents mill's, i' dit, on l' sé't pâ' au juss'e. I' dit en to' 'és cas, i' dit, on vâ vous payer tant d' l'heure. Enn' piass' de l'heur', fa'-tu vot' affére?

— Enn' piass' de l'heur', ah! b'en, i' dit, en to' 'és câs, on vâ-tu êt' nourri, par 'xemp'?

— Oué!

— O Ké!»

On embarque à bord du taxi, mecieu, v'lâ, çâ parti. P'is ça ronn' [run]. V'lâ quinz' jours que ça ronn' [run]; p'i' 'a soéxante et quinz', p'is quatre-vingts, soéxante et quinz' p'is quatre-vingts, p'is soéxante et dix. P'i' i' quient çâ aussi serré qu'i' peut, aussi vit' qu'i' peut. I' ronn' çâ. Rendu... i' ont parti, lâ, c'été't dan' 'és promiers jours de juin, çâ... le t'oâs d' juin quand i' ont parti à bord du taxi. I' ont été rendu' au cœur, au trente-et-un d' novemb'e. I' on [ont] arrivé au cœur d' la balenne. I' ava'ent du gâz de dépensé p'is dés provisions, p'is dés provisions d' mangées.

«Bon! b'en, i' ont dit, à c'tte heure, écitt', on va gu'i fére' enn' job. I' ont dit, alle â in cœur p'is a' n'ava' in tannant[14], si tu veux sa'oèr. Lâ, i's sont pris, i' ava'ent leu's couteaux, leu's outils, lâ, p'is l'aut' ava't du gâz; p'is i's gu'i ont envoyé tout's sort's d'affér'e su' l' cœur. P'i' i's gu'i ont tranché l' cœur avec dés couteaux p'is quiens bon! pour asseyer d' gu'i donner mal au cœur.

Te'hours que lâ, b'e'tôt i' ont senti grouiller çâ. I' ava' jama's... i's s'ava'ent jama' aparçu d' çâ, t' sé's! Tout d'in coup, lâ, i' ont attendu que ça eu fait', t' sé's, comm' la houppée d' la mer. Lâ, v'lâ l' mal de cœur qui 'a prend, mecieu'! 'A s'en vient, mecieu! p'i' 'a vien' 'és renvoèyé'[15] écitt', au P'tit-Canada, lâ, pour trouvé' 'a femm' lâ.

Ah! C'tte balenn'-lâ, elle, a' s'ést trouvée échouée, lâ, elle. P'is alle ést mort' lâ, au P'tit-Canada. Lâ, i' ont fondu c'tte balenn'-lâ. I' ont eu deux mill' sept cent dix-huit quârts d'huile.

Lâ, i' on envoèyé çâ. Et lâ, ça leu' prena enn' goélett' pour monter çâ à Québec. Dans c' temps-lâ, l'huile s' venda' à Québec. Lâ, c' que j' vous parl' lâ, c'ést d' v'lâ plusieurs années; çâ fa't quarant'-cinq ans. C'ést l' capitaine Elie Pell'tier qui mont' l'huil' à Québec pour la vend', avec garantie qu'i alla' 'a vend'e, qu'i' 'a vendra' in bon prix. On a jama' eu enn' cenn' d' not' vie, ni qu'on 'nn â attendu parler. I' ést mort avec l'huil' su' l' cœur.

14. *Tannant*: Immense, extraordinaire.
15. *Renvoyer*: Vomir.

4 — MARIN À LA MER DANS UN TONNEAU

Monsieur Olivain Vallée nous racontait qu'un jour il était parti pour Québec dans une goélette dont il était à la fois propriétaire et capitaine. L'équipage du petit navire se composait de quatre hommes. À cette époque, la cargaison des goélettes qui se rendaient à Québec comprenait des barils d'huile et de poisson et non, comme aujourd'hui, du bois de pulpe à papier ou du bois de construction.

Après avoir complété son chargement par une bonne quantité de bagage arrimé sur le pont, la goélette d'Olivain Vallée prend la mer à destination de Québec. Quand le petit navire parvient aux environs de l'Île Verte, il est soudainement attaqué par un coup de vent ou plutôt une bourrasque qui tourne en tempête, la plus violente que le vieux capitaine n'avait encore jamais rencontrée. Pourtant il conduisait sa goélette depuis plus de quinze ans.

La première poussée de la bourrasque fracasse le mât d'artimon. La petite goélette prend alors une bordée qui lance à l'eau tout le bagage entassé sur le pont. Aussitôt le capitaine donne un commandement : « La chaloupe à la mer ! Si la tempête continue à forcer, nous ne pourrons tenir le coup très longtemps ! »

En réalité, la petite goélette construite en bois ne pouvait pas résister longtemps à la mer déchaînée par cet ouragan.

L'équipage se met à la besogne pour obéir au commandement du capitaine, mais vu la violence de la tempête, les marins parviennent avec grande difficulté à mettre la chaloupe de sauvetage à la mer. Une fois la chaloupe à l'eau, le capitaine donne un autre ordre : « Recommandez-vous à Dieu ; votre vie achève ! Si la goélette ne peut tenir le coup, dites-vous que la petite chaloupe ne pourra pas s'en tirer plus facilement que la goélette ! Quoi qu'il en soit, il nous faut quitter le bateau. Descendons dans la chaloupe !

Le capitaine Olivain Vallée fait descendre ses hommes d'abord, et prend place le dernier dans la chaloupe, en s'écriant : « Adieu ma goélette ! » Quelques minutes plus tard, on entendit un lourd craquement. La goélette venait de se fracasser en deux parties et coulait à pic. « Regardez, souligne le capitaine, nous avons quitté le bateau à temps ! Maintenant, il s'agit de gagner terre ! »

À ce moment, la chaloupe de sauvetage se laisse emporter ici et là comme un copeau sur une mer agitée. Bientôt, arrive une vague de la hauteur d'une montagne. Les marins se sentent monter à plus de quinze mètres au-dessus de la mer. Puis, subitement la vague roule vers la plage et projette chaloupe et marins dans la forêt sans toucher le rivage.

L'équipage se retrouve parmi les arbres. « Mettons-nous à genoux, commande le capitaine et remercions le bon Dieu, mes petits enfants, nous avons été sauvés par une sorte de miracle. Jamais dans cent ans, nous n'aurions pu gagner terre à la rame! Nous n'avions aucun moyen de ramer! »

Les marins se sentent heureux et remercient Dieu d'avoir protégé leur vie. « Maintenant, annonce le capitaine, il va falloir nous diriger vers un centre important. Nous ne pouvons nous installer ici! »

Les naufragés se fabriquent une cabane pour terminer la nuit, et le lendemain matin, ils écoutent un autre ordre du capitaine: « Aujourd'hui, il nous faut trouver un moyen de transport qui nous fasse gagner la ville de Québec; moi, je n'ai plus les moyens de m'acheter une autre goélette. Je suis entièrement ruiné! »

Les marins finissent par se trouver un moyen de transport et se rendent à Québec. Là, le père Olivain fait un autre petit discours à son équipage: « Mes amis, nous allons nous séparer. Chacun va courir sa chance! Je suis trop appauvri pour devenir propriétaire d'un autre bateau. Je vais donc partir de mon côté, et vous, allez gagner votre vie dans une autre direction!

— Très bien, capitaine! »

On se donne une poignée de main et l'équipage de la défunte goélette se disperse. Le père Olivain Vallée gagne le quai. C'était un marin professionnel et il voulait continuer à naviguer. Au quai, il aperçoit un gros cargo allemand, « Diable! se dit le vieux Vallée, ce bateau manque peut-être de manœuvres. Si l'on m'engageait sur ce cargo, je pourrais visiter plusieurs pays, j'irais jusqu'en Allemagne. Ah! comme cet emploi m'arrangerait! »

Le capitaine Olivain Vallée s'avance vers un inconnu, au bord du quai, et veut engager une conversation. L'inconnu lui répond en allemand. Olivain Vallée ne comprend rien à l'allemand; il ne peut donc pas se faire comprendre par la parole. Il procède donc par signaux: il fait comprendre qu'il voudrait travailler sur ce cargo. Sur les entrefaites, se présente un homme qui parle un peu l'allemand. Il traduit au capitaine Vallée ce qu'il a compris: « Cet homme est un matelot. Il faudrait monter sur le cargo et causer avec le capitaine. Ce dernier parle un peu l'anglais et le français, du moins quelques mots de français. Vous serez capable de vous comprendre avec le capitaine! »

Olivain Vallée finit par se faire présenter au capitaine du cargo et parvient à lui raconter l'histoire de son malheur. Il a fait naufrage en remontant le fleuve vers Québec, et à ce moment, il cherche un emploi. Il n'a plus les moyens de s'acheter un autre bateau, il a l'intention de travailler en vue de se procurer une autre goélette, quand il le pourra. « Combien de temps avez-vous navigué sur votre goélette? demande le capitaine allemand.

— Quinze ans, monsieur! C'est avec grand regret, vous savez, que j'ai dit adieu à mon bateau! »

Il accepte le bonhomme Olivain comme membre de son équipage mais il ajoute: « Monsieur Vallée, écoutez-moi bien. La discipline est sévère à bord de ce cargo. Il faut que vous obéissiez aux ordres, à la lettre. On ne donne pas le même ordre deux fois ici!

— N'ayez aucune crainte, capitaine, je vais me soumettre à vos règlements, et je ne vous créerai pas de problèmes! Je vais me conformer à vos exigences!»

Dès l'après-midi, Olivain Vallée commence à travailler avec l'équipage. Vers le soir, le cargo a complété son chargement. Le père Olivain Vallée commence à descendre le fleuve comme membre de l'équipage, mais il ne comprend presque personne à bord du cargo. On lui donne des ordres par signes. On lui indique un travail, par exemple, le lavage, le balayage du plancher, ou toute autre besogne. Pour lui faire peinturer un mat, un matelot prend un pinceau et un bidon de peinture en lui indiquant quel objet peinturer. Ah! le père Olivain comprend de quoi il s'agit. Il prend le pinceau et se met à peinturer.

Ainsi se passe le temps. Voilà deux jours que le cargo est en route, donc deux jours que le père Olivain Vallée est matelot.

À bord du navire, trois seconds se divisaient une certaine responsabilité du navire. Un soir, le premier second avait la charge de la timonerie. Le ciel était rempli d'aurores boréales. «Père Vallée, dit le timonier, soyez plein d'attention, cette nuit, c'est vous qui allez diriger le bâtiment!

— Ah! c'est moi qui vas être timonier?

— Eh bien! soyez prudent. Nous allons avoir à lutter contre le vent, cette nuit!

— Mais qui est-ce qui vous l'a assuré? demande Olivain.

— Vous ne voyez donc pas ces aurores boréales? C'est un signe qu'une tempête va nous tomber dessus, cette nuit!

— Bah!»

Le vieux Vallée accueille cette prédiction avec un sourire. Le marin qui venait de parler était un vieux capitaine que l'on avait promu au grade de troisième second. Son quart durait de minuit à quatre heures. À ce moment, c'était le premier second qui faisait office de timonier. Son quart se terminait à minuit.

À neuf heures, le vent se lève et siffle dans les cordages. Plus les minutes passent, plus le vent augmente. Le cargo, chargé de charbon, est lourd à maintenir en course. Le timonier maîtrise le cargo, mais bientôt ses bras n'en peuvent plus. Il sent le besoin d'appeler le capitaine et de lui demander un aide. Le capitaine envoie comme aide-timonier le deuxième second. Les deux marins parviennent, en unissant leurs forces, à maintenir la course du cargo, jusqu'à la fin de leur quart. Mais quand leur responsabilité prend fin, ils sont à bout de forces et morts de fatigue.

Notre Olivain Vallée avait tenu compte de la tempête. Il n'avait pas dormi une minute, les bottes de caoutchouc attachées jusqu'au cou, le suroît enfoncé jusqu'aux oreilles, il s'était préparé à la tempête sur la mer. Il savait que la vague était immense.

Olivain Vallée, l'heure de son quart venue, se présente à la timonenie: «Eh bien! les amis, votre quart est terminé, je viens entreprendre le mien!

— Arrête un peu, mon frais pondu, lui dit l'un des seconds, tu ne peux maîtriser le cargo tout seul. Nous étions deux hommes aussi robustes que toi, nous nous en sommes tirés mais peu s'en est fallu que le cargo nous tienne tête. Et toi, tu vas réussir seul à maintenir la course du bâtiment?

— Quoi qu'il en soit, rétorque Vallée, si j'ai besoin d'aide, je vous ferai demander. Au fait, à qui t'es-tu adressé, toi, pour obtenir de l'aide?

— J'ai demandé au capitaine, grâce au système de cloche.

— Eh bien! continue Vallée, je ferai comme toi! Va te reposer et ne te soucie de rien!»

Entre temps, le vent devient de plus en plus violent. Le ciel devient noir, bientôt il neige! Il neige à plein ciel. Le timonier Vallée ne voit rien. Soudain, la grêle et la pluie se joignent à la neige, et le vent souffle de plus belle. Un gros cargo d'un tel tonnage ne se laisse pas gouverner comme une petite goélette, surtout avec une lourde cargaison comme celle qu'il transporte.

Mon ami Olivain Vallée est installé dans la timonerie et dirige le cargo. «Je n'aurai pas besoin d'aide! se dit-il à lui même. Si je puis faire mon quart sans demander d'aide, l'équipage de ce cargo va se rendre compte que Olivain Vallée a déjà navigué!»

Il s'est à peine arrêté à cette réflexion qu'une vergue dégringole du haut du mât et vient tomber à ses pieds. Le timonier échappe de près à la mort. «Que s'est-il passé?» se demande Olivain Vallée. Le crochet d'une poulie s'est rompu, libérant ainsi la vergue accompagnée d'un morceau de voile. À cette époque, on naviguait à la voile...

«Eh bien! se dit Vallée, je fais face à une situation embarrassante! Je dois à la fois diriger le bâtiment et monter dans le mât pour y réparer cette avarie. Il me faut trouver une autre poulie puisque celle du mât est brisée!»

Le capitaine du bâtiment ne se fiait pas à Vallée parce qu'il venait de s'ajouter à l'équipage. «Il s'est engagé, pensait-il, en me disant qu'il a été capitaine pendant quinze ans, mais qui me prouve la véracité de ses dires? On ne peut faire confiance à tout beau parleur!»

Le capitaine allemand, posté au sommet de sa cabine surveillait le timonier. En quittant son quart, le second s'était approché du capitaine du navire. Il surveillait, lui aussi, le travail du timonier. Ce dernier, à la vue de l'avarie, ne se décourage pas: «Il faut à tout prix, se dit-il, que je m'en tire tout seul, sans demander d'aide!»

Il stabilise la course du navire, puis immobilise solidement la roue du gouvernail, et entreprend de grimper dans le mât pour aller dégager la poulie à son sommet. Il s'était rendu compte que la poulie du mât avait perdu son crochet. Il fallait d'abord qu'il aille libérer cette poulie, mais, on sait qu'une poulie de cette sorte n'est pas fixée au mât avec du fil de laiton! Le lien qui la retient là-haut ne se défait pas facilement.

Olivain Vallée se prépare à la besogne. Les deux observateurs allemands le surveillent. Chaussé de bottes de caoutchouc attachées au cou, coiffé de quatre suroîts, Vallée attrape le mât et y grimpe en vitesse. Le capitaine du cargo et son second regardent Vallée. Le capitaine s'écrie: « Ce bougre de marin grimpe comme un écureuil. Regarde-le donc monter! »

Olivain Vallée parvient au sommet du mât, mais le bâtiment roule. Il penche tellement que la voile en vient à toucher l'eau. Il roulait abondamment. Le père Olivain ne s'occupe pas de ce roulis; il est tout à son travail. Il vient à bout de libérer la poulie et de la ramener avec lui sur le pont.

Mais se présente un autre problème. Où trouver une autre poulie? Il ne connaît pas les aîtres de ce bâtiment.

(Réflexion humoristique du conteur). J'ai parlé d'un cargo à vapeur à son départ de Montréal, et maintenant me voici dans un bâtiment à voiles. Le père Vallée a changé de navire au cours du voyage! Continuons quand même...

Le père Olivain, une fois rendu sur le pont avec sa poulie, se rend en grande hâte à la timonerie pour vérifier la course du navire. En fait, le voilier filait vers la terre, fatigué qu'il était d'être sur la mer. Vallée redresse le gouvernail, en fixe la roue de commande, et part à la recherche d'une poulie quelque part. Comme il ne connaît pas les aîtres du navire, il cherche d'abord sur le pont, puis court d'une salle à l'autre, parvient à une sorte de chambre de débarras où il découvre toutes sortes de gréements. Ah! il met la main sur une poulie. Elle n'est pas tout à fait à son goût, mais il la rapporte en se disant: « Quoi qu'il en soit, elle va me satisfaire! »

Vallée s'empare de la poulie, attrape la vergue garnie d'un pan de voile, et il grimpe dans le mât malgré le poids de ces accessoires. Le capitaine du bâtiment pouffe de rire de façon folle et s'exclame: « Il ne se rendra jamais au faîte du mât avec une telle charge! »

Mais Olivain est vite rendu à destination. Il finit par fixer la poulie au mât, puis, par relier la vergue à la poulie. Il se laisse ensuite glisser le long du mât et regagne le pont. Il constate que son navire a maintenant le cap sur la Côte-Nord. Il corrige la course du bâtiment et reprend place à la timonerie.

Le vent souffle en tempête, sans arrêt. Les deux marins allemands ne quittent pas leur poste d'observation et surveillent constamment le timonier. Leur curiosité tourne bientôt à la crainte et au découragement. Ils se recommandent à Dieu pour calmer leur peur. « Pour moi, dit l'un d'eux, cet homme nous est arrivé de la part de Dieu pour nous punir! »

L'atmosphère était orientée vers la brutalité. On en avait déjà fait mourir plusieurs. « C'est une punition de Dieu! » ne cessent de répéter les deux Allemands, en pensant à leur âme et à un sincère repentir. S'il y avait eu un prêtre à bord du navire, ils seraient certainement allés se confesser.

À trois heures et demie, le matin, le vent tombe un peu. Le beau temps s'annonce. « Eh bien! pense le timonier Vallée, ma situation va devenir plus tolérable! » Le capitaine

et son compagnon avaient eu connaissance des agissements d'Olivain Vallée. À quatre heures du matin, Vallée termine son quart, et le troisième second vient le remplacer. « Comment avez-vous passé la nuit, monsieur Vallée? demande le nouveau timonier.

— Très belle nuit! répond Vallée.

— Belle température, n'est-ce pas?

— Eh oui! La mer était calme comme une huile. J'ai rarement passé une si belle nuit!

— Il a donc été facile de maintenir la course du navire?

— Facile, même très facile! » de répondre le père Olivain.

Ce dernier se dirige vers sa cabine pour tenter d'y prendre un somme, mais le capitaine le fait demander à l'arrière par un commissionnaire, Vallée entre chez le capitaine qui l'accueille avec ces mots: « Bonjour, mon brave!

— Capitaine, que signifie ce qualificatif « mon brave »?

— Je t'ai vu à la besogne, cette nuit. Tu n'es pas un homme de notre monde. D'où viens-tu?

— Je viens... je viens de Sainte-Anne-des-Monts. J'ai été élevé là, en Gaspésie.

— Mais dans quelle partie du pays se trouve Sainte-Anne-des-Monts?

— C'est dans le comté de Gaspé, réplique Vallée, c'est mon pays natal, c'est dans la Gaspésie!

— Vous êtes catholique, monsieur Vallée?

— Ah! oui, bon catholique! Je crois en Dieu et je suis fidèle à la pratique religieuse!

— Écoute-moi, Vallée! Cette nuit, j'ai eu peur. Tu m'as l'air d'un homme très fort!

— Ah! monsieur, ma force, je n'en ai pas encore mesuré la limite. Quand je naviguais sur ma petite goélette, -une coquille de plus de cinquante mètres de longueur- lors de ma première année, par manque d'expérience, j'ai échoué ma goélette. J'ai attrapé mon bateau par l'arrière et je l'ai poussé à l'eau de façon à le remettre à flot.

— Tu as déjà réussi ce tour de force?

— Oui, monsieur!

— Je te crois! Je comprends maintenant pourquoi tu as pu, cette nuit, monter une si lourde charge dans le mât, avec tes bottes de caoutchouc attachées au cou et tes quatre suroîts sur la tête! Seul un homme de grande force peut travailler de la sorte! Eh bien! écoute, mon ami! À partir de ce moment, tu ne seras plus astreint à une besogne matérielle. Tu vas me servir d'assistant. Tu vas rester avec moi au salon. On va bien te nourrir. Demain matin, tu recevras un uniforme de capitaine et tu ne feras aucun travail de manœuvre.

— Pourtant, objecte Vallée, j'aimerais mieux travailler à la manœuvre. Et que vont penser de ce privilège les autres membres de l'équipage?

— Les autres, répond le capitaine allemand, diront ce qu'ils voudront! Des gens de ta valeur ne se rencontrent pas à toutes les portes. Moi, je veux utiliser tes talents, on ne peut discuter ma décision! J'ai parlé, il faut obéir!

— Entendu, capitaine!»

Le lendemain matin, le capitaine allemand apporte à Olivain Vallée un uniforme à boutons dorés et en revêt l'ancien capitaine de goélette. Ah! il ressemble à un vrai capitaine de très haut grade.

Cette promotion provoque un remous dans l'équipage. Le premier second, par exemple, avait vingt ans de service à bord de ce cargo et pourtant, il n'était que second. Vallée, lui, est arrivé, il y a deux jours, et le voilà promu au rang de capitaine. La jalousie gagne du terrain, les membres de l'équipage se montent la tête l'un l'autre et ils songent à faire mourir Olivain Vallée. C'est le seul moyen de s'en débarrasser. «Il faut le faire mourir, se dit-on. Quand il sera mort, l'équilibre se rétablira comme par le passé. C'est insultant de se faire devancer par un frais vomi de cette sorte!

— Mais comment nous y prendre, demande l'un d'eux, pour le faire disparaître? Il semble terriblement fort. À le voir évoluer dans le mât avec la charge qu'il portait sur le dos, eh! on y pense deux fois avant de l'aborder. Il n'est pas facile à immobiliser!»

Le lendemain, le deuxième second expose son plan: «J'ai une idée, dit-il. Ce soir, tu fais le quart de la timonerie. Pendant ton quart, moi, je vais m'occuper de préparer le coup. J'ai l'espoir que mon plan va fonctionner. Mais il va falloir user de tromperie. Autrement nous n'arriverons pas à maîtriser cet Olivain Vallée.

— Mais comment veux-tu procéder? lui demande-t-on.

— Ici, en arrière, se trouve un immense tonneau de plus de trois cent sioxante-quinze litres. On peut y loger trois hommes; il y aura donc suffisamment d'espace pour loger Vallée puisqu'il sera tout seul dans ce tonneau. Nous allons tenter notre chance de l'introduire dans ce contenant. Dès que l'on aura réussi à le culbuter dans le tonneau, on en fermera hermétiquement l'ouverture et on le précipitera à la mer. Le capitaine du bâtiment n'aura connaissance de rien, et l'événement passera inaperçu. C'est de cette façon que nous allons nous débarrasser du marin Vallée!»

L'un des conjurés transporte le tonneau au pied d'un escalier pendant le quart de son compagnon. Ce dernier, libéré de sa besogne, vient rejoindre le groupe. «Maintenant, dit l'un d'eux, il faut le faire venir; ce n'est pas précisément un jeu!»

L'escalier au pied duquel était placé le tonneau aboutissait à une passerelle au niveau des cabines. «Nous allons l'attirer sur cette passerelle, dit le chef; pendant que l'un de nous lui parlera, un autre guettera le meilleur moment pour lui faire perdre l'équilibre

et le faire tomber dans le tonneau. Derrière le tonneau se tiendra un autre marin qui, couvercle en main, se tiendra prêt à fermer cette futaille. Vu sa force, c'est le seul moyen de l'immobiliser! »

L'un des membres du complot lance un appel au père Olivain : « Le second vous fait demander un instant, pour obtenir de vous un renseignement! »

Le père Olivain était un homme bien serviable. Il répond affirmativement et se rend sur la passerelle à la tête de l'escalier. Quelqu'un attire son attention par une question pendant qu'un autre vient se placer derrière Vallée. Il s'approche de ce dernier, le pousse brutalement vers l'escalier et le précipite tête première dans le tonneau. Un autre marin pose sur le tonneau le couvercle qu'il tient à la main, y enfonce des clous rapidement. Vallée essaie de se débattre, mais en vain. Il est prisonnier dans le tonneau. Il se rend compte qu'ils soulèvent le tonneau, le transportent, et le lancent à l'eau.

Le père Olivain Vallée commence à naviguer dans un tonneau! Il est porté par le tonneau, il ne sait pas pendant combien de temps, dans une complète obscurité, sans une seule bouchée de nourriture. Il se laisse ballotter sur la mer pendant assez longtemps.

Tout à coup, un matin par ce qu'il a pu conclure dans la suite du moins, c'était le jour, il entend son tonneau heurter faiblement le rivage. À chaque vague, le tonneau adhère de plus en plus au sable de la rive. « Serais-je rendu à la terre ferme? se demande Vallée. J'ai bien l'impression que j'ai gagné terre! »

Pour s'assurer davantage de son sauvetage, il donne un élan au tonneau, quand ce dernier touche une surface dure. Il constate ainsi qu'il est bel et bien sur la terre. Au moyen de son couteau de marin, il parvient à enlever la bonde du tonneau. La bonde c'est une sorte de bouchon de huit centimètres de diamètre et qui ferme un tonneau. Il vient à bout de dégager la bonde et s'empresse de jeter un œil à l'extérieur, par le trou de la bonde. Il fait jour. Un bœuf, un gros bœuf a commencé à lécher le tonneau. Vallée peut ainsi expliquer ce bruit régulier qu'il entendait de l'intérieur du baril.

Les mouches attaquaient l'animal. De temps en temps, le bœuf les chassait à coups de queue. Celle-ci vient à passer tout près du trou de la bonde. Olivain Vallée attrape la queue de l'animal et la retient de l'intérieur du tonneau. Et voilà notre marin en route vers le Grand Ouest, accroché avec son tonneau à la queue du bœuf qui détale à toute vitesse. Il se sent filer à grande allure, saute d'une souche à l'autre et entend les beuglements du bœuf qui semble lutter contre la mort.

Le bœuf se dirige vers l'église de Sainte-Anne-des-Monts. Le tonneau vient frapper le coin du perron de l'église et est réduit en mille miettes. Le père Vallée est libéré de sa prison. Le premier citoyen qu'il rencontre, c'est le père Gustave Saint-Louis. « Bonjour, père Gustave! crie Olivain.

— D'où venez-vous, père Olivain? Comment expliquer votre arrivée parmi nous?

— D'où je viens? Je sors des débris que vous voyez ici. Ce sont les restes du bateau à bord duquel je naviguais! »

MARIN À LA MER DANS UN TONNEAU

Récit populaire raconté par Alfred Dumont, 65 ans, en juillet 1954, à Cap-Chat, Gaspésie. M. Dumont déclare avoir appris ce conte de M. Olivain Vallée de Sainte-Anne-des-Monts, vers 1901; M. Vallée avait environ 50 ans à cette époque. M. Dumont note que M. Vallée racontait, ce fait à la première personne.

Enregistrement no 548; conte-type 1875 (la tonne à la mer).

Mecieu' 'Livain [Olivain] Vallée nous contè', in jour, qu'i' été't parti pour Québec à bord d'un' p'tit' goélett', qu'i' éta't capitaine à bord. I' éta'ent quatre homm's d'équipage. En montant par Québec — dans c' temps-lâ, b'en, c'ta't pâs comme aujourd'hui — i' châarguiait [charroyait] pâs d' la pu'p' [pulpe] p'is du boâs d' sciag', c'éta't dés quârts[1] de poésson p'is dés quârts d'huile.

To'hours qu'i's mette' in bon déclôs' [deck loose][2], p'is lâ i's part'nt pour Québec. À peu prè' aux avis [vis-à-vis] de l'Il'-Vart', [Île-Verte], c' qui arriv', c'st in coup, enn' bourrad' [bourrasque] de vent, c'étè enn' vré'e [vraie]... enn' tempêt' la plus terrib' que l' vieu' avait jama's vue d' sa vie. Pourtant ça faisait p'usieurs années d'jâ qu'i' navigua't, p'i' i' ava't pâ' encôr' vu çâ.

Ça f'sé't quinze ans qui naviguè' à bord d' sa p'tit' goélette.

Lâ, la premiér' bourrass' quant' ça arrivé, çâ, l' mât d'en arguiére [mât d'artimon] â câssé p'is lâ, la... p'tit' goélette a pri' in bord [bordée][3] que toute l' déclôse â parti. Bon, b'en lâ, l' capitaine a dit, i' dit: « Lés homm's, i' dit, lés chaloupe' à l'eau! I' dit, comm' ça vâ lâ, i' dit, on f'râ pâs longtemps! »

C'té' enn' p'tit' goélette en boâs, p'i' 'a pouva't pâs résister b'en longtem' à 'a mer[4]. C'tè' enn' vré'e ouragan.

Te'hou's, comm' qu'i's travaill'nt, 'és aut's, pour mett' lés chaloupe' à l'eau comm' de réson [raison], i's font... i's mett'nt pâs çâ lâ, i's mett'nt çâ lâ... i' 'és mett' à l'eau

---

1. *Quart*: Baril, tonneau.
2. *Deck loose* (angl.): Partie du chargement placée sur le pont d'un navire.
3. *Bordée*: Chemin que parcourt un navire jusqu'à ce qu'il vire de bord.
4. *Mer*: La vague.

avec assez de défficulté, dan enn' pareill' tempête. T'hou's qu'i's vienne' à bout d' mett' la goélette [chaloupe] à l'eau... la chaloupe à l'eau. Après qu' la chaloupe ést à l'eau, i' dit: « Débarquez, i' dit, r'commandez-vou' à Dieu, i' dit, ô' ést féni. I' dit, imaginez-vous, i' dit, c'tte p'tit' chaloup'-lâ, i' dit, la goélett' résist' pâs, i' dit, la chaloup' résist'râ pâs pluss'. Mé, i' dit, en tou' 'és câs, i' dit, ô' ést mieux d' débarquer. Débarquons! »

T'hours qu' lâ... i' ést... i' fa't débarquer sés homm's lés promiers; débarque dargnier, lui. Te'hours, en débarquant, i' di' à sa goélette, i' dit: « Adieu, ma goélette! » Lâ, i' saut' dan' 'a chaloupe avec lés hommes. I' ést pâ' aussitôt rendu dan 'a chaloupe, mecieu'! Tout d'in coup, in craqu'ment qui s' fa't dan 'a p'tit' goélette. La p'tit' goélett' drette en deux! Bon! 'a dispara't dan 'a mer. I' dit: « R'gâr', i' dit, on â débarqué en temps, hein! »

Bon! C'a bon! À c'tte heure, i' dit: « Comment c' qu'on vâ gâgner terre? »

La p'tit' chaloup', lâ, b'en, 'a ést comme in écopeau [copeau] su' l'eau. B'e'tô' 'a ést icitt', p'is b'e'tô' 'a ést lâ, p'i' 'a ést transportée su' l'eau comme in écopeau. T'hours, in moment denné c' qui arriv' mecieu'! Enn' vague. Quand... i's s' semble', 'és aut's, qu' 'a monte assez haut' — la mer était gross' comm' dés montagn's — qu'i's s' trouve' à pe' près cinquant' pié' en l'air p't-êt' b'en, ou pluss'. Et quand 'a vien à déplier, lâ, la haut', lâ, 'a t' lés gorroche[5] à terr' dans l' boâs. I's touch'nt pâ' au rivag' seul'ment. On rent' dans l' boâs. « R'gârd', més p'tits enfants, i' dit, mettons-nou' â g'noux, lés homm's, p'i' i' dit, r'marcions l' bon Dieu. I' dit, c'st in mirâk' [miracle]. I' dit, jama's dans cent ans, i' dit, qu'on s'ré't capab'... Ô' a'ra' [aurait] 'té capab' de gâgner terre, i' dit, à 'a ram'! Pâs moyen d' ramer! »

Bon! B'en, i's sont contents, p'is lâ i's r'marcissent [remercient] l' bon Dieu de c'tte affér'-lâ, p'is'... « À c'tte heure, i' dit, vâ fou'èr [falloir] prend'e in bord! O' ést pâs capab' d' resté' écitte ».

To'hou's, i's s' caban'nt[6]. C'étè' en nuit', çâ. Ça ava' arrivé en nuit', p'is s' caban'nt pour rajuer d' pâssé' 'a nuit' lâ, p'is l' lend'main matin, i' ont dit: « Fau' asseyé' à trouver que'qu' transpor' en que'qu' pârt pour gâgner Québec. Moé, i' dit, j'ai p'u' 'és moyens de m'ach'té' in aut' goélett', j' su's brûlé raide! »

Te'hou's, l' lend'main matin, i's vienne' à bout d' trouvé' in moyen pour s' transporté' à Québec. Rendu à Québec l' pèr' 'Livain [Olivain] dit, i' dit: « Més homm's, i' dit, écitt', i' dit: on vâ s' séparer. I' dit, on vâ courir ch'cun [chacun] not' chance. D'abord, i' dit, j' pâs capab' d' rach'té' in aut' vaisseau. Lâ, i' dit, moé, i' dit, j' m'âs courir ma chance, p'is vous aut's, courez la vot' de vot' bord!

— Ah! i' ont dit, c'ést correck! »

---

5. *Garrocher*: Jeter, lancer. Ici, lancer à la façon d'une pierre.
6. *Cabaner* (se): Se mettre à l'abri dans une cabane que l'on construit.

Lâ, i's s' donn'nt la main, mecieu! p'is lâ i's prenn'nt chacun leu' bord. L' pér', lui, l' pér' 'Livain gâgne l' quai. Lui, c'tè' 'a navigâtion. I' voulait s'engager pour naviguer. Gâgne l' quai. Arrive au quai, c' qu'i' 'oét? In gros stim [steam], in stim all'mand. «Guiâb'e! I' dit, j' sé's pâs si i' a'ra't besoin d'homme? I' dit, j'embarqu'ra's. Ça m' f'ra't voir du pay' [pays]! I' dit, j'ira's jus' [jusque] dan All'magne. Baptême! Ça f'ra't mon affére!»

Te'hours qu'i' approche in gârs, lâ, qui étè' au bord, p'i' i' gu'i parle. L'aut' gu'i répon en All'mand. Comprend pâs ça l'all'mand, lui. Pâs moyen de s' comprend'e avec. Lâ, i' gu'i fa't dés signaux qu'i' voudra't s'engagé' à bord comm' travaillant[7]. Te'hou's, i' arrive in aut' gârs, lâ, i' parla't l'all'man in peu. «Ah b'en, i' dit, çâ, i' dit, lui, c'st in mat'lot, ça. I' dit, i' â 'ien qu'à... I' dit, embarqué' à bord, p'i' i' dit, allez voèr l' capitaine. I' dit, l' capitain' parl' l'anglè' in peu, p'i' i' dit, l' françа's, que'qu's mots françа's. I' dit, j' pens' qu' vous êt's bon pour vous comprend'e avec!»

T'hours qu'i' vien à bout de s' fa're introduire[8] au capitain', p'i' i' s' compren avec. I' dit ça au capitaine, i' gu'i cont' son histoèr' qu'i' a fait' naufrage en montant, p'is lâ... I' â fait' naufrage en montant, p'is lâ, b'en, i' s' charch' d' l'ouvrage. I' â pâ' 'és moyens de s' rach'té' in aut' goélett', p'is lâ, qu'i' s' charcha't d' l'ouvrag' pour asseyé' â gâgner d' l'argent pour s'en rach'té' in aut'e.

— 'N âs-tu longtemps... Avez-vous navigué longtemp' à bord de c'tte goélett'-lâ?

— Quinze ans, i' dit, mecieu'! Ça m'â fait d' la peine, vous savez, i' dit, d' débarqué' à bord».

Te'hours, i' engage l' bonhomme. Mé', i' dit: «Écoutez, i' dit, mecieu' Vallée, i' dit, c'ést sévère à bord, écitt', i' dit. Faut qu' vous suiv'ez lés ord'e' à 'a lett'e! I' dit, on parl' pâs deux fois!

— I' dit, ayez pâs pêur, mecieu', i' dit, j' vâs m' soumett'e, i' dit, à vos règlements, p'i' i' dit, vous a'rez pâs d' misére avec moé. M'âs m' conformé' à çâ.»

Lâ, ça commence. I' commence, i' travaille avec 'és aut's dan apra's médi, lâ. Su' l' soèr, le stim [steamer][9] ést chargé. V'lâ, l' pér' 'Livain parti en d'scendant [descendant] a'ec la gagn' [gang][10], p'i' i' s' comprend pâ' a'ec un d'eux aut's. Pâs moyen de s' comprend'e. Lâ, ça marche aux sign's. Lâ, i's faisa'ent sign' de fér' que'qu' chose ou b'en don laver l' planché' ou l' balguier [balayer], n'import' quell' chose... peinturé' in mâ' [mât] ou que'qu' chose. I' prenè' in pinceau p'i' i' gu'i montra' a'ec la peintu' p'is gu'i montra't comment peinturer. Ah! lâ, l' pér' 'Livain comprena't. Lâ, i' ramâssa't l' pinceau p'i' i' s' mettè' à peinturer.

---

7. *Travaillant*: Ouvrier, employé. Ici, matelot.
8. *Introduire*: présenter.
9. *Steamer* [Steam] (angl.): Bateau à vapeur.
10. *Gang* (angl.): Groupe. Ici, équipage.

Ça â marché d' minm', çâ. Te'hours, qu'au bout d' deux jours qu'i' ést à bord, l' vieux, sont parti' en descendant, lâ. I' ava't le s'gond [second] p'is l' deuxième s'gond, p'is l' t'oâsième s'gond. P'is c'été't l' promier s'gond qui gouvarna't, c' soèr-lâ.

P'is l' soèr, l' tem [temps] éta't couvert de marguionnettes [marionnettes][11]. L' vieux i' dit: « L' pér' Vallée, i' dit, écoutez, i dit, ouatchez-vous [to watch][12], i' dit, c'ést vous qui gouvarnez c'tte nuit?

— I' di' oui, i' dit, c'ést moé qui gouvarn' c'tte nuit'.

— B'en, i' dit, ouatch'-toé, tu vâ' a'oèr du vent! I' gu'i dit çâ.

— Mé' qui c' qui t' dit çâ, lâ, toé?

— Mé' tu voés pâs, i' dit, cés marguionnett's-lâ. R'marque, i' dit, qu'on vâ a'oèr enn' tempêt' de vent, c'tte nuit'.

— Non! »

I' â ri d' çâ. P'is lui, l' vieu', [celui qui dirigeait le bateau] il l'avè' engagé t'oâsieume s'gond. C'étè' in capitaine, il l'â engagé s'gond. P'is son quârt partait de mainnui' [minuit] à quatre heur's. C'ést l' promier s'gond qui gouvarnait, lui; à mainnuit, i' arrêta't.

Mé', rendu vers neuf heur's, v'lâ l' vent qui prend. Ça commence à siffler, mecieu'!... Ça vient qu'i' siff' fort. Hein! mon chose... P'is c'tè' in stim chargé d' charbon i' ést malisé [malaisé] à gouvarner. Lâ, i' asseill' du mieux qu'i' peut, mé' i' vient lés brâs morts, p'i' i' ést p'us capab' de gouvarner le stim. Lâ, quand i' voét çâ, téléphone au capitaine, i' d'mand' de l'éde [aide]. Fa't que l' capitaine gu'i en-oeille l' deuxième s'gond pour gu'i édé' à gouvarner. I's vienne' â bout d' gouvarné' à leu [eux] deu', aller jusqu'à mainnuit. Mé', quant' mainnui' ést arrivé, lâ, i's sont en nag' tou' 'és deux, p'is sont manqués raid's, fénis, à forc'[13] qu'i's sont fatiqués.

Mé', mon gârs, lui, mon mecieu' Vallée, lâ, i' sava't çâ, lui, qu'i' f'sé't mauvais temps, lâ. I' a pâs dormi pâ'-en-tout! Lâ, i' éta't prat [prêt] lés bott's de rubbeur [rubber][14] jusqu'au cou p'is l' cass' saouess'[15] su' 'a têt', p'is, lâ, écitt' ô' ést préparé pour r'ce'oèr la mer.[16] I' sava't que la mer éta't grosse.

I' arriv', lâ, mecieu': « Bon, b'en, i' dit, [M. Vallée], vot' quâr' ést féni, i' dit, c'ést l' mien!

---

11. *Marionnettes*: Aurores boréales.
12. *Watch* [to] (angl.): Porter attention, surveiller, être attentif à...
13. *Force* (à... que): Tellement, parce que.
14. *Rubber* (angl.): Caoutchouc.
15. *Saouest*: Suroît ou chapeau imperméable que portent les pêcheurs, les marins.
16. *Mer*: Vague, houle.

— Ah! oui, b'en, i' dit, arrête in peu l' flo[17], tu ronn'râs [to run] pâs ça t'ut seul, toé! Tu 'oés, ô' ést deux hommes, ô' ést aussi gros comm' toé. Vieux roi! Ô' ést v'nu à bout de l' gouvarner, mé' ça a tout pris, pris not' p'tit change[18]. P'is tu vâs gouvarner ça tout seul, toé?

— I' dit, en tou' 'és câs, si j'ai besoin d'éde, i' dit, j'a'rai r'guien qu'à vous d'mander. À qui c' tu t'é' adressé, i' dit, quand... pour a'oèr de l'éde?

— I' dit, j'ai sonné, i' dit, au... au capitaine.

— B'en, i' dit, j'ai r'guien qu'a fér' comm' toé!

— O Ké!

— Vâ t' coucher p'i' i' dit, occup'-toé z-en pâs!»

Mé', ça renforcit, lâ, l' vent. P'is b'e'tôt v'lâ l' temps qui noèrcit. V'lâ 'a nég' [neige] mecieu'! I' nége à plein temps.

L' bonhomm' voé't p'us r'guien, lui. I' nége à plein temps, p'i' i' mouille, i' grêle, i' fa't tou' 'és temps, p'i' i' vente enn' dépouille[19]. In gros stim de minm', lâ, on peut pâs, on mèn' pâs... c'ést pâs comme enn' p'tit' goélette! C'ést pésant dans l'eau, çâ, chargé comme i' éta't lâ.

'Tè' [était] en haut, lâ, mecieu'! mon 'Livain [Olivain], lâ, p'i' i' t' quient çâ lâ, lui. «J'a'rai pâs besoin d'éde!» I' s' disa't çâ à lui-minme. I' dit: «Si j' peux pâsser çâ, êt' capab'e, i' dit, d' gouvarner, i' dit, mon quârt, san app'lé' à l'éde [aide], il dit, i's vont trouver, i' dit, que 'Livain Vallée â d'jâ navigué!»

I' â pâ aussitôt dit çâ, mecieu'! V'lâ l' bôm' [boom][20] qui décroch' d'en haut p'i' i' arrive au râs sés pieds, manque l' teuer [tuer]. «Qu' c'ést çâ?»

Décroché, mecieu'! c'ést enn' poulie qui ést démanchée. I' y â in crochat [crochet] p'i' i' ést accroché là-d'dans, p'is l' crochè' ést câssé, p'is tout çâ â pris l' bor' [bord][21] avec un morceau d' voèl' qu'i' i' avait — dans c' temps-lâ c'ta't dés bateau' à voèle — «Oué, b'en, i' dit, j' pâs trop b'en amanché[22] avec çâ, moé, lâ. L' bâtiment... le stim à gouvarner, p'i' i' dit, foudra't que j'irè' amancher çâ en l'air. Ça m' pren' in aut' poulie. L'aut'e ést câssée!»

---

17. *Flo* [prob. de l'angl. *Fellow*]: Jeune garçon, adolescent un peu impoli.
18. *Change* (prendre son petit): Passer près de ne pas réussir.
19. *Dépouille*: Rage de vent.
20. *Boom* (angl.): Arc-boutant, support. *Bôme*, sorte de vergue qui soutient la voile dans la partie supérieure du mât.
21. *Bord* (prendre le bord): Prendre le large, quitter le pays. Ici, dégringoler.
22. *Amancher*: Fixer, placer.

Lâ, l' capitaine i' s' fiait pâ' à lui, lui. C'st in nouveau. I' dit: « I' s'ést engagé comm' capitaine... qu'i' â été capitain' quinza ans, lui. Charch'[23] si c'ést vrai, çâ! Peut pâs s' fié' à tout l' monde. »

I' éta't su' l' bord, mecieu'! su' l' bord d' sa cabin', lâ, p'i' i' ouatcha't. Le s'gond, lui, quand qu'i' â lâché sa djob [job][24], i' â 'té trouver l' capitaine. I' l' guettè' avecque l' capitain' pour l'oèr fér' sa menœuv' [manœuvre].

Dans c' temps-lâ, quand qu'i' oét' çâ: « I' y â pâ' à dire, i' dit, j' demand' pâs d'éde! Faut que j' fass' çâ t'ut seul! »

I' attach' sa roue, lâ, i' tess' [test][25], i' l' sett' [to set][26] comme i' faut, lâ, denn' sa course. Lâ, i' attach' la roue b'en attachée, p'is lâ i' t' ramâsse l' mât. I' mont' là-d'dans. Foulé't [fallait] qu'i' gu'y a'll' [aille] décroch'ter la... décroch'té' 'a poulie, en l'air, lâ. I' voyé't b'en que l' crochè' éta't parti; pour r'mett'e in aut' poulie, foulé't b'en qu'i' ôt' c'tte all'-lâ. P'is c'ta't pâs... c'ést pâ' amanché avec du fil d'alton [de laiton], çâ. C'ést raide à câsser!

Te'jours, bon, v'lâ mon gârs, mecieu'! P'i' i's l' ouatché't, heill'! Sés bott's de rubbeur attache' au cou, p'is sés quat' saouess'... Lâ, i' ést parti dans l' mât, mecieu'! Lâ, p'is lâ, i' mont' p'i' i' t'enfil' çâ. P'is l' capitaine ést lâ qui r'gard' çâ. Mé' i' ont dit: « C't animal-lâ, mecieu'! c'ést ques'men in écureuil. Gâr'-le grimper! »

I' arrive en haut, p'is c'ést pâs çâ. Mé' le stim travaille. I' vient su' l' côté d' la voèl' lâ — j' dis le stim, c'ést p'ûtô' in bâtiment, c'st in bâtiment — la voèle 'a toucha't dans l'eau. Ça barça't comm' çâ. Pâs d' diffarence! Mon 'Livain travailla't son affér', lui. I' vien â bout d' décroch'ter çâ, décroch'ter la poulie de d'lâ, p'is lâ, i' r'descen en bâs avè [avec] çâ. P'is, à c'tte heur', c'ést d' trouvé' enne aut' poulie. I' connaît pâ' 'és air' [aîtres][27] à bord de ce bâtiment-lâ, lui. *J'ta's parti a'ec in stim, me v'lâ rendu a'ec in bâtiment, j'ai changé d' vaisseau, t' sés. L' pér' Vallée â changé d' vaisseau dans son 'oéyage. I' â parti a'ec in stim de Montréal, p'is lâ i' ést rendu a'ec in bâtiment. Ah b'en, c'a bon!

Ah! i' arrive au quai... i' arriv' su' l' pont avec sa poulie. Lâ, la promiére affére, i' vâ voèr pour voèr si son bâtimen a changé d' course. I' avé't changé d' course, i' éta't rendu pour terr', tanné[28] d'êt' su' 'a mer. Quand qu'i' 'oét çâ, i' l' remmèn' mecieu'! p'i' i' qu'i r'denn 'sa cours', p'i' i' l'attache. P'is lâ, i' s'en vâ voèr pour asseyé' à trouvé' enn poulie qu'qu' pârt. I' connaissè't pâs lés airs de d'ça, lui, c'tte affér'-lâ.

---

23. *Cherche*: Reste à savoir; qui sait?
24. *Job* (angl.): Travail, tâche.
25. *Test* [to] (angl.): Vérifier, faire l'essai.
26. *Set* [to] (angl.): Disposer, arranger.
27. *Aîtres*: Disposition des locaux.
28. *Tanné*: Fatigué, écœuré.

* Réflexion humoristique du conteur qui avoue avoir changé son bateau à vapeur pour un voilier.

Le v'lâ qu'i' charche in peu de d'ssus... dans le bâtiment, mecieu'! p'is court dan enn' place, dans... j' sé's pâs... enne espèc' de chamb' à débarrâs gu'i' y ava't lâ. I' y â tout's sort's d'affér's là-d'dans. Ah! i' vien à bout de s' trouvé' enn' poulie. C'ést pâs tout à fait' c' qu'i' voulè' a'oèr, mé': «En tout câs, i' dit, çâ vâ fére!»

Pren 'a poulie, p'is prend le mât'reau, lâ, avec la voèle après, ramâsse l' poteau [mât] mecieu'! P'is v'lâ qu'i' ést parti en montan' avec c' bazâr-lâ, avec tout' son équip'ment. Mé' l' capitain' pâr' à rir' comme in fou, p'i' i' dit: «I' s' rendrâ jamè' en l'air d' sa vie avec c'tte charg'-lâ!»

Mon 'Livain ést rendu en haut, mecieu'! P'i' i' vien â bout d'amancher sa poulie. Prend son chos', son bôm, p'is 'croch' là-d'dans; p'i' i' prend l' bord p'i' i' arrive à son stim. Son stim 'ta't parti pour la Côt'-Nord. I' l' remmèn' su' 'a bonn' cours', p'is lâ i' navigue. I' vente. I' f'sa't...

C'ést enn' tempêt', tout l' temps, p'is més deux fous sont lâ, 'és aut's, p'is qu'i's l'ouatch'nt tout l' temps p'is sont... P'is lâ sont tout' découragés. Lâ, i's se r'commande' au bon Dieu. I' ont pêur, lâ, i's sav'nt pâs. «Pour moé, i' ont dit, c'ést enn' parmission du bon Dieu. C'ést que'qu'in que l' bon Dieu nous â envoyé pour nous punir!» I' éta't roff [rough][29]. Ça f'sa't p'usieurs qu'i' fa'sa't mourir! P'i' i' ont dit: «C'ést enn' punition qu'on â du bon Dieu.

Lâ, i's se r'commande' à Lui, p'is lâ, i's commence' à fére... i's font leu's act's de contrition. P'i' écoute in peu, si i' avè' eu in prêt'e, i's s'a'ra'ent confessé's tout d' suit', mé' i' en ava' pâs.

Bon! À quatre heures... à t'oâs heure' et d'mie, l' vent slaque [slack][30] in peu. V'lâ l' beau temps. «Bon, b'en, i' dit, m'â' êt' moins pire!» À quatre heur's, b'en, son quâr' ést féni.

Mé' l' capitain' p'is le s'gon ava' tout vu fér' çâ c'tte menœuv'-lâ, 'és-aut's. Bon, b'en, l' t'oâsièm' s'gond, l' lend'main matin, vient prend' la roue pour fér' son quârt. P'i' i' dit: «Comment ça été, i' dit, mecieu' Vallée?

— Ah! i' dit, ça â b'en été!

— I' dit, i' â fait' beau cett' nuit?

— Ah! oui, i' fait ca'm' [calme] comme in huile! Bah! J'ai jama's vu enn' si bell' nuit'.

— Pâ' eu d' misér'... comm' çâ, pâ' eu d' misére à gouvarner le stim?

— Pâ'-en-tout'!»

---

29. *Rough* (angl.): Dur, brutal.
30. *Slack* [to] (angl.): Tomber, lâcher prise. Ici, *s'apaiser.*

Lâ, i' s'en vâ à sa chamb' pour assayer s' coucher p'is dormir in somme. Mé' l' capitaine l' fa't d'mander. I' dit: «L' capitain' vous fa't d'mandé' en arguiére!

— Oué?

Pârt p'i' s'en vâ trouver l' capitaine. I' dit: «Bonjour, i' dit, mon brave!

— Comment, i' dit, bonjour, mon brave?

— I' dit, j' t'ai tout' vu fér' la menœuv', c'tte nuit'. Toé, i' dit, t' és pâ' in homm' naturel. Où c' que tu d' viens?

— Je d' viens, i' dit, je d' viens d' Sainte-Ânn'-dés-Monts. J'ai 'té 'l'vé [élevé] par lâ, dan 'a Gaspésie.

— I' dit, ça... i' dit, çâ, i' dit, où c' que c'ést çâ Sainte-Ânne-dés-Monts?

— I' dit, c'ést dans l' comté d' la Gaspé... P'is c'ést dan' 'a Gaspésie. J'ai 'té 'l'vé, j'ai te'jou' été lâ.

— I' dit, êt's-vous catholique?

— I' di' oui, j' t-in bon catholique. I' dit, j' croi' en Dieu, p'i' i' dit, j' fa's ma r'ligion.

— Oué, b'en, i' dit, écoute! I' dit, j'ai eu pêur(e) c'tte nuit'. I' dit, tu m'âs d' l'air êt' in homm' b'en fort.

— Çâ, i' dit, ma force, mecieu', i' dit, j'ai pâs vu l' bout' encore. Parc' qu'i' dit, j'ai vu, i' dit, dés fois, i' dit, avec ma p'tit' goélett' — c'tè' enn' goélett' qui ava't cent cinquant' pieds d' tête-en-têt' — p'i' i' dit, l'échouer... lés promiers années, j'éta's pâs beaucoup capitaine: j' fa' 'ien' qu' commencer. J'ai échoué ma goélett' p'i' i' dit, m' croch'té' en arguiér' p'i' i' dit, pour la mett'e en flotte [à flot].

— Ah! i' dit, tu fa'sa's çâ?

— I' di' oui, mecieu'!

— B'en j' 'oés b'en, i' dit, par la charg' que t' âs montée en haut! I' dit, t' âs monté en haut c'tte nuit', i' dit, avec autant d' saouess' que t' âs su' 'a tête, p'is tés bott's de rubbeur attachée' au cou! Ça pren in bon homme, i' dit, pour résisté' à çâ! B'en, i' dit, écoute, i' dit, mon homme — faut pâs j' rallong' trop çâ, ça vâ êt' trop long — i' dit, écout', mon homme. I' dit, à partir d' à matin, lâ, p'u' in pouc' d'ouvrag' pour toé! I' dit, tu vâ' êt' mon assistant. Tu vâs rester su' moé, avec moé écitt', au salon. I' dit, tu vâ' êt' nourri, p'is m'en vâs t'habiller d'main matin, i' dit, en capitaine, p'i' i' dit, tu f'râs p'u' in pouc' d'ouvrage.

— Oué? I' dit, pourtant, i' dit, j'aim' mieux travailler. Quo' c' c'ést qu' lés aut's vont dir' de çâ?

— I' dit, lés aut's diront c' qu'i's voudront. I' dit, dés homm's comm' toé, i' dit, on rencont' pâs çâ à tou' 'és port's! P'i' i' dit, j' veux t' garder! I' dit, ça fénit lâ! Lés ord's sont donnés, p'is fau' 'és suiv'e!

— Ô Ké!»

L' lend'main matin, mecieu'! l' capitaine arrive a'ec in habit p'i' i' te l' habille. Dés beaux bouton en or. Ah! c'st in vré' [vrai] capitain' dés plu' haut's grades.

Bon! B'en, lés aut's, lâ, qui ava'ent navigué... i' 'n n'avè' in surtout, l' promier s'gond, ça fa'sa't vingt ans qu'i' naviguè' à bord de ce stim-lâ. P'i' i' étè' encôre 'ien que s'gond. P'is lui, i' arriv', ça fa't deux jours qu'i' ést à bord, lâ, le v'lâ rendu capitaine! Ah! b'en, i's vienn'nt, sont en... sont jaloux d' çâ, p'i' i's s' leve' in et l'aut' p'is lâ, sont rendu' i's travaill'nt pour l' fér' mourir. Pâs d'aut' moyen! I' ont dit: «Faut l' fér' mourir, p'is quand i' s'râ mort, b'en, on timb'râ comme avant. C't animal-lâ, lui... heill'! c'st insultant, çâ, s' fér' jouer l' tour de minm' par in fra's vômi comm' çâ!»

Te'jours, i' dit: «Comment c' qu'on vâ fér' pour l' fér' disparaît'e? I' â d' l'air fort terrib'e! Pour joué' avec l'équip'ment gu'i' ava't su' l' dôs, i' dit, arrête in peu, on joue pâ' a'ec in homm' de minme! I' ést pâ' aisé [easy] à po'gner!»

Mé', te'jours que... l' lend'main, v'lâ le deuxième s'gond dit, i' dit: «J'ai in idée! I' dit, à soèr, c'ést ton quârt, toé. I' dit, pendant que tu vâs fér' ton quârt, i' dit, moé m'âs m'occuper d' l'affére. I' dit, j'ai in idée, p'i' i' dit, j' pens' b'en qu' ça vâ fére. Seul'ment, i' dit, vâ folloèr l' prend' en traît'e. Autrement, i' dit, on arriv'râ pâ' à l' mett' dedans.

— Quoi c' c'ést qu' tu veux fére?

— Lui, écitt' en arguiére, i' â enn' tonne, enn' gross' tonn' de quatre-vingt-dix gallons. I' y â d' la place à loger t'oâs homm's là-d'dans, p'is lui, i' vâ êt' t'ut seul; i' vâ a'oèr assez d' place! I' dit, on vâ asseyer... on vâ l'envoyer dan 'a tonne! Si on peu' arrivé' à l' mett'e... à l'envoyer d'dans, i' dit, on vâ foncé' 'a tonn' b'en foncée, p'i' on vâ l' lâché' à l'eau. L' capitaine a'râ pâs connaissanc' de r'guien. I' dit, ça vâ s' pâsser d' minme. On vâ 'n n-êt' clair [clear][31]. C'ést fait!»

Mon gârs vâ charché' 'a tonn' pendant qu' l'aut' fa't son quârt, p'is quand qu' c'ést... c'ést à 'a veuille... l' sien, son quârt, maint'nan' i' navigua't p'us, i' gouvarna't p'us. I' ont dit: «À c'tte heure, i' ont dit, c'ést de l'app'ler!...

— Arrête in peu.»

Ah! i' met... i' place la tonne au pied d'in escalier. D'ssus, lâ, su' 'és cabin's, lâ, b'en, i' y ava' in plancher là-d'ssus. I's prena'ent l'escalier, p'i' i's monta'ent su' c' plancher-lâ; p'i' en bâs, b'en, la tonn' 'ta't lâ. «On vâ l'emm'né' écitte, p'i' on vâ

31. *Clear* (angl.): Libéré, débarassé.

gu'i parler; in vâ gu'i parler, p'is l'aut' vâ guetter sa chance. I' vâ asseyé' d' gu'i denné' enn' poussée pour qu'i' tumb' dan' 'a tonne. I' vâ 'n a'oèr in aut'e en arguiére a'ecque l' couvert, pour mett'e l' couvert dessus, l'attacher t'ut suite. I' ont dit, d'aut' moyen, on n'ést pâs capab', i' ést p'us fort que n'us aut's!»

To'hours, ils l' font d'mander. I' ont dit: «L' capitaine... i' ont dit, le s'gond vous fa't d'mandé' in peu. I' a'rè' [aurait] in renseign'men à vous d'mander, dés...»

Ah! C'st in gârs qu'éta't b'en humain. I' dit: «Oué, oué, oué, m'âs gu'y aller, lâ!»

Fa't qu'i' pârt p'i' i' arriv' lâ. I' dit: «V'nez par écitte!» Il l' fa't monter l'escalier, lâ. I' voét b'en c'tte tonn'-lâ dans l' pied. On r'marqu' pâs çâ, enn' tonne. I' mont' dessus, p'is l'aut' s' mè' à gu'i parler, p'i' i' y en â in aut' qui mont' par darguiére, 'és aut's, pendant qu' l'aut'e gu'i parle.

Mé' en arrivan à lui, i' gu'i denne enn' poussée, tomb' la têt' la promiér' dans' 'a tonne. I' y en â in aut' de caché avecque l' couvert, lâ. Pose l' couvert là-d'ssus, mecieu'! P'i' avec dés clous, p'is cloue çâ t'ut suite. I' asseille à s' débatt', mé' i' ést trop târd; i' ést pris là-d'dans.

Ah! i' s' sent... i' sent qu'i's prennent... i' s' sent l'ver dan 'a tonne. À l'eau! Le v'lâ parti à naviguer su' 'a mer, en tonne!

Lâ, i' march' su' 'a tonn', dan 'a tonn', mecieu'! I' sé't pâs comment [combien] d' temps. B'en, i' fa't noèr là-d'dans, i' â pâ' enn' bouchée à manger. Te'hours, i' sé't pâs comment d' temps.

À in moment... in bon matin, d'après c' qu'i' peut voèr, après qu'i' â eu débouché sa tonn', c'ést dans l' jour. I' attend [entend] sa tonn' fessé' [toucher, frapper] au plain. Chaqu' vagu' fessait su' l' sâb'e au rivage. «J' s'rais-t-i' rendu à terr' comme...? Ça a b'en d' l'air à çâ!»

Quand i' voét çâ, i' s'assure, voèr. Quand 'a [la tonne] v'nè' à frapper su' l' dur, lâ, i' dennè' in coup pour 'oèr si c'était b'en su' l' dur. «Ah! i' di' oui, c'ést b'en çâ, j' su's t-à-terre!»

I' avè' encôre in couteau su' lui, i' vien à bout d' démancher la plog [plug][32] dan 'a tonn', c'st in affér' qu'i' â t'oâs pouc's de grand, çâ, c' trou-lâ. I' vien à bout d' démancher çâ te'hours. P'i' i' r'gâr' par l' trou, i' fa't b'en clair. C' qu'i' voét, c'tè' in bœuf, in gros bœuf qui étè' après liché' 'a tonne, a'ec sa langue. P'i' i' attendait [entendait] çâ de d'dans sa tonn', lui. I' sava't pâs c' qui fa'sa't çâ.

P'is lâ, i' y ava't dés mouch's. Temps en temps, b'en, l' bœuf s'envoya' 'a queue pour chassé' 'és mouch's. La queue s'adenne à gu'i pâssé aux-à-vis [vis-à-vis] du trou. I' t' ramâss' la queue, la queue du bœu', mecieu'! Quel temps qui fa't? Ô' ést parti pour

32. *Plug* (angl.): Bouchon, bonde.

l' grand Ouest. Ça mèn' mecieu'! I' s' sent sauter par d'ssu' 'és chouss's [souches], p'is l' bœu', lui, en beugle. I' t' lâch' dés cris d' mort, mecieu'!

P'is lâ, en arrivant, 'oès-tu, à 'a port' d' l'églis' de Sainte-Ânn'-dés-Monts, la tonn' fesse l' coin du perron, 'a vien' en mill' poussiéres. L' promier qu'i' s'adenne à rencontrer, i' rencont'e l' pére Actav' [Octave] Saint-Louis. I' dit: «Bonjour, l' pére Actave!

— I' dit, comment? I' dit, d'où c' que vous d'venez, l' pér' 'Livain?

I' dit, d'où c' que je d'viens? Oui, i' dit, j' viens de défér' mon bateau. I' dit, j'tè' à bord de c' bateau-lâ!

5 — TERRIBLE

Un jour, dans une ville, vivait un roi, veuf depuis quatre ou cinq ans. Il avait une jeune princesse de seize ans, nommée Blanche, d'une beauté incomparable.

À l'âge de dix-sept ans, la jeune fille commence à attirer l'attention de petits princes qui tentent de la courtiser. Veuf depuis quelques années, demeuré seul, le roi ne peut rester constamment au château pour surveiller sa fille. Ses affaires le forcent à s'absenter souvent. Il souffre de cette situation. Il se répète parfois: « Pourtant, je ne resterai pas seul indéfiniment! »

Il confie, un jour, à son intendant une sorte de secret: « Tu ne peux deviner ce que je viens de décider!

— Non, je ne puis deviner!

— Eh bien! continue le roi, j'ai décidé de me remarier quand je rencontrerai une reine à mon goût. Ma fille est seule au château et elle commence à m'inquiéter. J'ai une bonne fille, c'est certain, mais avec des jeunes de cet âge, on ne sait jamais ce qui peut arriver!

— Sire mon roi, répond l'intendant, vous avez raison et j'approuve entièrement votre décision! »

Le lendemain matin, le roi fait atteler une voiture et prend la route en compagnie d'un page. « J'ai l'intention, dit le roi, d'aller loger, ce soir, dans telle ville, chez un roi, de mes amis! »

On parvient à la ville où le voyageur a décidé de loger. « Je ne m'y attarderai pas outre mesure, s'il y a moyen... » On s'arrête au château pour y loger; le portier répond: « J'en suis désolé, mais le roi est absent. Il est parti en voyage pour un mois!

— Oui, reprend le voyageur, je suis désappointé de cette absence, mais comme j'ai de bons chevaux et qu'il est à peine seize heures, j'ai le temps de gagner la ville voisine où j'ai un vieil ami! »

On presse un peu les chevaux, on arrive à destination vers dix-huit heures. On descend à la porte d'un château. C'était la demeure d'un roi que le voyageur avait connu autrefois mais, qui était décédé sans que la nouvelle ne s'en soit répandue. Le voyageur demande à voir son ancien ami. « C'est regrettable, répond le portier, le roi est mort. Toutefois, sa veuve demeure ici!

— Eh bien! veuillez aller lui porter ma carte!»

Le portier transmet à la reine veuve la carte du roi visiteur. «Quelle allure a-t-il cet homme-là, demande la veuve?

— Ah! madame, c'est un roi et un homme de belle prestance.

— Eh bien! faites-le entrer immédiatement!»

Le visiteur entre chez la reine. «Bonjour, belle reine!

— Bonjour, Sire mon roi! Veuillez me suivre au salon!»

Les deux personnages s'assoient côte à côte et commencent à causer. «Madame la reine, aborde le roi, permettez-moi une question peut-être indiscrète. Depuis combien de temps êtes-vous veuve?

— Depuis cinq ans, Sire mon roi!

— Voilà également cinq ans que je suis veuf, moi-même! Avez-vous des enfants, madame?

— Oui, deux filles, une de dix-huit et l'autre de vingt ans.

— Moi, continue le roi, j'en ai une de près de dix-sept ans, et je suis heureux de vous avouer qu'elle est très jolie. C'est la plus jolie fille qu'il m'a été donné de rencontrer. Je ne louange pas cette princesse parce qu'elle est ma fille, mais parce que sa beauté est réelle!»

La veuve ne dit rien des siennes en ce qui a trait à leur apparence physique.

Pour abréger cette histoire, disons que la veuve et le roi visiteur décident de s'épouser. La veuve avertit ses filles de sa décision, et, le lendemain matin, la veuve et son futur mari se rendent en voiture à Saint-Joachim et s'y marient.

Après le mariage, la reine présente son nouveau mari à tout le personnel de son château. Quand elle lui présente ses deux filles, le roi remarque que les deux princesses sont laides, laides, mais laides à en arrêter le sang! Laides ou jolies, le roi n'y peut rien. Il fait monter la reine et ses filles en voiture et il se dirige vers son propre château.

En cours de route, il fait avertir son personnel qu'il est marié du matin et de lui préparer une réception convenable pour son retour vers dix-huit heures. Comme les chevaux sont passablement rapides, le carrosse s'arrête à la porte du château un peu avant l'heure prévue.

On assiste à une autre séance de présentations et d'embrassades. Ce premier contact établi, on passe à table pour le souper. Puis, vient un tour de danse. Les chanteurs y vont de leur répertoire. Bientôt les danses et les histoires alternent au cours de la veillée. La fête se termine assez heureusement. Et deux mois se passent.

Retenons que les deux filles de la reine sont très laides. Les petits princes continuent à visiter la princesse Blanche, fille du roi. Ils étaient trois princes et chacun d'eux était amoureux de la princesse Blanche. Quant aux filles de la reine, personne ne veut les voir, encore moins leur parler à cause de leur laideur. Peu à peu, les deux filles de la reine, les laiderons, deviennent jalouses de Blanche. Elles disent à leur mère: « Maman, il faut, à tout prix, que vous chassiez la princesse Blanche du château. Elle est plus jolie que nous, avouons-le, mais elle nous nuit. Tous les amants se dirigent vers elle. Jamais nous ne pourrons trouver mari aussi longtemps qu'elle habitera ici.

— Oui, répondait la reine, mais elle va se marier une seule fois, non cinquante fois. Quand elle sera mariée, ce sera votre tour.

— Non, maman! Nous ne pouvons plus tolérer cette princesse dans le château. Nous n'arriverons à rien, si elle continue d'habiter ici! »

Jour après jour, les deux laiderons reviennent à la charge auprès de leur mère et répètent sans cesse leur plaidoyer de filles jalouses. La reine comprend la situation de ses filles. Elle leur dit: « Je vais tenter, de vous aider! »

La reine se rend chez une vieille fée qui vit à une grande distance du château. « Écoute-moi bien, commence-t-elle. Tu ignores la raison de ma visite, ce matin?

— Je l'ignore, répond la fée.

— Je suis venue te demander conseil. Je voudrais que tu m'indiques un moyen de chasser de mon château la fille de mon second mari, le roi. Peu m'importe le prix que tu exigeras en retour de tes services! Je te donnerai une récompense équitable. Ce que je te demande, c'est un conseil qui me permette de chasser la princesse Blanche du château. Mes propres filles sont jalouses d'elle parce qu'elle attire tous les amants. Ce phénomène empêche les miennes d'en recevoir. Elles ne peuvent plus supporter cet opprobre. Pour avoir la tranquillité, je suis prête à payer cher, même s'il s'agit d'une somme fabuleuse.

— Eh bien! répond la sorcière, je vais te satisfaire, mais je ne réclamerai aucun honoraire. Je vais être très accomodante. Voici trois petites galettes, une blanche, une jaune et une autre d'un bleu léger. La blanche, tu la donneras à la fille du roi, la bleue, donne-la à la plus laide de tes deux filles.

— Mais elles sont aussi laides l'une que l'autre! avoue la reine.

— Quoi qu'il en soit, évalue toi-même leur degré de laideur, et donne à chacune la galette qui lui revient! Quant au reste, ne t'en occupe pas! »

La reine revient au château toute en prévenances, toute joyeuse. Son comportement indique que son voyage n'a pas été vain. Elle dit aux filles: « J'ai rendu visite à votre grand-maman. Elle s'affairait à cuire une fournée de galettes. En entrant dans la cuisine, l'arôme en était tellement appétissante que je n'ai pu m'empêcher de demander un peu de cette friandise. Elle m'a donné d'abord une galette, puis deux et même trois. J'en ai

mangé trois; je les ai trouvées délicieuses. Elles fondaient dans la bouche. En voici trois! Grand-mère en envoie une à chacune de vous trois!»

La reine remet à chaque fillette une galette de la couleur recommandée par la sorcière. Les jeunes filles s'empressent de les manger, et les trouvent savoureuses.

Et le temps s'écoule, huit jours, quinze jours... La vieille reine surveille la princesse Blanche, quand elle reçoit, certains soirs, des princes au salon.

Un bon soir, la reine remarque que Blanche ne se conduit pas de façon normale, comme d'habitude. La reine court chercher le roi. «Tiens, lui dit-elle, tu te rappelles que je t'ai signalé la mauvaise conduite de ta fille. Je t'ai dit qu'elle ne respectait pas ses distances. Viens ici! Regarde-la! Tu verras bien qui de nous deux a raison. Surveille-la bien!

Le roi s'assoit près de la reine et dirige ses yeux vers le salon. Soudain, le roi voit arriver un prince. Ce dernier saute au cou de la fille du roi, l'embrasse et continue à la serrer dans ses bras. Le roi se trouve scandalisé de ce geste. Il commande sur-le-champ à deux valets de s'emparer du prince et de l'enfermer dans la plus haute tour du château.

Une des tours avait environ trois cents mètres de hauteur; une seule fenêtre, placée presque au sommet, constituait la seule ouverture de ce donjon. Le roi entretenait une armée inactive. Il commande à cette armée d'aller surveiller la tour où se trouve la prison du prince. «Si quelqu'un, se dit-il, parvient à tirer le prince de ce cachot, il ne le fera pas sans grandes difficultés! Quant à toi, ma fille, je déciderai, demain matin, de ton sort!»

Le roi se retire dans ses quartiers, mais ne peut fermet l'œil, cette nuit-là. Le grand amour qu'il a pour la princesse Blanche l'empêche de dormir.

Le lendemain matin, comme il avait proféré une menace, il se devait d'agir! Il fait venir deux de ses valets. «Ce matin, leur dit-il, vous allez conduire Blanche dans la forêt, à une grande distance et enlevez-lui la vie! Je ne veux plus la revoir, je ne veux plus en entendre parler!»

Les valets font monter la princesse dans un carrosse et lui disent qu'ils l'amènent à la chasse, en lui rappelant sa passion pour la chasse.

En plus des chevaux de carrosse, les valets traînent, à leur suite, trois chevaux de selle. Arrivé à la forêt, on dételle les chevaux qui tirent le carrosse, les valets et la princesse montent sur les chevaux de selle. Ils entrent dans la forêt et parcourent une assez longue distance. Mais pour pouvoir profiter de la lumière du jour à leur sortie de la forêt, les valets s'avouent incapables de chevaucher plus loin. Toutefois, avant de quitter la princesse Blanche, les employés du roi lui font un aveu. «Écoutez, princesse! Pouvez-vous imaginer dans quel but on vous a conduite ici?

— Eh bien! il y a longtemps que je me pose cette question. Pourquoi m'avoir conduite si loin dans la forêt?

— Princesse, ce sont les ordres du roi, votre père! Le roi, nous a ordonné de vous enlever la vie. Mais nous n'avons pas le courage de lui obéir. Nous trouvons que vous

êtes trop bonne fille, et en particulier, ajoute l'un d'eux, trop jolie fille, pour mettre à mort une personne telle que vous! Il nous est impossible de vous enlever la vie! Nous y mettons toutefois une condition: nous faire la promesse de ne pas sortir de la forêt pour retourner au château, de ne donner à personne le moindre signe de vie. Autrement, si le roi apprenait que vous êtes vivante, il nous enlèverait la vie.

— Ah! je vous le jure, je ne retournerai pas à la ville ni au château!

— Très bien, très bien!»

Les valets remontent à cheval et prennent la route du retour après avoir abandonné la princesse en pleine forêt. Laissée à elle-même, Blanche se met à pleurer. Elle pleure, pleure, pleure longtemps. Mais, vous le savez, les pleurs ne remplissent pas l'estomac. Pour se protéger contre les bêtes, la princesse se réfugie sous un gros arbre et se prépare une sorte de cabane. Elle pense se protéger ainsi contre la visite d'animaux sauvages.

Le lendemain matin, Blanche ouvre les yeux, tend l'oreille. Elle a pleuré une partie de la nuit, elle a froid, elle a faim. Elle entreprend une randonnée dans la forêt pour trouver des fruits ou des légumes, quelque nourriture, quoi! Elle finit par découvrir des bananes. Dans cette région, croissait bon nombre de produits comestibles.

Elle parvient à une sorte de grotte. Il est possible que quelqu'un ait déjà habité ce lieu. C'est un abri mais dépourvu de porte, une sorte de caverne creusée dans la pierre. Elle entre dans cette grotte où elle découvre un tapis de mousse de près d'un mètre d'épaisseur. «Le plancher est moelleux. Diable! je serais à l'abri, ici; du moins la pluie ne me tomberait pas sur le corps!»

Elle élit donc domicile dans cette caverne, mais elle n'a rien à manger.

Elle demeure trois jours dans cet abri. Le troisième matin, après une nuit presque sans sommeil, elle sort d'une sorte d'assoupissement. Elle ouvre les yeux et aperçoit un semblant de bête près d'elle. Elle ne peut s'empêcher de crier: «Ah! c'est terrible!

— Oui c'est bien mon nom, maman! Je m'appelle Terrible. Vous avez deviné mon nom! Vous êtes la mère la plus intelligente que je n'ai jamais vue!»

La princesse Blanche reste bouche bée. Elle est incapable de parler et ne sait comment expliquer ce phénomène: Terrible s'exprime clairement et avec aisance. «Mais d'où viens-tu? lui demande-t-elle.

— Ah! D'où je viens? Je suis né il y a à peine cinq minutes! Tu n'en as pas eu connaissance, toi?

— Non, répond la princesse, je n'ai eu connaissance de rien!

— Pourtant, c'est toi qui es ma mère. Eh bien! écoute, tu vas avoir du plaisir en ma compagnie! Grand-père ne rira pas de toi très longtemps!

— Grand-père? Quel grand-père?

— Mais comment? Tu ne sais pas que mon grand-père, c'est ton père, le roi? Ton père est mon grand-père, puisque tu es ma mère! »

Mais un grand-père, ce n'est pas un personnage que l'on tourne facilement en ridicule. « Eh bien! décampe d'ici! s'écrie la princesse. Je ne te garde pas avec moi, bête infernale; j'ai peur de toi!

— Inutile d'avoir peur! continue Terrible. Je ne te ferai aucun mal. Au contraire, quand je t'aurai rendu service, tu seras heureuse. Tu n'auras plus l'idée de me chasser! »

Blanche tente de se débarasser de Terrible, mais ce dernier ne veut rien entendre. « Eh bien! argumente la bête, entendons-nous! Tu n'as rien à manger, n'est-ce pas?

— Non, je n'ai rien! Je meurs de faim!

— Dans ce cas, tu ne perds rien pour attendre! Bientôt tu auras de quoi te mettre sous la dent! »

Mais il est temps de donner une brève description du fils de la princesse. Il faut que vous sachiez quelle allure il avait... Sa tête était grosse comme une petite noisette, son corps mesurait quatre centimètres de longueur et sa queue atteignait presque cent mètres. C'était une bête d'une élégance douteuse. Il méritait bien le nom de Terrible.

Après avoir promis à sa mère de lui procurer de la nourriture, Terrible tourne le dos et se précipite à travers la forêt à une vitesse de diablotin, avec son immense queue et le reste de la carcasse. Il file vers les terres d'où a reculé la forêt, et parvient au château du roi.

Les valets de garde voient arriver cette sorte de bête qui passe presque inaperçue. Ils commencent à crier: « Ah! Terrible!

— Oui, Terrible, c'est mon nom!

— Mais tu parles correctement, toi? interrogent les gardes.

— Tu parles, toi, dit Terrible à l'un d'eux, pourquoi moi aussi, je n'aurais pas le privilège de parler? Le roi, mon grand-père, où est-il?

— Comment, ton grand-père?

— Eh oui! le roi, c'est mon grand-père!

— Mais cette bête-là, se disent les valets entre eux, est insensée. Une bête qui parle et tient un discours tout à fait invraisemblable: le roi, son grand-père! Et si nous mettons le roi au courant de ces faits, nous le paierons de notre vie! Toi, va l'avertir.

— Ah! non, répond le valet interpellé, je n'y vais pas! Si j'annonce cette nouvelle au roi, je mériterai la mort! C'est un fait invraisemblable: une bête qui appelle le roi son grand-père!

— Dis donc, toi, là s'écrie Terrible, tu as perdu assez de temps! Je veux m'entretenir avec grand-père. Finis les discours inutiles! Je veux voir grand-père et tout de suite! Je te parle sérieusement. Vas-tu me conduire à grand-père, oui ou non?»

Les deux portiers ne bougent pas. Ils vont jusqu'à rire de Terrible. Flaw! La bête applique un coup de queue à l'un d'eux. La tête de ce dernier se détache des épaules et roule au-dessus de la tête de l'autre portier. Celui-ci n'a plus la force de protester.

Terrible entre dans le château, se glisse dans l'escalier et rencontre un valet. «Où est grand-père? lui crie-t-il.

— Ah! Terrible!

— Oui, c'est mon nom, mais je ne te demande pas comment je m'appelle! Je te demande où est grand-père.

— Grand-père? Mais qui s'appelle Grand-Père? demande le valet.

— C'est le roi!

— Mais le roi, ce n'est pas un grand-père! précise le valet.

— Ah! oui, c'est un grand-père!

— Comprends donc! Le roi, c'est le roi, ce n'est pas un grand-père!

— Non, non et non! Tu me prends pour un fou? Je suis le fils de sa fille et, d'après toi, il n'est pas mon grand-père!

— C'est toi qui fabriques cette généalogie! Quelle finesse d'esprit!»

Le valet finit par avoir peur. Il court chez le roi. «Dépêchez-vous, Sire mon roi! Sortez de votre bureau. Il y a un être qui a pénétré dans le château, un être que je viens de voir pour la première fois. Il est entré par la porte, il a visité presque tout le château et une grande partie de sa queue est encore dehors! Cet être tient des discours avec l'éloquence d'un ministre; c'est à n'y rien comprendre!

— Êtes-vous tous frappés de folie, vous autres, ce matin? reprend le roi. Je vais aller me rendre compte moi-même de ce visiteur mystérieux!»

Le roi sort de son bureau. «Bonjour, grand-père! Ah! maudite engeance! Voilà une heure que je te cherche. Questionne l'un, questionne l'autre... J'ai été obligé d'en tuer deux pour obtenir la vérité. Je viens enfin de te découvrir! Dépêche-toi, pour m'empêcher d'en tuer d'autres! Moi, tu sais, je n'y penserai pas deux fois avant de vous mettre tous à mort, dans ce château!»

Le roi commence à se frotter les yeux, puis pose sa question: «Mais d'où viens-tu, toi?

— Je viens d'où j'ai voulu venir, et ce point ne te regarde pas! Tout ce que je cherche, c'est toi, grand-père, parce que j'ai affaire à toi! Tu verras bientôt que je ne suis pas venu ici pour te faire rire.

— Écoute-moi, un instant, toi, mon garçon, mon petit Terrible! Si tu ne quittes pas ces lieux, n'oublie pas que j'ai des chiens. Je n'ai qu'à les faire libérer pour en finir rapidement avec toi!

— Va donc les libérer, tes chiens! Je leur tiendrai tête peut-être plus longtemps que tu penses! Va les chercher, tes chiens!

— Hé! Charley Walker, je t'ordonne de faire sortir les chiens!»

Les chiens, vous l'imaginez bien, sortent comme des enragés et aboient avec un tel tapage que l'on ne s'entend plus parler dans le château. Terrible, à coups de queue, frappe un chien après l'autre et les réduit tous en bouillie, sur le pavé, une sorte de chair à pâté. «En as-tu d'autres chiens, grand-père? demande Terrible.

— Non, je n'en ai plus! Et maintenant, que veux-tu obtenir exactement?

— Je veux rapporter de la nourriture à ma mère!

— Ta mère? Mais qui est ta mère? demande le roi.

— Ma mère? C'est ta fille!

— Mais êtes-vous en train de tous venir fous, ce matin?

— Grand-père, ta fille que tu as fait conduire dans la forêt pour la tuer, tu sais qu'elle n'est pas morte. Et c'est moi qui suis son fils. Je suis venu au monde, ce matin. Je suis âgé d'à peine une heure et demie. Je suis jeune pour commencer à gagner ma vie, n'est-ce pas!

— Eh bien! dit le roi pour en finir, va dans la salle à manger, et prends ce qu'on a préparé sur la table pour le déjeuner. Ramasse toute la nourriture que tu y trouveras et va la porter à ta mère, comme tu l'appelles!»

Terrible promène sa queue sur la table et entortille tout ce qui s'y trouve: la vaisselle, la nappe, la nourriture restante, et quitte le château en direction de la forêt.

Mais vu le manque de route, Terrible est obligé de voyager en contournant les arbres. Les valets avaient pris presque une journée, avec des chevaux de course, pour conduire Blanche en forêt. Terrible se glisse entre les arbres et finit par rejoindre la grotte où demeure sa mère. «Tiens, maman, lui dit-il, je t'apporte au moins quelque chose à te mettre sous la dent. Tu en as pour un repas, mais je te conseille de ne pas trop manger. Si tu satisfais ta faim sans user de prudence, tu peux en crever! Fais attention! C'est dangereux de trop manger!»

Avec l'aide de sa mère, Terrible commence à déballer le bagage qu'il a enroulé dans sa queue. «Mais comment t'y es-tu pris, demande la princesse Blanche, pour te procurer ces biens? De la vaisselle en or, des assiettes d'argent, même un panier en bois! Où as-tu pris ces belles choses? Et puis, de la nourriture, des provisions en abondance!

— Mange, maman, et ne te préoccupe pas de la provenance de ces effets. Grand-père, tu sais, c'est un homme de cœur. Il m'a reçu avec grande bienveillance!»

Terrible fait manger sa mère, puis lui expose un nouveau plan. « Écoute-moi un peu, maman ! Nous ne pouvons pas habiter longtemps cette grotte abandonnée, sans siège pour s'asseoir, sans poêle pour se chauffer et faire cuire la nourriture. Nous ne pouvons pas laisser les lieux dans cet état. Grand-père est trop fortuné pour que nous, nous vivions dans une telle pauvreté ! Il va falloir l'aborder à ce sujet.

— Es-tu fou, Terrible ? Tu sais bien que grand-père a de nombreuses armées qui ont tenu tête à des rois ennemis sans reculer devant qui que ce soit ! Il a toujours remporté la victoire sur les ennemis ! Ne pense donc pas à émouvoir ton grand-père ! C'est inutile !

— Tu verras bientôt, maman, que je puis faire face à grand-père. Si je ne gagne rien, grand-père sera à bout de forces quand je le quitterai, je puis te l'assurer !

Pour demain matin, ma première démarche consistera à aller chercher de la nourriture en prévision du dîner. Nous n'avons rien ! D'abord, les provisions ! Quant au reste, on y verra en temps et lieu ! »

Vers le soir, Terrible se présente aux abords du château du roi. Les valets commencent à crier. « Voici venir Terrible ! Voilà Terrible à nos portes !

— C'est mon nom, Terrible ! Mais n'en passez pas de remarques ! Je veux parler à grand-père !

— Parler à grand-père encore aujourd'hui ?

— Oui, je veux lui parler. Et plus notre rencontre va retarder, plus je vais être exigeant.

— Tu n'as donc pas peur ? demandent les valets. Prends garde à ce que tu fais. Ton grand-père, selon ton expression, a bien des tours dans son sac. S'il se décide, il va finir par te dompter, mon petit Terrible !

— Je n'ai pas peur des punitions de grand-père. Où est-il, aujourd'hui, grand-père ? »

Sans perdre de temps, Terrible fausse compagnie aux valets et fonce dans le château. Il parvient à une porte gardée par un employé du roi. Le visiteur s'élance pour ouvrir la porte, mais le portier intervient : « Arrête ! Tu es ici chez le roi. On ne rentre pas dans son château comme dans une usine ! Il faut aller prévenir le roi de ton arrivée et lui demander s'il a le temps de te recevoir.

— Ne te tracasse pas avec ce détail, toi ! Que le roi me reçoive ou non, ne te regarde pas ! Moi, j'ai affaire au roi, et c'est tout ! Va l'avertir et dépêche-toi ! »

Le portier veut prolonger le dialogue. Terrible rabat son énorme queue sur le parquet. Le plâtre du plafond couvre le plancher à l'instant. Le valet du roi prend peur. Il ouvre la porte et, dans sa détermination de s'enfuir rapidement, il se frappe le front sur le cadre de la porte et s'évanouit. « Ah ! s'écrie Terrible, ils sont rendus maintenant à se suicider ! Eh bien ! je vais y aller, moi ! Je vais aller réveiller le roi ! »

Terrible pénètre dans le bureau du roi. Le roi est assis dans un fauteuil, un livre dans les mains. « Bonjour, grand-père !

— Bonjour, Terrible! Que viens-tu faire ici, encore ce matin?

— Écoute un peu, grand-père. La situation va devenir de plus en plus grave! C'est seulement le début de mes revendications. Ce matin, je procède à la cueillette de provisions. Tu sais, les petites sucreries, moi, je n'en suis pas très friand. De plus, ma mère commence à avoir des caries dentaires. Les desserts, elle s'en passerait volontiers. C'est du lard, des fèvres, des pois, du sucre et du sirop qu'il nous faudrait. De quoi se remplir l'estomac, quoi! Me comprends-tu, grand-père? N'oublie pas non plus qu'il nous faut un poêle pour préparer nos repas!

— Ah répond le roi, tu n'obtiendras rien de tout ce que tu me demandes. Je suis fatigué de t'entendre. Tu vois la porte? Sors immédiatement!

— Que veux-tu me chanter? Écoute, grand-père, je ne perdrai pas de temps avec toi. Me donnes-tu ce que je te demande ou si tu ne me le donnes pas? Tu vas voir comment je vais régler ce problème!

— Je ne te donne rien! La porte, et dehors! Et vous, valets, avez-vous des chiens?

— Oui, Sire mon roi, nous venons de faire l'acquisition d'une bonne douzaine d'autres chiens.

— Eh bien! Allez les chercher sur-le-champ! Il faut en finir avec cet opportun. Il faut le chasser d'ici!

— Allez les chercher vos chiens!» lance narquoisement le jeune Terrible.

Les chiens se précipitent sur Terrible. Ils sont quatre fois plus féroces que ceux du premier groupe, mais ils sont réduits, eux aussi, en chair à pâté par un simple mouvement rotatoire de la queue de Terrible. De plus, le petit-fils du roi réduit en poussière, du même coup, la moitié du château. La peur envahit le roi et son entourage. «Arrête, Terrible! Arrête, Terrible! Demande ce que tu voudras, nous te l'accorderons!

— C'est bien, grand-père! C'est mieux pour toi de prendre cette décision. Ce sera plus chanceux pour toi!»

On prépare en hâte toutes les provisions que Terrible exige. Il faut se plier à sa demande. «Je ne puis en emporter une grande quantité, proteste Terrible. Il n'existe pas de route pour le transport des lourdes charges. Je serai forcé aujourd'hui de tout porter sur mon dos. Mais il n'en sera pas toujours ainsi!»

Terrible finit par rendre sa charge jusqu'à la grotte de sa mère. «Maman, lui dit-il, voici une bonne quantité de marchandises. Maintenant, il me faut m'occuper d'un autre projet. Nous avons besoin d'une route et d'un château, ici, dans notre forêt. Si grand-père a de l'argent, il trouvera une bonne occasion de l'employer en faisant exécuter ces travaux.

— Terrible, supplie la princesse, ne va pas proposer ces plans à ton grand-père. Tu pourrais en perdre la vie!

— Ne te fais pas de soucis pour si peu, maman!» rétorque Terrible.

Tôt, le lendemain matin, le fils de la princesse Blanche prend la forêt et file vers le château. Les valets du roi le voient arriver. Ils commencent à le connaître. Voilà plusieurs chiens qu'il massacre sans renoncer à ses caprices. Les gens du château se crient l'un à l'autre: « Voici Terrible! Voici Terrible! » Les uns s'enfuient dans une direction, un autre groupe, dans l'autre, ce qui permet au petit-fils du roi d'aborder le château sans aucune difficulté.

Terrible entre et va vers le portier qui lui dit: « Le roi n'est pas encore levé!

— Que t'importe qu'il soit levé ou couché? Ce point ne te regarde pas! Le roi est ici? Qu'il soit couché, ne me dérange pas du tout. Le principal, c'est qu'il soit ici.

Est-il couché ou debout?

— Il dort!

— Eh bien! s'il dort, va le réveiller! Dis-lui que j'ai une affaire pressante à régler avec lui! »

Le portier commence à regimber, mais il ne fait pas la sourde oreille longtemps. « Va réveiller le roi! lui crie Terrible. »

Le portier décampe et rejoint le roi. « Le fameux Terrible, lui dit-il, est encore arrivé et il prétend avoir un problème urgent à discuter avec vous!

— Fais-le rentrer! »

Terrible s'approche du roi et lui dit: « Écoutez, grand-père. Il ne faut pas prendre la mouche, il ne faut pas en faire une crise de nerfs. Ce matin, j'ai une affaire importante à régler.

— Je suppose que tu veux encore demander quelque chose?

— Ce matin, c'est de la construction d'une route que je veux vous entretenir. Je veux aborder un problème de voirie. Vous n'avez jamais été responsable de la construction et de l'entretien d'une route. Eh bien! vous allez le devenir. Nous allons avoir recours aux services d'un cantonnier, dans notre forêt. Mais on ne parle pas d'un cantonnier sans parler d'une route. J'exige que l'on construise une route qui parte de ton château et aboutisse à la grotte où demeure ma mère. Cette route devra mesurer vingt mètres de largeur et être entièrement recouverte de gravier. De plus, il faut que les travaux de construction soient terminés demain soir.

— Eh! Terrible, perds-tu la tête?

— Il n'y a aucune trace de folie dans mon projet! Si cette entreprise doit mobiliser tous les ouvriers de l'univers, engage-les. Je veux que ma route soit prête, demain soir! Il te reste une partie de la présente journée et celle de demain. Donc, demain soir, il faut que cette route soit ouverte à la circulation! »

Ah! grand Dieu! Voilà le roi pris de nouveau dans une impasse! Il ne sait plus que faire. Et il ne veut pas céder. Il envoie un valet consulter la fée pour savoir comment

s'en tirer. « Terrible exige la construction d'une route. C'est une entreprise impossible à réaliser, sinon à coups de millions ! »

La fée confie au valet la réponse suivante : « Si Terrible exige la construction d'une route ou s'il désire la réalisation d'autres projets, ne lui refusez rien, car dans une seconde, il peut mettre la ville à feu et à sang. Vous ne savez pas encore à quel être puissant vous avez affaire ! »

Le roi n'est pas tellement heureux de cette réponse. Il voudrait rentrer sous terre. Pourtant, il dit à Terrible : « Tu as gain de cause. Va-t'en ! Tu l'auras ta route ! »

Terrible quitte le château en sifflant. Il sème la même ritournelle tout le long de son parcours. Il est satisfait de sa mission. « Maman, dit-il, tu vas entendre du bruit, cet après-midi. Du moment présent à demain soir, grand-père va nous faire construire une route de dix mètres de largeur, recouverte de gravier. Tu vois quel nombre d'ouvriers et la quantité de nourriture qu'il va falloir pour mener cette entreprise à bien !

— Mon pauvre Terrible, ta route, tu ne l'auras pas, je te l'assure !

— Je te dis, moi, que je vais l'avoir ! »

Tôt, après le dîner, on entend des bruits, du tapage, le ronronnement de tracteurs et de machines lourdes. Le lendemain, à dix-huit heures, la route est terminée. Belle route de dix mètres de largeur, couverte de gravier d'un bout à l'autre et qui se rend jusqu'à la grotte ! « Hein ! maman, ricane Terrible, tu trouves qu'un roi décidé peut faire du beau travail ! Mais ce n'est pas tout ! Il a à peine commencé, le pauvre grand-père ! Il est si charitable ! On ne peut rien lui reprocher ! Quoi qu'il en soit, la route est construite, et nous avons passablement de provisions en réserve ! Mais, demain matin, il faut que je retourne rendre visite à grand-père ! »

Le lendemain matin, Terrible se présente de nouveau au château du roi, mais c'est Monsieur Terrible qui arrive. « Bonjour, Monsieur Terrible !

— Ah ! bonjour ! Que diable ! Vous avez changé d'humeur, vous autres ? Les affaires vont bien ! On ne m'a jamais donné le titre de Monsieur. Et voilà que l'on m'appelle Monsieur Terrible ! Mais je n'ai pas fini de monter en grade. Ah ! s'il fallait que je devienne bientôt Premier ministre ! Grand-père, ce matin, où est-il ? demande Terrible.

— Grand-père, il est à son bureau.

— Merci !

— Entrez, Monsieur Terrible ! disent les valets en ouvrant la porte.

— Bonjour, grand-père !

— Bonjour ! Qu'est-ce que tu veux, encore ce matin ? Mais quand donc serais-je débarrassé de toi ? Il me semble que tu en prends un peu plus que ta part ! D'un jour à l'autre, tes demandes se font plus pressantes. Va venir un temps où je ne pourrai plus subvenir à tes besoins !

— Aucune différence, grand-père! Quand tu ne pourras répondre à mes demandes, il y en aura d'autres qui te viendront en aide! Aussi longtemps que tu en auras les moyens, tu vas continuer ta besogne.

Ce matin, je viens te remercier de la belle route que tu m'as fait construire. Tu es bien gentil! Mais, au bout de la route, il y a nous, la princesse Blanche et moi, son fils. Si nous n'avons pas de demeure pour nous abriter, nous allons mourir de froid et de faim.

Écoute-moi bien, grand-père! Je viens te réclamer un château. Je veux un château et encore plus beau que le tien, plus vaste et plus moderne, je dirais même, le plus moderne de l'univers. Il faut que ce château surpasse en beauté celui du roi le plus puissant au monde. Ce château, je le veux plus vaste que le tien, plus beau, plus moderne que le tien, qu'il n'ait pas son pareil dans le monde entier.

— Non, Terrible, jamais, tu ne posséderas un tel château, dans toute ta vie! Me comprends-tu bien, mon petit Terrible?»

Le roi vient hors de lui à la pensée de ce projet dénué de bon sens et qui coûterait des fortunes. «Est-il possible se demande le roi, que je fasse de si folles dépenses? Non, non, non, jamais d'ici cent ans!»

Le roi envoie un valet demander à la vieille fée quelle décision prendre, étant donné les exigences embarrassantes de Terrible. La fée répond d'accorder à Terrible tout ce qu'il exige. Elle l'avertit que si on l'indispose en bloquant ses projets, il peut mettre, en une seconde, la ville à feu et à sang!

Ah! grand Dieu! «Me voilà dans de vilains draps! pense le roi. Il faut bien... va bien falloir que je cède! Très bien, dit-il à Terrible, tu peux maintenant t'en aller!

— Mais, écoute, grand-père; je ne te laisse pas une période de quatre ans pour bâtir ce château. Je veux que dans quinze jours, le château soit terminé et que les clés soient dans les serrures! C'est entendu, tu as quinze jours pour construire mon château! Je te charge d'acheter les matériaux nécessaires, pendant que moi, je retourne chez ma mère. J'y attendrai l'inauguration du château!»

Sans perdre de temps, le roi met sur pied une armée de menuisiers, de maçons et d'autres gens de métier. Le château sort de terre rapidement. On prend à peine dix jours pour construire ce palais. Terrible jubile.

Comme une assez grande quantité de bois n'a pas été utilisé, le petit-fils du roi mijote un autre projet. «Si je me faisais bâtir un hangar! J'ai besoin de cette bâtisse pour y remiser nos provisions ou abriter des tas d'outils ou matériaux. Oui, j'aurai un hangar!»

Terrible aborde le chef des menuisiers et lui fait part de son nouveau projet. «Pour utiliser les restes du bois de construction, tu vas me bâtir un hangar. Autrement, ce bois va se perdre!

— Moi, répond le chef-menuisier, je n'obéis qu'aux ordres du roi!

— Ne tiens pas compte du roi! C'est moi qui te donne un ordre actuellement. Le roi est mon grand-père, et son petit-fils doit avoir le droit de voir un peu aux affaires, lui aussi?

— Non! Je ne puis passer par-dessus la tête du roi!

— Eh bien! je te donne un ordre, moi! Demain matin, choisis les ouvriers qu'il te faut pour bâtir mon hangar. Si tu n'es pas à l'ouvrage avec tes hommes, demain matin à sept heures, tu auras connaissance de moi sur ta route. Retiens bien ce que je viens de te dire!»

Le menuisier va raconter cette aventure au roi. Ce dernier répond: «Tu fais mieux d'obéir à mon petit-fils! S'il t'a dit de lui bâtir un hangar, vas-y, peu importe le nombre d'employés dont tu as besoin!»

Le soir, le hangar est construit. Les employés avaient travaillé rapidement. Terrible remercie l'équipe des constructeurs et se réjouit d'avoir enfin son château, son hangar et sa route. «Eh bien! maman, t'attendais-tu à obtenir davantage?

— Jamais je n'aurais cru que tu obtiendrais tant de choses, même dans cent ans! Je pensais que tu parviendrais tout au plus à te faire bâtir une maisonnette pour se mettre à l'abri.

— Maman, tu as maintenant un château et le plus joli château de l'univers!

Mais, maman, je voudrais te parler de choses sérieuses, de points qui regardent notre avenir. Nous sommes jeunes tous les deux; toi, tu as à peine dix-huit ans, et moi, je viens de naître. J'aurai quinze jours, ce soir. Comme tu le vois, j'ai beaucoup d'années devant moi, c'est le temps de parler d'avenir! Si l'on veut profiter un peu de la vie, avoir un peu d'agrément, il faut organiser nos activités.

À présent, nous sommes bien logés, il faut penser à nous!

— Mais que veux-tu dire, Terrible?

— Voici, maman! Tu n'aimes pas les jeunes garçons? Tu n'aurais pas déjà aimé un jeune prince, autrefois?

— Oui, j'en ai aimé un, mais il est mort!

— Mort, Voyons! je sais où il est, ton prince, moi! Il est prisonnier dans la tour du roi!

As-tu oublié le soir où il t'a embrassée? Le roi l'a pris sur le fait, puis a ordonné à deux valets de le renfermer dans sa tour. Quant à toi, il t'a fait conduire dans cette forêt, le lendemain matin, avec l'ordre de te faire tuer. Mais les valets ont usé de bonté, ils ont épargné ta vie! Le prince, lui, il a été enfermé dans la tour du roi et il y est encore.

— Mais qui parviendrait à retirer le prince Philippe de cette prison?

— Moi! Moi, je suis capable de faire sortir le prince de cette tour-là. Si je me décide d'aller lui rendre visite, le prince Philippe va revenir avec moi!

— Mais le prince est sous la surveillance d'une armée de gardiens. Tu ne pourras jamais échapper à leur vigilance. Ils sont armés de fusils et de plusieurs autres armes.

— Ne t'en fais pas avec ces détails, maman! L'aimes-tu, ce prince, oui ou non?

— Je l'aime comme je l'aimais autrefois!

— Eh bien! c'est un aveu consolant!»

Terrible se prépare à aller chercher le prince dans la tour. Un arbre, une longue épinette, poussait près du mur. Le sommet de cet arbre n'atteignait pas tout à fait la fenêtre du prince. Mais Terrible était doué d'une grande souplesse. Il juge que, une fois dans la tête de l'arbre, il peut s'élancer et attraper la tablette de la fenêtre. Il grimpe au faître de l'arbre et regarde par la croisée entrouverte. Il voit que le prince se promène, le nez dans un livre. Plouff! Terrible saute sur la tablette de la fenêtre. «Ah! Terrible, s'écrie le prince à la vue de la bête.

— Prince, c'est mon nom, Terrible! Hâtez-vous! Je suis venu vous chercher!

— Tu est venu me chercher? Mais comment as-tu-fait?

— Dépêchez-vous! Maman vous attend, chez elle!

— Ma mère vous attend... Que veux-tu dire par cette expression? Tu es une bête et tu as l'usage de la parole?

— Eh oui! je parle! Tu parles, toi aussi. Pourquoi je ne parlerais pas, moi? Je te le répète, je viens te chercher! Elle t'attend!

— Comment? Elle m'attend! Explique-toi donc, grosse bête. Je ne te comprends pas. Je n'ai rien compris de ce que tu me dis!

— Tu as une intelligence plutôt lente! On nous dit que les princes sont des gens instruits. Même s'ils sont instruits, ils ne semblent pas comprendre facilement! Philippe, te souviens-tu du prince Georges?

— Oui, je m'en souviens!

— Te souviens-tu de la princesse Blanche, fille du roi Georges?

— Si, je me la rappelle très bien!

— Blanche Georges, c'est elle qui est ma mère! Comprends-tu maintenant?

— Comment expliques-tu que Blanche Georges soit ta mère? La princesse est une femme, et toi, tu es une bête!

— Cette objection ne vaut rien! Une femme peut aussi bien engendrer une bête qu'une bête peut engendrer un humain!

— Es-tu certain de me dire la vérité?

— Oui, c'est la vérité! Je me suis fait construire un beau château par mon grand-père...

— Mais qui donc est ton grand-père? demande le prince.

— Mon grand-père... Ne te préoccupe pas de son nom! Ce n'est qu'un détail. Avec tout ce verbiage, le temps passe et je suis déjà en retard. Si tu es prêt à faire route avec moi, prépare-toi!

— C'est bien beau, mais regarde les armes des gardiens! En franchissant la porte de ma prison, nous serons tous deux criblés de balles!

— Ah! ne t'occupe pas de ces fusils! Les gardiens n'auront pas le temps de tirer! N'aie pas peur!»

Quand Terrible constate que le prince est prêt à quitter la tour, il l'enroule dans sa queue et s'élance. Philippe tente de réagir, mais il est entraîné par son sauveteur. Pouff! On sort de la tour. Les balles crépitent... Terrible s'enfuit sain et sauf, avec le prince, à travers les gardiens. Il parvient chez sa mère qui se meurt d'inquiétude. «Tiens, maman, je l'ai ramené ton cher Philippe!

— Tu ramènes Philippe, dis-tu?

— Le voici!»

Terrible déroule sa queue et le prince Philippe apparaît, rouge comme un coq à cause de la chaleur. Il ne faut pas oublier que le jeune prince était entortillé dans une membrane poilue. «Je suis heureux, s'écrie le prince, de sortir de cette enveloppe surchauffée. J'étais à la veille d'y perdre le souffle!»

Terrible engage la conversation avec la princesse. «Je t'ai dit, maman, que je sortirais ton ami de prison. Il s'est opposé temporairement à son évasion de la tour. Il ne voulait pas croire que tu étais ma mère.

— Mais qui aurait pu croire, ma pauvre Blanche, à une telle affirmation? demande le prince. Je ne connais personne sur terre qui n'aurait pas réagi comme moi. Imagine-toi une bête qui t'aborde et qui est douée d'un langage humain. De plus, comment croire qu'une femme est sa mère?

— Maintenant, intervient Terrible, mon travail n'est pas terminé. Vous deux, êtes-vous prêts à vous marier, demain?

— Certainement!

— Donc, continue Terrible, il va falloir en avertir grand-père!

Il faut que vous vous épousiez, demain matin. Nous ne pouvons pas remettre ce mariage à plus tard! Vous n'avez pas le droit de rester ici seuls. Et moi, je ne puis séjour-

ner toujours au château pour vous surveiller! Il faut que je fasse tout en mon possible pour que votre mariage ait lieu sans tarder!»

Le lendemain matin, Terrible quitte son château et arrive chez le roi. «Bonjour, Monsieur Terrible!»

Les serviteurs, les valets, les employés distribuent les «Bonjour, monsieur!» à droite et à gauche. «Diable! qu'ils sont polis, ce matin, se dit Terrible. Ils pressentent qu'il y aura une noce prochainement! Et grand-père, où est-il? de demander Terrible.

— Grand-père est à son bureau!»

Terrible va frapper à la porte du bureau du roi. «Ouvrez! lui répond une voix.

— Bonjour, grand-père! commence Terrible.

— Mais, comment? Te voilà encore ici, ce matin, toi, bête infernale?

— Tu n'aimes donc plus ton petit-fils, grand-père? Je t'ai pourtant fait du bien!

— Du bien! Tu achèves de me ruiner et tu te vantes de me faire du bien!

— Écoute, grand-père! Je viens te demander un dernier service. À l'avenir, je ne te créerai plus d'ennuis. Je vais disparaître à tout jamais!

— Quel service exiges-tu encore de moi, Terrible?

— Eh bien! ce matin, je te demande de servir de témoin à ma mère qui va se marier.

— Que me dis-tu là? Être témoin au mariage de ta mère? Et qui donc est ta mère?

— Tu as donc oublié? Je t'ai déjà dit que ma mère était ta fille, la princesse Blanche! Ce matin, elle se marie. Je viens te demander de lui servir de témoin.

— Ah! bien, là, ta démarche va être inutile. Jamais je ne me déplacerai pour ce mariage! Je mourrai ici, avant d'aller servir de témoin à ma fille! Et, dis-moi, qui va-t-elle épouser?

— Elle va se marier à Philippe Blanchard...

— Pas Philippe Blanchard! Je l'ai fait enfermer dans ma tour! C'est un grossier mensonge!

— Je te dis que Philippe Blanchard et ma mère vont se marier, demain matin, à sept heures. Je t'attends, à l'heure du mariage. Et arrive-nous dans ton carrosse doré. Je sais que tu en as deux autres, un argenté et l'autre cuivré... Je veux que tu voyages dans le carrosse doré. Le cuivre convient plutôt aux cérémonies de vieillards. Je veux aussi que ton carrosse soit tiré par tes chevaux les plus élégants. Demain matin, à sept heures, si tu n'apparais pas au mariage de ma mère, je viendrai te chercher, et tu le regretteras! Et puis, Philippe sera aussi heureux que ma mère de te revoir!

— Eh bien! hurle le roi, tu vas m'attendre longtemps, très longtemps!»

Irrité par cette réplique décevante, Terrible rabat vigoureusement sa queue sur le parquet. Aussitôt les colonnes s'ébranlent, le crépi vient couvrir la tête du roi, les murs du château en tremblent. « Assez! assez! crie le roi; arrête, Terrible! je vais me rendre au mariage de ta mère. Arrête, mon petit Terrible!

— Grand-père, tu es sage de m'écouter. Autrement, je puis démolir ton château en une seule minute!

Mais avant de te quitter, j'y pense, grand-père... Ma mère ne peut pas se marier seulement avec son manchon dans les mains. Il lui faut de belles toilettes, tout un trousseau!

— Eh bien, adresse-toi à Soeur Louise. Elle va te donner tout ce dont a besoin ta mère pour s'habiller. Organiser le trousseau d'une mariée, moi je ne m'y connais pas, toi non plus! »

Terrible va trouver Sœur Louise. Celle-ci lui fait visiter plusieurs placards remplis de vêtements de belle qualité, parfois cousus d'or ou décorés de diamants.

Terrible rassemble toute cette lingerie, l'empile, vide les garde-robes, entortille toutes ces hardes dans les nœuds de sa queue, et file à son château. Il s'empresse de déballer les habits destinés à la princesse et au prince. Tout est merveilleux. La princesse Blanche essaie son trousseau. Le prince et la princesse ont des habits que pourraient envier les plus grands personnages de l'univers.

Terrible n'a jamais été si heureux. Il saute de joie et s'écrie: « Je suis fier de vous, maman et Philippe! Vous portez des habits magnifiques! Il nous reste à attendre l'arrivée de grand-père. Ah! le cher grand-père, il va avoir l'air réjoui, quand il va apparaître. Vous ne pouvez imaginer comme il était heureux en apprenant que ma mère épousait Philippe Blanchard! »

Terrible se tient sur le perron et surveille l'arrivée du roi. « Je lui ai annoncé le mariage pour sept heures. Il devrait être ici vers six heures et demie. À six heures et trois quarts, s'il n'est pas arrivé, je vais aller le chercher. Je vous assure que je vais le ramener avec grande rapidité, s'il me force à aller le chercher! »

Mais peu après, Terrible perçoit une sorte de lueur à l'horizon. « Ah! s'écrit-il, il va bientôt arriver! »

Comme le roi avait des chevaux de grande valeur, le carrosse ne tarde pas à s'immobiliser devant la porte. « Bonjour, grand-père! lui crie Terrible. Je ne croyais pas, grand-père, que tu tiendrais ta parole avec tant d'exactitude! Je suis heureux d'avoir un grand-père de cette qualité! Quelle fierté d'être dans le monde et de vivre aux dépens d'un grand-père tel que toi! C'est parfait!

Maman, prépare-toi, et Philippe de même! Comme grand-père n'a qu'une voiture, nous allons tous monter avec lui. Vite, en voiture! »

Terrible fait placer Blanchard sur le siège arrière à côté de son témoin, sa mère à côté du roi, et le cocher monte au niveau supérieur d'où il conduit les chevaux. Le roi

commande au cocher de mettre le carrosse en marche. « Un instant, un instant, grand-père! crie Terrible. Je ne vas pas à l'église à pied, moi! Je ne suis pas Rémi Zamette qui marchait derrière sa voiture.

— Mais où trouveras-tu une place pour toi dans le carrosse? La voiture est remplie à capacité!

— Je m'en ferai une place, moi! Tasse-toi, grand-père!

— C'est impossible, Terrible, Ta mère remplit le siège à côté de moi!

— Tasse-toi un peu! Je n'ai pas besoin d'un espace très large. Je ne suis pas costaud, tu le sais bien! »

Le roi se déplace légèrement sur son siège. Terrible se glisse près du roi et, de sa longue queue, ligote son grand-père au siège du carrosse. « Voilà, grand-père! Même si tu voulais quitter la voiture, tu n'en serais pas capable! Maintenant, cocher, conduis-nous à l'église de Saint-Joachim. C'est là qu'aura lieu le mariage! »

Le carrosse file sur la route. Une fois que l'on a franchi le pont de Sainte-Anne-des-Monts, le roi s'adresse à son petit-fils: « Écoute-moi, Terrible! Je t'ai accordé jusqu'à présent tout ce que tu m'as demandé. C'est à mon tour à te demander une faveur. J'ose croire que tu vas être assez gentil de m'exaucer!

— Et quelle faveur ferait ton bonheur, grand-père?

— Terrible, je te demande, en grâce, de ne pas dire un mot au moment où nous descendrons de voiture, devant le portique de l'église. Une foule immense, des barons, des rois et d'autres personnes de haut rang vont nous y attendre. Si tu te tais, ils vont croire que tu es une bête domestiquée. Ils vont se dire entre eux: « Voyez comme le roi a apprivoisé un joli petit animal! Tu vas passer pour une bête domestiquée. Mais si tu commences à donner des ordres à haute voix, les invités vont vite changer d'opinion!

— Sois tranquille! Ne crains rien, grand-père, je ne dirai pas un mot! N'aie aucune crainte à mon sujet!

— Je te remercie, mon petit! Tu es bien charitable de m'accorder cette faveur, cher petit Terrible! »

Le carrosse poursuit sa route. On arrive devant l'église de Saint-Joachim; les grand's portes sont ouvertes à doubles battant. Le cocher ralentit peu à peu les élégants chevaux qui tirent le joli carrosse doré tout étincelant. Dès que l'on approche des grand's portes, Terrible crie au cocher: « Whoo! Arrête ici, cocher! Ce n'est pas au presbytère qu'a lieu le mariage, c'est à l'église! Arrête-toi ici!

— Ferme-la! s'écrie le roi. Tu m'as pourtant promis de ne rien dire.

— Écoute un peu, grand-père! Je t'ai fait cette promesse, mais je dois avouer que je me suis trompé! Il me faut voir à vos affaires! C'est moi qui suis maître de cérémonies. Il faut m'assurer que tout arrive à point! »

Les passagers descendent de voiture. Le roi conduit sa princesse à la sainte table; le prince Philippe les suit en compagnie de son témoin. Terrible reste près de la porte pour surveiller comment se déroule la cérémonie. Il voit que le prêtre procède au rite du mariage. Terrible, de l'arrière de l'église, se dresse sur ses petites pattes postérieures pour retrouver, des yeux, son grand-père quelque part. Il ne peut le voir.

Terrible s'avance dans l'allée centrale, il s'avance jusqu'au milieu de l'église. La bonne femme Octave Dupuis aperçoit cette bête. Elle ne peut maîtriser sa surprise. « Ah! Terrible! » s'écrie-t-elle, en s'évanouissant.

Le docteur Rioux, présent dans la nef, attrape dans ses bras la femme privée de connaissance et la sort de l'église.

Terrible continue sa marche vers le sanctuaire. Tout à coup, il lance un cri à celui qu'il ne peut voir. « Hé! grand-père! » Le roi lui fait signe, de la main, de se taire et de se tenir coi. « Ah! te voilà, grand-père! » Terrible file à la sainte table, s'assoit près du roi et le fixe, avec sa queue, à son fauteuil.

La cérémonie du mariage terminée, les mariés et leurs invités sortent de l'église. Terrible préside à la remontée en voiture. Il fallait trouver dans le carrosse une place pour chacun. Terrible assigne un siège à chaque passager: il place les nouveaux mariés l'un à côté de l'autre, il place également les deux témoins sur des sièges voisins. Quant à Terrible, il lui faut, lui aussi, se trouver une place. Il se tasse de nouveau près de grand-père, malgré les protestations de ce dernier. Ces préparatifs de départ avaient lieu sous les yeux de la foule. On entendait, de partout, des éclats de rire. Puis, Terrible se sert de sa queue pour attacher chaque passager à son siège. Enfin, le carrosse reprend sa course. Le roi et les siens retournent au château de Terrible.

De retour chez le petit-fils du roi, on descend de voiture, on donne une poignée de main à la princesse. Tout le monde la connaît et se réjouit de la revoir. Mais Terrible semble très nerveux. Il veut perdre le moins de temps possible. Il abrège les cérémonies d'usage. Bientôt, il donne l'ordre à tous les invités de s'asseoir à table. « Maintenant, passons à table! Il faut en finir avec cette cérémonie! Les noces, moi, ça me fatigue rapidement, ces célébrations ne m'intéressent guère! »

Il assigne à chacun sa place d'après un certain protocole: d'abord, les deux nouveaux époux, grand-père, puis le témoin du prince; ensuite, les parents par ordre de dignité et d'âge, en commençant par les plus âgés. Chacun est heureux de la place que Terrible lui assigne.

Terrible jette tout à coup un coup d'œil sur les gens attablés. « Il en manque! s'écrie-t-il. Où est grand-mère?

— Eh! lui dit-on, grand-mère est presque mourante! Tu ne sais donc pas que grand-mère est très malade? »

En effet, l'épouse du vieux roi était tombée malade au moment de la naissance de Terrible et sa santé avait continué à se détériorer.

Terrible donne un ordre sévère : « Allez chercher grand-mère et amenez-la ici pour qu'elle prenne le dîner avec nous !

— Mais, c'est impossible ! Pour la changer de position dans son lit, on a recours à des draps !

— Eh bien ! transportez-la dans ses draps à notre table, de façon qu'elle puisse manger avec nous. Grand-mère a été capable de comploter pour chasser ma mère dans la forêt et lui enlever la vie, eh bien ! elle va venir mourir à table, en notre présence, devant la princesse, ma mère ! À chacun sa façon de mourir ! Grand-mère va donc mourir, elle aussi ! »

Terrible continue à menacer, à commander et à insister d'une façon pressante. Le roi, qui commence à connaître la force de persuasion de Terrible, dit aux valets : « Ne vous opposez pas à ses ordres. S'il veut voir sa grand-mère ici, allez la chercher, et amenez-la-lui, même si on la transporte dans son lit ! »

On supporte la malade en la tenant sous les bras, pendant que d'autres supportent ses jambes, et on conduit la grand-mère vers la salle du banquet. Près de la porte, on avait déposé un immense chaudron contenant quarante ou quarante-cinq gallons de cipâte, menu traditionnel des repas de noces. Vu le grand nombre des invités, la quantité de cipâte était grande.

Terrible avait tout calculé. Quand il voit que les valets s'approchent de la porte avec la grand-mère, il attrape celle-ci dans une ondulation de queue et il précipite la vieille reine, tête première, dans le chaudron de cipâte. Ensuite, un autre coup de queue fend la malade en deux, depuis le bassin jusqu'aux oreilles. « Tiens ! lui lance Terrible. Du cipâte, il n'y en a que pour toi. Mange toute la chaudronnée !

Maintenant, grand-père, comme je vais bientôt vous quitter, tu vas raconter ta vie devant tous nos invités. Raconte-nous donc dans quelle circonstance tu as chassé ma mère dans la forêt ; raconte-nous également l'histoire de ton mariage. Nous t'écoutons, grand-père ! »

Ah ! grand-père se fait tirer l'oreille, un certain temps, mais, à la fin, il fait le récit de toute sa vie, en n'omettant pas les événements que je viens de vous raconter.

Quant à moi, on m'a proposé de remettre en place les deux morceaux de la vieille grand-mère, mais je n'ai jamais pu réussir cet exploit.

TERRIBLE

Conte populaire, raconté, le 1er août 1956, à Cap-Chat, Gaspésie, par Alfred Dumont (64 ans) qui l'avait appris en 1897 de son oncle Hippolyte Isabelle (60 ans), à Cap-Chat.

Enregistrement no 850; conte-type 708 I a, b, II a, c, III a, IV.

B'en, in jour, i' y avè' in roi, dan enn' ville, qui éta't veuv' depu's quat'e à cinq ans, mettons, p'i i' avè' enn' jeune fille, avec lui, de seize ans.

To'hours, ça s'ést pâssé d' minm' pendant que'que' années, mettons quat'e à cinq ans. Au bout de c' temps-lâ, la p'tit' fille éta't rendue à l'âg' de dix-sept ans, 'a commencè' à r'cevoèr dés p'tits cavalguiers [cavaliers][1]; lés p'tits princ' ont commencé à arriver. C'été't la p'us bell' princess' qu'on pouvait pâs voèr!

Le roi, qu'état't t'ut seul, lui, i' pouvait pâs contrôler tout çâ, lui. I' éta't pâs pour to'hours resté' à 'a maison pour surveiller sa fille. A foulu [fallu] qu'i' sorte en dehors: i' ava't dés affére' à voèr. Ça l'embarrassa't, çâ. I' disa't: «Pourtant, j' peux pâs rester d'minme indéfiniment t'ut seul!»

In jour, i' fa't d'mander son intendant. I' dit: «T' és pâs capab' d'imaginer quoi c' que j'ai décidé?

— Non!

— J'ai décidé, i' dit, si j' me trouve enn' reine à mon goût de me r'marguier! T' sé's, i' dit, qu' ma fille ést t'ut seule, p'i' i' dit, ça m'inquiète. J'ai enn' bonn' fille, j' veux b'en crèr', mé', i' dit, lés enfants, on sé't jamais de quoi c' qui peu' arriver!

— I' dit, vous fait's b'en, Sir' mon roi! I' dit, çâ, i' dit, j' vous approuv' cent pour cent!

— OKay!

---

1. *Cavalier*: Amant, prétendant.

L' lend'main matin, ça greill' [gréer][2] la voétur', p'is ça pârt, ça prend l' chemin. I' dit: «On vâ allé' asseyé' à loger, i' dit, su' in d' més amis, in roi, enn' tell' ville.»

To'hou's, i' arrive' à c'tte ville-lâ... m'âs couper çâ au p'us court tant qu'i' y a'ra moyen... Le portier, dit, i' dit: «C'ést b'en d' valeur[3], i' dit, à c'tte heure, Sir' mon roi, i' dit, i' ést absent; i' dit, i' ést parti en voyage, i' dit, pour in moâs.

— Ouin! B'en, ça m' désappoint' pâs mal!»

Mé', vu qu'i' éta't b'en greyé [gréer][4] d' chevaux, i' étè' à peu près quatre heur's, dans c' temps-lâ, i' dit: «O' â l' temps d' sauté' à l'aut' ville; i' dit, j'ai encôre enn' connaissance, lâ!»

C' fa't qu'i' hât' lés ch'fau' in peu, mecieu'... à six heur's, i's sont rendu' à c'tte ville-lâ. «Quiens! i' dit, v'lâ l' château!»

I' arrive' au château, mé' ce roi-lâ, il l'connaissait; il l'ava't connu autrefois, mé', i' été't mort; mé', i' l'ava't pâs su. D'mande au portier si i' peut pâs voèr le roi. Lâ, i' dit: «C'ést b'en d' valeur, mecieu', c'ést b'en r'grettab', mé', i' dit, le roi ést mort. I' dit, c'st enn' veuve!

— Ouin! B'en i' d'i' présent' sa carte. I' dit: «Vâ gu'i porter ma carte!»

Vâ m'né' 'a carte 'a reine... 'A dit: «Quoi c' qu'i' â d' l'air, 'a dit, c't homm'-lâ?

— Ah! i' dit, c'st in roi, mecieu'! p'i' i' dit, in bel homme!

— Oui? B'en, 'a dit, fait's-lé rentrer t'ut suite!»

B'en' tu sé's, le roi arrive. «Ah! bonjour, bell' reine!

— P'is, bonjour, Sir' mon Roi!»

To'hou's qu'i's s'assi' à l'ais', p'i' 'a l' fa't pâsser dans l' salon, p'is lâ, i's s'assis'nt tou' 'és deux côte à côt', p'is lâ, i's s' mette' à jâser.

C' fa't qu' lâ, i' d'mande à 'a reine, i' dit: «Ma reine, i' dit, vous allez b'en dir' que j' su's p't-êt' indiscrèt', mé', i' dit, v'lâ-t-i' longtemps qu' vous êt's veuve?

— 'A dit, ça fa't cinq ans, mecieu'!

— P'is, i' dit, moé 'ssi égal'ment, i' dit, ça fa't cinq ans! Av'-vous dés enfants?

— 'A dit, oui, 'a dit, j'ai deux fill's: j'en ai t-une, 'a dit, qu'a dix-huit ans, p'is l'aut'e a vingt ans.

— I' dit, moé, i' dit, j'en ai t-une, i' dit, qu''a s'en vâ su' dix-sept ans. Bon! B'en, c'ést bon! I' dit, par 'zamp'e, i' dit, j'eume à vous dire, i' dit, qu'alle ést très belle. I'

2. *Gréer*: Préparer.
3. *Valeur* (de): Malheureux, regrettable.
4. *Gréer*: Être bien grée de: Posséder, être pourvu de bons chevaux.

dit, c'ést la p'us bell' fill' qu' j'ai pâ' encôr' rencontrée! I' dit, c'ést pâ' à cause qu' c'ést ma fill', mé', i' dit, j' vous dis qu''a ést belle!»

Elle, 'a parl' pâs dés siennes; 'a dit pâs qu'i's sont bell's ni qu'i's sont lait's [laides].

To'hours, pour piqué' au p'us court, l'histoèr', lés arrang'ments s' font, p'is l' lend'main matin, i's s' mariss'nt [marient]. 'A dit: «J'ai vu lés deux filles, j' leu' z-ai dit çâ, ça fa't qu' lâ, ça s' greill', la voétur', p'i' i's descende' à Sain-Ouachim [Saint-Joachim][5], p'is lâ, i's s' mariss'nt!

Après l' marguiag' [mariage], lâ, 'a 'és introduit,[6] lâ, à tout' son parsonnel du château, introduisse' l' nouveau roi, p'is quant' 'a gu'i introduit sés deux filles, lâ... sés deux filles, mé', c'ést lait' [laid], ah! c'ést lait' pour arretter l' sang! To'hou'... co' minm'[7] qu'i's s'raient p'us lait's, b'en, i' y â pâs moyen!
Griff' çâ, ramâss' çâ dan' 'a voétur', font tout embarquer çâ, p'is lâ, ça prend l' bord.

Mé' avant d'arriver cheu' z'eux, lui, i' téléphon' qu'à six heures, d' tâcher d'arganiser çâ, p'is d' leu' greyé' enne assez bell' réception, qu'à six heures, qu'i's vont êt' lâ, au château: i' ést marguié du matin! To'hours, à six heur's moins quârt c'ést arrivé au château. Étaient b'en greyés d' chevaux, ça allé't b'en!

Ah! b'en, lâ, lés connaissance' s' font, p'i' in p'tit bec écitte, p'i' in p'tit bec lâ... Après qu' tout's lés connaissanc's sont fait's, ça s'assit tout', ça s' mè' à tab'e, p'is lâ, ça soupe. Après qu'i' ont soupé, ah! b'en, faut dansé' in peu! P'is, d'aut's qu'étaient capab's d' chanter, i' lés faisaient chanter, d'aut's dansaient, p'is d'aut's contaient dés p'tit's histoèr's. To'hours qu' la veillée s' tarmine. C'ést féni! ça vâ b'en, mecieu'! P'is lâ, b'en...

Ça fil' de minm' pendant, disons, pendant deux mois. Lés deux fill's d' la reine, elles, étaient b'en lait's. Lés p'tits prince', 'és aut'e, ont continué à v'nir voèr la p'tit' fille, la p'tit' princess' du roi, lâ. I' étaient t'oâs p'tits princ's, p'is c'était qui a'rait la p'tit' princesse! P'is lés princess's d' la rein', b'en parsonn' voulait lés voèr, I' étaient trop lait's, p'i' i's voulaient pâs leu' parler. P'is lés aut's sont v'nues jalous's de çâ. Sont v'nues jalous's d' la p'tit' fille. I' ont di' à leu' mére, i' ont dit: «M'man, coût' qui coût', faut qu' vous faisez clairer [to clear][8] c'tte fill'-lâ d'écitte! 'A dit: 'Abord [d'abord], 'a nous nuit, alle ést p'us bell' que n'us aut's, 'a dit, on l'avoue, mé', 'a dit, c'ést ell' qui â tout''és cavalguiers, p'i' 'a dit, n'us aut'e', on s' mariera jamais tant qu''a s'râ écitte!

— Mé', 'a dit, oui mé', quand 'a s'râ marguiée, 'a s' mariera pâs cinquant' fois! Ça s'râ à vot' tour!

---

5. *Saint-Joachim*: Paroisse d'assez humble réputation, à 35 kilomètres de Cap-Chat, paroisse du conteur.
6. *Introduire*: Présenter.
7. *Co'minme*: Quand bien même, même si.
8. *Clear* [to] (angl.): Éloigner, congédier, faire disparaître, chasser.

— Ah! oui, oui, mé' tant qu''a vâ êt'e écitte, on peut pâs, on n'ést p'us capab' d'endurer çâ!»

To'hou's, i's' s' mette'[9] après leu' mér', d'enn' journée à l'aut'; to'hou's, i's répèt'nt to'hours la minme affére. To'hours qu' la vieille s' décid' d'asseyer [essayer]. 'A dit: «M'âs to'hour' asseyer!»

'A s'en vâ trouvé' enn' vieill' fée qu'i' y ava't pâs b'en loin du château, lâ, 'a di' à la fée, 'a dit: «Écoute! Tu sé's pâs, 'a dit, pourquoi c' que c'ést que j' su's v'nue écitte, à matin!

— 'A dit, non!

— B'en, 'a dit, j' su's v'nue te d'mandé' in conseil, en minm' temps, in moyen de fair' chasser la fill' du roi du château. Argârd's-y pâs pour le prix! M'âs t' payer l' prix qu' çâ voudrâ! Mé', j' veux qu' tu m' deunne' in bon conseil pour que j' peuv' v'nir à bout d' chasser c'tta fill'-lâ du château. Més fill's, 'a dit, sont jalous's d'ell', p'i' 'a dit, c'ést ell' qui a tous les cavalguiers, p'i' 'a dit, 'és aut's peuv'nt pâ' en a'oèr, p'is lâ, b'en, i's s' possèd'nt[10] p'us! P'i' 'a dit, lâ, pour a'oèr la tranquilité, 'a dit, co' minm' que ça m' coût'rè' enn' somm' terrib'e, 'a dit, j' su's prê' à payer, 'a dit, pour avoèr la paix.

— Oué? 'A dit, m'en vâs te fair' çâ. Ah! 'a dit, l' prix, 'a dit, j' te charg'rai[11] pâs; 'a dit, j' m'â' êt' b'en raisonnab'e! Quiens, 'a dit, v'lâ t'oâs p'tit's galett's: n'en v'lâ enn' jaun', n'en v'lâ enn' bleu-pâle. La blanch', deunn'-lâ à 'a fill' du roi; la bleu-pâle, deunn'-lâ à 'a p'us lait' de tés deuss's.

— 'A dit, i's sont lait's tou' 'és deuss's pareil!

— B'en, en tou' 'és câs, 'a dit, différenc'-lés; deunn'-leu' chaquin leu' leur. P'i' 'a dit, accup'-toé p'us du ress'»

Ah! 'a arriv' che' z-eux, mecieu'! p'i' ah! dés façons! 'A ést content', la bonn' femme. 'A fait voèr qu'alle a fait in bon voyage.

— P'is?

— 'A dit, j'ai arrivé su' 'a grand-mér', lâ; 'a été' après fér' d' la galett'. P'is ça sentè' assez bon quant' j'ai rentré dans sa cuisine, 'a dit, j'ai pâs pu fére autrement que gu'i en d'mander. P'i' 'a dit, 'a m'en â deunné un', p'i' aprè' un' ça été t'oâss'; je 'n n-ai mangé jusqu'à t'oâsse. P'i' 'a dit, i's sont bonn's, 'a dit, i's fond'nt dan 'a bouche. Quiens! 'a dit, 'a vous 'n n-â envoyé chequ'enne une!»

'A leu' denn' chequin leu' p'tit' galett', chequin leu' couleur. Ah! lés p'tit's fill's lés mang'nt; i' 'és trouv'nt bonn's. «B'en, oui, 'a dit, i's sont bonn's!

---

9. *Mettre* (se... à): Commencer, entreprendre.
10. *Posséder* (se): Se contenir, être maître de soi.
11. *Charger* [de l'anglais *To charge*]: Exiger, demander, réclamer.

Puis, lés p'tit's galett's sont mangées... Ça s' pâss' de minm', disons, huit jours, huit, quinz' jours. Mé', la bonn' femm' surveill' la p'tit' fille, dans l' salon, ell', tout l' temps, tous lés bons soèrs, quant' lés p'tits princ's v'naient.

Te'hou's, in bon soèr, 'a voét qu' c'ést pâs normal: tu sé's, 'a s' tient pâs comm' de coutume. 'A vâ charcher son roi: «Quiens! 'a dit, tu t' rappell's, 'a dit, que j' t'ai dit qu' ta p'tit' fille avé't pâ' enn, bonn' conduite, à dit, qu''a s' conduisait pâs b'en, 'a dit, qu''a éta't trop colleuse? B'en, 'a dit, viens 'citt', lâ; viens voèr! Tu vâs voèr qui c' que c'ést qui â raison dés deux, lâ!»

L' bonhomme arriv'... le roi arriv', p'is s'assi' à râ' ell', p'i' 'a dit: «Surveill'-lâ!»

To'jou's, in moment deunné, le roi, en arrivant, le prince, i' saute au cou d' la p'tit' princess', p'i' il l'embrasse. I' 'a serr' su' lui, mecieu'! Le roi s'trouve escandalisé d' çâ, mecieu'! Ramâss' le princ', command' deux valets, p'is, i' dit: «Vite! Prenez-moé c' gars-lâ, p'i' i' dit, allez l' renfarmer dans ma p'us haut' tour que j'ai écitt', lâ! Prené' 'a p'us haute!»

I' y en avè' un' qui avè' à peu près mill' pieds de haut; i' y avè' in châssis dans le haut. P'is lâ, i' envoueill' son armée qui ést lâ, lâ; in n-armée qu'i' nourrisè' à r'guien fér', lâ. Il l'envoueill' lâ pour l' garder. I' dit: «C'ui-lâ qui vâ aller l' charcher lâ, i' vâ êt' content mecqu'i' l'eill' sorti!

P'is lâ, la p'tit fille, toé, ton sort s'râ décidé d'main matin!»

L' bonhomm' pârt, p'is lâ, l' bonhomm' dort pâs d' la nuit: il l'eumait terrib', sa fille! I' dort pâs d' la nuit'! Mé', l' lend'main matin, to'jou's, i' ava't deunné sa parole. I' command' deux homm's, deux d' sés valets, p'i' i' dit: «Vous allez prend' la fille, à matin, Marie-Blanche, lâ, p'is vous allez la monter dans l' boâs, lâ, b'en loin; p'is lâ, i' dit, ôtez-y 'a vie pour p'us que j' la r'voeill' p'is que j' 'n attend' parler!»

Lés deux garçons, voés-tu, prenn'nt... ramâss'nt... i's la fon embarquer dan in cârrosse: i' ont dit: «On vâ allé' à 'a chasse!»

Alle eumait çâ, allé' à 'a chasse. P'is rendu dans l'boâs, i's détell'nt lés ch'faux; i' avaient monté dés ch'faux d' selle, embarqu'nt tou' és t'oâs su' dés ch'faux d' sell', p'i' i's prenn'nt la forêt avè't çâ, I's la monte' aussi loin qu'i's peuv'nt. Mé', 'és aut's, voulaient gardé' in peu d' clairté, avoèr in peu d' clairté pour pouvoèr r'prend' le désert[12]; i' ont dit, on ést rendu au bout', lâ! I' ont dit: «Écout', ma p'tit' fille! Es-tu capab' d' t'imaginer pourquoi c' que c'ést qu'on t'â emm'née écitte?

— Oui, 'a dit, çâ, j' me d'mand' çâ... b'en longtemps, 'a dit, que je me d'mand' çâ! Pourquoi c' que c'ést que vous m'emm'nez si loin dans l' boâs?

— I' dit, on t'emmèn' loin d' minm' parc' que c'ést lés ord's du roi.

12. *Désert*: En terre non boisée. Ici, en ville ou au château.

Le roi nous â envoyés pour te tuer dans l' boâs, t'ôté' 'a vie. P'i' on ést pâs capab' de t' la ôté' 'a vie: t' âs trô' été bonn', t' és trô' enn' bonn' p'tit' fille, p'is l'aut' dit, i' dit, surtou' enn' bell' fill' comm' çâ, i' dit, on n'ést pâs capab' d' fér' mourir çâ du mond' de minme! C'st impossib'e! Mé', i' dit, on vâ t' laissé' 'a vie, mé', à condition que tu nous promett's de p'us r'tourné' au désert, ni denné' aucun sign' de vie en null' pârt, pour pâs, qu' si le roi v'nait qu'à tracer çâ, b'en, tu sé's qu' not' vie ést au bout'!

— 'A dit, j' vous l' jur' que je r'mettrai p'us 'és pié' [pieds] au désert!

— Ah! ça vâ, ça vâ!»

Lâch'nt la p'tit' fille, lâ, dans l' boâs, p'i' 'és aut's prenn'nt leu's ch'faux, p'is go! S'en vont. La p'tit' fille ést t'ut seule, ell', lâ, 'a s' mè' à pleurer, p'i' 'a pleur', p'i' 'a pleur', mé', çâ, pleurer, tu sé's, çâ nous emplit pâs l' vent'e! To'hou's qu' lâ, 'a vien à bout de s' cabaner comme 'a peut à l'entour d'en gros t-arb'e; 'a 'va't pêur dés bêt's. 'A veut s' mett'e à l'abri dés bête' in peu.

To'jou's, l' lend'main matin, mecieu'! 'a s' réveill', mé'' écoute in peu, 'a a frett' p'i' 'a a faim, p'i' 'a a pleuré tou' 'a nuit'. Après, to'hours, 'a s' mè' à marcher, pour asseyé' à s'trouver que'qu' fruitage à manger, que'qu' légum', que'qu' chose. To'hou's qu''a a v'nu à bout d' s'en trouver; dés banan's! Dans cés pays-lâ, i' y avait tout's sort's de chos's... i' y a tout's sort's de chose' à manger, lâ.

'A arrive à enne espèc' de grotte. J' sé's pâs qui c' que c'ést qu'avait d'jâ resté là-d'dans; c'ést bâti, çâ, mé', çâ a pâs d' port'; mé', c'ést in trou dan 'a pierr', tu sé's, p'i' 'a rent' là-d'dans : i' y a 'ted b'en deux t'oâs pieds d' mousse. 'a dit: «C'ést mou, écitte! Batége! 'A dit: J' s'rè' à l'abri, écitte, te'jou's! 'A dit, i' m' mouill'rait to'jours pâs su' l' corps!»

'A s' loge là-d'dans. Mé', 'a avait r'guien à manger, pareil!

'A pâss', dans c' caban'-lâ t'oâs jours. Au bout d' t'oâs jours, en s' réveillant l' matin, 'a avait mal dormi tou' 'a nuit', mé', 'a s' réveille l' matin, su' l' matin 'a s'avè' assoupie, 'a s' réveille l' matin, alle aparçoé' enn' bête au râ' elle. En voyant çâ: «Ah! Terrib'e!

— C'ést mon nom, mou'an, Terrib'e! Ah! b'en, i' dit, vous avez deviné mon nom! B'en, i' dit, vous êt's la mér' la plus fin' que j'ai pâ' encôr' vue!»

'A ést lâ qu''a peut pâs parlé' in mot: 'a ést bloquée b'en dur, mecieu'! p'i' 'a sé't p'us quoi ça veut dir', çâ? I' parl' aussi franc qu' çâ! Mé', 'a dit, où c' que tu d'viens?

— Où c' que je d'viens? I' dit, j'arrive au mond', lâ! C' fè' à peu près cinq menut's que j' su's t-arrivé. Tu âs pâ' eu connaissanc' de d'çâ?

— 'A dit, non! J'ai pâ' eu connaissanc' de r'guien!

— Mé', i' dit, c'ést toi, ma mére! B'en, i' dit, écoute in peu, i' dit, tu vâ' a'oèr du fonne [fun] a'ec moé! Tu vâs voèr, i' dit, que grand-pér' rirâ pâs d' toé longtemps!

— Comment, grand-pér'? Quel grand-pére?

— Comment? Mé', grand-pér', mé', ton pér', le roi! C'ést mon grand-pér', çâ, moé! Toé, t'és ma mére!

Mé', on rit pâ' avè' çâ, in grand-pére! « Ah! b'en, 'a dit, sapre ton camp d'écitte, 'a dit, j' te gard' pâ' avec moé, bêt' du guiâb'e, 'a dit, j'ai pêur de toé!

— T' âs pâs besoin d'a'oèr pêur; j' te f'rai pâ' aucun mal, p'is tu vâs voèr, mecqu' j'eill' féni de t' sarvir, lâ, que tu vâ êt' contente! T' a'râs p'u' envie de m' chasser! »

Ah! bon... 'a a b'en asseyé de l'envoyer, mé', Terrib' s'en vâ pâs, lui! « Bon, b'en, i' dit, ç'a bon! B'en, t' âs r'guien à manger, lâ?

— 'A dit, non! 'A dit, non! j'ai r'guien à manger, 'a dit, je m' meurs de faim!

— Ça s'ra pâs long qu' tu vâ' a'oèr de quoé t' mett' sour la dent! »

Le v'lâ qu'i' prend l' bord[13], au travers du boâs, p'is l' guiâb' te l' châtrie, p'is Terrib'... faut que je l' décriv', que j' dise in peu comment c' qu'i' était bâti, c' Terrib'-lâ! I' ava't la têt' gross' comme enn' p'tit noèsett', p'i' in pouce et d'mi d' corps, p'is troâs cents pieds d' queue. Ça faisè' enn' moyenn' bête! Oué, c'était Terrib'e! Le v'lâ parti avec sa queue p'is l'restant du bagage. Ça descend, mecieu'!

I' arriv' su' le roi; quand i's vœille' [voient] arriver c'tte bêt-'lâ, lés gens's qu'étaient d'bout', lâ, i's vœill'nt quésiment r'guien. I's s' mette' à criguier: « Ah! terribe!

— C'ést mon nom, Terrib'e!

— Comment, mé', i' ont dit, tu parl's b'en, toé?

— B'en, oui, j' parle! Tu parl's b'en, toé, pourquoi c' que j' parl'rais pâs, moé? Le roi, i' dit, mon grand-pére, où c' qu'i' ést?

— Comment, ton grand-pére?

— B'en, oui; mé', le roi, c'ést mon grand-pér', çâ!

— Mé', i' ont dit, c'tte bêt-lâ, mé', 'a ést folle! Enn' bêt' qui parl' p'is dir' dés discours de minme: le roi son grand-pére! P'is si le roi sé't çâ, on s' fait tout mettre à mort! Vâ l'avartir!

— Ah! moé, j' gu'y vâs pâs! Aller dir' çâ au roi, i' vâ m' tuer! Comprends b'en qu' ça a pâs d' bon sens! Enn' bêt' qui l'appell' son grand-pére!

— Écoute in peu, toé, lâ, lâ! I' y a pâs d' placotage[14]; C'ést grand-pér' que j' veu' avoèr p'is c'ést tu't suite! I' y â pâs d' niaisage avec moé, écitte! Me l' deunn's-tu, grand-pére? »

---

13. *Bord* (prendre le): Prendre le large, quitter les lieux.
14. *Placotage*: Potin, commérage, discours qui n'aboutissent à rien.

I' étaient deux, lâ, deux portiers, lâ, p'i' i's veul'nt pâs, p'i' i's ris'nt [rient] de lui. Flaw! I' gu'ieu maudi' in coup d' queue à in, mecieu'! La têt' gu'i' décoll' su' 'és épaul's p'i' 'a s'en vâ p'i' 'a se r'plant' su' 'a têt' de l'aut'. P'is lâ, mon Terrib'e... l'aut'e i' a pêur, p'i' i' ôs' p'us parler, lâ! I' ôs' pûs parler! I' rent',... i' prend l'escalguier [escalier] mecieu'! P'is c' qui arrive... I' rencontre enn' garde: « Où c' qu'ést grand-pére, lui?

— 'A dit, comment, Terrib'e...?

— I' dit, c'ést mon nom, Terrib'e! P'i' i' dit, j' te d'mand' grand-pér', j' te d'mand pâs comment c' que j' m'appelle!

— 'A dit, grand-pére! Quoi c' que c'ést çâ, grand-pére?

— Le roi!

— Mé', i' dit: c'ést pâs grand-pér', çâ, le roi!

— Ah! i' dit, oui!

— Mé', le roi, c'ést le roi; c'ést pâ' in grand-pére!

— Non, non, non! J' t-in fou, moé! J' su's l' fils de sa fille, p'is c'ést pâs mon grand-pére!

— C'ést toé qu'arrang's çâ d' minme! T' és fin, toé! »

To'jours, le bonhomm', la pêur le prend: i' s'en vâ avartir le roi: « Vit', Sir' mon roi, i' dit, v'nez dans l' château! I' y â in n-affér' d'arrivée dans l' château, i' dit, qu' j'ai encor' jamais vue. I' dit, i' ést rentré, i' ajeuv' de fér' l' tour du château p'i' i' â encor' la queue déhors! J' comprends r'guien là-d'dans! Ça parl' pareil comme in méniss' [ministre]!

— Le roi dit: Maudit! Dev'nez-vous tout' fous, à matin, vous aut's? I' dit, m'â' aller voèr çâ! »

Le roi arrive. « Bonjour, grand-pére! Maudit, v'lâ in n-heur' que je te charche; p'is d'mande à in, p'is d'mande à l'aut'e... J'ai 'té ôbligé d'en tuer deux pour avoèr la vérité! J' fai' 'ien qu' de t' trouver! Dépêch'-toé, i' dit, avant qu'i' en meur' d'aut's! Parc' que moé, i' dit, c'ést pâs long, i' dit, pour tout' vous mettre à mort, écitte! »

Commence à le r'gârder: « Mé' où c' que tu d'viens, toé?

— Je d'viendrai d'où c' que j' voudrai, c'ést pâs d' ton affér' çâ! Tout c' que j' veu' avoèr, c'ést grand-pére, p'is j'ai affére à toé, grand-pére! Tu vâs voèr qu' tu riras pâ' a'ec moé, toé, à c'tte heure!

— B'en, i' dit, écoute in peu, toé, mon p'tit garçon, mon p'tit Terrib'e! Si tu sors pâs d'écitt', j'ai més chiens, lâ; p'i' i' dit, m'â' 'és fér' sortir, p'i' i' dit, tu vâs voèr qu' ça vâ êt' cour' avè' toé!

— Vâ 'és charcher, tés chiens! Tu vâs voèr qu' ça vâ êt' 'ted b'en plus long qu' tu' pens's! Vâ 'és qu'ri'!

— Heill! I' dit, Charley Walker, lâ, sors p'is fa's sortir lés chiens, lâ!»

Lés chiens, ça sort tout' comm' dés enragés, mecieu'! Ça japp'[15] p'i' i's s'attend'nt [entendent] p'us parler dans l' château. Terrib'e, i' t' denne in coup d' queue à in, p'i' in coup d' queue à l'aut'... V'lâ tout's lés chien' en chair à pâté! Tout' çâ ést écrâsé à terre, tout' çâ ést en chair à pâté! I' dit: «'N n'as-tu d'aut's?

— Non, i' dit, j'en n'ai p'us d'aut's, p'i' i' dit, quiens-toé tranquille. P'is, à c'tte heure, i' dit, quoi c' c'ést qui' tu veu' avoèr?

— C' que j' veu' avoèr? J' veu' avoèr d' quoi manger pour ma mère!

— Comment, ta mère? Quoi c' que c'ést, ta mére?

— Ma mére? Mé', i' dit, c'ést ta fille!

— Comment, ma fille? Mé', maudit! êt's-vou' après m' rend' fou, j' cré's b'en!

— Mé', i' dit, tu sé's pâs, i' dit, qu' ta fill' que t' â' envoyée dans l' boâs pour fér' tuer, lâ, i' dit, qu''a ést pâs morte? P'is c'ést moé, i' dit, qui és [suis] son fils? J' su's v'nu au mond' d'à matin: j'ai à peu près' in n-heure et d'mie! J' su's pâs vieux, i' dit, pour commencé' à gagner ma vie!

— Lâ, mon homme, le roi: Prends, vâ su' 'a tab'e, l' déjeuné' était prêt, va su' 'a tab'e, p'is ramâss' tout c' que gu'i y â su' 'a tab', p'i' emport'-lé à ta mére... comm' tu dis!»

Terrib' s'en vâ, s' pâss, la queue su' 'és tab's, p'i' i' emport' tout': la vaisselle, la nappe, le manger qui ress' là-d'dans; i' pârt p'i' i' s'en vâ!

Mé', i' y â pâs d' chemin pour aller lâ, lâ: c'ést au travers du boâs. I' ont marché enn' journée d' temps, 'és aut's, avec dés jouaux, dés jouaux qu'étaient d' course! To'hours, i' s'en vâ au travers de çâ, lui. I' arriv' che' z-eux, à 'a grott' de sa mére: «Quiens! I' dit, m'man! V'lâ to'hou's que'qu' chose à t' mett' sour le dent! I' dit, tu vâs mangé' in peu to'hou's! Mé', i' dit, mang' pâs trop! I' dit, tu sé's qu' ça fait que'qu's jours que tu mang's pâs, p'i' i' dit, lâ, si tu mang's tout', si tu fais trô' in gros r'pâs, i' dit, tu vâs fend'e! Fè' attention à çâ, i' dit, c'ést b'en dangeureux!»

To'jou's qu'i' s' mè' avec elle, mecieu'! P'i' i' dév'lopp' tout çâ; mé', 'a dit, comment çâ s' fait, p'is comment c' que t' âs pu fér' pour avoèr tout çâ? D' la vaisselle en or, dés assiette' en argent, jusque dés pagnié' [panier] en boâs! 'A dit, où c' t' âs tout pris çâ? P'is du manger, p'is dés provisions, b'en, i' en avè' en masse![16]

— Mange, p'i' accup'-toé pâs d'où c' que j'ai pris çâ! Grand-pére, c'st in bon garçon, grand-pére! J'ai 'té b'en r'çu!»

---

15. *Japper*: Aboyer.
16. *Masse* (en): En quantité, beaucoup.

To'hou's qu' lâ, i' fait manger sa mére. Après qu'alle â mangé, i' dit: « Écoute in peu, m'man! I' dit, on peut pâs rester longtemps d'minme, dan enn' grott' comm' çâ: on n'a pâs d' siég' pour s'assire, i' y â pâs d' poêl' pour s' fér' de feu et s' fére à manger! On peut pâs rester comm' çâ! Grand-pére ést trop rich' pour qu'on ress' de minm' dan 'a pauveurté comm' çâ! On vâ gu'i' voèr à çâ!

— Mé', és-tu fou? Vous savez b'en qu' grand-pére, i' y â b'en dés armées, p'is dés rois qui l'on attaqué pour gu'i' fér' la guerr', p'i' asseyer... I' â jamais cédé parsonne! Pâ' in â été capab' de gagner d'ssus! Çâ, c'st in n-affér'... C'ést comme r'guien d' gu'i' penser!

— Tu vâs voèr que j' gâgnerai b'en, moé. Si j' gâgn' pâs, b'en, grand-pér' s'ra pâs for' pâs for' à 'a fin! J' te garantis d' çâ!

I' dit, lâ, i' dit, à matin, la promiér' chose, i' dit, m'â' aller charcher dés provisions. Çâ, lâ, on n'a r'guien qu' pour à médi, lâ... charché' in peu d'provisions, p'i' après çâ, l' gârs di' on voèra çâ à v'nir! »

Lâ, mon Terrib', vers su' l' soèr, le v'lâ qui arrive encôre. Ben, lâ, ça s' mè' encôre à criguier: « V'lâ Terrib'e!

— C'ést mon nom Terrib'e, p'i' accupez-vous pâs d' çâ! Grand-pére, lui!

— Comment, mé' as-tu affére encôre à grand-pére, à matin?

— Oui, j'ai affére à lui! P'is, p'us ça vâ aller, p'us ça vâ êt' grave.

— Ah! i'ont dit, t' âs pâs pêur? Fè' attention à toé! I' ont dit, si grand-pér' s' décide, l' grand-pére, à ton compte, écoute in peu, i' â dés tours dans son sac! Tu peux t' fér' dompter, mon p'tit Terrib'e!

— J'ai pâs pêur dés domptage' à grand-pére! Où c' qu'il ést, grand-pére?

To-hours qu'i' pâr'; i' gniais' [niaise] pâ' a'ec 'és aut's, s'en vâ p'i' i 'rent' dans l' château, mecieu'! I' arrive à enn' porte, i' y â in gârs, lâ. Terrib' pârt pour ouvrir la porte, l' gârs l'arrette: « Heill', i' dit, arrette! I' dit, on rent' pâ' écitte, i' dit, su' le roi, i' dit, comme on rent' dan in moulin! I' dit, i' fau' aller l'avartir, le roi, pour voèr si i' â l' temps de vous r'cevoèr.

— Accup'-toé pâs d' çâ, toé, qu'i' me r'coève ou qu'i' me r'çoèv' pâs, ça te r'garde pâs, çâ! Moé, i' dit, j'ai affére au roi p'is c'ést tout', çâ! P'i', i' dit, voé's-y! Vâ l'avartir! »

Ah! l'aut'e ést lâ, p'i' i' s'astin' [ostiner][17] to'hou's... Denne in coup d' queue à terre, mecieu'! V'lâ l' plât' qui commence à descend'e à terre. Ah! mecieu'! La pêur(e) l' po'gne. Lâ, i' rouv' la port' p'i' i' s' lance assez fort qu'i' s' fen [fend] 'a face, l' fron

17. *Ostiner* (s'): Discuter, s'entêter.

écitte après l' câd' d' la porte, tumb' sans connaissance. Bon!... Lâ, i' dit: «Maudit! Lés v'lâ rendus qu'i's s' tuse' [tuent] 'és aut's minm's. I' dit, m'âs gu'y eller... M'â' aller l' réveiller, le roi!»

I' arriv' su' le roi; le roi ést assis dans son fauteuil, p'i' i' ést après lire. «Bonjour, grand-pére!

— Bonjour, Terrib'e! I' dit, quoi c' que tu viens fére écitte encôre à matin?

— Écoute in peu, grand-pére, lâ! Ça vâ v'nir p'us grave... de p'us grave en p'us grave! Çâ, c'é' ien que l' commenc'ment. Lâ, à matin, c'ést dés provisions. Moé, i' dit, l' sucrag', j' su's pâ' in gârs fort fort là-d'ssus! P'is ma mére, i' dit, 'a commence à avoèr mal aux dents: l' sucrage, 'a ést pâs forte, elle, non plus! C'ést du lârd qu'on voudrè' avoèr, p'is dés bin's [beans][18], p'is dés poâs, p'is du sucre, p'is du sirop, p'is d' quoi manger, pour s'emplir le corps! Comprends-tu? P'is, ça nous pren in poêle... pour fér' cuir' c' manger-lâ.

— Ah! i' dit, t' a'râs r'guien d' tout çâ. I' dit, j' su' assez tanné[19], pren 'a port' p'is vâ-t'en!

— I' y â pâs d' chanson! Écoute, grand-pére! J' gniais'rai pâ' avè' toé longtemps, moé! Me l' deunn's-tu ou b'en si tu me l' deunn's pâs? Tu vâ' 'oèr, ça s'râ pâs long!

— J' te deunne r'guien, p'is pren 'a porte, p'is lâ, i' dit... ramâss', mecieu'! lés gârs... A'-vou' encor' dés chiens?

— I' ont dit, oui! On 'n n'â in aut' group' d'arrivé, lâ, douze!

— Sortez-lés! I' dit, faut s'en clairer, i' fau' en fénir avec c'te gârs-lâ!

— Vâ 'és charcher, tés chiens!»

Lés chiens arriv'nt. Mé', i's sont quat' fois pir's que 'és aut's. Mé', 'ien qu' in p'tit souign' [swing][20] de sa queue, mecieu'! P'is lés chiens sont mi' en chair à pâté, p'i' i' coup' quésimen 'a mo'quié du château. Tout çâ vien en poussiére! Lâ, la pêur lés prend: «Arrette, Terrib'e, p'i' arrette! D'mand'-nous c' que tu voudras, tu vâs l'a'oèr!

— Bon, b'en, i' dit, tu fais mieux! T'és mieux de t'amancher d' minme! Ça vâ êt' p'us chanceux pour toé! Bon!...»

— Lâ, i's donn'nt tout à Terrib' de c' qu'i' a besoin, pour lés provisions, pour... le faut, lâ! I' dit: «J' veux pâs 'n n'avoèr b'en b'en: on n'a pâs d' chemin pour sortir. J' su's t-ôbligé d' transporter çâ su' mon dos. Mé', i' dit, çâ march'ra pâs d' minm' tout l' temps!»

---

18. *Beans* (angl.): Fêves, haricots.
19. *Tanné*: Ennuyé, incommodé.
20. *Swing*: Mouvement rotatoire; secousse rapide avec mouvement désordonné.

To'jou's, i' mont' cés effets-lâ à sa mére. Lâ, i' dit: « M'man, on l'â dés effè' [effets] en masse. I' dit, â c'tte heure, j'ai d'autre affére', i' dit, à voèr. Ça nous pren enn' route; ça nous pren in château, écitte, n'us aut's! I' dit, i' y â d' quoi à fér' fére. Grand-pére, si i' â d' l'argent, grand-pére, i' â d' la place, i' dit, à l'empleyer, écitte!

— Vâ pâs gu'i' d'mander çâ, 'a dit, tu t' fais tuer!

— Accup'-toé pâs d' çâ, m'man! »

Lâ, l' lend'main matin, mon Terrib'e, i' décoll'[21]; p'i' ést pâs târd, p'is Terrib'e ést su' l' chemin. I' arriv' su' grand-pére. I's commence' à l'connaît'e, lâ. Ça fait p'usieurs chiens qu'i' leu' fait mourir, p'is ça a r'guien arrangé, çâ. Ah! lâ i's commenc'nt: « Hé, hé, hé! V'lâ Terrib'e! V'lâ Terrib'e! »

Ah! in prend l' bord, p'is l'aut' prend l'aut', p'is Terrib'e, b'en, son ch'min ést clair [clear][22].

I' arrive au château, mecieu'! L' portier arrive: « Ah! i' dit, le roi, i' dit, i' ést pâs l'vé encôre!

— Accup'-toé pâs qu'i' seille l'vé ou pâs l'vé! C' pâs d' ton affére, çâ! Le roi est-i' écitte? Couché, c'ést r'guien: en étant couché, i' ést icitte. I' ést-i' couché ou b'en si i' ést d'bout'?

— I' dit, i' ést couché!

— B'en, si i' ést couché, vâ l' réveiller! Dis-y qu' j'ai affére à lui, p'i' à matin, ça presse! »

I' commence à vouloèr s'ostiner, mé', i' s'astin' pâs longtemps. « Vâ avartir le roi! »

I' dit, l' fâmeux Terrib'e ést encore arrivé, p'i' i' dit qu'i' â affére à vous, p'is ça presse!

— Ah! I' dit, dis-lui qu'i' rent'e! »

C' fait qu' lâ, Terrib'e rent'e: Bon, lâ, i' dit: « Écoutez, grand-pére, lâ! Lâ, i' dit, faut prend' nos sens' i' dit, faut pâs s'excité' avè' çâ, lâ! I' dit, à matin, j'ai enn' grosse affére à vous d'mander.

— Quoi c' que c'ést qu' t' â' à me d'mander?

— I' dit, à matin, c'ést d'enn' rout' qu'i' faut parler, lâ! Faut parler d' la voirie. Vous avez jamè' été cantognier [cantonnier], vous? Vous allez commencé' à l'être! Ça pren in cantognier pour aller cheu' nous. P'is, pour avoèr in cantognier, fau' avoèr enn'

21. *Décoller*: Quitter les lieux à toute vitesse.
22. *Clear* (angl.): Libre d'obstacles.

route. I' dit, ça m' pren in ch'min à partir d'écitte à aller cheu' nou' à 'a grott' de ma mére, de soixant' pieds d' large, grav'lée d'in bou' à l'aut'; p'is faut qu' ça seill' fait' demain soèr, çâ!

— Heill'! Mé' viens-tu fou, lâ, toé, Terrib'e?

— I' y a pâs d' folie là-d'dans. Si ça prend tout l'monde entier, engagez-lés! Ça m' prend ma rout' pour d'main soèr! J' vous deunn' le restant d' la journée p'is lend'main. D'main soèr, faut qu' ça seill' prêt, çâ, c'tte rout'-lâ!»

Ah! mon Guieu! I' ést pri' avè çâ! Quoi c' tu veux qu'i' fasse? Lâ, i' peut pâs s' résoud'e. Encore envoueill' demandé' à 'a fée, par in d' sés valets, de quoi c' qui' vâ fér' de çâ? «(E) l' Terrib'e, i' veu' avoèr in ch'min, p'is, i' dit, c'st impossib'e, i' dit, dés travaux qui vont coûter dés milguions!

— 'A gu'i fait d'mander: si Terrib'e veu' enn' route, p'is si i' veu' avoèr d'aut' chose, de r'guien gu'i' r'fuser, parc' que dans enn' seconde, tout' la vill' vâ êt' mi' à feu à sang. Vous savez pâ' à qui c' que vous avé' affére!»

Ça arrang' pâs le roi, çâ, mecieu'! I' vient lés deux fess's dans l' minm trou... Lâ, mecieu'! i' dit, c'ést correck', i' dit: «Vâ-t'en! Vâ-t'en, p'i' i' dit, tu vâs l'avoèr, ton ch'min!»

Lâ, mon Terrib pârt, mecieu'! P'i' i' arriv' che' z-eu' en sifflant; siffle enn' Kioun [tune][23], en montant. I' arriv' su' sa mére, i' dit: «Écout' b'en, lâ. Tu vâ' attend' du bardâ[24], apro-médi! Écoute, ça prend du monde! J'i' ai deunné d'icitte à d'main soèr, pour fére enn' rout' de soixant' pieds d'large, p'is grav'lée, pav'lée d'in bout à l'aut'e. I' dit, ça prend du mond' p'is dés provisions, pour fér' çâ!

— 'A dit, tu l' l'a'râs pâs, i' y a pâs d' danger!

— J' te dis que m'âs l'avoèr, moé!»

Mé', i' ést pâs târd dan après-médi, qu'i' attend'nt du train, mecieu'! I' attend'nt dés tracteurs p'is tout's sort's de machines. Rendu au soèr, à six heures, la route ést tarminée: 'a ést rendue à 'a grotte, soixant' pieds d' large, p'is pav'lée d'in bout à l'aut'e. «Hein, sa mére, tu trouv's, quant' ça veut, in roi, ça travaille, hein? P'is c' pâs tout', çâ! I' dit, i' fait r'guien qu' commencer l' pauveur grand-pére! I' ést si bon! I' dit, on peut pâs gu'i' fér' de r'proch's! Bon... b'en, i' dit, la route ést bâtie!»

P'i' i' ont d' quoi manger pâs mal dan 'a maison. «À c'tte heure, m'man, i' dit, on vâ allé' 'oèr grand-pére, à matin, lâ, moé, d'main matin, faut que j'all' le voèr!»

L' lend'main matin, v'lâ Terrib'e qui arrive encôre. Mé', lâ, c'ést Mecieu, Terrib', lâ, à c'tte heure! I's l' vœill'nt venir: «Ah! bonjour, Mecieu' Terrib'e!

---

23. *Tune* (angl.): Mélodie, air de musique.
24. *Barda*: Bruit, tapage, vacarme.

— Ah! bo'jour, bo'jour! Cré' démon! Vous changez d'humeur, vous aut's! Ça vâ b'en, lâ! Me v'lâ rendu... j'ai jamè' été appl'é mecieu' d' ma vie, me v'lâ rendu Mecieu'! M'â' êt' mieux qu' çâ, b'e'tôt! Tu vâs voèr si j' viens pâs promier miniss', b'e'tôt!

Grand-pére, lui, où c' qu'i' ést?

— Ah! i' ont dit, grand-pére, i' ést à son bureau!

— C'ést correck'!

Lâ, i's rouv'nt la porte à Terrib'e, p'is: «Rentrez, Mecieu' Terrib'e! Ça vâ!

— Bonjour, grand-pére!

— Bonjour! Qu' c'ést qu' tu veu' encore à matin? Mé', quand est-c' que c'ést qu' m'â êt' clair de toé? T' âs d' l'air, i' dit, à ambitionner! Enn' journée à l'aut', t' a'gment's, t' a'gment's... M'âs v'nir, i' dit, que j' suffirai p'us!

— Ça fait pâs d' diffarance, grand-pére; quand tu suffiras p'us, toé, i' y en a'râ d'aut's qui travaill'ront pour t'éder. Tant qu' tu vâs 'n n-avoèr, ça vâ toffer [tough][25]. Toff'! I' dit, à matin, c'ést pâs çâ! Tu m'âs fait enn' bell' route, j' vous r'marcie, grand-pére. T' és t-in gentil garçon! Mé' i' y â pâ' ien qu' la route. Au bout d' la route, lâ, n'us aut's, si on n'a pâs d' maison pour rester, on vâ mourir, lâ, de frett' p'is d' faim! Ça m' pren in château! Écout' b'en, lâ, grand-pére. Ça m' pren in château, mé', in château p'us beau que l' tien, p'is p'us grand, p'is moderne, à pârt de çâ, à peu près c' qu'i' y a d' p'us modern' dans l' monde entier. Qu'i' y eill' pâ' in roi qui eill' in château comm' câ. Ça m' pren in château p'us grand que l' vot', p'i' in château moderne, p'us beau... qu'i' y en eill pâs d' pareil au monde!

— T' a'râs jamais çâ d' ta vie! Comprends-tu, Terrib'e?»

Quand i' voèt çâ, grand-pére, i' vient sans connaissance; i' trouv' qu' c'ést dés affér's qui ont pâs d' bon sens, dés affér's qui coût'nt dés fortun's. «P'is, i' dit, ça a-t-i' du bon sens que j' te peill' tout çâ? Non, non, non, jamais dans cent ans!»

To'hou' qu'i' envœill' d'mandé' à 'a vieill' fée quoi c' qu'i' vâ fér' de çâ? Lâ, i' dit, i' ést embarrassé avec Terrib'e! 'A gu'i' fait d'mander de tout deunner c' que Terrib' voudra avoèr, parc' que, si i' gu'i' deunn' pâs c' gu'i' veu avoèr, si' i' l' fa't choquer, que Terrib'e, dan enn' seconde, va tout mett' la ville à feu à sang!

Ah! mon Guieu! Lâ, i' ést pri' avè' çâ, mecieu'! Lâ, i' dit: «Quoi c' que m'âs fér' de çâ. I' dit, faut b'en... vâ b'en fouloèr que j' cède... C'ést correck', i' dit, vâ-t'en!

— Mé', i' dit, écoute, grand-pére! J' te deunn' pâs quatre ans pour bâtir çâ, lâ! J' te deunn' quinz' jours, bâtir(e) l' château, féni, lés clé' aux port's! Dans quinz' jours, foudrâ qu' ça seill' bâti, çâ!

— C'est correck'!

---

25. *Tough* [to] (angl.): Endurer, continuer la besogne.

— Accup'-toé d'ach'ter c' qui faut! P'is, i' dit, moé, lâ, j' m'en accup' p'us! J' m'en vâs trouver ma mére, lâ, p'i' i' dit, m'âs t'attend'e!»

Ah! çâ prend pâs d' temps. I' ést pâs târd, encôre, mecieu'! Lâ, v'lâ dés armées qu'arriv'nt pour travailler: dés ouvriers, dés maçons, de tout's sort's de métiers. Lâ, ça bâti' 'a maison; ça prend... dans dix jours, l' château ést bâti! Bon!... B'en, c'ést bon!... B'en, lâ, i' ést content, mecieu'!

I' gu'i restait du boâs pâs mal. I' dit: «Si je m' faisais bâtir in hangâr avecque l' restant du boâs? I' dit, j'ai pâs d' hangâr, moé. Ça pren in hangâr pour mett' dés provisions! On a to'hours... on â b'en dés affére' à serrer. Si j'a'ré' in hangâr pour mett' çâ à l'abri. Heill', i' dit!...»

I' vâ trouver l' charpentier, lâ, i' dit: «Toé, avecque l' restant du boâs, lâ, ben, i' dit, tu vâs m' construire in hangâr. Çâ, c'ést pardu c' boâs-lâ!

— Ah! i' dit, moé, i' dit, faut qu' ça seill' le roi qui m' deunn' lés ord's!

— Accup'-toé pâs du roi! C'ést moé qui te l' dis, lâ! Grand-pére... c'ést mon grand-pére, çâ, moé. Si son p'tit-fils l' dit, i' doé' avoèr raison d' dir' que'qu' chos' lui 'ssi!

— I' dit, j' su's pâs capab'e!

— B'en, i' dit, j' te dis, moé, d'main matin, prends lés homm's qu'i' t' faut, p'i' à sept heures, si t' és pâ' écitt' demain matin, avec lés homm's qu'i' faut pour bâtir in hangâr, t' a'râs connaissanc' de moé su' ta route, toé! (E)r'marqu' b'en c' que j' dis lâ!»

To'jou's que l' gârs s'en vâ, cont' çâ au roi. Le roi dit: «T' és mieux d' gu'y aller. Si i' t'â dit çâ, vas-y! Emmèn'-toé lés homm's qu'i' faut, p'is vas-y!»

To'jou's que l'soèr, mecieu'! l'hangâr ést d'bout'. Lés ouvriers étaient d'avanc' que l'guiâb'e! Ah! b'en... c'ést b'en! Lâ, i' r'marcie lés gars, p'i' i' a son château, p'i' i' a son hangâr, i' â sa route.

«Quiens! i' dit, m'man! Peux-tu avoèr pluss' que çâ? J' attendrais-tu, i' dit, d'avoir plus' que çâ?

— B'en, 'a dit, jamais dans cent ans que j' m'attendais qu' t' allè' avoèr çâ! 'A dit, j' pensais pâs qu' t' allais minm' seul'ment d'êt' capab' de t' fair' bâtir enn' p'tit' bâtiss' pour s' mett'e à abri, b'en simplement!

— B'en, i' dit, t' â' in château, mé', c'ést l' plus beau château qu'i' y a pâs dans l' monde!»

Bon... b'en... c'ést pâs tout', ma mére! «Lâ, i' dit, on va parler d'affére in peu. I' dit, i' faut parlé' in peu d' l'av'nir enteur no's deux. On ést jeun' tou'és deux: toé, i' dit, t' â' à pein' dix-huit ans, p'i', i' dit, moé, j' viens d'arrivé' au monde! Ça m' deunn' quinz' jours, à soèr. T' comprends b'en, j'ai encôre l' temps... c'ést l'temps d' parler d'affére! Si on veut viv'e in peu, pour s'organiser, pour organiser not' vie, pour avoèr in p'tit peu d'agrément. À c'tte heur' qu'on ést b'en logé...

— 'A dit, quoi c'ést qu' tu veux dire?

— B'en, i' dit, quoi c' que j' veux dire, i' dit, t' eum's pâ' 'és p'tits garçons, que'qu' chose, i' dit? T' âs pâ' eumé in p'tit prince, de ta vie?

— 'A dit, oui! Mé', i' ést mort!

— I' ést mort? I' dit, j' sé' où c' qu'i' ést, ton prince, moé! I' ést dan 'a tour du roi, lâ.

T' rappell's-tu l' soèr, i' dit, quand i' t'â embrassée? P'is le roi l'â surpris su' l' fè' [fait]; p'is, lâ, i' dit, de c' coup-lâ, il l'a fait prend' par deux d' sés homm's, p'i' il l'â fait' renfarmer dan 'a tour. P'is, toé, l' lend'main matin, i' t'â montée écitt' dan 'a forêt pour t' fér' tuer. I' dit, 'és gâ' on été b'en bons, i's t'ont pâs tuée. B'en, i' dit, i' ést lâ, i' ress' lâ encore, lui!

— Oui, mé', 'a dit, qui c' qui vâ l' sortir de d'lâ, lâ?

— I' dit, c'ést moé! Moé, j' su's capab' d'aller l' sortir, i' dit, l' princ' de d'lâ! Tu vas voèr, Jean-Louis [Philippe] sortira b'en de d'lâ, lui, si j' gu'y vâs, moé!

— Viens-tu fou? I's vont te... I' y â dés armées, lâ, qui guett'nt le prince: tu peux pâ' aller lâ! I' y â dés fusils, i' y â tout's sort's... i's sont armés dan 'és dents.

— Accup'-toé pâs d' çâ, mâman! L'eum's-tu ou b'en si tu l'eum's pâs?

— 'A dit, je l'eum' pareil comm' je l'eumè' avant!

— Bon, b'en, c'ést çâ. C'ést l' comb'e!»

— V'lâ mon Terrib'e, parti pour aller charcher l' prince! I' arriv' dan 'a tour, i' y avè' in arb'e, comme on dit, enne épinette. Ah! c'étè' 'a p'us haute: 'a étè' à peu près... 'a étè' in p'tit peu encor' en en-bas du châssis du prince. En tou' 'és câs, c'étè' in homm' qui souignait [to swing] pas mal, p'is, avè' [avec] çâ, i' dit, j' su's bon pour sauter su' l' châssis. I' saut' là-d'ssus; commence à r'gardé' au travers d' la vit'e; (e) l' châssi' étè' ouvert. I' voét que l' prince s' promène avec in liv'e à 'a main, p'i' i' ést après lire. Pouff! saut' su' 'a f'nêt' du châssis...

En voyant la bête: «Ah! Terrib'e!

— C'ést mon nom, prince, i' dit, Terrib'e! Vite, i' dit, j' su's v'nu vous charcher!

— Comment, i' dit, t' és v'nu m' charcher? Comment çâ?

— B'en, oui!

— Comment çâ?

— B'en, i' dit, mouman vous attend, lâ.

— Comment, i' dit, ta mér' m'attend? I' dit, quoi c'ça veut dir', çâ, c'tte affér'-lâ? I' dit, t' é' enn' bêt', p'i' i' dit, tu parl's?

— B'en, çortain que j' parle! Tu parl's b'en, toé, pourquoi c' que j' parl'rais pâs, moé? I' dit, j' viens t' charcher, p'i' 'a t'attend, lâ.

— Comment, 'a m'attend? Mé', i' dit, expliqu'-toé, p'is bête, blasse! I' dit, j' te comprends pâs! J' comprends r'guien de c' que tu veux m' dir' lâ!

— T' és dur de croyanc' pour in prince! I's dis'nt que lés princ's, c'ést instruit, çâ! Ça peu' être instruit, mé', ça comprend pâs grand-chose!

T' rappell's-tu du roi Georg's, Phélippe, Georges?

— Oué, j' m'en rappelle!

— T' rappelles-tu d' la princess' Blanch' Georges?

— I' di' oui, j' m'en rappelle!

— B'en, i' dit, c'ést ell' qu'ést ma mére! Comprends-tu, lâ?

— Comment ça s' fait qu''a ést ta mére? Blanch' Georges, mé', i' dit, c'ést du monde, p'is toé, t' és t-enn' bête!

— Ça fait r'guien, çâ! I' dit, du mond' peuve avoèr enn' bête aussi b'en comme enn' bêt' peu' avoèr du monde!
Bon... b'en!

— I' dit, si c'ést b'en la vérité, c' que tu m' dis?

— J' te dis qu' c'ést la vérité, moé! I' dit, j' me su's fait' bâtir un beau château par mon grand-pére...

— I' dit, comment, mé' qui qu' c'ést ton grand-pére?

— Mon grand-pére... accup'-toé pâs d' çâ! Dés détails, p'is durant c' temps-lâ, on r'tarde avec tout çâ, cés affér's-lâ,lâ! Si t' és prê' à embarquer, embarque!

— Mé', i' dit, oui, mé', r'gard' lés armes, lâ. I' dit, on a'râ pâs l' temps d' sortir d'écitte, on vâ êt' fusillé tou' 'és deux!

— Accup'-toé pâs du fusillage! I' a'ront pâs l' temps d' tirer! Aie pâs pêur!»

To'hours qu' lâ, quand i' voét qu'i' y a p'us d' gniaisage, lâ, il l' prend, p'i' i' te l' tortille avec sa queue, mecieu'! P'is mon Phélippe asseille à s' rédir [raidir], mé', i' ést parti.

Ah! lâ, bouff'!... Ça commence: pâ, pâ, pâ, pâ, pâ! Mé', Terrib'e ést passé avec le prince! Ah! i' arrive; sa mére ést inquiète: «Quiens! i' dit, m'man, i' dit, j'ai ton p'tit Phélippe!

— T' âs mon p'tit Phélippe?

— Oui!»

I' t' déroul' çâ, mecieu'! Mon p'tit Phélipp' qui sort d' là-d'dans! I' ést roug' comme in coq, mé', c'é' à forc' qu'i' avait chaud. Ecoute! Tortillé dans l' poèl de minme, c'ést chaud, çâ! I' dit: «J' su's content d'êt' sorti d' là-d'dans, p'i' i' dit, j' su's t-à 'a veuill' d'étouffer!

— Oué? B'en, i' dit, ti'ns, i' dit, m'man! J' t'ai dit qu' je l'a'rais. I' dit, i' s'ést o'stiné, i' dit, i' voulé't pâs... I' l' creyait pâs qu' t'étais ma mére! I' creyait pâs çâ!

— Mé', qui c' qui allé't crèr' çâ, ma pauv'e, i' dit, Blanche, i' dit, que l' môseuss'... j'en connais pâ' in su' 'a terr' qui a'ré't compris çâ! Enn' bêt' qui arrive à toé, p'is qui dit, qui parl' comm' n'us aut's, p'i' i' dit, qu' c'ést enn' femm' qui ést sa mére!

— To'hours! Bon, b'en, i' dit, à c'tte heure, c' pâs féni, çâ, lâ. I' dit, vous aut's, vous êt's prê' [prêts] à vous marguier demain?

— Oui!

— À c'tte heure, i' dit, vâ folloèr avartir grand-pére! Vâ folloèr vous marguier d'main matin. Faut pâs r'tarder çâ, l' marguiage! V's avez pâs l' droit d' resté' écitt' r'guien qu' tou' 'és deux! Moé, j' peux pâs to'hours resté' écitt' pour vous surveiller. Faut que j' vœille à mon affére, moé! Faut vous marguié' au p'us coupant!»[26]

L' lend'main matin, mecieu'! v'lâ mon Terrib'e qui pârt. I' arriv' su' le roi. «Bonjour, Mecieu' Terrib'e!»

Les sarvants[27] p'is lés... Bonjour, mecieu', écitte, p'is, bonjour, mecieu', lâ! «Maudit, qu'i's sont poli' à matin! Lâ, i' dit, i's s' dout'nt qu'i' vâ y avoèr dés noc's prochain'ment! Grand-pére, où c' qu'i' ést, lui?

— I' ont dit, grand-pére, i' ést à son bureau!

— Oué, b'en, c'ést bon!

Frappe au bureau... «Ouvrez!»

— Bonjour, grand-pére!

— Comment, mé', te v'lâ encôre écitte, à matin, toé, bêt' du guiâb'e?

— Comment, mé', t' és d'jâ tanné d' ton p'tit-fils, toé, maudit, après l' bien que j' t'ai fait'?

— T' appell's, çâ de m' fér' du bien, i' dit, toé? T' ajeuv's de me ruiner! P'i' i' dit, tu trouv's qu' c'ést toé qui m'âs fait' du bien!

— B'en, i' dit, grand-pére, écoute in peu! C'ést l' dargnier [dernier] sarvic' que j' te d'mande; lâ, i' dit, après çâ, on vâ êt' clair [clear] tou' 'és deux! Tu me r'voèras p'us jamais!

---

26. *Coupant* (au plus): Au plus tôt.
27. *Servants*: Serviteurs, valets.

— Quel sarvic' que tu veu' avoèr?

— B'en, i' dit, à matin, tu vâs sarvir de pére à ma mére!

— Comment, sarvir de pére à ta mére? Oui, c'ést qui, ta mére?

— Comment, mé', tu t' rappell's p'us que j' t'ai dit qu'c'ést ta fill' qu'ést ma mére? P'is, i' dit, à matin, i' dit, 'a s' marie, lâ! I' dit, j' viens t' charcher pour d'i' sarvir de pére.

— Ah! b'en, i' â dit, lâ, par 'zamp', tu vâs manquer ton coup, çartain! Jamais! M'âs mourir écitte avant d'aller sarvir de pére à ma fille! P'is, avec qui c' qu''a s'marie?

— I' dit, 'a s' marie avec Phélipp' Blanchârd!

— Phélipp' Blanchârd, i' dit, qu' j'ai fait' renfarmer dans ma tour? T'âs menti!

— J' te dis qu'oui, moé! Monte, demain matin; à sept heures, si t'és pâs rendu avec ton cârrosse l' p'us beau... J' sé's qu' tu 'n n-â' in en or p'i' in en argent, l'aut'e ést en cuiv'... B'en, prends c't-i-lâ en or! Du cuiv', çâ, c'ést bon pour lés vieux, çâ! P'i', i' dit, avec tés p'us beau ch'faux. P'is, d'main matin, à sept heures, si t' és pâs rendu, j' viendrai t' charcher, moé, p'is tu le r'grett'râs! P'is, Phélipp' t'atten avec ma mére, lâ.

— B'en, i' dit, tu vâ' attend'e enn' méchante escousse [secousse][28]. »

B'en, lâ, b'en, quand i' voét çâ, i' sapre in coup d'queue su' l' plancher... Mecieu'! v'lâ lés colonn's qui commence' à descend'e, p'is l' crépi commence à tumber su' 'a têt' du roi, mecieu'! P'is l' château veut s' defére. « Arrette, arrette, Terrib'e, arrette, Terrib'e! M'âs gu'y eller, m'âs gu'y eller! Arrette, mon p'tit Terrib'e!

— Bon! b'en, i' dit, tu fa's b'en d'écouter, parc' qu'i' dit, moé, i' dit, écraser çâ, écitte, ça vâ m' prend'e enn' menute! »

Lâ, lâ, Terrib'e pârt. I' dit; « Écoute in peu, lâ! Avant d' partir, j' gu'i pense, lâ. Ma mére, 'a ést pâs pour aller s' marguier, i' dit, 'ien qu'avec in manchon dan 'és mains! I' dit, faut qu''a seille habillée. I' dit, ça prend du linge; p'is, i' dit, moé...

— B'en, i' dit, vâ charcher... i' dit, vâ trouver Soeur Louise, lâ; p'i' i' dit, 'a vâ t' deunner c' qu'i' faut pour l'habiller. Habillé' enn' marguiée, moé, i' dit, j' connais pâs çâ, p'is toé non plus! »

To'hours qu'i' vâ trouver Soeur Louise, p'is Soeur Louis' gu'i mont' tou' 'és garde-rob's, mecieu'! p'i' i' y â du linge. C'ést du beau linge: c'ést cousu d'or, d' diamants, lâ... I' t' ramâss' tout çâ, lui, p'i' i' d'i' clin' [clean][29] tout's lés garde-robes, p'i' envoeill' çâ dans sa queue, p'i' i' prend son château, cheu' z-eux. I' arriv' che' z-eux, p'i' i' t' détal' çâ... san ô'blier l' prince; dés habits pour(e) l' prince! Allons, mecieu'! Alle asseill' çâ. Ceux, 'ci', i's sont habillés tou' 'és deux, lés mieu' habillés qu'i' peu' y avoèr dans tout l' monde entier.

---

28. *Secousse*: Espace de temps.
29. *Clean* [to] (angl.): Nettoyer, tout enlever.

Bon... b'en, lâ, Terrib'e ést content. Lâ, mecieu', i' saut' drett' en l'air, p'is lâ, i' dit: «J' su's fier: i' dit, vous êt's b'en habillés; à c'tte heure, i' dit, i' nous ress' p'u' 'ien qu' à attend' grand-pére. Grand-pér' vâ avoèr enn' bell' façon mecqu'i arriv' d'main matin! J' vous dis qu'i' â eumé çâ quante j' gu'i ai dit çâ que ma mér' s' marguié' [se mariait] avec Phélipp' Blanchârd!»

Lâ, mon Terrib'e ést su' l' perron, p'i' i' attend, lui. P'i' i' dit: «À six heure' et d'mie, j' gu'i ai dit sept heures, six heure' et d'mie, sept heur's moins quârt, si i' ést pâ' arrivé, m'â' aller l' charcher, p'i' i vâ monter pâs mal vite, si j' vâs l' qu'ri![30]»

Mé! non! B'e'tôt, i' commence à voèr enne r'lueur dans l' temps[31]: «Ah! i' dit, le v'lâ!»

Mé', ça prend pâs d' temps: i' était b'en greyé d' chevaux, p'is piouk! I's sont rendu' à maison! Whôoo!

«B'en, bonjour, grand-pére! B'en, j' pensais pâs, grand-pére, qu' vous étiez d' parol' de minme! Parlez-moé d' çâ, in grand-pér' de minme! C'ést pâs d' valeur d'être au mond' p'is d' viv'e aux dépens d'in grand-pér' comm' vous! Çâ, c'ést b'en!

Ah! d'minme, greill'-toé, sa mére, lâ! P'is, toé, Phélippe, greill'-toé, toé 'ssi, p'i' on vâ tout' embarquer dan 'a minm' voéture, i' a monté 'ien qu' c'tte ell'-lâ. Ah! fau' embarquer!»

Lâ, i' fè' embarquer... fè' embarquer Blanchâr' en arguiére avec son témoin; la mére, i' 'a fè' embarquer... sa mére, lâ, i' 'a fè' embarqué' au côté du roi, p'is l' cocher, lui, i' ést à 'a troâsieume étag', qu'i' mèn' les jouaux.

Bon!... Lâ, lés jouaux... «Ah! i' dit, tu peu' envoyer[32]! Commande l' cocher: tu peu' envoyer!»

«Whôo, whoo, whoo, grand-pére! Mé', j' descends pâ' à pied, moé! C'ést pâs moé qu'ést Rémi 'Zamett', qui marché' à pied darguiér dés voétures!

— Mé', où c' que tu veu' embarquer? I' y â pâs d' place!

— J' m'en trouvèrai b'en un' place! Tâss'-toé, grand-pére...

— J'ai pâs d' place, i' dit, ta mére est à ras moé.

— Ça fa't r'guien; j' prends pâs large, j' su's pâs gros, moé!»

I' s' tâsse, i' s' braque[33] à râs[34] l' grand-pére, p'i' i' t' tortill' grand-pére après l' dossier du siége. «Quiens! grand-pére! Co' minm' que tu voudrais partir, t' és p'us capab'e! À c'tte heure, mèn-nou' à Saint-Joachim! On vâ s' marguier lâ!»

---

30. *Quérir*: Chercher.
31. *Temps*: Atmosphère, état du ciel, température.
32. *Envoyer* : Avancer, se mettre en mouvement.
33. *Braquer* (se): Se poster, s'installer.
34. *Ras* (à): Auprès de, à côté de.

Lâ, en descendant, rendu l'aut' bord du pont d' Sainte-Anne, i' di' à Terrib'e, i' dit: « Écoute! J' t'ai to'jou' deunné... J' t'ai tout deunné c' que tu m'âs d'mandé. Mé', lâ, j'ai enn' grâce à te d'mander. A'solument, i' dit, tu vâ' être assez gentil me l'accorder c'tte grâc'-lâ.

— Quoi c' c'ést qu' tu veu' avoèr, grand-pére?

— I' dit, j' te d'mande, en grâce, de pâs parlé' in mot, mecqu'o' arriv' d'vant l'église! Lâ, i' dit, i' vâ gu'y avoèr dés barons, dés rois, p'is tou's lés hauts parsonnag's von êt' lâ. Si tu parl's pâs, i's vont penser... i's vont t' prend' pour enn' bête apprivoèsée. I's vont dire: R'gâr' le roi si i' â enn' bell' p'tit' bête, hein? 'A ést apprivoèsée. Ça vâ passer, i' dit, pour enn' bête apprivoèsée. Mé, si tu t'en vâs parler, si tu deunn's dés ord's, ça s'ra p'u' 'a minm' chose, lâ!

— Crains pâs, grand-pére; dors tranquille! T' âs pâs besoin d'a'oèr pêur, j' souf'rai [soufflerai] pâ' in mot! Crains pâs! Aie pâs pêur de d'çâ!

— C'ést bon, mon p'tit gârs! T' és b'en bon, mon p'tit Terrib'e, i' dit, d' m'accorder c'tte grâce-lâ! »

Ça file. Quand i's vienn'nt rendus d'van 'a port' d'églis' de Saint-Joachim, p'is comm' de raison, lés grands porte' été' ouvartes, ça fait, l'aut'e a r'lenti sés jouaux, p'is lés jouaux... i' était b'en greyé d' chevaux. Écoute in peu! C'tè' enn' bell' voétur' tout en or, comm' çâ, ça r'luisait...

Ah! quant' ça vient rendu vis-à-vis dés grands portes... « Whôoo! Arrette in peu, cocher! On vâ pâs s' marguié' au prosbytère, lâ, on s' marie à l'église! Arrett' 'citte!

— Farm' ta gueule! Tu m'as promis d' pâs parler!

— Écoute in peu! Faut que j' voeille à més affér's, moé! Grand-pére, j' t'ai promis çâ, grand-pére, mé', j' me su's t-aparçu qu' j'ai fait erreur. Faut que j' voeille à més affé-res, moé! Faut que j' voeille... c'ést moé qui r'mis' çâ, cés affér's-lâ. Oué, j' su's maît' de cérémonies! »

P'is lâ, i's débarqu'nt, p'is lâ, grand-pére emmèn' sa fille à 'a saint' tab'e. P'is, l'aut'e, b'en, emmèn' Phélippe, p'is Terrib'e ress' en arguiér'; surveill' çâ. Lâ, i' voét que l' prêt'e ést après lés marguier, lâ... Mé', mon Terrib'e ést en arguiér', p'i' i' commence à s'élonger su' sés p'tit's patt's d'arguiér' pour commencé' à voèr grand-pére en que'qu' pârt; mé', i' l' voét pâs. I' s'avanc' dans l'allée... To'jou's, en avançant, i' était rendu à peu prè' à la mo'quié d' l'allée, la bonn' femme Actav' Dupuis, 'a voét c'tte bêt'-lâ, 'a t' lâche in cri d' mort en criguiant: « Ah! Terrib'e! » Perd connaissance. I' y avait l' docteur Rioux qu'était pâs loin, lâ, i' a pu la ramasser p'i' i' a sorti dehor' avec.

P'is lâ, lui, i' a continué à marcher. Tout d'in coup: « Heill', grand-pére! » I' l' voé't pâs; i' â lâché in cri. Grand-pér' fait signe avec sa main d' minme: « Té's [tais]-toé! Farm' ta gueule! »

— Ah! t' és lâ! I' s'en allé' à saint'tab' trouver grand-pére, p'i' i' s'ést assi' à raŝ lui. P'is lâ, i' t'a tortillé grand-pére avec sa queue après l' banc, aprè' 'a chaise... c'ést pâ' in banc, mé', c'ést enn' chaise, tu sé's... Bon!

Après que l' marguiage â été fait', i' ont sorti, p'is c'st encor' Terrib' qui â deunné sés ord's pour fére embarquer. Â foulu encôre embarquer tout' dan 'a minme 'oéture. C' fait qu' lâ, i' 'és â tout' embarqués: lés marguiés, b'en, â foulu lés placé' ensemb'e; l' pére, lés deux pére' ensemb'e, p'is Terrib'e, b'en, lui, gu'i foulait sa place: a foulu qu'i' s'assise encôre avec grand-pére, p'is grand-pér' voulait pâs. P'i' i' arrangeait tout çâ d'vant l' monde, p'is l' monde, ça r'guiait [riait], mecieu'! aux éclats. To'hours, lâ, après çâ, i' 'és ceintur' tout' à l'entour du siége, p'is v'lâ çâ parti! Ça vâ chez eux!

Arriv' su' le roi. Lâ, ça débarqu' tout' encôre, p'is deunn' la main à 'a princesse. Comm' de raison, i's l'avaient tout's b'en connue, p'i' i' étaient contents d' la voèr. Mé', Terrib'e, i' paraît pressé. Terrib'e, i' â pâs l' temps... lés cérémonies sont pâs longue' avec lui! I' coup' çâ cour' autant qu' possib'e.

«Bon, i' dit, à tab'e! Mettons-nou's à tab'e, p'is fau' en fénir avè' çâ. Moé, i' dit, je commence à êt' tanné d' çâ, l'affér' dés noc's, i' dit, moé, i' dit, c'ést pâs mon genre! I' dit, je m' tann' de çâ vite!»

I' 'és fait tou' placé' à tab'e. Fait mett' lés deux marguiés, grand-pére, après çâ, l' témoin du marguié, après çâ, b'en, tout's lés parentés, tout's lés degrés d' parenté: lés oncl's, lés homm's, tous lés p'us vieux. I' arrang' tout' çâ, tout' çâ ést b'en arrangé.

Bon, b'en, i' commence à examiner çâ, i' dit: «I' y en manque encôre! Grand-mére, elle?

— Heill', i' ont dit, grand-mére! Mé', grand-mére 'a s' meurt! Tu sé's pâs çâ qu' grand-mére est malade? Grand-mére, 'a ést tumbée malad' la menut' que Terrib'e est v'nu au monde; grand-mére ést tumbée malade, p'i' alle â été malad' depu's c' temps-lâ!

— Allé' 'a charcher, grand-mére, p'i' emm'nez-lâ à 'a tab'e écitte, qu''a dîne a'ec n'us aut's!

— Mé', 'a peut pâs; ô' 'a roul' dan 'és draps!

— Roulez-lâ à tab' dans 'és draps, pareil, qu''a mange écite à tab'e, a'ec n'us aut's! 'A â été capab'e, grand-mére, de travailler pour envoyer ma mér' dans l' boâs, la fér' mourir, b'en 'a vâ v'nir mourir à 'a tab'e, écitte avec elle, d'van elle, lâ. Chequin not' tour à mourir! 'A vâ mourir, elle aussi!»

Lâ, i y â pâs d' ci, pâs d' guiâb'e, lâ, lui! Le roi dit, i' dit, i' d'mande. Le roi commençè' à l' connaît'e, Terrib'e, lui. «Astinez-vous pâ' avec! Si i' veut l'avoèr, allé' 'a qu'ri', p'i' emm'nez-lâ, à pein' t-i' de l'emm'né' e'ecque l' lit'!

To'hou's qu'i' 'a prenn'nt sous lés bras, p'is d'aut's la prenn'nt par lés jamb'es, p'is l'emmèn'nt. I' y avè' in chodron d' cipâill', lâ, d' quarante à quarant'-cinq gallons, à

râs l' coin d' la porte. I' y avait b'en du monde, tu sé's: ça prenait du cipâill' pâs mal. To'jou's, i' avè' ouatché [to watch] çâ, lui. Quand i' 'a voét v'nir, la grand-mére, lâ, quand 'a vient rendue à 'a porte, i' t' la ramâsse a'ec sa queue p'i' i' t' la maudit, têt' la promiér' dans l' chedron, p'i' i' gu'i sapre in coup d' queue dan 'a fourche, i' 'a fend jusqu'aux areilles! « Quiens! i' dit, du cipâill', si i' y en â 'ien qu' pour toé, mang'-lé tout'!

I' dit, à c'tte heure, grand-pére, i' dit, avant que j' vous laisse... i' dit, j' su's t-à 'a veuill' de partir, lâ... i' dit, avant que j' vous laisse, grand-pére, tu vâs conter ta vie, toé; tu vâs tout' nous conter, d'vant tout c' mond'-lâ que gu'i' y â éci, lâ, i' dit, comment c' que ça arrivé qu' t' a' envoyé ma mér' dans l' boâs, p'is l'affér' de ton marguiage, comment c' que l'histoère ést arrivée? Cont'-nous çâ, lâ, grand-pére! »

Mé', grand-pér' voulait pâs, au commenc'ment, mé', grand-pére a tout conté à net', tel que vous v'nez de l'attend' conter.

P'is moé, i' on asseyé de m' fér' r'collé 'a bonn' femme, mé' j'ai jamè' été capab'e!

6 — UN REVENANT IMAGINAIRE

À l'époque dont il sera question, j'avais à peu près dix-huit ans, j'étais encore célibataire.

Dans le coin de campagne qu'habitait ma famille, nous étions sept jeunes garçons d'âge de courtiser les filles. Chacun de nous fournissait la voiture, à son tour, pour transporter tout le groupe. Quand le dimanche arrivait, l'un des sept s'occupait de conduire les autres à l'endroit de la veillée. Il demandait à son père la permission d'utiliser son cheval, et tous les autres montaient dans la même voiture pour aller rendre visite aux filles. Le lieu de la veillée était le village des Méchins situé à seize kilomètres de la maison paternelle.

Quand vient mon tour de conduire les autres en voiture, je me rends compte que j'aurai beaucoup de difficulté à obtenir le cheval de mon père, très sévère sur cette question.

Dans le courant de la semaine, je demande à ma mère de plaider auprès de papa pour que je puisse utiliser son cheval, le dimanche suivant. Je lui expose ma situation : « Il faut que je conduise mes amis, à mon tour, moi aussi. Si je ne puis les conduire, ils vont s'impatienter et ils ne s'occuperont plus de moi ! »

— C'est bien inutile ! Tu ne l'auras pas, son cheval ! me dit ma mère.

— Essayez un peu de le gagner à ma cause ! »

Ma mère amorce un plaidoyer en ma faveur, au cours de la semaine : « Écoute ! Alfred voudrait utiliser ton cheval, dimanche prochain. Fais-lui donc ce plaisir !

— Hé ! Perds-tu la tête, ma femme ! Prêter mon cheval à Alfred ! Il va partir en compagnie d'autres jeunes et demande-toi donc comment il va traiter le cheval ! Il va peut-être le faire mourir.

— Tu exagères ! Ces jeunes-là ne sont pas brutaux pour les chevaux. Il n'y a aucun danger sous ce rapport ; et de plus, il faut faire plaisir aux jeunes. Alfred est rendu à dix-huit ans et il a toujours travaillé ici. Il faudrait bien l'en récompenser de quelque façon.

— Le récompenser, le récompenser ! Le cheval m'appartient et il va rester dans l'écurie ! Si je commence à le prêter, quand vais-je pouvoir m'arrêter ? Cette semaine, si je le lui prête pour aller à Méchins, une autre fois, ce sera pour aller ailleurs. Le cheval sera toujours sur la route ! Ce n'est pas de cette façon que l'on administre les affaires, ma femme ! Il faut penser à tout.

— Ne me fais pas croire, poursuit ma mère, qu'en une seule sortie, ils vont mettre la vie de ton cheval en danger. Non, c'est difficile à croire! »

La plaidoierie en reste là. Ma mère ne peut rien obtenir!

Le lendemain matin, j'aborde ma mère et je lui pose la question: « Avez-vous parlé de mon problème à papa?

— Oui, j'ai plaidé ta cause, mais renonce à utiliser son cheval! Il est intraitable là-dessus! »

Je me dis à moi-même: « Bon! Il va falloir que je fasse ma part là-dedans, moi aussi. Je vais tâcher de faire plaisir à papa d'une manière ou d'une autre, de façon à pouvoir utiliser son cheval et voiturer, à mon tour, mon groupe d'amis! »

Pendant la semaine, je suis attentif à la moindre volonté de mon père. Quand il me dit: « Alfred, va à tel endroit! » Hop! Je démarre à l'instant. « Alfred, il faudrait aller là! » J'obéis sans hésiter. On aurait pu m'ordonner de coucher dans l'eau, et je l'aurais fait. Diable! que papa me trouve serviable! « Sais-tu, dit-il à maman, que notre fils évolue? Il n'était pas si obéissant, il y a quelques temps. Il s'entêtait et résistait à mes ordres. Maintenant, c'est le contraire. Dès que je lui dis de faire tel travail, il s'élance à la tâche. »

Les jours passent. Le samedi arrivé, maman revient à la charge auprès de mon père, à propos du cheval. Cette fois, mon père est moins agressif. « Écoute, dit-il et comprends-moi bien! J'hésite grandement à propos du cheval qu'Alfred veut utiliser. Demain, il faudra aller à la messe; nous devrons parcourir plus de huit kilomètres pour nous rendre à l'église. Si le cheval parcourt seize kilomètres pour nous voiturer à l'église, et s'il reprend la route, dans l'après-midi pour aller à Méchins, c'est une randonnée de près de trente-cinq kilomètres. Il ne faut pas oublier que ces jeunes-là peuvent vider un verrre et malmener ma bête.

— Tout est possible, je le sais, reprend ma mère, mais Alfred m'a bien promis de prendre grand soin de ton cheval. Ils ne sont pas tellement durs pour les animaux; ils ne dépasseront pas une vitesse normale. Alfred m'a promis qu'il en aurait bien soin et qu'il le logerait dans une écurie, pendant la veillée.

— Quoi qu'il en soit, reprend mon père, je rendrai ma réponse demain midi. Nous irons à la messe, et je verrai comment le cheval se comportera après ce voyage. »

Maman me met au courant de la décision paternelle. Ah! je continue à me montrer gentil. J'accepte toutes les tâches que l'on me propose.

Le dimanche matin, la maisonnée se prépare et se rend à la messe. Au retour de la messe, je dételle le cheval pour le conduire dans l'écurie. Je demande à papa: « Est-ce que je vais retirer le harnais de notre bête?

— Assurément! répond mon père d'un ton décidé. Pourquoi poser cette question? Tu as coutume de le dételer ce cheval! On ne lui laisse pas le harnais sur le dos quand il est dans l'écurie!

— Je le sais bien, lui dis-je en bredouillant, mais si je le prends pour aller à Méchins, j'ai besoin du harnais pour l'atteler à la voiture! »

Mon père ne veut rien entendre. Il faut que j'enlève l'attelage du dos de la bête. Je conduis le cheval dans l'écurie en regrettant amèrement d'avoir été serviable au cours de la semaine. Je me reproche d'avoir travaillé inutilement!

Enfin, les instants s'égrènent. J'ai la mine assez basse. On prend le dîner... L'heure ordinaire de mon départ ne dépassait pas quatorze heures. Le temps passe, passe. Je commence à regarder l'horloge. Il est treize heures. Papa est couché. Le dimanche, il prenait une sieste. Je dis à ma mère: « Je vais certainement être obligé de me louer une voiture, et je n'ai pas un sou! Vous n'auriez pas une couple de dollars à me prêter. Vous savez bien que papa ne voudra pas me laisser utiliser son cheval. J'ai suggéré de ne pas lui enlever son harnais, ce midi, mais papa m'a répondu rudement: « Enlève le harnais du dos du cheval! » Je vais donc louer une voiture, celle de mon oncle Joseph!

— Je n'ai pas d'argent à te prêter, moi, réplique ma mère. Tu le sais, je n'ai pas un sou! Reste ton père, si ton père veut t'en prêter!

— Eh bien! Allez donc le lui demander, vous, maman! Même s'il ne veut pas me prêter son cheval, il faut absolument que je conduise mes amis à mon tour! »

Maman entre dans sa chambre et soumet ma demande à papa. « Si tu ne veux pas lui laisser utiliser ton cheval, prête-lui donc deux dollars. Il pourra ainsi louer une voiture pour conduire ses amis, à son tour. Il faut qu'il les conduise, lui aussi. Il voyage avec les jeunes de son âge, d'ordinaire; il faut qu'il les conduise en voiture, à son tour, lui aussi! »

Mon père se lève et répond: « Qu'il prenne le cheval! » Puis il se tourne vers moi: « Écoute bien les recommandations que je vais te faire. En te rendant à Méchins, roule lentement. Il ne faudrait pas que le cheval sue. Une fois rendu à Méchins, dételle le cheval et s'il y a moyen de le loger dans un salon, fais-le! Si tu ne trouves pas de salon ou si l'on ne veut pas l'y admettre, choisis l'une des meilleures écuries du village. Il faut que mon cheval reçoive de bons soins. Écoute-moi bien! Moi, je puis lire dans les yeux de mon cheval à son retour. Je verrai bien si tu l'as malmené! »

Je fais alors à mon père de nombreuses promesses. Je lui en fais plus que moins...

« Quand tu reviendras de ton voyage, continue mon père, il ne faudra pas que tu abandonnes le cheval dans sa stalle devant une crèche vide alors que tu iras dormir dans ton lit! Il faudra que tu lui donnes du foin, que tu le fasses boire, s'il a soif.

— Ah! ne craignez rien, papa, je n'oublierai aucune de vos recommandations! »

Enfin, je puis me servir du cheval! C'était une bête qui maintenait une assez bonne vitesse sur la grand' route; elle faisait plaisir à son cocher.

Ah! les jeunes montent en voiture. « Eh bien! s'écrient-ils, tu as fini par avoir le cheval de ton père!

— Oui, mais il me coûte cher. J'ai dû faire de sérieuses promesses, entre autres, de trouver un salon, à Méchins, pour le loger.

— Comment? Un salon pour loger le cheval?

— Certainement! Mon père ne veut même pas que je laisse son cheval dans une écurie. Il veut que je lui trouve un salon! S'il m'est impossible de le loger dans un salon, il a consenti à ce que je le dételle dans une écurie, mais dans une des plus belles écuries de Méchins.

— Ah! tu vas avoir de la misère à placer ton cheval dans un salon, s'écrient mes passagers. Ne t'inquiète pas! Le principal objectif est de se rendre à destination!

— Mais j'y pense! Je ne vois qu'un endroit où trouver un salon pour mon cheval. Chez mon oncle Jean-Baptiste Barriault! Dans son salon, il n'y a qu'une vieille causeuse; j'aurais de la place à attacher mon cheval à côté de la causeuse!»

J'arrête chez l'oncle Jean-Baptiste et je demande à ma tante Philomène: «Auriez-vous de la place pour loger mon cheval dans votre salon?

— Qu'est-ce que tu me demandes, toi?

— N'y aurait-il pas de place pour mon cheval dans votre salon? Vous n'avez qu'une ancienne causeuse. Je pourrais attacher mon cheval près de cette chaise!»

Ma tante prend ma demande pour une blague. «Es-tu fou?» me répond-elle.

Je reprends ma demande sur un ton sérieux en lui soulignant la recommandation de mon père: «Il faut que mon cheval soit logé dans un salon!

— Ah! je pense, continue ma tante, que ton père devient fou!

— Je ne sais pas s'il est fou, mais je vous répète sa recommandation!»

Donc, je n'ai pu dételer mon cheval et le laisser dans le salon de ma tante Philomène. Une fois rendu à Méchins, je lui trouve une bonne écurie et je l'y abandonne après lui avoir donné du foin à manger. Je me rends là où a lieu la veillée. Celle-ci dure jusqu'à deux heures du matin.

Après la veillée, il pleut à plein ciel et le temps est noir comme dans une tanière de loup. On ne distingue rien, mais le cheval, habitué à ce parcours, suit la route. Ce n'est pas le cocher qui guide le cheval, mais le cheval qui guide le cocher!

Quoi qu'il en soit, je regagne la maison paternelle et je commence à dételer le cheval. J'étais passablement enclin à la peur, surtout à la peur des morts. Les morts m'avaient toujours effrayé. Mais cette nuit-là, vous verrez comment j'ai mis fin à cette crainte.

Je dételle le cheval à tâtons; je n'ai aucune lumière. Je renonce à aller chercher un fanal de peur que mon père ne se rende compte de l'heure de mon retour. Il dépassait les trois heures du matin. J'avais peur que mon père ne me réprimande sévèrement. Je décide donc de ne pas rentrer immédiatement et ainsi n'attirer l'attention de personne.

Je détache l'attelage de la voiture et je conduis le cheval dans l'écurie, je lui enlève son harnais sans grand soin. J'ouvre la porte de la remise; je ne puis voir les clous sur lesquels on suspend d'ordinaire l'attelage. Je jette l'attelage dans un tas, par terre.

« Maintenant, me dis-je, je souhaite qu'il y ait un tas de foin au niveau du plancher de l'écurie! » Je m'avance et je balance mon pied en tous sens... Non, pas de foin! Je cours vers la crèche de ma bête en espérant qu'elle soit devant une crèche remplie de foin. Je serais alors exempté d'aller en chercher sur le fenil. Je tremble de peur. J'aperçois des êtres fantastiques défiler devant ma face. Je parviens à la crèche... Pas un simple brin de foin! Le cheval a tout mangé son foin, au dîner!

Je me vois donc obligé de grimper sur le fenil. Je m'élance dans l'escalier et je monte. Une fois au niveau du fenil, il fait tellement noir que je ne vois rien. Et il me faut trouver le foin!

Lors de sa construction, cette étable avait à peu près sept mètres de largeur. Après coup, on a ajouté une section de trois mètres. On avait enlevé l'ancien pignon, mais on avait laissé en place la poutre horizontale qui le soutenait. De sorte que pour rejoindre la réserve de foin entassée dans cette rallonge, il fallait passer par-dessus la poutre.

Je me rends à cette pièce de charpente, je glisse une jambe de l'autre côté. Il fait noir, il fait noir... je ne vois absolument rien! Au moment où je me prépare à passer l'autre jambe par-dessus la poutre, je dirige mes yeux vers le nord où se trouvait le foin et j'aperçois une forme blanche sur le foin. Les cheveux m'en dressent sur la tête. « Mille diables! qui est là? » La peur m'empêche de chercher de plus amples explications et je regagne l'escalier. Je trébuche sur la première marche et, vous pouvez m'en croire, j'effleure à peine les autres. Je me retrouve en bas de l'escalier, à demi assommé. Je franchis la porte de l'écurie pour me diriger vers la maison, en me disant: « C'est un mort! C'est un mort! » Impossible de me chasser ce phantôme de la tête!

En regagnant la maison, je pense à ce qui m'attend. « Demain matin, quand le père va aller à l'écurie pour alimenter son cheval, il va s'apercevoir que sa bête a les flancs creux, qu'elle n'a pas un brin de foin dans sa crèche... J'entends déjà la litanie de réprimandes. Il est prudent pour moi de commencer à réciter mon acte de contrition! « Diable de diable! me dis-je, je dois pouvoir contrôler cette peur! Il y a des limites à la folie! »

Je tourne les talons, je regagne l'étable et je reprends ma course dans l'escalier. Encore ce maudit paquet blanc devant moi!

Je tempête contre cette masse blanche, je blasphème en croyant ainsi me donner de l'aplomb. Je m'approche encore de la poutre, je saute de l'autre côté. La masse blanche est toujours là devant moi et elle a grossi, elle atteint la grandeur du fenil. Bientôt, j'aperçois une bande noire autour de la masse blanche. Cette dernière est devenue comme un oeil immense, un oeil terrible qui remplit le local du fenil et qui grandit d'instant en instant. Je me sens secoué par la peur et je vois maintenant bouger cette forme blanche devant mes yeux. L'être mystérieux fonce vers moi.

Je change de direction et je ne pense plus à l'escalier. Je mets le pied hors du plancher et je tombe, tête la première, au bas de l'escalier; ma tête va heureusement heurter une bourrure de collier à cheval. N'eût été cette sorte de coussin, je me tuais en tombant.

Je me relève à demi conscient, avec une affreuse douleur au cou. Je regagne l'écurie et je me dis à moi-même: « Il faut que je donne du foin au cheval! Aucune raison ne doit m'en empêcher! »

Je suis enragé. Je me mets à blasphémer. C'était la première fois que je blasphémais, mais c'est à ce moment que j'en ai pris l'habitude. J'invente des jurons, des blasphèmes, je descends sur terre ce qu'il y a de plus sacré dans le ciel. La rage m'aveugle. Je n'ai plus peur des morts. Je me promets d'aller attaquer la masse blanche qui me menace, sur le fenil.

Je grimpe de nouveau vers la réserve de foin, je saute par-dessus la poutre, pas une jambe devant l'autre, mais les deux jambes à la fois. Je fonce vers cet épouvantail blanc et je lui crie: « Être diabolique, si tu n'as jamais rencontré d'adversaire à ta taille, tu vas en rencontrer un à l'instant! »

Je donne un coup de poing à ce monstre blanc en inventant un autre blasphème. Je sens quelque chose de gluant sur ma main. Je la regarde avec de grands yeux... Une crotte de poule!

Dire que j'ai failli perdre la vie, apeuré que j'ai été par une crotte de poule!

UN REVENANT IMAGINAIRE

Une historiette populaire racontée, le 17 août 1956, à Cap-Chat, Gaspésie, par Alfred Dumont (67 ans), comme un fait vécu.

Enregistrement no 874.

Dans c' temps-lâ, j'avè' à peu près dix-huit ans; dans c' temps-l'â, j'étais garçon.

Mé', che' nous, là où c' qu'on restait, lâ, nous aut's, dans not' arrondiss'ment, on était sè' [sept] jeunesses; on se m'nait ch'cun not' tour. Quant'(e) l' dimanche arrivait, b'en, in dimanche, c'étà' in dés sept qui m'nait. I' d'mandait l' cheval à son pére, p'is, on embarquè' avec lui pour allé' 'oèr nos filles. O' allait voèr nos fille' aux Méchins. C'étè' à dix mill's de che' nous, çâ!

To'hours, quant' ça vient mon tour, moé, j' sé's qu' c'ést mal aisé d'a'oèr l' cheval, che' nous! L' pére était b'en serré[1] 'à-d'ssus, prêter son jual. To'hours que j'avartis la mér' dan 'a s'maine: tâch' don d' travailler[2] l' pére in peu, que j' peuve avoèr(e) l' cheval, (e) l' dimanche! « Faut que j' fass' mon tour, moé 'ssi! Si j' lés mèn' pâ' à mon tour, b'en, i's m' mèn'ront p'us, 'és aut'es! I's vont s' tanner! »[3]

— 'A dit, tu sé's b'en qu' tu l'a'râs pâs!

— Travaill'-lé in peu, sa mére![4] »

To'hours qu' la vieill' commence à gu'i parler d' çâ dan 'a s'maine: « 'Cou' don, 'a dit, 'Fred, lâ, 'a dit, i' voudrè' avoèr(e) l' cheval, dimanche; prêt's-y don!

— És-tu folle, lâ, toé, prêter l' cheval à Fred! I' vâ partir avec lés aut's jeunesses... charch' comment c' qu'i' vâ le m'ner, l' cheval, lâ? 'Ted b'en l' fér' mourir!

— És-tu fou, 'a dit, i's sont pâs durs pour çâ, lés jouaux, p'i', i' y â pâs danger, p'i' 'a dit, faut te'jou's fér' plésir in peu aux enfants. I' ést rendu à dix-huit ans, p'i' i' â te'jours resté' écitte... Faut... faut fér' que'qu' chos' pour lés enfants!

---

1. *Serré*: Sévère.
2. *Travailler* (quelqu'un): Le raisonner, lui faire entendre raison.
3. *Tanner* (se): Se fatiguer, perdre patience.
4. *Mère* (sa): Maman, parfois, ma femme.

— I' y â pâs d' que'qu' chos' là-d'dans! L' cheval ress' dan étab'e! C'st à moé c' cheval-lâ, p'is j' su's pâs pour commencé' à le... Si j' commence à gu'i prêter, lâ, b'en, b'e'tôt vâ fo'èr que j' gu'i prête, p'is que j' gu'i prêt' pour aller lâ, p'is que j' gu'i prêt' pour allé' ailleurs, p'is l' cheval rest'ra p'us dans l'écurie! C'ést pâs d' minm' qu'on amanch' lés afféres, sa mére! Faut pensé' à tout'!

— Tu m' f'râs pâ' accr'ère, 'a dit, qu' pour enn' fois, qu' ça vâ fair' mourir l' cheval! Tu m' f'râs pâ' accrèr' çâ, toé!»

To'jou's, ça ress' de minme: la vieill' peut pâs r'guien gâgner! L' lend'mon matin, j' voé' 'a vieille, p'is, j' dis, 'n n-âs-tu parlé?

— 'A dit, j' gu'i en ai parlé, mé', tu l'a'râs pâs! I' veut pâs pâ'-en-tout'!

— Ah! môseuss'! I' vâ fo'èr que j' travaille in peu d' mon bord, moé 'ssi! Faut qu' j'asseille à fér' plésir au pér' de que'qu' magniére: faut qu' j'eille l' cheval à mon tour, pour fér' mon tour absôlument!»

Ah! j' su's vaillant[5], dan 'a s'maine, mon homme! «Fred, tu vâ' 'ller lâ!» Top! D'in saut j' su's rendu! P'is, «Fred, tu vâ' 'ller lâ!» J' su's rendu encôre, p'is... lâ, i' a'rait pu m' fér' coucher dans l'eau! Maudit! que l' vieux m' trouv' s'matt [smart][6]! «Sé's-tu que l' p'tit garçon, sa mére, i' change! M' semblait qu'i' était pâs si voulant qu' çâ, avant! Têtu, p'i' i' voulait pâs. P'is, lâ, b'en, i' dit, c'ést p'us çâ: «Fred vâ lâ...» P'i' i' ést rendu, p'is... Ah! ...»

Te'hours, ça fil' jusqu'au sam'di, çâ! Rendu au sam'di, la vieill' gu'i en r'parle. Ah! i' prend çâ mieux: «Oué, b'en, i' dit, ah! i' dit, écoute in peu! I' dit, ça m' côut' pâs mal[7]! Dimanche, fau' allé' à messe. I' y â cinq mille', i' dit, allé' à église, n'us aut'es! I' dit, allé' à messe, p'is, rendu dan après-médi, i' dit, r'prend' lés Méchins: i' y â dix milles. I' dit, i's peuv'nt 'ted b'en prend'e in p'tit coup; i' dit, i's peuv'nt maganer[8] mon jual!

— J' sé's b'en... I' m'â promis qu'il l' magan'rait pâs, l' cheval! I's sont pâs durs su' lui; i's gu'iront pâs vite avec, p'is, 'a dit, i' vâ 'n n-avoèr b'en soin: i' vâ l' dét'ler dans l'écurie...

— Ah! i' dit, en tou' 'és câs, j' te dirai çâ, dimance au médi, On vâ 'llé à messe, on vâ voèr comment c' que l' cheval vâ êt'e!»

Te'jours que... ah! la vieille m' dit çâ. Ah! b'en, lâ, j' continue â êt' vaillant. Écoute in peu, j' su's voulant! Te'jours, rendu dimanch' matin, b'en, lâ, on s' greill' tout' p'i'

5. *Vaillant* : Actif, ardent au travail.
6. *Smart* (angl.): Souple, gentil, aimable.
7. *Mal* (pas): Passablement, beaucoup.
8. *Maganer* : Fatiguer, maltraiter, malmener.

on vâ à messe. Aprè' 'a messe, dételle l' cheval p'is l' mets dan étab'e. J'ai dit: « On va-t-i' gu'i ôter son harnais?

— Ah! i' dit, oui! Quoi c' qu'i' y â, i' dit, gu'i ôter son harnais? On l' dételle l' cheval! O' â coutum' de l' dét'ler! On l' rent' pâs dans l'écurie a'ec son att'lag' su' l' dos! ...

— Oué! Moé, pour allé' aux Méchins a'ecque l' cheval, ça gu'i pren in harnais su' l' dos pour l'att'ler su' 'a voéture! »

I' veut pâs... Faut que j' gu'i ôt' l'att'lage! Dételle l' cheval... J'ai in r'gret' du guiâb' d'a'oèr été vaillant dan 'a s'maine! « 'Oés-tu, j'ai travaillé pour eur'guien! »

Bon! ... Te'jours, ça file. J'ai pâ' enn' gross' façon. On dîne, te'jou's. Quant' ça vient... On partait général'men à deux heures... Ça s'en vâ b'en! Commence à r'gârder çâ, més vieux, l'heure... i' ést in heure, p'is l' vieu' ést couché, lui. (E) l' dimanche, i' s' couchait. J' di' à 'a mére, j' dis: « Quand on pense, j' vâ' êt' ôbligé d' loué' enn' voéture! P'is j'ai pâs d'argent! T' âs pâ' enn' coupeul de piasse' à m' prêter? Tu comprends b'en que l' vieux veut pâs m' prêter l' cheval; j'ai pâs voulu l' dét'lé' à médi, p'i' i' m'â fait ôter l'attelage, i' dit: « On dételle l' cheval! » J'ai dit, lâ, m'âs loué' enn' voéture, m'âs loué la 'oéture à m'onque Jos [mon oncle Jos]!

— 'A dit, j'ai pâs d'argent à t' prêter, moé! 'A dit, tu sé's, 'a dit, j'ai pâ' enn' cenne. I' y â 'ien qu' ton pére; si ton pér' veut t'en prêter?

— J' dis, d'mand' don çâ, 'oèr! Si i' veut pâs m' prêter l' cheval, faut que j' fass' mon tour absolument, moé 'ssi! »

'A s'en vâ à 'a chamb'e, p'i' 'a gu'i parl' de çâ; 'a dit: « Si tu veux pâs gu'i prêter l' cheval, 'a dit, prêtes-y deux piasses; 'a dit, i' vâ loué' enn' voétur' pour fair' son tour. Faut qu'i' fass' son tour, lui 'ssi! I' marche avec lés aut's jeunesses, mé', 'a dit, faut qu'i' fass' comme 'és aut'es!

— Oué, b'en, qu'il l' prenne l' cheval! I' dit, mé' écoute in peu, i' dit, m'âs t'avartir. Mecqu' tu seill's rendu aux Méchins, vâ tranquill'men avec. Faut pâs que l' cheval su's' [sue] seul'ment! I' dit, rendu aux Méchins, détell'-lé! Si i' y â moyen de l' mett' dan in salon, mets-lé! P'is si i' y â pâs d' salon ou si ça adeunn' pâs dans l' salon, b'en, choésis dan 'és meilleure' écuries qu'i' peut gu'y avoèr! Faut que l' cheval seill' b'en soégné... p'i' écoute! ... Oué! Écoute! J' leu' boés çâ dan' 'és yeux quant' lés jouau' arriv'nt! M'âs l'voèr si t' âs magané mon jual! »

Lâ, j'ai dés promesses, mecieu'! P'is j' gu'i en fais...

« Mecqu' t' arriv' écitte, faudrâ que l' cheval... Mets pâs l' cheval dan écurie, p'is v'nir t' coucher 'citte, lâ, p'is l' cheval à r'guien à manger dans sa crèche. Faudrâ qu' tu t'accup's d' gu'i deunner du foin, p'is l' soégner, gu'i' deunner d' l'eau si i' â soèf, p'is l' fér' boér!

— Ah! oui, p'pâ, ah! B'en, batége! Ça manqu'râ pâs! »

Ah! Lâ, mecieu'! j'ai l' cheval. C'st in joual qui m'né't b'en su' 'a 'oéture: i' était plésan à plein![9] Ah! lâ... Ah! Lés jeunesse' embarquent... « Ah! T' és v'nu à bout de l' l'avoèr!

— J'ai dit, oui, mé', i' m' coût' cher! Écoute in peu: j'ai 'té ôb'igé d' fér' dés terribeuls promesses, p'is lâ, faut que j' charche in salon pour l' dét'ler, rendu aux Méchins.

— Comment, in salon?

— Ah! j' di' oui! I' veut pâs qu' je l' mett' dan in écurie, seul'ment! Si j' peux pâs trouver d' salon, b'en, i' m'â dit de l' mett' dan in écurie, mé' choésir dan 'és p'us bell's qu'i' pourrè' y avoèr dan 'és Méchins!

— Te'jou's, i's m'ont dit: tu vâ' a'oèr d' la misére à l' placer dan in salon! Inquièt'-toé, pâs! I' ont dit, on vâ s' rend'e.

— J' dis, j' voé' ien qu' su' mon onk' Ba'tiss Bârriou [Baptiste Barriault]: i' avè' in salon, lui, i' avè' 'ien qu'en vieill' chaise, enn' vieill' causeuse; p'is j'ai d' la place à mett'e l' cheval au côté d' la causeuse!»

Te'jours, j'arrett' su' mon onk' Ba'tisse, dis çâ à ma tant' Phi'amèn' [Philomène]: i' y â pâs d' plac' pour mon joual dans vot' salon?

— Quoi c' que tu dis lâ, toé?

— J'ai dit: i' y â pâs d' plac' pour mon joual dans vot' salon? I' y â 'ien qu'enn' chaise, enne ancienn' causeuse! M'âs l' mett'e au côté, 'citte, lâ, lâ!

— P'is, elle, 'a prend çâ pour enn' farce: es-tu fou?» Lâ, moé, j' parl' du seurguieux [sérieux]. Lâ, j' gu'i dis c' que l' pér' m'â dit: « Faut que l' cheval s' détell' dan in salon!

— 'A dit, ton pér' vient fou, j' pense!

— J' sé's pâs si i' ést fou, mé', i' m'â d'mandé çâ!»

Te'jou's, lâ, j'ai pâ' été capab' de l' dét'ler! J' me su's rendu aux Méchins, p'is, lâ, j' su's v'nu à bout d' gu'i trouvé' in n-écurie, enn' bonne écurie, p'is j'ai mis l' cheval, lâ, placé l' cheval dans l'écurie, p'is j' gu'i ai deunné du foin. Lâ, o' â veillé, o' â veillé jusqu'à deux heur's du matin.

Quand on sor' aprè' 'a veillée, mecieu'! i' mouille à plein temps, p'i' i' fait noèr comm' chu' l' loup! On voét r'guien. Mé' l' cheval, i' étè' accoutumé à sa route, lui: i' suit l' chemin. On était pâs capab' de m'ner l' cheval, c'tait le ch'fal qui nous m'nait!

Bon, b'en... J'arriv' che' nous, dans tou' 'és câs... J'arriv' che' nous, j' commence... j'étais pêureu' in peu. J'avais... principal'ment lés morts. Lés morts j'avais to'hou' eu pêur de çâ. I' y â 'ien que c'tte fois-lâ; en par lâ, çâ été féni, la pêur dés morts! J'ai p'u' eu pêur dés morts jamais d' ma vie!

---

9. *Plein* (à): Très; abondamment, beaucoup.

J' dételle l' cheval à tâtons: lâ, j'ai pâ' aucun' lumiére. J' veux pâ' aller qu'ri l' fanal à 'a maison! L' pér' vâ voèr à quelle heur' j' su's t-arrivé... P'is, lâ, i' d'vait êt' dan 'és t'oaŝ heures. J'ai dit: «J' m'â' en mangé' enn' ronde, çartain!» C' fait que j' veux pâs qu'i'... j' veux rentrer p'is qu'i' s' n'aparçoèv' pâs!

J' dételle l' cheval, p'is je l' rent' dan étab'e. J'y ôt' son att'lage à peu près, d' minme; p'i' i' y avè' enne armis' [remise], lâ. J' rouv' la porte, j' mets l'att'lag' là-d'dans dan in tâs. J' voés pâ' 'és clous pour croch'ter çâ. J' commence à... Si i' peu' avoèr du foin en bâs, te'jours! J'arrive en bâs, j' commence à tâter çâ a'ec més pieds... I' y â pâ' in brin d' foin en bâs! J' vâs voèr à sa crèche: «Si i' peut 'n n-avoèr dans sa crèche, j' vas m'... J' gu'irai pâ' en haut!»

P'is lâ, écoute in peu, j'ai pêur! J' voés tout's sort's de visions! J'arrive à 'a crèche... i' y â pâ' in maudit brin d' foin dans sa crèche! I' avait tou' mangé à nette! Bon... B'en, j' su's pris pour monter su' l' fani' [fenil]! Lâ, j' prends l'escalguier, p'is j' mont' lâ. J'arriv' su' l' bord du fani', mecieu'! I' fê' assez noèr que j' voés r'guien en toute. P'is l' foin...

C'tte étab'-là, la promiér' fois qu'ils l'ont bâtie, ça avait vingt pieds, çâ; p'i' i' â r-élargi çâ d' dix pieds. Mé', l'ancienn' pourd' [poutre] qu'i' y avè' avant, b'en, elle, ils l'avaient pâ' ôtée: i' avè' ôté l' pignon, p'is lâ, b'en, pour aller qu'ri' du foin dans c' dix pieds-lâ, foulait passer par d'ssu' 'a pourd'e.

J'arriv' par d'ssu' 'a pourd'e. I' fait noèr, mecieu'! P'is lâ, je r'gâr' si j' voés que'qu' chose: j' voés r'guien! Je m' pâss' la patt' par su' 'a pourd'e... T't d'in coup, je r'gâr' où c' que l' tapon d' foin était: j' savais que l' foin étè' au nord. J' voé' in tapon blanc su' l' foin! Ah! Maudit! Lés jueux [cheveux] m' vienn'nt drett's su' 'a tête! «Tor'guieux! quoi c' que c'ést çâ?» Lâ, j'examin' p'us. La pêur(e) m' po'gne!

J' manqu' la promiér' marche; imagin'-toé que j' me su's pâ' accupé dés aut's! J'arrive en bâs, mecieu'! Lâ, j' su's qués'men assommé. Diâb'e! Lâ, j' pren' 'a port' pour m'en aller... «C'st in mort! C'st in mort... P'is c'st in mort!» P'is, lâ, j'ai çâ dans mon idée, t' sé's!

To'hours que... bon, b'en, j' pârs pour sacrer mon camp [camp] à 'a maison. J' pense à çâ: mecque l' vieux gu'y all' fér' le train[10], d'main matin, soégner l' cheval, lâ, i' vâ s'aparcevoèr que l' cheval vâ êt' clanche[11], qu'i' â pâ' in brin d' foin dans sa crèche... J' su's mort! Pas mieux qu' mort! J' peux commencé' à fér' mon act' de contrition tout' suite!

J'ai dit: «Torguieux! J' doés pâ' êt' si pêureux qu' çâ! I' y â te'jour' enne 'imite!»

J' r'vir' de bord... Lâ, j' gangn' l'étab'e, mecieu'! P'is j' ramâss' l'escalguier, p'is j' monte. (E) l' maudit tapon blanc! Lâ, j' jur' conteur l' tapon blanc. P'is, lâ, j' pens' qu'en sacrant comm' çâ, que ça vâ... tu sé's, m'â' êt' p'u' homme!

---

10. *Train*: Soin donné aux animaux, à l'étable.
11. *Clanche*: Qui a les flancs creux par manque de nourriture.

J'arrive encôre; j' saute encôr' par 'ssu' 'a pourd'e, mé', l' tapon blanc ést lâ, p'is lâ, i' â grossi. Ah! le v'lâ gros, lâ, mecieu'! I' ést rendu à la grandeur du fani'. P'is, lâ, j' m'aparçoés... c'ést pareil, i' â in çarn' noèr tout l' tour de c' tapon blanc-lâ. Ça m' fait penser comm' si c'étè' in oeil, t' sé's, mé', in terrible oeil! C'tè' à 'a grandeur du fani', p'is ça grossit, p'is v'lâ çâ rendu, à forc' que j'ai assez pêur, p'i' à forc' de r'garder çâ, c'ést rendu qu' ça grouille; p'is ça s'en vient pou' sauter su' moé. Ar'vir' de bor' encôre, mecieu'! Mé', lâ, j' pens' pâ' à l'escalguier, lâ. La têt' la promiére haut-en-bâs du fani'! P'is lâ, j'arriv' lâ... Par chance, mon homme, que j' m'adeunne à tumber la têt' su' in colguier [collier], in colguier d'ouvrag' qu'i' y avait lâ; j'arriv' la têt' su' 'a bourrure. Ça m'avè' exempté; sans çâ, j' me tuais raide.

Lâ, j' su's qués'ment sans connaissance; j'ai l' cou teurdu in peu. To'jou's, j' vien à bout... Lâ, j' me r'leuve encôre, p'is lâ, j' gâgn' l'étab'e. Lâ, i' y â pâ' à dire! « Faut que j' soègne l' cheval! I' y â pâs d' pardon! »

Lâ, mecieu'! Lâ, j' su's t-enragé. Lâ, me v'lâ parti à sacrer. J'avais jamais sacré d' ma vie, mé', c'ést à c' temps-lâ qu' j'ai commencé à sacrer, à partir de c' temps-lâ.

Lâ, j' jure, mecieu'! J' descends tout c' que gu'y â dans l' ciel. Lâ, j' su's t-enragé. Lâ, j'ai p'us pêur dés morts. L' tapon blanc, lâ, tu vâs prend'e enn' ronde! J'arrive en haut, j' saut' la pourde, pâ' 'ien qu'enn' jambe à 'a fois, lés deusse' ensemb'e! P'is j'arrive: « Mon maudit tapon blanc, si t' âs jamais rencontré ton homme, tu vâs l' voèr! » J' saut' dessus, en sacrant. Je m' graiss'... J' commence à r'gârder çâ... « Maudit! Enn' crott' de poule! »

Avoèr autant pêur d'enn' crott' de poule! J'ai manqué mourir de pêur!

7 — GROS-PIERRE

Ce sont des histoires que mon père racontait, il y a une trentaine d'année. J'étais jeune, mais je me souviens encore, d'une, entre autres, qui m'est restée dans la tête, l'histoire de Gros-Pierre.

Gros-Pierre était renommé dans son milieu pour son caractère assez violent.

Pendant la session de catéchisme préparatoire à la Première Communion, le Curé dit un jour au jeune homme: « Pierre, lève-toi! »

Pierre était un peu plus obéissant qu'un âne, même si, selon l'opinion commune, un âne n'est pas très pressé à obéir. Pierre se lève et s'adresse à Monsieur le Curé: « Qu'est-ce que vous voulez, Monsieur le Curé?

— Eh bien! Pierre, peux-tu me dire, ce matin, combien il y a de dieux?

— Ah! Dix-huit, Monsieur le Curé!

— Ouais! reprend le prêtre en faisant la grimace, ils sont passablement nombreux, ce matin!

Et peux-tu me dire, Pierre, combien il y a de sacrements?

— Eh bien! des sacrements, Monsieur le Curé, il n'y en plus. Mon grand-père a reçu les derniers, hier soir!

— Assieds-toi maintenant, beau fin! » dit le Curé.

Gros Pierre pensait sans cesse à cette humiliation. Il ne digérait pas facilement le fait que le prêtre lui ait dit de s'asseoir. Soudain, il bondit sur ses pieds: « Monsieur le Curé, demande-t-il, pourrais-je vous poser une question, vous demander un renseignement?

— Certainement! reprend le Curé.

— Depuis que vous m'avez fait asseoir, il y a quelques instants, il m'est venu une idée.

— Eh bien! Gros-Pierre, fais-moi part de cette idée! Dis-moi ce à quoi tu penses! »

Gros-Pierre se décide à parler: « Monsieur le Curé, mon père a fait une échelle, hier. Pourriez-vous me dire combien elle a d'échelons?

— Eh bien! Il m'est bien difficile de le dire, je n'ai pas vu ton échelle.

— Maintenant, assieds-toi, à ton tour, beau fin! »

GROS-PIERRE

Histoire racontée en juillet 1955, à Cap-Chat, Gaspé, par Aurèle Parent âgé de 41 ans.

Enregistrement no 376[b].

Je me souviens des histoèr's que mon père me conta' autrefois, v'lâ à peu prè' enn' trentain' d'années. Dès mon bâs âge, j' me rappelle encôre in peu. I' y en avè' une, entre autr's, que j'ava's r'marquée. C'éta't l'histoère de Gros-Pierre.

Gros-Pierre, i' ava't fait beaucoup d' grabug' dan 'a paroèsse. D'abord, pour commencer, i' marcha' au cat'chiss' [cathéchisme][1], puis... Mecieu' l' Curé lui d'mande, in bon jour, i' dit: « Pierre, lev'-toi! »

P'i' i' éta' obéissant à peu près... i' éta't mieux qu'in âne, parc' qu'on dit qu'in ân', c'ést pâs très obéissant. Alors, Pierr' se lèv' p'i' i' d'mande... i' di' à Mecieu' l' Curé, i' dit: « Qu'est-c' que vous voulez, Mecieu' l' Curé?

— B'en, i' dit, Pierre, i' dit, peux-tu m' dir' combien i' y a d' bons dieux, à matin?

— Ah! ... ah! i' 'n n-â dix-huit, Mecieu' l' curé!

— Ouais! Mecieu' l' Curé gu'i fa' enn' grimaç', p'i' i' dit, ouais! i' dit, i' 'n n-â enn' bonn' gang[2], à matin! Ah! i' dit, ensuit' peux-tu m' dir' comment c' qu'i' y â d' sacrements?

— Ah b'en! i' dit, dés sacrements, Mecieu' l' Curé, i' dit, i' y en n'â p'us, i' dit, mon grand-pére â r'çu l' dargnier, hier à soèr!

— Hein! Mecieu' l' Curé pren 'a parole, i' dit, assis-toé, beau fin! »

---

1. *Cathéchisme* (marcher au): Obligation dans laquelle était chaque enfant d'aller suivre un cours de catéchisme donné par le curé de la paroisse, avant le jour de sa Première Communion. Le cours pouvait durer quelques semaines, et, d'ordinaire, les enfants se rendaient à pied à l'église où le curé donnait ce cours. D'où l'expression « marcher au catéchisme ».
2. *Gang* (angl.): Groupe, foule.

C' fa't qu' Gros-Pierre r'nota't[3] çâ. Ça gu'i ava't pâs plu trop qu' Mecieu' l' Curé l'ava't fait asseoèr. I' dit, alors, i' dit, i' d'mande à Mecieu l' Curé, i' dit: « Est-c' que j' pourra's vous posé' enn' question ou vous d'mander quelque chose?

— M'cieu' l' Curé dit, oui!

— B'en i' dit, vous m'avez fa't asseoèr tantôt, p'i' i' dit, j' sé's pâs, i' dit, j'ai pensé à quelque chose.

— B'en, i' dit, dis-moé-lé, Gros-Pierre, i' dit, dis-moé-lé!

Alors, Gros-Pierre s' décide. I' dit: « Mecieu' l' curé, i' dit, pouvez-vous m' dire, i' dit, l'échell' que mon pére a faite hier, i' dit, êt's-vous capab' de m' dir' comment [combien] c' qu' 'a â bârreaux?

— Mecieu' l' Curé, b'en, i' dit, c'ést difficil'; je l' l'ai pas vue!

— B'en, i' dit, assis-toé, beau fin, à ton tour! »

3. *Renoter*: Rebâcher, répéter inutilement.

8 — POURQUOI LA MER EST SALÉE

C'étaient deux frères. L'un vivait dans une extrême pauvreté, l'autre, dans une confortable aisance. À chaque repas, le pauvre allait visiter son frère, tantôt pour emprunter une partie du déjeuner, tantôt un peu de nourriture pour le dîner ou le souper. Tel était le comportement habituel de ces deux frères.

Le plus fortuné des deux vient à s'impatienter des démarches du pauvre. Un jour, ce dernier va emprunter du pain pour déjeuner. Son frère lui dit brutalement: « Je vais te prêter, non, je vais te donner ce qu'il te faut pour déjeuner. Dorénavant, quand il te manquera quelque chose, tu iras le quêter chez le diable! »

Le pauvre se retire et va manger ce que son frère lui a donné. Le midi, sa femme demande: « Tu ne t'occupes donc pas d'aller quêter à dîner?

— Où veux-tu que j'aille? lui répond-il.

— Eh bien! va chez ton frère.

— Oh! Il m'a averti, ce matin, s'il me manquait quelque chose, d'aller le demander au diable!

— Mais vas-y! » insiste-t-elle.

Le pauvre hère s'y rend. « Bonjour, monsieur le diable! » lui dit-il en entrant. Il le met au courant de sa situation et lui explique le motif de sa visite. « Tu as bien fait », enchaîne le diable.

Croyez-le ou non, le diable lui donne un petit moulin; et ajoute: « Ce petit moulin-là est capable de te procurer tout ce que tu lui demanderas! Tu n'as qu'à lui dire: « Fabrique-moi ceci, mon petit moulin! » Il lui donne, en outre, le secret pour l'arrêter. Finalement, le pauvre homme reprend sa route, un paquet sous le bras.

Le mari à peine rentré chez lui, sa femme n'a rien de plus pressé que de déballer le paquet. « Comment? dit-elle. Est-ce que l'on va manger cette machine?

— Ne t'inquiète pas, ma femme. Regarde plutôt ce que je vais faire! »

Le mari pose la machine sur la table, et dit: « Fais-nous de l'argent, mon petit moulin! » Aussitôt, les pièces de vingt-cinq et de cinquante sous commencent à jaillir de la machine d'une façon continue.

Le mari s'empresse d'accumuler l'argent dans les encoignures de l'appartement. Une fois satisfait de la quantité d'argent amassée, il prononce la formule destinée à arrêter le moulin.

Il file chez son frère pour emprunter la mesure d'un demi-minot. La belle-sœur se demande : « Quel produit ont-ils à mesurer ? Il s'est écoulé un seul repas depuis leur dernier emprunt, et ils ont déjà des denrées à mesurer ! »

Elle dépose donc une couche de graisse dans le fond du récipient.

L'ancien pauvre homme parvient à mesurer dix-huit minots d'argent qu'il remise dans le coin de la maison. Au moment de retourner chez son frère pour rendre le demi-minot, il aperçoit des pièces d'argent qui adhèrent à la paroi du fond. Sa femme lui dit : « Laissons-y quelques pièces de vingt-cinq sous et quelques-unes de dix sous en guise de reconnaissance ! »

Le mari rapporte le demi-minot chez son frère. Ce dernier demande : « Qu'as-tu mesuré ?

— J'ai mesuré de l'argent ! répond le nouveau riche.

— Combien d'argent as-tu ?

— Exactement dix-huit minots ! »

La femme du frère à l'aise poursuit : « Oui, regarde, il est resté des pièces ici et là, retenues dans la graisse !

— Tu n'as pas été trop mal servi par le diable, mon frère ?

— Ce matin, tu m'as dit d'aller chez le diable. J'y suis allé, et il m'a donné un petit moulin. Tout mon argent a été produit par cette machine ! »

La curiosité pousse le fermier et la fermière à aller visiter le petit moulin ! Le tas d'argent émerveille les deux visiteurs. La visite terminée, la fermière commence à exposer ses suggestions à son mari : « Voilà longtemps que je traie les vaches, que je prends soin des cochons et des poules. J'ai toujours besogné. Tâche donc d'entreprendre des démarches auprès de ton frère en vue d'acquérir le petit moulin. On va lui en faire produire de l'argent ! Quant à moi, je suis fatiguée de mon travail ! » Elle lui sert ses remarques sous plusieurs formes.

Un bon jour, le fermier accoste son frère et lui propose l'achat du petit moulin. « Tu comprends bien, répond son frère, même si je te demandais mille dollars, la machine peut produire cette somme et plus encore. Cependant, je vais faire un échange avec toi. Donne-moi ta terre, ta maison et toutes tes propriétés, et, en retour, je vais te donner mon petit moulin !

— Marché conclu ! » répond le frère fermier.

Toutefois, le fermier se réserve pour quelques jours, l'usage d'un fournil, à l'arrière de la maison.

Le fermier et la fermière s'installent dans le fournil; les formalités du transfert de propriété ont lieu dans l'après-midi. Arrive l'heure du souper. Nos anciens propriétaires n'ont rien réservé en vue de leur souper. Ils se gardent bien d'aller chez le frère pour emprunter de la nourriture, à leur tour. « Tiens, dit la fermière à son mari; le petit moulin peut donner tout ce qu'on lui demande. Fais-nous faire de la bouillie! »

On installe la machine et on lui adresse la demande: « Fais-nous de la bouillie, mon petit moulin. » La bouillie commence aussitôt à gicler. On emplit un plat; toute la pièce est éclaboussée de bouillie. « C'est assez, petit moulin, » lui crie-t-on, mais la machine continue de plus belle à faire jaillir la bouillie. On a recours à un plat de plus larges dimensions, bientôt à un poêlon et encore à un autre plat. Comme ils ignorent la formule capable d'arrêter la machine, la bouillie continue à gicler et à éclabousser la pièce. Le parquet en devient glissant. Tout à coup, le fermier et la fermière ne peuvent plus se tenir debout. Ils tombent sur le dos dans la bouillie accumulée sur le plancher. Bientôt la bouillie recouvre les deux cadavres.

Vers sept heures et demie, le nouveau propriétaire de la ferme se frappe le front: « Bonguienne! j'ai oublié de livrer le secret qui permette d'arrêter le petit moulin. Mon frère et sa femme doivent en profiter pour se procurer de l'argent! »

Il se précipite vers le fournil. Il ouvre la porte du réduit; il s'en échappe un flot de bouillie fumante. Il maîtrise enfin la machine, il nettoie la pièce. Il fait inhumer les restes de son frère et de sa belle-sœur en plus de s'occuper d'autres devoirs.

La nouvelle fermière ne se sent plus en sécurité; elle s'en plaint à son mari: « Ce petit moulin infernal, je l'ai en aversion! C'est lui qui a causé la mort de mon beau-frère et de ma belle-sœur. Je t'en prie, tâche de t'en débarrasser! Donne-le, jette-le, fais-en ce que tu voudras, mais qu'il disparaisse d'ici! »

Le propriétaire de la machine se rend sur les quais du port de Québec, je crois. Par hasard, il rencontre un capitaine et lui vante la vertu du moulin magique. « Ah! je vais te l'acheter pour mille dollars!

— J'accepte votre offre! » continue le paysan.

Le capitaine verse la somme convenue et prend possession de la machine. L'équipage appareille, et le voilier prend la mer. Quand le bâtiment a gagné l'océan, le cuisinier s'en vient déclarer au capitaine qu'il a épuisé sa provision de sel! « C'est bien le temps, dit-il, de me dire qu'il n'y a plus de sel! Si tu m'avais averti avant de quitter le port, j'en aurais acheté à Québec! Mais, ici...

— Alors, que faites-vous, capitaine, de votre moulin magique?

— C'est vrai! J'avais oublié... »

Il installe le petit moulin et lui commande: « Fais-nous du sel, mon petit moulin. » Celui-ci obéit et commence à produire du sel. Les matelots en remplissent le cale du bâtiment. Une vingtaine d'hommes d'équipage ne fournissent pas à lancer le sel à l'eau, au moyen de pelles. Il est impossible d'arrêter la machine infernale. Les matelots tombent

de fatigue, le pont du bateau déborde de sel. Le bâtiment porte maintenant une cargaison plus lourde que son tonnage normal. Le voilier finit par sombrer, entraînant au fond de la mer le moulin magique.

Beaucoup de gens se demandent encore pourquoi l'eau de mer est salée. Eh bien! le petit moulin magique n'a pas cessé de produire du sel!

POURQUOI LA MER EST SALÉE

Récit populaire raconté par M. Frank Nicolas, de Cap-Chat, Gaspésie.

Enregistrement no 903. Conte-type 565 I b, c, IV a, b.

C'éta't deux fréres. I' 'n avè' hin [un] qui été't [était] raid' pauv'e, i' allé't voèr son frére, emprêter [emprunter] d' quoé pour déje'né [déjeuner], b'e'tô' emprêt' de quoé pour dîner p'i' emprêt' de quoé pour souper. Ça ronné't [to run][1] de minme, vous savez...

L'aut'e ést v'nu à s' tanner[2]. In jour, i' gu'i dit — te'jours, i' été't v'nu emprêter d' quoé pour déje'ner — i' dit: « M'âs t'en donner. m'âs t' prêter... m'âs t' donner pour déjeuner, p'i' i' dit, quand tu voudrâs 'n n-a'oèr, asteur, i' dit, tu gu'irâ' au guiâb'e [diable] 'n en charcher! »

Te'jours que l' gârs pâr' a'ec quoi c' qu'i' gu'i denne, p'i' i' mang' çâ. [E] l' médi, la femm' du pauv'e, 'a dit: « Tu t'accup's pâs pour (e) l' dîner, don [donc]?

— I' dit, où c' que tu veux que j' gu'y a'lle [j'aille]?

— 'A dit, vâ su' ton frére!

— Ah! i' dit, i' m'â di' à matin quand j' voudrai d' quoi, asteur, d'allé' au guiâb'e [diable]!

— 'A dit, vâs-y! »

Le gârs pârt p'i' i' gu'y vâ. Fait qu': « Bonjour, mecieu' l' Guiâb'e! » Lâ, i' gu'i cont' çâ; ça fa't qu'i' dit: « J' su's v'nu t' voèr!

— Ah! i' dit, t' âs b'en faite! »

I' gu'i denne in p'tit moulin, mecieu'! I' dit: « A'ec c' 'tit moulin-lâ, t' és capab' d' gu'i fér' fér' n'importe quoi. T'â' 'ien qu'à gu'i dire: « Fais-moé çâ, mon p'tit moulin », p'i' i' gu'i dit l' segret [secret] pour l'arrêter, p'is te'jours... P'i' i' pâr' avè' çâ tout' env'loppé.

---

1. *Run* [to] (angl.): Fonctionner, marcher, continuer.
2. *Tanner* (se): S'impatienter, se fatiguer.

P'i' i' arriv' che' z-eux, la femme, r'guien d' plus pressé, r'gârder dans l' paquat. « Mé', 'a dit, on ést-u pour manger çâ c'tte affair'-lâ?

— I' dit, parl' pâs, ma femme! Tu vâ' 'oèr, i' dit. »

Mett'nt çâ su' 'a tab'e. I' dit: « Fa's-nous d' l'argent, mon p'tit moulin! » Le p'tit moulin a parti à fér' d' l'argent, vous savez, dés vingt-cinq cenn's p'is dés cinquant' cennes, ça r'volé't[3], p'is çâ... quiens bon! P'is, p'i' i' en-'oueilla't çâ dan 'és coins, lâ, p'is ça t'na't bon, i' 'n ava' in bon... in stock[4]! Te'jours qu'il l'arrête.

Te'jours qu'i' s'en vâ lâ p'i' i' ést v'nu emprêter l' demi-minot'. La femme, 'a dit: « Quoi c' que c'ést qu'i' ont... ça fa' 'ien qu' in r'pâs qu'i's sont pâs v'nu' icitte, p'i' i' ont déjâ d' quoé à mesurer. » 'A mat [met] du suif en d'ssour du d'mi-minot'.

Te'jours, i' mesur' dix-huit minots d'argent. I' met çâ dans l' coin d' la méson, lâ. 'A r'gârde, 'a dit: « R'gârde, 'a dit, lâ... b'en, i' dit, laiss's-y en don que'qu's... que'qu's trent' sous p'is dés dix cennes, çâ, te'jours! »

I' a'll'nt [vont] porter. I' a dit: « Quoi c' t'âs mesuré?

— I' dit, j'ai mesuré d' l'argent.

— Comment c' que tu 'n n-as?

— J'en ai dix-huit minots! »

Sa femme 'a dit: « Oui, r'gârde, 'a dit, i' 'n â d' collé en d'ssour, 'a dit, écitte, lâ.

— C'ést bon, l' guiâb'e!

— B'en, i' dit, tu m'âs di' à matin d'aller su' l' guiâb'e, p'i' i' dit, i' m'â denné' in p'tit moulin, p'is j' gu'i ai fait fér' d' l'argent! »

Ah! La curiosité pour gu'y aller voèr le p'tit moulin. Te'jours qu'i' trouv' çâ beau, l' tâs d'argent, lâ. La femme 'a s' ma' apras son mari, elle, lâ. 'A dit: « Fa't longtemps j' su' à tirer lés vaches, p'is soègner lés cochons, p'is lés poules, p'is çâ, quiens bon! P'i' 'a dit, tâche de fér' dés marché' avec ton frér' pour avoèr le p'tit moulin. On vâ gu'i' en fér' fér' d' l'argent! P'i' 'a dit, j' su's tannée! » C' fa't, quiens bon!

Te'jours qu'i' 'n en parle à son frére. « Ah! i' dit, tu comprends b'en. Co' minm' j' te d'mand'ra's mill' piasses, j' peu' gu'i fér' fére, p'is... Mé', m'âs fére in échange avè' toé. Denn'-moé ta terre, p'is ta maison, p'is tout', m'âs t' denner c' 'tit moulin.

— Ah! i' dit, c'ést correck! »

Mé', i' résarve... i' ava' in fournil en arguiére... i' résarv' çâ pour que'qu's jours.

---

3. *Revoler*: Jaillir, se répandre à distance, être lancé, projeté.
4. *Stock* (angl.): Quantité, réserve.

Te'jours qu'i' s'en vâ lâ, p'is lâ, lés échang's ça s' fa't dans l'apras-midi. V'lâ l'heur' du souper, b'en, i' ava't résarvé r'guien en tout', lâ, 'és aut's. I' ava'ent r'guien. Ça fa't qu' pour souper, 'a dit: « On n'ést pâs pour comencé' à gu'i allé' emprêter su' ton frére, 'a dit.

— B'en, i' dit, i' y â l' p'tit moulin, lâ, i' paraît qu'i' fa't tout's sort's de choses! Fa's-y fér' d' la bouillie! »

Te'jours qu'i' install' le p'tit moulin, p'is: « Fa's-nous d' la bouillie, p'tit moulin! » V'lâ l' p'tit moulin parti fér' d' la bouillie. Lés v'lâ avec in plât, p'is ça frise mecieu'! p'is: « C'st assez, mon p'tit moulin! » p'is l' p'tit moulin fa't d' la bouillie, lui! P'is b'e'tô' in plâ' à vaisselle, p'i' in poêlon, in aut' plât, p'is l' p'tit moulin... i's sont pâs capab's de l'arrêter, p'i' i' ava' oublié d' leu' dir' l' segra' [secret] pour l'arrêter, p'i' i' faisé't d' la bouillie, p'is ça r'vola't partout, p'is c'ta't coulant. Lés deux pieds leu' partent, mecieu', p'i' i's timb'nt su' l' dos dans la bouillie, lâ, p'i' i's s' faise' enterrer dans la bouillie. Sont morts lâ tou' 'és deux.

Ça fa't qu'in moment denné, v'lâ sept heure' et d'mie, i' dit: « Bonguienne, i' dit, j'ai o'blié, i' dit, l' segrat, i' dit, pour le p'tit moulin, lâ, l'arrêter. I's doève' apras gu'i fér' fér' d' l'argent! »

I' arriv' lâ, en rouvrant la porte, i' t'sor' enn' ramée d' bouillie, ça boucanné' encôre. Ah! te'jours, i' ést v'nu à bout d'arrêter l' p'tit moulin, p'is lâ, la bouillie a sorti. Lâ, i' â fait enterrer son frér' p'is sa bell'-sœur, p'is çâ, quiens bon!

Mé', la femme, 'a dit: « P'tit môseuss' de moulin-lâ, je l' l'aguis [je le hais], 'a dit! C'ést lui seul qu'ést la caus' de mon beau-frér' p'is ma bell'-sœur qui sont morts! » P'is çâ, quiens bon! p'is... « Débarrass'-toé z-en, 'a dit, denn'-lé, jett'-lé, 'a dit, fa's-en quoi c' que tu voudrâs! »

Te'jours, i' â parti p'i' i' s'ést en-allé darguiér' lés qué' [quais] à Québec, lâ, j' cré's b'en! Ça s'adonne i' y ava' in capitaine, te'jours, que... i' gu'i dit çâ: peut gu'i fér' fér' n'importe quoi. « Ah! i' dit, ah! m'âs t' denner mill' piasses.

— Ah! c'ést correck! »

Prend mill' piasses, l' capitain' prend l' p'tit moulin. Lâ, i' embarqu'nt p'i' i's partent. L' bâtiment, mecieu', à voèle! Quand i's sont rendus dans l'océan, lâ, (e) l' cook[5] s'en vient dire au capitaine, i' dit, i' ava't p'us d' sel! I' dit: « C'ést b'en enn' place, i' dit, pour v'nir m'avartir qu'i' y a pâs d' sel! C'ést avant qu'on part' de Québec, i' dit, port de mer. Je 'nn a'ra' ach'té lâ, mé' icitte...

— Mé' i' dit, vous avé' in p'tit moulin.

— Ah! i' dit, c'ést vré! »

5. *Cook* (angl.): Cuisinier.

I' installe l' p'tit moulin. Te'jours, i' dit: « Fa's-nous du sel, mon p'tit moulin! » Le p'tit moulin a parti à fér' du sel, mecieu'! p'i' i' 'n en fa't du sel, p'is lés mat'lots, i' empliz'nt la cal' du bâtiment de sel, p'i' i's son [sont] enn' vingtain' de mat'lôts, mecieu'! p'is ça pell'te l' sel, ça jett' çâ à l'eau, p'is l' p'tit moulin fa't du sel, lâ, lui, p'is sont p'us capab's de l'arrêter... Lés mat'lôts sont manqués[6], le v'là... sous la... l' bateau ést chargé, enn' mul' [un mulon] de sel là-d'ssus, p'us fort que sa cargaison. Ça fa't qu'i' a calé avecque le p'tit moulin.

I' y â enn' gross' partie du mond' qui sav'nt pâs pourquoi c' que la mer ést salée. C'ést l' p'tit moulin qui fa't du sel!

6. *Manqué*: Ruiné, accablé de fatigue.

9 — UN MIRACLE

Il y a très longtemps, aux États-Unis, vous le savez, la vente de boisson alcoolique était interdite. Donc, la boisson forte était difficile à trouver.

Une femme adonnée à l'ivrognerie dit à son mari: «Je vais me rendre au Canada pour en rapporter une bouteille de Whisky blanc.

— Mais comment vas-tu t'y prendre? de demander le mari.

— Ne te préoccupe pas de ce détail. Tout va s'arranger!»

Elle s'en vient au Canada et va faire une neuvaine à Sainte-Anne-de-Beaupré. Après sa neuvaine et autres dévotions à sainte Anne, elle va s'acheter une bouteille de Whisky. Tout va bien aussi longtemps qu'elle voyage au Canada.

Mais quand vient le moment de rendre compte de ses bagages aux douaniers du Sault-Sainte-Marie, on immobilise la voiture à la barrière. Les douaniers commencent à questionner la voyageuse: «Vous n'avez rien à déclarer aux douanes américaines?

— Non, rien!

— Me permettriez-vous de jeter un coup d'oeil dans la voiture?

— Allez-y! Fouillez!»

Les douaniers inspectent les bagages entassés dans la voiture, et trouvent une bouteille sur laquelle n'apparaît aucune étiquette. «Qu'avez-vous dans cette bouteille? demande le fonctionnaire.

— C'est de l'eau bénite!

— D'où venez-vous, madame?

— Je reviens d'un pélerinage à Sainte-Anne-de-Beaupré et j'en rapporte de l'eau bénite.

— Oui? Me serait-il permis d'ouvrir cette bouteille?

— Ouvrez-la, ouvrez-la!»

La dame américaine pensait que, rassuré par cette permission, le douanier la croirait sur parole. Mais les douaniers ne sont pas naïfs. Ils ouvrent la bouteille et reniflent la senteur de l'alcool. «Écoutez donc, c'est du Gin, madame!

— Eh bien! Qu'en pensez-vous? La bonne sainte Anne a fait un miracle!»

UN MIRACLE

Historiette racontée, le 3 novembre 1958, à Cache Bay, Ontario, par Gérald Gignac (18 ans) qui l'avait apprise de son papa.

Enregistrement no 1142.

Enn' fois, dan 'és États-Unis, comm' vous savez... c' fè' enn' bonne escouss' de d'çâ... i' y avait pas d' boésson, aucun' boésson qui s' vendè, aux États-Unis. Tout' 'tait râre!

Te'jours b'en qu'i' y avè' enn' femm' qui était b'en ivrogne. 'A di' à son mari, 'a dit: « Moé, j' m'en vâ' au Canadâ, 'a dit, aller m' charché' enn' bonn' bouteill' de whisky blanc.

— B'en, i' dit, comment c' que tu vas fair' çâ?

— 'A dit, laiss' faire! 'A dit, on vâ s'arranger! »

'A s'en vien au Canadâ, p'i' 'a s'en vien, 'a fè' enn' neuvaine à Sainte-Ânne. Te'jours b'en qu'après qu''a avait fait' sa neuvaine à Sainte-Anne, p'i' 'aoèr été fait' tout's sés priére' à Sainte-Anne, 'a s'en vâ p'i' 'a s'ajète [achète] enn' bouteill' de whisky. Tant qu''a avait sa bouteill' de whisky su' ell', ça été correck!

'A vient pour travarsé' au Sault, lés gard's l'arrête' à 'a barguiére. I's fouill'nt le châr; i' dit, vous avez pas r'guien, i' dit, pour travarser, i' dit, aucun' chose?

— 'A dit, non; j'ai r'guien!

— I' dit, j' pourrais t-i' fouiller l' châr?

— 'A dit, fouillez!

I's fouill'nt le châr, te'jours b'en qu'i' sort la bouteille: i' y avait pas r'guien, aucun nom d'écrit d'ssus. « B'en, i' dit, que c'ést qu' vous avez là-d'dans?

— 'A dit, c'ést d' l'eau bénite!

— I' dit, d'où vous v'nez?

— 'A dit, j' viens d' faire enn neuvaine à Sainte-Anne!

'A dit, lâ, lâ, c'ést d' leau bénit' qu'i' y â là-d'dans!

— B'en, i' dit, j' pourrais t-i' 'a rouvert?

— 'A dit rouvrez-lé!»

Elle, 'a pensait qu'en disant «rouvrez-lé», qu'i' l'a'rait crue. Lés garde', 'és aut's, sont pas fous: i's rouv'nt la bouteill', commence' à sentir... mhh mhh mhh...! «B'en, cou 'don, i' dit, ça sent l' Gin'!

— 'A dit, b'en, qu'est-c' c'ést qu' t' en penses? 'A dit, bonn' sainte Anne â fait un mirâcle!»

10 — LA PETITE TÊTUSE*

Il y avait une fois trois jeunes filles qui se promenaient sur une petite route de campagne. L'une des fillettes portait le nom de Belle Julie.

Les trois compagnes voient soudain venir à elles une vieille femme assise dans une antique voiture à moitié démolie tirée par une jument blanche décrépite dont on aurait pu compter les os, tellement elle était décharnée, la pauvre bête.

À la vue de ce spectacle, les trois compagnes éclatent de rire: « As-tu vu la vieille tortue installée dans cette charrette? Oh! comme elle est laide! Sa vieille jument rachitique n'est guère mieux! Deux vieilleries qui se ressemblent! »

Les fillettes poursuivent leur chemin. Tout à coup, Belle Julie disparaît comme par enchantement. On a beau l'appeler et la chercher, c'est peine perdue! Julie n'est plus là! La vieille l'avait enlevée et conduite sur une route de la forêt, jusqu'à un château situé si loin que personne n'en soupçonnait l'existence. Une fois rendue à destination, la vieille dit à Belle Julie: « Maintenant, ma fille, tu vas rester ici toute seule; c'est à toi que je confie la garde du château. Ne crains pas de t'y ennuyer. Tu trouveras ici une foule d'amusements. Je viendrai te retrouver dans un an et un jour. Mais, avant de partir, je vais te faire visiter le château pièce par pièce. Tu n'as pas besoin d'avoir peur: tu seras bien, ici, et je te répète que tu ne t'ennuieras pas!

Au cours de la visite des six étages du château, la vieille ouvre pour la jeune fille chacune des pièces. Elle s'arrête cependant à la porte d'une des chambres et dit à la jeune fille: « Belle Julie, je te défends d'entrer dans cette chambre. Tu m'as bien comprise? Défense d'entrer dans cette pièce! Et pour m'assurer de la fidélité, je te remettrai, avant mon départ, une boule d'or. Si, à mon retour, la boule d'or est tachetée de rouge, je saurai alors que tu ne m'as pas écoutée. Ce sera le signe évident de ta désobéissance. Alors, sache-le bien! Tu n'as pas le droit de pénétrer dans cette chambre sans que je le sache. »

La vieille parut assez sympathique à la jeune fille, puisque Belle Julie commença à l'appeler « grand-mère » et en retour, l'autre l'appela « ma fille ». « Bonne grand-mère, répond Julie, ne vous inquiétez pas à mon sujet. Je ne visiterai pas cette chambre. Je peux facilement me contenter de toutes les autres pièces pour me divertir! »

---

* *Têtuse*: Entêtée, têtue.

La vieille s'envole subitement et Belle Julie reste donc toute seule dans cet immense château. Il lui fallait maintenant attendre un an et un jour, privée de toute compagnie! Pour elle, le temps allait être bien long! Mais Belle Julie entreprend la tournée du palais et occupe ses loisirs à toucher toutes sortes d'instruments de musique disposés un peu partout. Quant à la nourriture, la fillette obtient tout ce qu'elle désire.

Au bout de huit ou neuf mois, Julie, toujours seule, avait visité le château du premier au dernier étage; l'ennui commence à s'emparer d'elle, si bien que Julie se met à ruminer toutes sortes de plans: « Je ne sais vraiment pas ce que peut cacher cette chambre pour que grand-mère m'interdise d'y entrer! J'ai bien envie de tenter ma chance! »

Julie avait en main les clés de tous les appartements. Elle se dirige finalement dans le corridor conduisant à la porte mystérieuse. Puis la jeune fille se dit en elle-même: « Si je jetais un coup d'œil dans cette chambre afin d'en découvrir le mystère? Je cours peut-être la chance de faire une nouvelle découverte! »

Elle glisse la clé dans le trou de la serrure pour vérifier si c'est bien la bonne clé! Mais, en ouvrant la porte, elle reçoit un jet de flamme en plein visage. Au même moment, elle voit apparaître à travers cette flamme le corps d'une vieille femme. Elle referme aussitôt la porte.

Dans un conte, le temps passe rapidement... Un an et un jour s'écoulent. La vieille revient alors au château et s'empresse d'aller saluer Julie: « Et puis, ma Belle, ma filleule, comment t'en es-tu tirée, durant mon absence?

— Ah! je n'ai pas eu de difficulté, ma grand-mère!

— J'espère, surtout, que tu ne t'es pas trop ennuyée, ma filleule?

— Ah! non, ma grand-mère, je ne me suis pas ennuyée du tout! Tout s'est bien passé.

— Es-tu entrée dans la chambre interdite, ma filleule?

— Non, ma grand-mère, je n'y suis pas allée. Ah! non. Vous m'aviez interdit d'y entrer: je vous ai écoutée!

— Montre-moi donc la petite boule d'or que je t'avais donnée, pour que je puisse mieux juger! »

Julie lui tend la boule d'or; à sa surface, trois taches, trois taches rouges. La vieille poursuit son réquisitoire: « Voilà! Tu es entrée dans la chambre interdite! Tu vois les trois taches rouges qui couvrent ta boule d'or? C'est signe que tu es entrée dans la chambre. Au moment de mon départ, il n'y avait aucune marque sur cette boule. Avoue-le! Tu as pénétré dans la pièce.

— Non! Non, ma grand-mère, je n'y suis pas allée!

— Belle Julie, ce serait mieux pour toi de m'avouer la vérité; je le sais, tu m'as désobéi!

— Non, ma grand-mère, je ne suis pas entrée dans cette chambre! Vous avez beau vouloir me faire avouer le contraire, je vous dis, moi, que je n'y suis pas allée! C'est tout, bon!

— Que tu es entêtée, ma filleule! Avoue donc que tu es entrée dans cette chambre!

— Non, ma grand-mère. Quand je vous dis que je vous ai obéi! Je n'ai pas regardé dans cette chambre! Et maintenant, cessez de me rabâcher cette histoire ennuyante! Je n'ai pas regardé dans cette chambre!

— Ah! tu le prends sur ce ton, ma filleule? Si tu persistes à ne pas m'avouer ta faute, je te conduis sur une île au milieu de la mer, à trois mille lieues de ce château! Je vais t'abandonner seule sur cette île, privée de l'usage de la parole et dépouillée de tout vêtement!

— Agissez comme vous voudrez, ma grand-mère, mais je vous assure que je ne suis pas entrée dans la chambre mystérieuse! »

La vieille passe donc à l'action. Elle la retire du château et la transporte sur une île. Elle l'y abandonne toute seule, dépouillant Julie de tous ses habits et la privant de l'usage de la parole. « Débrouille-toi comme tu pourras, lui dit-elle; je te tirerai d'ici seulement lorsque tu seras décidée à me dire la vérité. Si tu décides de changer d'attitude, j'en serai avertie. »

Voilà donc la Belle Julie totalement isolée sur cette île en pleine mer! Un bon jour, en face de l'île, un vieux pêcheur et son fils, âgé d'une quinzaine d'années, se préparaient à tendre leurs filets. Le jeune homme a soudain l'attention attirée par une forme humaine qu'il croit apercevoir sur l'île: « Regardez, papa! crie-t-il à son père, il me semble que je vois comme une femme sur l'île. Je la vois très bien d'ici! Regardez donc, papa! Laissez-moi prendre la chaloupe; je veux aller me rendre compte de ce que fait cette femme et comment elle a abordé à cette île! Il s'agit peut-être d'un naufrage dont elle est la seule survivante? On ne peut trop imaginer ce qui lui est arrivé!

— Vas-y, mon garçon; va voir qui demeure sur cette île! »

Mais le pêcheur, à cause de la distance, ne pouvait pas distinguer s'il s'agissait d'une femme ou d'un homme. Le jeune homme saute dans la chaloupe et file vers l'île. Quand Julie le voit approcher, elle s'empresse d'aller se cacher dans une touffe de broussailles pour ne pas se montrer toute nue à un étranger.

En descendant sur la plage, le garçonnet s'adresse à Julie: « Qu'est-ce que vous faites là? » lui demande le fils du pêcheur. La fillette demeure bouche bée. « Qu'est-ce que vous faites-là? » lui demande-t-il à nouveau. Julie ne répondait toujours pas. Le jeune pêcheur tente une autre question: « Voulez-vous bien me dire qui vous a abandonnée ici toute seule, sur une île aussi isolée, en pleine mer? »

La jeune fille demeurait silencieuse. « Et si je me chargeais d'aller vous chercher des vêtements, ne viendriez-vous pas avec moi? » Cette fois-ci, la pauvre fille acquiesce d'un signe de tête.

Le jeune garçon s'empresse donc de sauter dans sa chaloupe et d'aller raconter toute cette histoire à son père. « Papa, lui dit-il, c'est une fille qui se cache sur l'île. Elle n'a absoluement aucun vêtement. De plus, je pense qu'elle ne parle pas. Je lui ai adressé la parole, et pas une fois elle ne m'a répondu.

— Eh bien! s'il en est ainsi, répond le vieux, rends-toi à la maison et rapporte-lui quelques vêtements de tes sœurs. Je t'accompagnerai bientôt sur l'île.

Mais le jeune garçon était déjà en route vers la maison. Il ramasse un peu de linge pour la malheureuse, et file tout de suite à l'île en compagnie de son père. Sans descendre de sa chaloupe, il lance pêle-mêle la brassée de vêtements à la jeune fille qui s'habille à la hâte. Puis il lui demande: « Reviens-tu avec moi, maintenant? »

D'un signe de tête, Julie dit oui à son sauveteur. Le jeune homme s'empresse de la faire monter dans son embarcation. Le pêcheur et son fils conduisent la chaloupe au bord, et les voilà revenus à la maison avec la Belle Julie.

Julie vécut plusieurs années dans la famille qui l'avait hébergée. Sans trop s'en apercevoir, le jeune garçon qu'elle côtoyait chaque jour s'amouracha d'elle. Il en fit part à son père: « Je crois bien, papa, que je vais épouser cette étrangère!

— Deviens-tu fou? riposte le vieux. Marier cette pauvresse qui n'est pas capable de parler? Tu n'auras aucun agrément à vivre avec elle!

— Peu importe qu'elle soit muette! Je l'aime et je veux en faire ma femme!

— Fais ce qui te plaît, mon fils! Mais moi, si j'étais à ta place, je n'épouserais pas une femme qui ne parle pas!

— Ah! Mais peut-être retrouvera-t-elle un jour l'usage de la parole? En tout cas, si vous ne vous y opposez pas, je l'épouse!

— Ah! reprend le père, je t'ai dit de faire à ton goût, mon garçon! »

— Le jeune pêcheur demande la fillette en mariage; elle accepte par le moyen d'un signe de tête. Les deux tourtereaux se rendent à l'église pour faire bénir leur mariage.

Il y avait déjà un an que le couple était marié, et tout allait à merveille! La jeune épouse met au monde un premier enfant, un beau petit garçon! Les grands-parents l'aimaient à la folie, ce bébé-là! À douze ou treize mois, il parlait déjà et trottait partout dans la maison. C'était un bébé rempli de vie et d'intelligence.

Une bonne journée, alors que la Belle Julie se reposait dans sa chambre, elle voit apparaître, devinez qui? La vieille fée! Tout de suite en entrant, elle redonne magiquement à Julie l'usage de la parole. « Bonjour, ma filleule! Comment vas-tu?

— Ah! je vais bien, belle et bonne grand-mère! Je ne me porte pas si mal; je me débrouille passablement bien!

— Oui? Ah! Tu es mère d'un beau petit garçon, ma filleule!

— Oui, ma grand-mère, j'ai eu un beau petit garçon. Ça, c'est vrai!

— Si tu consentais, ma filleule, à m'avouer que tu es entrée dans la chambre interdite, tu serais beaucoup plus heureuse que maintenant; en recouvrant l'usage de la parole, tu pourrais parler à ton mari. La vie serait bien plus belle pour toi, je te l'assure!

— Non, ma grand-mère, je vous dis que je n'ai pas regardé dans cette chambre! Je n'ai pas essayé de percer le mystère qu'elle cachait!

— Ma filleule, si tu continues ainsi à me tenir tête, et si tu ne m'avoues pas la vérité, je fais mourir ton bébé et je te barbouille de sang pour qu'on te prenne pour la meurtrière. Puis, je vais te laisser dans ce triste état après t'avoir de nouveau rendue muette.

— Faites comme bon vous semble, grand-mère, mais vous ne me ferez pas confesser une erreur que je n'ai pas commise! Je vous le répète, je ne suis pas allée visiter cette chambre!»

La bonne femme saisit alors le petit garçon, lui tranche le cou et laisse la Belle Julie baignant dans le sang de son bébé, puis elle s'enfuit rapidement de la maison. Le temps passe: la belle-mère de Julie ne tarde pas à soupçonner un malheur; elle n'entendait plus le babillage de son petit-fils; elle ne le voyait plus courir dans la maison. Elle se précipite vers la chambre de Julie, et y découvre l'enfant inerte sur le sol; à côté de lui, sa mère, toute couverte de sang. En plus de voir un tel spectacle, elle doit se résigner à constater que la meurtrière est bel et bien sa belle-fille! Quand son mari apprend l'horrible meurtre, il s'écrie: «Il nous faut déclarer ce meurtre aux autorités policières; la coupable sera donc punie.

— Non, rétorque l'époux de Julie, vous n'entreprendrez pas de telles démarches contre ma femme! Allez-vous me faire croire qu'une mère est capable de tuer son enfant? Jamais de la vie vous n'arriverez à m'en convaincre! Ce n'est pas Julie qui l'a tué. Et il y a quelque chose de louche dans toute cette histoire!»

Finalement, on oublia ce malheur. Un an plus tard, Julie met au monde un autre bébé, une fille cette fois, la plus belle petite fille au monde! La grand-mère dit au grand-père: «Celle-là, mon vieux, nous allons la surveiller de très près. Elle a tué son premier enfant, mais elle n'en fera pas de même pour le deuxième. Nous aurons l'œil sur la petite d'une façon tellement assidue que la mère n'aura aucune chance de commettre un autre meurtre!»

La mignonne petite fille grandit donc en compagnie de ses parents et de ses grands-parents. À un an, elle marchait déjà avec facilité et parlait assez couramment. Mais, un bon jour, la Belle Julie, toute seule dans sa chambre, voit soudain réapparaître la vieille fée: «Bonjour, ma filleule! lui dit-elle en arrivant. Comment va la vie?

— Ah! assez bien, ma grand-mère, répond la jeune mère qui était de nouveau capable de parler.

— Tu as mis au monde un autre enfant, à ce que je vois? Une petite fille, cette fois-ci!

— Oui, ma grand-mère, c'est une petite fille, cette fois-ci!

— Réfléchis bien, ma filleule! Si tu acceptais de m'avouer ta faute, je te rendrais ton premier enfant. Tu en aurais deux. Tu pourrais désormais jouir de la présence de tes deux enfants. Et je te laisserais l'usage de la parole! Tu pourrais parler avec ton mari, et la vie vous serait bien plus agréable.

— Non, ma grand-mère! Jamais vous ne me ferez dire que je suis entrée dans cette chambre! Ne me forcez pas à sortir de mes gonds. Je vous le dis, je ne suis pas allée visiter cette pièce!

— Très bien! Comme tu ne veux pas m'avouer ta faute, je vais faire mourir ta petite fille de la même façon que je l'ai fait pour ton fils. Puis je vais te barbouiller de sang et t'enlever à nouveau l'usage de la parole. Je t'abandonnerai dans le même état lamentable.

— Puisque je vous dis non! ma grand-mère! Je ne suis pas entrée dans cette chambre! Et vous ne me ferez pas avouer le contraire. Je n'y suis pas entrée, c'est tout!»

La fée se jette alors sur la petite fille et lui tranche le cou; après avoir maculé la mère du sang de l'enfant. Elle quitte Belle Julie en lui enlevant de nouveau l'usage de la parole. La grand-mère se met à la recherche de l'enfant; elle pénètre dans la chambre de sa bru et y trouve le cadavre de la petite fille à côté de sa mère toute éclaboussée de sang. Cette fois-ci c'en était trop! La grand-mère parle de faire pendre la soi-disant meurtrière. Mais le jeune époux persiste à croire en l'innocence de sa femme: «Non, papa et maman, s'écrie-t-il, vous ne tuerez pas ma femme! Il n'en est absolument pas question! Vous me tuerez avant de tuer ma femme. Non et non! Je m'oppose à ce que vous punissiez Julie!»

On oublie encore une fois le triste événement. Et le temps passe si rapidement, dans un conte! Un an plus tard, Belle Julie donne naissance à un garçon. C'était le bébé le plus mignon du monde! Cette fois-ci, la vieille se promet bien de surveiller l'enfant, pour le protéger contre les mains meurtrières de sa mère. L'enfant se développe rapidement. D'ailleurs, dans les contes, tout se passe toujours très rapidement! Aucun incident! Les grands-parents se croyaient récompensés d'une longue surveillance de tous les instants. Le fiston était maintenant rendu à deux ans ou deux ans et demi. La vieille sorcière apparaît une troisième fois; elle profite, comme d'habitude, du fait que Belle Julie se trouve seule dans sa chambre avec son enfant. La voilà donc qui revient! «Tiens! Bonjour! ma filleule!

— Bonjour, ma grand-mère!

— Comment te portes-tu, ma filleule?

— Très bien, grand-mère, très bien!

— Si, aujourd'hui, tu te décidais d'avouer que tu es entrée dans la chambre, j'épargnerais ton fils et je te redonnerais les deux enfants que je t'ai enlevés. Tu pourrais donc vivre avec ta petite famille au complet. Et puis, je te laisserais la parole; tu converserais avec ton mari, tu aurais bien plus d'agrément qu'aujourd'hui. Depuis ton mariage, quel

plaisir as-tu connu avec ton mari, ta belle-mère et ton beau-père? Aucun, avoue-le! Ce n'est pas une vie, ça, pour une femme mariée!

— Non! ma grand-mère, je n'ai jamais regardé dans cette chambre! Et vous ne me ferez pas dire que j'y suis allée! Je n'ai pas regardé là, c'est tout!

— Tu ne veux pas me dire la vérité? Je vais mettre à mort ton troisième enfant, et tu seras pendue à ton tour! Cette fois-ci, ma filleule, tu ne m'échapperas pas. As-tu compris? Tu vas être pendue!

— Non, ma grand-mère, je ne suis pas entrée dans cette chambre, et n'essayez surtout pas de me faire dire le contraire! Je ne suis pas entrée dans cette chambre!

— Écoute-moi bien, ma filleule, je vais maintenant te confier un secret. Tu as été la seule personne à pouvoir me tirer de mon lieu de souffrance. Tu te rappelles, quand tu as ouvert la porte de la chambre interdite, tu as aperçu une femme au milieu des flammes?

— Oui! approuve Belle Julie.

— Cette femme, c'était moi. Tu m'as délivrée ainsi de mon lieu de torture. Maintenant, je vais te rendre tes trois enfants et te redonner l'usage de la parole. Et ne crains rien! Tu seras heureuse avec ton mari! Tout va te réussir! »

Et je puis vous dire que si cette petite famille n'est pas heureuse, je ne sais vraiment pas qui d'entre nous pourrait l'être!

LA PETITE TÊTUSE

Raconté le 12 novembre 1958, à Cache Bay, Ontario, par Georges Prud'homme (60 ans) qui l'avait appris d'un conteur de 65 ans, un M. Monet de Field, vers 1914.

Enregistrement no 1247. Conte-type 710.

B'en, enn' fois, i' y avait t'ois fill's qui s'a' allaient su' 'a rue; i' 'n-avè' enn' qui s'app'lait la Bell' Julie.

Tout d'in coup, te'jours, en s'en allant su' 'a rue, i' r'ssou' enn' vieille à 'és aut'e' a'ec enn' vieill' joument blanch' qu' était maigue: lés ôs gu'i parçè' 'a peau à forc' qu' 'a était maigr', la vieill' joument; in vieille 'oétur' tout' raquée [to wreck][1], à mo'quié câssée.

Tout d'in coup, lés t'oâs fill's s' mett' à rir' d' la vieille: « R'gâr'-moé don c'tte vieill' tortue qui â dans c'tte 'oétur'-lâ! R'gâr' don çâ si 'a ést laide, hein! P'is r'gâr' don sa joument comment c' qu' 'a ést maigu'! I's se r'ssembl'nt tou' 'és deux! »

C' fait qu' i's fon in bout' p'us loin; tout d'in coup, bonguienn', la Bell' Julie disparaît d'avec lés deux aut's! Où c' qu'é' 'a Bell' Julie? Charch' pour la Bell' Julie... Julie était partie!

B'en, r'venon à la vieill', lâ! C'tè' 'a vieill' qui avè' enl'vé la Bell' Julie p'i' 'a était partie avec, dan in ch'min d' forêt qui allait b'en loin et p'is... Fait qu' te'jours, 'a emmèn' la Bell' Julie dans in château qu' 'a avait dan 'a forêt. Ah! c'tait b'en loin: parsonne avait connaissanc' qu' i' y avè' in château, lâ.

In coup rendue lâ, 'a dit à 'a Bell' Julie: « Quiens, 'a dit, à c'tte heure, a' dit, Bell' Julie, 'a dit, m'âs t' laissé' icitte, 'a dit, toé, p'i' 'a dit, tu vâ' a'oèr soin du château, écitt'. Tout's lés amus'ments qu' t' âs d' besoin, 'a dit, i's sont dans l' château, écitte, 'a dit. T' t'ennuieras pâ' écitte, 'a dit; p'is moé, 'a dit, j' m'en vâs pour in an et in jour, 'a dit! Au bout' d'in an et in jour, 'a dit, m'âs v'nir te r'voèr [revoir], écitte, 'a dit. M'âs tout' te montrer lés appartements qu'i' y â dans l' château, 'a dit, avant d' partir, 'a dit, et p'i' 'a dit, tu 'oèr qu' tu vas t'arranger correck, 'a dit, écitt': t' t'ennuieras pâs! »

---

1. *Wreck* [to] (angl.): Faire naufrage, se briser, tomber en ruine.

Ah! i's mont'nt partout, te'jours, dans l' château, p'is c'étè' in château qui avait comm' six étage', et p'i' 'a avait tout' montré çâ partout. P'i' 'a arrive à enn' chamb' te'jours: «Quiens, 'a dit, Bell' Julie, dans c' chamb'-lâ, 'a dit, j' veux pas qu' tu gu'y a'll's là-d'dan icitte, 'a dit! J' te défends d'aller lâ, 'a dit! 'A dit, m'âs t' deunné' enn' boule en or, 'a dit, icitt', devant que j' part' p'i' 'a dit, si tu vâs dans c' chamb'-lâ, 'a dit, su' 'a boule en or, 'a dit, i' vâ gu'y a'oèr dés tach's dessus, 'a dit; p'i' 'a dit, m'âs l' sa'oèr qu' t'â' été dan 'a chamb', 'a dit. C'ést çâ qui vâ t' déclarer, 'a dit! Si t' â' été dans c'tte chamb'-lâ, 'a dit, m'âs l' sa'oèr!

Ah! 'a dit, b'en... p'is lâ, 'a s'ést mi' à app'ler la vieill', lâ, sa grand-mér', p'is la grand-mére app'lait la Bell' Julie sa fillole. 'A dit: «Bonn' grand-mére, 'a dit, je r'gârd'rai pas dans c' chamb'-lâ; 'a dit, soyez pâ' inquiète, 'a dit. Je 'n n-ai assez, 'a dit, pour m'amuser, 'a dit, j'ai assez d'amus'men à pârt de d'çâ, a' dit!»

V'lâ 'a vieill' qui disparaît, te'jours! V'lâ 'a Bell' Julie t'ut seul' dans l' château. Comm' de raison, in an et in jour, c'était longtemps à rester t'ut seul'; le temps était long! La Bell' Julie ést t'ut seul' dans l' château, p'i' 'a vésitait partout. I' y avait tout's sort's de mesiqu's là-d'dans, p'i' ah! 'a s'arrangeait b'en, la Bell' Julie. Tout' de quoi c' qu' 'a avè' à manger, 'a avait dinqu' la pein' de l' désirer, p'i' 'a l'avait!

Ah! ça faisait te'jours huit neuf mois qu' 'a était t'ut seule au château, lâ, p'i' 'a avait vu tout partout, te'jours, et p'i' 'a commencè' à s'ennuyer. 'A dit, à ell'-minme, 'a dit: «J' sé's pâs de quoi c' qu' i' y â dans c' chamb'-lâ, que 'a veut pas que j'y a'll' lâ? J'envie d'allé' 'oèr, te'jours, 'a dit!» P'i' 'a avait tout's lés clés d' tout's lés chamb', te'jours, pour rentrer dan 'és chamb's.

Fait qu' 'a s'en vâ dans l' pâssag' te'jours, p'i' 'a arrive à c'tte port'-lâ. «Ah! 'a dit, j'ai b'en envie de r'gârder là-d'dans, 'a dit, pour 'oèr qu'est-c' que gu'y â lâ, 'a dit? Tout d'in coup si i' y â d' quoi d' nouveau pour moé, 'a dit?» 'A met la clé dan 'a sérur' pour 'oèr si 'a faisait b'en, t' sé's. Rouv' la porte. En rouvran 'a porte, i' gu'i vien enn' flamb' dans l' visag' p'i' 'a 'oé' enn' vieill' dan 'a flamb'e. 'A r'tir' la porte au plus vite.

Ah! c' fait qu' dan in histoèr', te'jours, v'lâ in an et in jour d'espirés; la vieill' qui r'ssout: «Quiens, 'a dit, comment ça été, ma Bell', ma fillole, 'a dit?

— Ah! ça b'en été, ma grand-mére!

'A dit, t' t'és pas trô' ennuyée, te'jours, ma fillole?

— Ah! 'a dit, non, ma grand-mér', j' me suis pâ' ennuyée, 'a dit, pâ'-en-tout'! 'A dit, tout a bien été, 'a dit!

— As-tu été 'oèr dan 'a chamb', ma fillole?

— Non, ma grand-mér', j'ai pas 'té oèr dans 'a chamb'; ah! non, v's m'avez dit d' pâ' aller lâ, p'is j' gu'y ai pâ' été!

— Monteur-moé don ta 'tit boule en or, pour 'oér?»

Fait qu' 'a gu'i mont' sa boule en or, p'i' i' y avait t'oâs tach's dessus, t'oâs tach's roug's. « Quiens, 'a dit, t' â' été 'oèr dan 'a chamb'e; 'a dit, 'gâr', 'a dit, i' y â t'oâs tach's roug's dessus, 'a dit, ta boule en or! Quand j' te l' l'ai laissée, 'a dit, i' y avait pas de tache' après! T' âs 'té 'oèr dan 'a chamb'e?

— Non, non, j'ai pâs 'té 'oèr dan 'a chamb'e, ma grand-mère!

— 'A dit, t' és t'-aussi b'en d' me l' dire, 'a dit, Bell' Julie, qu' t' â' été dans la chamb'; je l' sé's qu' tu gu'y â' été!

— Non, ma grand-mér', j'ai pâ' été 'oèr dans c' chamb'-lâ! Vous m' f'rez pâ' accrèr' que j' gu'y ai été: j' gu'y ai pâ' été, bon!

— T' és don têtuse, 'a dit, ma fillole! Dis-lé don t' â' été dans c' chamb'-lâ!

— Non, ma grand-mér', j'ai pâ' été 'oèr! J'ai pâs r'gârdé dans c' chamb'-lâ! P'i' 'a dit, bâdrez-moé[2] p'u' avec çâ! 'A dit, j'ai pâs r'gârdé dan 'a chamb'e!

— B'en, 'a dit, ma fillole, 'a dit, si tu veux pâ' a'ouer [avouer] qu' t' as r'gârdé dan 'a chamb', 'a dit, m'en vâs t' prend' p'is j' m'âs t'emm'ner su' 'a mer, dessu' in n'-île, à t'oâs mille l'guieues [lieues] d'icitte, 'a dit! M'as t' laisser lâ, p'is m'âs t'ôté' 'a parol', p'is m'as tout' t'ôter ton linge, 'a dit, m'âs t' laisser lâ tout' nue, 'a dit, pas d' parole, 'a dit!

— Fait's quoi c' que vous voudez, ma grand-mér', j'ai pâ' été 'oèr dan 'a chamb'e, j'ai pâs r'gârdé lâ!

On pren 'a Bell' Julie, p'i' on l'emmèn' su' in n-îl', lâ, te'jours, et p'i' 'a la laiss' lâ, p'i' 'a gu'i ôt' la parole avant d' partir et p'is pâs d' ling' pâ-en-tout'! P'i' 'a dit: « Écitt', tu vivrâs comm' tu pourras, 'a dit. P'i' 'a dit, mecqu' tu soeill's [sois] décidée de m' conté' 'a vérité, 'a dit, j' viendrai t' qu'ri'[3]! 'A dit, me vâs l' sa'oèr si tu chang's d'idée, 'a dit, oui ou non, » 'a dit!

Ah! la Bell' Julie! t'ut seul' su' l'îl', bonguienne! en plein' mer! Ça fait qu'enn' journée, i' y avè' in vieux pêcheu' qui pêchait du long d' la mer, p'i' i' y avè' in d' sés p'tits garçon avec lui. Oh! l' p'tit garçon a'rait dû a'oèr à peu près quinz' seize ans dans c' temps-lâ; p'is sontè' [étaient] après pêcher su' l' bord d' la mer, te'jours, p'i' i' aparçoit, l' p'tit garçon aparçoè' enn' créiatur'[4] su' l'île. I' di' à son pére: « Gârdez don, pâpâ, i' dit, i' y â enn' créiature, i' dit, su' l'île. I' dit, j' la 'oé's d'icitte, i' dit, r'gârdez don, i' dit!

I' dit' à son pére, i' dit, m'âs prend' la chaloupe, i' dit, p'is m'â' allé' 'oèr, i' dit, pour 'oèr, i' dit, que c'ést qu' 'a fait lâ c' créiatur'-lâ, comment c' qu'alle â été lâ? i' dit.

---

2. *Bâdrer* (angl. to bother): Ennuyer, importuner, contrarier.
3. *Quérir*: Chercher.
4. *Créature*: Fille ou femme.

I' dit, c' teud b'en in bâtiment qui â échoué en que'qu' pârt, i' dit, p'i' 'a s'ést trouvée pri' su' l'îl' t'ut seule, lâ? Charchez don quoi qui â arrivé?

— Ah! son pér' dit, vâ voèr, i' dit, mon p'tit garçon, vâ voèr, i' dit, quoi c'ést qu'i' y â lâ!» i' dit. Mé, i' pouva't pâs distingué' au juss' si c'étè' enn' créiature oui ou non, voés-tu: c'était trop loin!

I' embarqu' dan 'a chaloup' p'i' i' pârt, i' s'en vâ lâ, te'jours, et p'is quand all' l'a vu v'nir, 'a â été s' cacher dan 'és branch's, t' sé's, par rapport' qu''a avait pas d' ling' su' elle et p'is...

L' p'tit gâ' arriv' te'jours, p'i' i' commence à r'gârder... I' dit: «Quoi c' que vous fait's lâ, i' dit, madame? i' dit. 'A parlait pas.

— Quoi c'ést qu' vous fait's lâ?

— 'A répondait pas.

— B'en, i' dit, comment ça s' fait qu' vous ête' écitte' i' dit, su' in îl' de minm', t'ut seule, i' dit, si loin su' 'a mer?

— 'A répondait pas.

— I' dit, si j'allais vous qu'ri' du linge, i' dit, pour vous habiller, i' dit, vous en r'vienderiez-vou' avec moé?

— 'A gu'i fait sign' que oui.

I' saut' dan 'a chaloup' p'i' i' s'en vâ r'trouver son pér' p'i' i' gu'i cont' çâ. I' dit, c'ést enn' créiatur' qu'i' y â su' l'île, i' dit, lâ, i' dit, parc' qu'à a pas d' ling' su' ell' pâ'-en-tout', p'i' 'a a pâs d' l'air à parler, i' dit, j' gu'i parlais p'i' 'a m' répondait pâs, i' dit.

— B'en, son pére i' dit, vâ à méson p'is vâ gu'i qu'ri' du linge, i' dit, de tés sœurs, i' dit, lâ, p'i' emmèn's-y. I' dit, m'âs gu'y allé' a'ec toé!» i' dit.

L' p'tit garçon prend sa cours' p'i' i' s'en vâ cheu' z-eux, te'jours, i' vâ qu'ri' du linge, et p'is s'embarqu'nt dan 'a chaloup' p'is s'en alle' à l'île encôre. Ah! arrive' à l'îl', te'jours, et p'i' i' prend l' ling' p'i' i' gu'i garroch' le ling' de minme.

Fait qu' 'a s'habill' te'jours, et p'is: «T'en viens-tu avec moé, i' dit, à c'tte heure?

— 'A gu'i fait sign' que oui. C' fait qu'il l'emmène au canot, te'jours, embarqu' pâs dans l' canot mé' dan 'a chaloupe et p'is lés v'lâ partis. Ramèn' le vieux pêcheur, ramèn' la Bell' Julie cheu' z-eux.

Ah! ça fait qu' lâ, te'jours, i' 'a gardè' avec eux aut's; p'is le temps s' pâssait tout l' temps; l' p'tit garçon profitait p'is... Te'jours, enn' bonn' journée i' s' trouve emmouraché d' la Bell' Julie. I' di' à son pére, i' dit: «J' cré's b'en, i' dit, m'âs marguier c'tte fill'-lâ, i' dit, moé, i' dit!

— T' és pas fou, i' dit, marguier c'tte fill'-lâ? I' dit, 'a parl' pas, i' dit, t' a'ras pas d'agrément avec elle, i' dit!

— Ça fait r'guien, i' dit, mon pére, i' dit, je l' l'eume, i' dit, p'i' i' dit, m'â' 'a marguier!

— Ah! b'en, son pére dit: c'st à ton goût, i' dit, mé', moé, i' dit, j' me marierais pâs, i' dit, avec enn' créiatur' qui parl' pâs, i' dit, d' minme, i' dit!

— Ah! t'ed b'en, i' dit, qu' 'a vâ v'nir à parler plus târd, i' dit. Si vous voulez m' laisser marguié' avec, i' dit, j' m'âs m' marguier, i' dit!

— Ah! son pér' dit, fè' à ton goût, i' dit, mon garçon!»

Fait qu'il l'â d'mandée en marguiag', te'jours, p'i' 'a gu'i fait sign' que oui. Part'nt p'is s'en alle' à églis' te'jours, p'i' i's s'mariss'nt, p'i' ah! Tout allait b'en enteur lés deux d' promiér' clâsse[5]. Fait qu'au bout' d'in an, te'jours, ça vâ vit' dan in n-histoère, alle ajète [achète][6] le plus beau p'tit garçon gu'i' y avait pas, bonguienne! Ah! in beau p'tit garçon! Ah! b'en, c'était pas drôle! La bell'-mére et p'is l' beau-pér' qui eumaient c't enfant-lâ tirriblement!

Ça fait qu' te'jours, le p'tit gârs, rendu à peu près, ah! douz' treiz' mois, i' parlait p'i' i' marchait partout, p'i' i' était b'en s'matt' [smart][7]. Enn' journée, la Bell' Julie s' trouv' t'ut seul' dans sa chamb'; de quoi c' qui apparè' à 'a Bell' Julie? La vieill' fée! «Quiens, 'a dit, bonjour!» En arrivan 'a gu'i r'mettè' 'a parol', t' sé's. «Bonjour, 'a dit, ma fillole! Comment ça vâ?

— Ah! ça vâ b'en, bell' bonn' grand-mér'! Ça vâ b'en, 'a dit; j' m'arrang' b'en icitte, 'a dit!

— 'A dit, oui; t' â' in beau p'tit garçon, hein, ma fillole?

— Oui, ma grand-mér', j'ai un beau p'tit garçon pour le sûr!

— 'A dit, tu 'oés, ma fillol' si tu m' disais, 'a dit, lâ, qu' t' âs 'té 'oèr dan 'a chamb', 'a dit, tu s'rè' heureuse, icitte, 'a dit, j' te laiss'rè' 'a parol', tu parl'rè' a'ec ton mari; 'a dit, t' a'rais b'en p'us d'agrément, 'a dit, tu s'rais b'en mieux!

— Non, ma grand-mér', j'ai pâs r'gârdé dan 'a chamb'e! J'ai jamais 'té 'oèr lâ!

— 'A dit, ma filleule, 'a dit, si tu veux pâ' a'ouer [avouer], 'a dit, qu' t'â' été 'oèr dan 'a chamb', 'a dit, m'âs tuer ton p'tit, p'is m'âs t' bêurrer d' sang, p'is m'âs t' laisser d' minme, p'is m'âs t'ôté' 'a parole encôr', p'is m'âs t' laisser d' minme!

5. *Classe* (de première): Sans aucune difficulté.
6. *Acheter* (un enfant): Donner naissance, mettre au monde.
7. *Smart* (angl.): Agile, bien portant.

— 'A dit, fait's qu'est-c' que vous voudrez, 'a dit, vous m' f'rez pas dir' que j'ai 'té 'oèr dans c' chamb'-lâ, 'a dit, ma grand-mére! P'is j'ai pâ' été 'oèr non plus!»

C' fait qu' 'a po'gn' le p'tit garçon, p'is te'jours, 'a gu'i coup' le cou, p'i' 'a bêurr' la Bell' Julie plein d' sang, p'i' 'a pârt p'i' 'a s'en vâ. Mé', la bell'-mére 'a avè' habitud' d'attend' [d'entendre] le p'tit garçon tout l' temps jouer, t' sé's, p'is parler, p'is... c' faisè' enne escouss' qu' 'a l'attendait pâs parler.

Te'jours, 'a pârt p'i' 'a s'en vâ 'oèr; 'a aparçoit l' p'tit garçon à terr', le cou coupé p'i' ell', bêurrée plein d' sang. Ah! b'en, lâ, la v' lâ au désespoèr, la bonn' femme! 'oèr le p'tit garçon mort, p'i' ell', plein d' sang d' minme! «P'is c'ést ell' qui l'â tué!» P'is cont' çâ à son mari, te'jours, et p'is le vieux i' dit: «On vâ êt' ôbligé d' la rapporter, i' dit, à la loi, p'i' i' dit, 'a vâ êt' punie,» i' dit!

Ah! ça fait qu' te'jours, ça s'ést pâssé d' minme. Au bout' d'in an encôre, 'a ajète enn' p'tit' fille, ah! la plus bell' p'tit' fill' qui s''oyait pâ' au mond', bonguienne! Ah! b'en, lâ, la vieille, 'a dit à son vieux, 'a dit: «Ah! à c'tte heure, on vâ gu'i avoèr l'œil à c't all'-lâ, 'a dit! 'A dit, 'a 'a tuera pâs c't all'-lâ, 'a dit! On vâ 'a ouatché' [watch][8] assez b'en, 'a dit, 'a a'râ pâs d' chance à gu'i ôté' 'a vie!» 'a dit.

Oh! i's gardaient te'jours la p'tite a'ec la vieill' p'is le vieux, dan 'a méson. La p'tit', te'jours, rendue encôre à douz' tréz' mois, 'a parlait comme i' faut, p'i' 'a marchait comme i' faut.

Enn' bonn' journée, la Bell' Julie s' trouv' t'ut seule encôr' dan 'a chamb'e. Hop! la vieill' fée qui apparaît! «Quiens! Bonjour, ma fillole! 'A dit, comment ça vâ?» En arrivan 'a gu'i r'mettè' 'a parol' p'i' 'a parlait comme 'a voulait.

— Ah! ça vâ b'en, 'a dit, ma grand-mére, 'a dit, ça vâ b'en, oué!

— Hein, 'a dit, t' â' in aut' p'tit enfant, enn' p'tit' fille à c' cou' écitte? 'a dit.

— Oui, ma grand-mére, 'a dit, j'ai eu enn' p'tit' fille à c' cou' écitt'!

— Tu 'oés, ma fillol' si tu voulè' a'ouer [avouer] qu' t' â' été 'oèr dan 'a chamb', 'a dit, lâ, 'a dit, j' te r'mettrais ton p'tit garçon avec ta p'tit' fille; ça t'en f'rait deux, 'a dit, lâ, p'is j' te laiss'rè' 'a parol' pour parlé' a'ec ton mari. 'A dit, t' a'rais d' l'agrément, tés deux enfant avec toé! 'a dit!

— Non, ma grand-mére! J'ai jamè' été 'oèr dans c' chamb'-lâ! 'A dit, fait's-moé pas choquer, 'a dit, j'ai jamè' été 'oèr dans c' chamb'-lâ!

— B'en, 'a dit, ma fillol', tu veux pâ' a'ouer qu' t' â' été 'oèr dan 'a chamb', m'âs tuer ta p'tit' fille, 'a dit, pareil comm' l'aut', p'i' 'a dit, m'âs t' bêurrer d' sang p'is m'âs t'ôté' 'a parol', p'is m'en vâs t' laisser d' minme! 'a dit.

8. *Watch* [to] (angl.): Surveiller.

— Non, ma grand-mér', j'ai jamais r'gârdé dan 'a chamb'! Vous m' f'rez pâ' accrèr' que j'ai r'gârdé lâ, j'ai pâs r'gârdé dan 'a chamb'e!»

Ça fait qu' la vieill' po'gn' la p'tit' fill' p'is tue 'a p'tit' fill', p'is 'a 'a bêurr' de sang, p'i' 'a pârt p'i' 'a s'en vâ, p'i' 'a gu'i ôt' la parole, en partant. La vieill' commence à r'gârdé' encôr' pour la p'tit' fill', arriv' dan 'a chamb' la p'tit' fill' morte encôr', p'i' ell', bêurrée plein d' sang. Ah! b'en lâ, c'tait l' bout': 'a était pour la fair' pend', p'is son mari à 'a fille, à 'a Bell' Julie, i' dit: «Non, i' dit, m'man p'is poupâ, i' dit, vous ôt'rez pâs, i' dit, la vie d' ma femme, i' dit! Pâ'-en-tout', i' dit! Si vous ôtez la vie d' ma femme, i' dit, vous allez m'ôter ma vie à moé-minme, i' dit! Pâ'-en-tout', i' dit, j' veux pas!»

Ça s' pâss' de minm' te'jours. Ça fait qu' dan in histoèr' ça vâ vite! V'lâ in an espiré encôre; Bell' Julie ajète in p'tit gârs de c' coup-lâ. Ah! l' plus beau p'tit garçon qui s' 'oyait pâ' au mond', bonguienne! «Ah! la vieille 'a dit, lâ, 'a dit, on vâ l'ouatché' [to watch] assez b'en ç'ui-lâ, 'a dit, qu' 'a l' tuera pas! 'A dit, on vâ l'ouatcher!»

Ah! dan in histoèr', ça vâ vite! Te'jours, l' p'tit gârs profitait tout l' temps, tou' 'és jours, et p'is tout allait b'en. Ah! p'tit garçon, te'jours, i's l'avè' ouatché' pas mal plus longtemps c'ui-lâ; le dargnier [dernier] d' minme, i's l'avè' ouatché plus longtemps. Fait que l' p'tit gâ' était rendu à deux ans, deux an et d'mi, te'jours, la Bell' Julie s' trouv' t'ut seul' dans sa chamb', la vieill' gu'i apparaît!

'A était t'ut seule a'ec son p'tit garçon. «Quiens, bonjour, ma fillole!

— Bonjour, ma grand-mére!

— Comment ça va, ma fillole?

— Ça vâ b'en, grand-mér', ça vâ b'en, 'a gu'i dit!

— 'A dit, tu 'oés, 'a dit, si tu voulè' a'ouer [avouer] qu' t' â' été 'oèr dan 'a chamb', 'a dit lâ, 'a dit, mé', 'a dit, j' te laiss'rais ton p'tit garçon, 'a dit, l' plus vieux, p'is ta p'tit' fill', p'i' 'a dit, c'ui-lâ, 'a dit, qu' t' âs lâ, 'a dit,. Ça t'en f'rait t'oâs, lâ. P'is j' te laiss'rè' 'a parole, 'a dit; tu parl'rè' à ton mari, tu t'amus'rais, 'a dit, p'is t' a'rais b'en plus d'agrément, 'a dit. 'A dit, tandiss' que lâ, 'a dit, tu parl's pâs, p'is t' as pâs d'agrément a'ec ton mari, a'ec ta bell'-mér' p'is ton beau-pére, r'guien, 'a dit! 'A dit, c'ést ennuyant pour toé.

— Non, ma grand-mér', j'ai jamais r'gârdé' de dan 'a chamb', 'a dit; p'is vous m' f'rez pâs dir' que j'ai été 'oèr dans c' chamb'-lâ! J'ai pâs r'gârdé, lâ!»

Ah! ça fait qu' te'jours...Mé', 'a dit: «Si tu veux pâ' a'ouer, 'a dit, m'as te tuer c' p'tit garçon-lâ encôre, 'a dit, p'i' 'a dit, de c' coup-lâ, tu vâ êt' pendue, 'a dit! I's vont t' fair' pend'e, 'a dit. Tu t' sauv'ras pas de c' coup-lâ, ma fillole! Tu vâ' êt' pendue çartain!

— Non, ma grand-mér', j'ai pâs r'gârdé dan 'a chamb', p'i' asseyez pâ' à m' fair' dir' que j'ai r'gârdé lâ; j'ai pâs r'gârdé dans c' chamb'-lâ.

— B'en, 'a dit, écoute, 'a dit, ma fillole, 'a dit, m'âs t' dire in n-affaire, à c'tte heure! 'A dit, t' é' 'a seul' créiature, 'a dit, qui a pu m' sauver d' la place où c' que j'étais, 'a dit, toé, 'a dit! 'A dit, t' sé's b'en quand t' âs r'gârdé, 'a dit, dan 'a chamb'e, t' as vu enn' femm' dan 'a flamb', lâ.

— 'A dit, oui!

— B'en, 'a dit, c'était moé, çâ, 'a dit! P'is lâ, 'a dit, tu m' sauv's d' la place où c' que j'étais, 'a dit. P'is lâ, m'âs te r'mett' tés t'oâs enfants, p'is m'âs t' laissé' 'a parol', p'is tu t'arrang'ras comm' tu pourrâ' a'ec ton mari. Tout' vâ b'en aller!» 'a dit.

P'is lâ, si i's viv'nt pâ' h'ureus'ment, lâ, eux aut's, j' sé's pâs qui c'ést qui pourrait viv' de n'us aut's!

11 — LES SEPT FRÈRES DU MÊME LIT

Il était une fois un roi qui avait eu sept fils, tous du même lit. Lorsqu'ils furent assez grands, les sept princes aimaient bien s'amuser et faire des sorties qui coûtaient parfois très cher. Le roi n'aprouvait pas la conduite de ses garçons et il trouvait qu'ils lui prenaient beaucoup d'argent.

Un jour, l'aîné confia à son père son intention de se marier et de quitter la maison familiale afin d'alléger le fardeau de la charge paternelle. Mais le roi n'accepta pas entièrement ses projets: « Non, mon garçon. J'approuve ton intention de te marier, vous avez d'ailleurs tous l'âge de vous établir mais je vais poser mes conditions. Je veux que vous épousiez sept princesses qui soient du même lit, comme vous autres.

— Ah! ce sera difficile! Il faudra faire beaucoup de recherches, aller dans des pays éloignés. Et nous ne sommes même pas certains de réussir.

— Vous ne pourrez pas vous marier sans remplir cette condition, d'insister le roi; c'est un absolu pour moi.

— Si vous voulez que nous trouvions sept princesses du même lit, il est indispensable que vous nous prépariez un bateau. Nos recherches nous conduiront dans des pays étrangers que nous ne connaissons pas.

— Foi de roi que je suis, vous aurez le bateau avec tout ce que vous demandez! »

Les désirs d'un roi sont toujours des ordres. En un rien de temps, le bateau est gréé, prêt à partir. Au jour prévu pour le départ, le roi vient au port faire ses adieux à ses fils.

« J'ai une dernière volonté à vous communiquer leur dit-il. Je voudrais que Georges, votre cadet, soit le commandant du navire. Il organisera le voyage. Suivez ses ordres fidèlement, et obéissez à ses décisions. »

Les six frères se résignent à être sous les ordres du plus jeune. On lève l'ancre et le bateau gagne le large. Six ou sept mois s'écoulent, le navire poursuit toujours sa route en haute mer. Un beau matin, le prince Georges aperçoit au loin la terre. Il est en face d'une baie qui semble s'avancer profondément à l'intérieur du pays.

Le prince ordonne au capitaine de pénétrer avec son bateau dans cette baie, aussi loin que la profondeur de l'eau le permet. Il explique ensuite ses intentions: « Je vais me faire conduire à terre pendant que les autres attendront ici. Ne partez pas tant que je ne serai pas de retour. J'irai explorer cette pointe de terre; peut-être y trouverai-je quelque chose d'intéressant. »

On met une chaloupe à la mer et un matelot conduit le prince Georges au rivage. « Tu reviendras me prendre à mon retour, dit-il au matelot. On aperçoit la plage, du bateau; tu pourras me voir. »

Le prince n'a pas aussitôt fait quelques pas en forêt qu'il tombe sur un chemin battu. « Bonguienne! s'exclame-t-il, ce coin est habité! Une telle route a certainement été tracée par des hommes; des bêtes sauvages n'auraient pu faire ce travail. Il s'engage dans le chemin et arrive bientôt à une clairière. À son grand étonnement il voit un cheval portant au cou une chaîne en or, fermée par un cadenas qui le retient sur place. L'animal est étendu sur le flanc, à bout de forces. Tout est rasé autour de lui, il a mangé jusqu'à la racine de l'herbe qui était à sa portée. Convaincu que le cheval se meurt de faim, notre ami arrache un peu d'herbe pour le faire manger et il lui donne de l'eau qu'il va puiser dans un vieux seau trouvé dans les environs. Le cheval reprend rapidement des forces; il se tourne vers son sauveur et lui dit: « Bonjour, prince Georges. »

— Un cheval qui parle? constate le jeune homme stupéfait.

— Mais pourquoi pas? de répondre le cheval.

— Que s'est-il passé pour qu'on t'ait attaché et qu'on t'ait abandonné ici?

— Je te donnerai les raisons plus tard, ne crains rien, tu connaîtras mon histoire, un beau jour. »

Le prince n'insiste pas. Comme il se fait tard, il décide de passer la nuit à cet endroit. Entretemps, il en profite pour bien soigner le cheval. Le lendemain matin, la bête s'informe auprès du prince du motif de son séjour dans ce pays perdu. Ce dernier lui révèle la condition posée par son père pour le mariage de ses fils et les recherches entreprises pour trouver sept princesses du même lit. « Ah! s'exclame le cheval au prince, tu es tombé sur la bonne piste.

— Oui? Je suis très heureux de le savoir! Mais où sont les princesses? Et comment ferais-je pour les ramener avec moi?

— Ne t'inquiète pas! Je vais t'expliquer les démarches à entreprendre. Tu trouveras sûrement ce que tu cherches. À sept heures exactement, tu partiras d'ici. Tu parcourras quelques arpents dans la forêt et tu verras un château, au milieu d'un champ. À sept heures et quart précises, tu entreras dans le château et tu apercevras les sept princesses qui t'attendront dans le hall. Écoute bien ce qui suit! Tu devras les faire danser, les faire tourner toutes les sept, chacune à leur tour. Puis, tu devras les quitter et revenir ici sans tarder. Ne reste pas là plus longtemps, car tu y laisserais ta vie. »

Le lendemain matin, à l'heure fixée, le prince arrive en vue du château. Il s'approche subrepticement et, à sept heures et quart pile, suivant les consignes qu'il a reçues, il pénètre dans le vestibule. Toutes alignées, les sept princesses l'attendent. Il s'empare de la plus jeune et il se met à la faire tourner; il prend ensuite la deuxième et il les passe toutes jusqu'à la septième... comme il regagne la sortie, l'une des princesses s'agrippe à son

manteau; il doit l'arracher de lui pour parvenir à s'enfuir. Lorsqu'il retrouve le cheval, celui-ci lui dit: « Ah! je sais que tu as failli te faire prendre; tu aurais pu y rester!

— Oui, en effet! J'ai dû en mettre un sacré coup pour m'échapper!

— Ce n'est rien, en comparaison des visites à venir. Il faut que tu te rendes au château sept jours d'affilée, et qu'à chaque fois tu fasses danser chacune des princesses. Il te sera de plus en plus difficile de repartir! Tu verras! »

Le lendemain matin donc, le prince retourne au château et accroche à son bras toutes les princesses à tour de rôle, de la cadette jusqu'à l'aînée. Comme il s'apprête à sortir, elles lui arrachent une bonne moitié de la chevelure. Il parvient tout de même à s'échapper et à rejoindre le cheval. « Ah! constate la bête, tu y as laissé des poils!

— Regarde-moi la tête, se plaint le prince; les princesses ne m'ont pas épargné!

— Ce n'est rien, ne désespère pas. Si tu veux les sept princesses du même lit, il ne faut pas te décourager. »

Les jours passent. Le prince a déjà rendu six visites au château. La dernière journée, après avoir obéi au même rituel, il s'apprête à s'enfuir à toutes jambes lorsque les princesses l'interpellent: « Arrête, prince Georges, arrête! N'aie pas peur, le danger est maintenant écarté. Nous allons te suivre là où tu voudras. »

Celui-ci se laisse convaincre. Les princesses le conduisent dans une autre pièce et elles lui offrent des vêtements dignes de son rang. Naturellement, les siens étaient en lambeaux, après une telle semaine; ce qui restait lui tenait tout juste sur le dos.

Le prince Georges rejoint ensuite son cheval toujours retenu au bord de la mer. Il le retrouve couché par terre, à deux doigts de la mort. Le prince s'empresse de le soigner afin de lui redonner des forces. Une fois sur pieds, la bête met le prince en garde: « Maintenant, prince Georges, si tu pars avec les princesses, méfie-toi! Tes frères te trahiront. Ils vont embarquer les princesses dans la chaloupe et comme celle-ci ne peut contenir que deux personnes[1] et qu'il y aura déjà le matelot, on devra faire le trajet sept fois pour tes amis et une huitième pour toi. Mais on ne fera pas le huitième voyage, car tes frères décideront de te laisser en arrière. De toute façon, si tu as des ennuis, reviens me voir. »

Le prince Georges accompagné des princesses regagne le rivage de la mer. Il signale sa présence aux passagers du bateau et quelques instants plus tard, il voit le matelot mettre une chaloupe à l'eau et se diriger vers lui. Le prince et le matelot conviennent de transporter les princesses une à une car l'embarcation ne peut contenir que deux personnes.

Les choses se passent comme prévues. La chaloupe revient pour la septième fois. La dernière princesse offre de céder sa place au jeune prince; mais celui-ci proteste. « Je veux que vous embarquiez tout d'abord, annonce la princesse.

1. Pour respecter la logique du conte, nous avons préféré ne faire mention que d'une barque qui contiendrait deux passagers. La présence du frère aîné dans une embarcation à trois ne nous semble pas être justifiée par le conteur.

— Non! On me prendra au dernier voyage. On ne peut laisser une princesse toute seule sur la rive. Qui peut savoir quelle bête sauvage pourrait vous attaquer. Dans un tel cas, un homme peut se défendre plus facilement qu'une femme. »

La septième princesse monte dans l'embarcation pour rejoindre ses sœurs. Quelques instants plus tard, le bateau, chargé de sa précieuse cargaison, fait voile vers la haute mer en oubliant le prince Georges sur le rivage. Désemparé, notre ami éclate en sanglots; puis, épuisé par le chagrin, il finit par s'endormir. Au bout de cinq ou six heures, l'inquiétude le réveille. En réfléchissant, il se souvient tout à coup de son cheval. Au pas de course, il se dirige vers lui. La bête, à bout de forces, gît sur le sol. Le prince s'empresse de lui donner un peu d'herbe et de lui apporter de l'eau. Quelques instants plus tard, le cheval, qui a repris vie, s'adresse à son ami: « Tu es dans le pétrin, n'est-ce pas? Mes prédictions se sont avérées exactes.

— Oui, en effet. Mes frères m'ont joué un vilain tour. Si je revois un jour le château de mon père, ils me paieront cher leur trahison!

— Ne t'inquiète pas, dit le cheval, toi aussi tu reviendras chez toi; même si le chemin de retour est long, il te conduira à bon port. »

Ces encouragements ne pouvaient résoudre les difficultés immédiates: il fallait trouver de la nourriture. Si d'un côté le prince pouvait arracher de l'herbe et faire manger la bête, il était lui-même sans provisions puisqu'on l'avait abandonné à son sort. Le cheval lui rappelle sa situation précaire: « Tu vas mourir, tu n'as rien à manger!

— Je suis à la merci de la Providence, je ne peux rien y changer.

— Écoute, prince Georges, réplique le cheval, rends-toi au château où demeuraient les princesses. Tu verras deux fils qui pendent à un mur: ils donnent accès à une porte secrète. Lorsque tu auras franchi la porte, tu te trouveras dans une grande salle; tu apercevras un banc-lit qui dissimule un coffre. Tu soulèveras le couvercle et tu regarderas à l'intérieur. Tu jetteras un coup d'œil sur la tablette, dans un coin de la pièce, tu y verras trois boules en or que tu rapporteras ici. Tu remarqueras, tout près, un coffret qui contient une clef. Ne manque pas non plus la petite table sur laquelle on aura disposé de quoi boire et manger en quantité. Fais ce que je te dis et tu pourras te rassasier. »

Le prince se rend donc au château. Il doit examiner avec soin les murs avant de trouver les deux fils que lui avait décrits le cheval. « Voilà certainement la porte », pense le prince Georges.

Il essaie de pousser sur les murs, rien! Aucun déclic ne se produit. Il pousse encore, distribue quelques coups de pied au hasard et finalement... ça y est! Une porte cède!

Une fois à l'intérieur de la pièce, il trouva les choses toutes disposées comme lui avait annoncé le cheval: un pain, un rôti de lard, et une bouteille de vin sur une table; dans un coin, un banc-lit. Ce dernier l'intéressait cependant beaucoup moins que la nourriture. Il s'attabla et prit un bon repas. Une fois repu, il se dirigea vers le fameux divan pour s'y reposer. Il s'endormit aussitôt et ce n'est que le lendemain matin vers dix heures qu'il rouvrit un œil. « Bonguienne s'exclama-t-il, il faut que je m'occupe de mon cheval! »

Aussitôt dit, aussitôt fait. « As-tu trouvé ce que tu désirais? lui demande l'animal.

— Oui, oui, de répondre le prince.

— As-tu rapporté ce que tu as trouvé?

— Non, j'ai tout laissé au château!

— J'aurais dû te prévenir. Il faut que tu ramènes aussi la nourriture. Retourne là-bas et n'oublie pas de soulever le siège du banc-lit pour voir ce qu'il contient. »

Le prince retourna sur ses pas. Il releva le couvercle et découvrit une princesse qui dormait dans le coffre. Curieux, le prince la secoua, l'invita à le suivre, la pinça même un peu afin de la réveiller. Rien à faire! Elle ne bougeait pas un cheveu; une vraie morte! « Pourtant, réfléchit le prince, si elle était morte, elle ne respirerait pas ainsi. De toute façon, si je ne peux l'embrasser lorsqu'elle est éveillée, je vais le faire pendant qu'elle dort. »

Ainsi fut fait. Il s'empara ensuite des provisions qu'il avait entamées et il retourna auprès du cheval en emportant également les trois boules d'or et le coffret qui contenait la clef. « Et puis, as-tu ramené tout ce que je t'avais dit? demande l'animal.

— Oui, j'ai tout ici, avec moi.

— Essaie d'ouvrir le cadenas qui me retient prisonnier, avec cette clef que tu ramènes. »

Le prince s'exécute et réussit à libérer l'animal. Le voilà parti, la queue sur le dos, dans une course effrénée! Le cheval disparaît dans les bois. Le prince se retrouve en peine, désespéré par ce départ inattendu. Sans son fidèle compagnon, qu'allait-il devenir? Mais la bête ne voulait faire qu'un peu d'exercice. Elle revient vers lui: « Tu as eu la frousse, n'est-ce pas? Tu étais inquiet?

— Ne m'en parle pas! J'ai failli en mourir!

— Aie confiance. Nous nous arrangerons très bien tous les deux. Maintenant que nous avons suffisamment de nourriture, que je peux me nourrir moi-même et que tu as ce qu'il te faut, nous allons nous reposer un peu ici avant d'entreprendre le voyage de retour. »

Quelques jours plus tard, après une bonne cure de repos et de tranquillité, le cheval propose de partir. Le prince n'est pas d'accord, il veut tout d'abord rendre une dernière visite au château, afin de voir dans quel état se trouve la princesse. Peut-être est-elle maintenant sortie de son sommeil? Après avoir promis de ne pas rester plus de dix minutes, le prince Georges reprend la route du château. Parvenu à la fameuse chambre, il écrit quelques mots sur un bout de papier, son nom et la date exacte où il a été dans cette pièce. Si jamais la princesse vient à se réveiller et veut partir à sa recherche, il aura pris toutes les dispositions pour lui faciliter le long trajet que cette démarche implique. Il cache

ensuite le message derrière un miroir[2]. Satisfait, il quitte le château et accepte de partir avec son cheval.

Vers la tombée de la nuit, ils arrivent chez un roi[3]. Celui-ci prépare un grand bal. Une fois que le prince s'est présenté, le roi lui demande de jeter un coup d'œil sur la table afin de s'assurer que tout est complet. Celui-ci accepte et examine la table attentivement. « Je crois, Sire mon roi, qu'il faudrait du pain, fait remarquer le visiteur.

— Du pain? qu'est-ce que c'est que ça? Je n'ai jamais entendu prononcer ce mot! »

En effet, les gens de ce pays n'avaient jamais entendu parler de pain et n'en avaient jamais mangé non plus. « Tenez, Sire, j'ai justement une miche avec moi. Je peux vous en faire goûter. »

Le prince va quérir son pain, en coupe une tranche qu'il offre au roi. « Goûtez-y. Vous allez découvrir un nouvel aliment. »

Le roi s'exécute. Ce faisant, il se rend compte que c'est un pain magique qui ne diminue pas. On peut couper autant de morceaux qu'on veut et le pain garde toujours la même dimension.

« Combien veux-tu avoir pour ce pain?

— Ah! Sire mon roi, je ne vous le vends pas! s'exclame le prince. Je vais vous le donner, mais à une condition.

— Laquelle?

— Si jamais quelqu'un vient à passer par ici et qu'il me cherche, vous devrez satisfaire à toutes ses demandes.

— Entendu! Je lui accorderai tout ce qu'il voudra. Que ce soit un homme ou une femme, ses désirs seront exaucés. »

Ce voyage se poursuit le lendemain. Au début de la soirée, le prince demande l'hospitalité à un deuxième roi. La même scène se répète. Le roi prie son visiteur de vérifier l'ordonnance de la table. Cette fois, le prince souligne l'absence du lard.

« Du lard? qu'est-ce que tu appelles du lard? s'informa le roi. Dans ce pays, en effet on ne connaissait pas le lard.

— J'ai ici un rôti, je vais vous le faire goûter. Vous m'en donnerez des nouvelles! »

Le roi goûte et trouve la viande excellente. Et le rôti possédait la même possibilité de renouvellement que le pain de la veille.

---

2. Ce détail est rapporté plus tard par le conteur.
3. Le conteur a omis de parler ici des trois rois que visite son héros. Il n'en fait mention qu'au moment où la princesse suit les traces du prince Georges afin de le retrouver.

« Écoutez donc, beau prince, combien voulez-vous pour votre rôti de lard? s'enquiert le roi.

— Je ne vous demande pas d'argent, Sire. Je vous laisserai le rôti à la condition que vous exauciez le vœu de l'hôte de passage qui sera à ma recherche.

— Foi de roi que je suis, dit-il, c'est promis! À cette condition, je prends le rôti. »

Après une bonne nuit de sommeil, le cheval et son cavalier poursuivent leur route jusqu'au château d'un autre roi. En arrivant là-bas, ils voient que celui-ci a aussi organisé un souper. La même demande est adressée au prince qui effectue encore l'examen de la table... le prince Georges échange la bouteille de vin magique contre la promesse que lui fait le roi de prêter son assistance à celui ou à celle qui viendra au château s'enquérir du prince.

Le lendemain, une nouvelle étape du voyage commence: il faut traverser la mer. Après avoir suivi le bord du rivage, le cheval indique à son compagnon l'endroit de passage. « Comment franchir la mer? Nous allons sûrement nous noyer! Il n'y a aucune terre à l'horizon, on ne voit que le ciel et la mer à perte de vue!

— Nous allons y arriver quand même! As-tu conservé tes petites boules d'or?

— Oui, oui, elles sont dans ma poche de chemise, ici.

— Attention! Ne les perds surtout pas! »

Le prince monta sur le cheval qui se jeta à l'eau et commença à nager. Il fendait l'eau tellement vite qu'il déplaçait autant d'eau qu'un bateau lancé à soixante-dix kilomètres à l'heure! Au milieu de l'après-midi, vers trois heures, le rythme du cheval commença à faiblir quelque peu. « Est-ce que tu te rends compte, prince Georges, que je suis en perte de vitesse?

— En effet, constate celui-ci, tu ralentis. »

Le cheval lui ordonna alors de lancer une petite boule d'or par-dessus son épaule. Aussitôt, une belle île verte apparut. L'herbe y était longue et très invitante pour la monture.

« Regarde, prince Georges, j'ai là de quoi me bien nourrir. Quant à toi, tu souffriras certainement de la faim.

— Je m'arrangerai, répond le prince; j'endurerai ce qu'il faudra.

— Mais non, mon prince! Laisse-moi tout ce qui t'appartient et parcours l'île. Tu verras bientôt un château où tu iras frapper. La princesse qui l'habite t'offrira l'hospitalité pour la nuit. Accepte d'y manger et d'y dormir. Tu diras à la demoiselle que ce n'est que pour une nuit, que tu dois poursuivre ton chemin le lendemain. Il faut que tu sois de retour ici à huit heures précises. Pendant la soirée, elle t'offrira quelque cadeau en souvenir de ton passage chez elle. Ne prends rien! Attention! car si tu acceptes quoi que ce soit, nous mourrons sur cette île, tous les deux. Méfie-toi! »

Le prince se rend à l'endroit désigné. Il y découvre un petit château qui semble très accueillant. Il frappe à la porte et il voit une jeune fille venir à lui. « Bonjour, beau prince!

— Bonjour, belle princesse! Vous serait-il possible de m'héberger pour la nuit?

— Sans doute! Nous avons plus de lits qu'il n'en faut; vous serez très bien ici avec nous. »

— Au cours de la soirée, la princesse interroge son invité sur son voyage, sa destination. Le prince se garde bien de lui donner des renseignements. La conversation se poursuit: « Beau prince, dit la princesse, vu que tu me quittes à l'aube demain, je voudrais te laisser tout de suite un souvenir de ton passage au château. Ainsi, tu te souviendras de moi si jamais tes pas te conduisent à nouveau sur cette île.

— Ah, non, belle princesse! J'ai promis de ne rien accepter, je ne prends aucun souvenir.

— Prenez cette bague-ci, ou celle-là, toute en or, ou encore...

— Non! C'est impossible. J'ai promis de ne recevoir aucun souvenir de mon voyage, et d'opposer un refus à toutes les personnes que je rencontrerais. »

Le prince regarde l'heure: minuit! « Si je veux me reposer un peu, belle princesse, il faut que j'aille me coucher tout de suite. Je dois partir à sept heures demain matin. »

La nuit passe rapidement. La princesse réveille son invité de bonne heure le matin afin de lui offrir à déjeûner. Le repas terminé, le prince se rend compte de l'heure: déjà huit heures moins le quart! Il annonce son départ à la princesse. Celle-ci essaie encore par tous les moyens de lui offrir un cadeau mais sans succès. Les minutes s'écoulent rapidement, huit heures moins cinq! Le prince s'arrache à la princesse. Pressé par le temps, il traverse l'île au pas de course. Son cheval le voit venir. « Dépêche-toi! Vite! Vite! »

Le prince redouble d'efforts. Il parvient à sauter sur le dos du cheval et à plonger à la mer avec sa monture. À cet instant précis, l'île se désagrège complètement derrière eux!

« Tu vois, si tu t'étais attardé une minute de plus, nous y aurions laissé notre peau! Regarde, il ne reste rien de l'île.

— Câline! s'exclame le prince, nous nous sommes éloignés à temps!

— En effet, tout juste à temps! »

Toute la journée, ils doivent nager. Vers quatre heures, le cheval donne quelques signes d'épuisement.

« Tu ralentis, observe le prince, tu ralentis même beaucoup.

— Il faut utiliser une deuxième boule d'or. Lance-la derrière toi. »

Le prince obéit. Et il se produit le même phénomène que la veille: une île verdoyante apparaît devant eux. L'herbe y est à sa pleine longueur, il y a de quoi nourrir grassement

plusieurs chevaux. « Regarde, prince Georges, j'ai de la nourriture en quantité. Quant à toi, tu devras parcourir l'île pour en trouver. Tu verras quelque part, un château et une belle princesse. Celle-ci t'offrira l'hospitalité pour la nuit. Sois de retour à huit heures précises, demain matin. Tu peux arriver avant l'heure si tu veux, mais sois certain de ne pas dépasser huit heures d'une seconde. Souviens-toi également de ne pas accepter de souvenir de cette princesse. Elle t'en offrira sûrement mais ne prends rien, sinon tu le regretteras amèrement. »

Le prince suit les indications reçues. Il se présente au château, un vrai modèle d'architecture. Il frappe. La princesse l'accueille à la porte. « Bonjour, prince Georges!

— Bonjour, belle princesse! Pourriez-vous m'accorder l'hospitalité pour la nuit?

— Sans doute, beau prince, nous avons ici tout ce qu'il faut! »

On passe au salon où la conversation s'engage. « Dites donc, beau prince, de quel pays venez-vous?

— Je viens de loin, de très loin. Même si je vous l'expliquais, vous ne pourriez pas vous situer, vous ne connaissez pas ce pays. »

Un peu plus tard, la princesse tente une nouvelle manœuvre. « Puisque vous partez de si bonne heure, je vais en profiter pour vous laisser tout de suite un petit souvenir. Si jamais vous revenez dans les parages, vous pourrez nous rendre une autre visite.

— Ah non! s'exclame le prince, je ne peux accepter. J'ai promis, lors de mon départ, de ne ramener aucun cadeau.

— Je ne comprends... mais personne ne le saura; gardez ce secret entre nous.

— Non, non! Merci quand même, mais je dois refuser. Reprenez votre cadeau. »

Les heures passent. Le prince se rend compte qu'il est déjà minuit. « Excusez-moi, belle princesse, je dois me retirer pour la nuit. Le matin vient vite et je dois partir du château au plus tard à huit heures moins le quart.

— Je vous réveillerai assez tôt. N'ayez aucune crainte! »

Le prince la quitte sur ces mots. Le lendemain vers sept heures, il se lève et il va retrouver la princesse. Celle-ci avait déjà préparé le déjeûner. Pendant le repas, elle renouvelle son offre : « Acceptez ce joli collier, il est en or massif. Rapportez-le chez vous; les gens là-bas n'en ont sûrement jamais vu de semblable. Je vous le donne.

— Non, non, non, belle princesse, gardez-le! Je vous remercie, mais je dois partir. »

Le prince réalise qu'il ne lui reste que cinq minutes. Il s'élance au pas de course à travers l'île, encouragé dans ses dernières foulées par son cheval impatient. Au moment où le prince et sa monture se jettent à l'eau, l'île est détruite instantanément! Tout en nageant, le cheval fait remarquer à son cavalier le triste sort qui les attendait si le prince n'avait eu qu'une seule minute de retard. Les heures s'égrènent lentement. Vers cinq heu-

res, alors que la bête donne des signes de fatigue inquiétante, les deux compagnons de route décident d'utiliser leur dernière boule d'or. Ils prennent pied sur l'île qui vient de surgir, conscients de leur situation privilégiée. Avant de se séparer de son compagnon, le cheval répète les recommandations des journées précédentes : n'accepter aucun cadeau, être de retour à huit heures précises... Le prince se dirige vers le château. Il frappe à la porte. « Bonjour, belle princesse ! Pouvez-vous me recevoir pour la nuit ?

— Certainement, beau prince, le château est vaste. »

La soirée se passe à discuter de choses et d'autres, à raconter quelques histoires pour tuer le temps. Minuit arrive avant que la princesse ne décide de clore la conversation. Mais le prince s'excuse auprès de son hôtesse : « Il faut que j'aille me coucher, belle princesse. Je dois me reposer car je veux être en forme pour le long voyage qui m'attend demain. Je compte me lever tôt. Est-ce que vous pourriez me réveiller vers sept heures, ou même six heures et demie. J'aurai le temps de déjeûner et de me préparer à partir.

— Ne craignez rien, beau prince, je m'occuperai de vous ! »

La nuit ne devait pas être longue pour le prince Georges. En effet, la princesse le réveille à cinq heures du matin. Il prend son déjeûner et décide de rejoindre son cheval tout de suite. « Mais non, se récrie la princesse, il est beaucoup trop tôt. Vous n'avez pas à partir avant huit heures, vous pouvez causer encore un peu. Nous avons tellement peu de visiteurs ici que je m'ennuie. Conversons encore quelque temps. »

Elle en profite pour lui apporter un souvenir. « Non, proteste le prince, je ne peux accepter. J'ai promis de ne rien ramener avec moi. »

La princesse ne veut pas admettre le refus de son invité et elle continue à insister. Tout à coup, le prince regarde l'heure et il voit qu'il est huit heures moins quatre. Devant le départ imminent du voyageur, la princesse fait tout pour le retenir et le forcer à être en retard à son rendez-vous. Le prince réussit à s'échapper et il s'élance au pas de course à travers l'île. Il aperçoit son cheval sur le rivage qui se prépare à sauter à l'eau et qui l'interpelle : « Dépêche-toi, prince Georges, dépêche-toi, sinon c'est la mort ! Vite ! »

Le prince saute sur sa monture. Celle-ci n'a que le temps de tremper ses deux pattes avant dans l'eau. Et l'île disparaît... « Ouf ! nous l'avons échappé belle, ce matin, de dire le cheval. Regarde ! Nous aurions été pris comme des rats à cause d'une seule seconde de retard ! »

Cheval et cavalier se retrouvent encore en pleine mer ! Comme la monture a repris des forces au cours de la nuit elle fait une houle qui monte aussi haut que celle d'un bâtiment filant à soixante-dix kilomètres à l'heure. Vers quatre heures de l'après-midi, ils aperçoivent la terre à l'horizon.

« Enfin, prince Georges, nous arrivons !

— Oui, nous arrivons mais tu avances avec beaucoup de difficulté. Tu n'as plus que la tête en dehors de l'eau, et pour ma part, je peux à peine respirer. Dépêche-toi !

— Tu dois m'aider, prince Georges, sinon nous ne parviendrons jamais au rivage. Nous allons nous noyer. »

Le jeune homme tente dans la mesure de ses moyens de se rendre utile; il se sert de ses mains comme rames. Il reste à peine un arpent à franchir avant de toucher terre, mais la bête n'en peut plus. Elle se sent enfoncer. Elle ne peut même plus garder la tête hors de l'eau. Le prince Georges se met à nager, il empoigne le cheval par le cou et le traîne vers la grève. Il vient à bout de tirer la tête de sa monture et de la faire reposer sur la terre ferme.

Il lui faut frictionner l'animal et le soigner pendant plusieurs heures avant de le remettre sur ses pieds. Le lendemain dans la matinée, le cheval met le prince au courant de la suite des événements à venir. « Tu vas me quitter, prince Georges, et te rendre chez ton père, le château n'est pas très loin d'ici. Mais ton père est posté sur le balcon avec des longues-vues, il surveille les approches du château afin de te voir revenir. À l'instant où il posera les yeux sur toi, il enverra des gardes qui se saisiront de toi et te jetteront dans la fosse aux lions. Vois-tu; lorsque tes frères sont revenus avec les princesses, ils ont menti, ils t'ont calomnié autant qu'ils le pouvaient. C'est pour cette raison, que ton père surveille ton arrivée. Même si l'on te précipite dans la fosse aux lions, n'aie pas peur, les fauves ne te toucheront pas. Tu dois cependant venir me retrouver dès que tu sortiras de la fosse... car tu en sortiras. Ne t'occupe de rien d'autre et reviens auprès de moi. Maintenant tu peux partir. Le sort en est jeté! »

Le prince quitte son compagnon et s'approche discrètement du château, en se faufilant pour échapper à la surveillance de son père. Celui-ci, installé sur le balcon, surveille sans arrêt l'accès de sa demeure. Il aperçoit tout à coup son fils! Aussitôt, deux gardes viennent s'en emparer et l'entraînent dans la fosse aux lions. Le prince, terrifié, croit sa dernière heure venue. Mais non! Les lions lui lèchent les mains et la figure sans montrer aucun signe d'agressivité.

Un vieux soldat, âgé de soixante-dix ou soixante-quinze ans, était chargé de nourrir les fauves quotidiennement. Il vient accomplir sa besogne le matin qui suit l'arrestation du prince. À sa grande surprise, il aperçoit, dans un coin de la fosse, un homme dans lequel il ne reconnaît pas d'abord le fils du roi! Ce dernier fait très bon ménage avec les lions. Le vieux soldat fait mine de rien et continue son ouvrage comme si de rien n'était. Il ne va ainsi des jours suivants. Il continue à nourrir les bêtes et il apporte même quelque nourriture au prince. Il lui arrive parfois de s'esquiver du château pour venir retrouver le prince et lui offrir de quoi manger. Il savait maintenant qui croupissait au fond de la fosse, car le prince avait fini par révéler son identité au gardien.

Entretemps au château de la princesse endormie, les événements avaient suivi leur cours. Un an après que son visiteur l'eut quittée, la belle s'était réveillée et elle avait mis au monde un fils, le plus bel enfant qu'on puisse imaginer. Les jours passaient. Elle s'occupait avec le plus grand soin du bébé qui profitait beaucoup et qui commençait même à se traîner un peu partout dans le château. Il arrivait souvent à l'enfant de demeurer assis par terre et de fixer pendant des heures le miroir derrière lequel était caché le message

du prince. Et il pleurait alors sans arrêt. Sa mère, qui ignorait le geste qu'avait posé le prince, ne comprenait pas le comportement étrange de son fils.

« Peut-être, se dit-elle un jour, qu'il aimerait jouer avec ce miroir. Je vais le lui donner.

En décrochant le cadre, la princesse ne vit pas la lettre du prince tomber par terre. Mais l'enfant ne fit aucun cas du miroir qu'elle lui remit; il se traîna jusqu'à la lettre, la ramassa et cessa aussitôt complètement de pleurer. Sa mère avait continué la besogne qu'elle avait entreprise dans la cuisine. Le fait que son fils soit arrêté de pleurer si vite l'intriguait cependant un peu. Était-ce le miroir qui l'amusait tant? Elle décida d'aller voir. Elle trouva l'enfant en contemplation devant une lettre qu'il tenait à la main. Elle lui enleva la lettre et prit connaissance du message qu'elle contenait. Elle lut que le prince Georges lui avait rendu visite au jour qui était indiqué dans le message et elle apprit que si elle voulait partir à sa recherche, elle n'avait qu'à suivre le chemin qu'il lui indiquerait. Il avait prévu qu'elle pourrait avoir besoin d'aide et il l'avertissait qu'en cours de route les rois qu'elle visiterait lui fourniraient tout ce qu'elle demanderait. La princesse n'hésite pas, elle quitte son château et elle part avec son enfant à la recherche de ce prince mystérieux.

Un soir, elle arrive chez le premier roi qu'avait visité le prince Georges. Elle demande à être hébergée pour la nuit. « Oui, certainement, de répondre le roi. Il y a environ un an, un prince s'est présenté à moi et j'ai reçu en cadeau un pain contre la promesse d'accueillir quiconque viendrait à sa recherche. Je dois accorder à cette personne tout ce qu'elle demandera.

— Je suis cette personne, Sire mon roi. Je souhaiterais passer la nuit ici. Demain matin, vous rassemblerez cinq cents soldats que vous mettrez à ma disposition, en plus d'un carrosse et de quatorze chevaux pour me conduire à destination.

— Foi de roi que je suis, je vais vous accorder ce que vous demandez! »

Le lendemain, après une bonne nuit de sommeil, la princesse, escortée des soldats, poursuit sa route dans le carrosse attelé des quatorze chevaux que le roi lui a donnés. Le soir suivant, elle couche chez le deuxième roi. Elle lui réclame cinq mille soldats, un attelage de chevaux ainsi qu'un carrosse avant de continuer sa route. Quant au troisième roi, il dut lui offrir six mille soldats armés et des chevaux pour sa troupe.

Après une longue route, elle arrive enfin près du château du père du prince Georges. Malgré la fin du jour, elle décide de se faire construire tout de suite un château. Quelque chose de superbe! tout en or! Elle fait ériger deux ponts, l'un en bois, l'autre en cristal qui donnent accès au château. Mais les deux ponts lui serviront aussi à identifier le prince Georges. En effet celui qui se prétendra le père de son enfant devra choisir le pont de cristal pour se rendre au château. Lorsqu'il le traversera, son fils manifestera qu'il l'a reconnu.

Au lever du jour, le roi se lève et aperçoit ce château construit tout près du sien; il voit la forteresse briller comme si elle faisait concurrence au soleil! Il n'en croit pas

ses yeux! Mais il ne reste pas longtemps en admiration car il est distrait par un messager qui lui apporte un ultimatum de la princesse: elle lui accorde vingt-quatre heures pour retrouver le prince Georges. Ce laps de temps écoulé, le château sera démoli et rasé. Il n'en restera plus qu'un tas de pierres. Pris de panique, le roi se met à la recherche d'un homme qui ressemblerait à son fils. Son choix tombe sur un soldat. Celui-ci part à cheval et emprunte le pont de bois... L'enfant ne manifeste pas qu'il l'a reconnu.

La princesse envoie un deuxième messager qui exige du roi qu'il lui délègue le prince lui-même plutôt que le premier venu, et ceci dans le délai prescrit, sinon les menaces seront mises à exécution. Le roi ne peut que répéter son imposture; il croit naturellement que son fils a été dévoré par les lions. Le second soldat emprunte aussi le pont de bois... Mais l'enfant ne dit mot!

La princesse doit envoyer un troisième messager. Il ne reste plus que six heures pour trouver le prince Georges, sinon la plus haute pierre du château deviendra la plus basse! C'est le dernier avertissement!

En désespoir de cause, le roi s'informe à ses sujets: « Aurait-on vu quelque part le prince Georges? » Le vieux soldat qui avait nourri le prince tout ce temps va révéler son secret au château. « Écoutez, Sire mon roi, le prince Georges n'est pas mort! Il est dans la fosse aux lions. C'est moi qui lui ai donné à manger et qui lui ai sauvé la vie. Il serait temps de le sortir de là car il dépérit de jour en jour.

— C'est lui qu'il nous faut, réplique le roi, sinon nous serons tous massacrés. »

Le roi libère son fils sans tarder. Le prince semble avoir oublié la promesse faite à son cheval. Il enfourche une autre monture et se dirige directement vers le pont de cristal qui se change en une gerbe d'étincelles sous les pas du cheval. En le voyant venir, l'enfant, s'écrie: « Regarde, maman, c'est papa qui arrive! Il n'a pas peur de passer sur le pont de cristal, lui! »

Le cavalier se rend à la porte du château et révèle son identité à la princesse. « Je savais qui tu étais, répond-elle, il faut maintenant nous marier sans tarder!

— Oui, belle princesse, nous allons nous marier, je vous l'assure. Mais j'ai une tâche à remplir tout d'abord et j'ai besoin de disposer de quelques jours.

— Je t'accorde trois jours; si le mariage n'a pas eu lieu après ce laps de temps, tu seras mis à mort!

— Je n'exige pas trois jours. Laissez-moi partir et je reviendrai sans tarder. »

Il part aussitôt pour aller rejoindre le cheval qu'il a laissé au bord de la mer. Arrivé sur les lieux, il trouve l'animal par terre, à demi-mort. Il ramasse un vieux récipient et il fait boire la bête. Il lui donne ensuite un peu d'herbe qu'il va cueillir dans les sous-bois. À force de bons soins, le cheval se remet lentement mais il garde rancune à son compagnon d'aventures: « Écoute, prince Georges, tu m'as trahi, tu n'as pas tenu ta promesse. Tu devais me rejoindre dès que tu aurais quitté la fosse aux lions. Il a fallu plusieurs jours pour que tu te souviennes de moi.

du prince. Et il pleurait alors sans arrêt. Sa mère, qui ignorait le geste qu'avait posé le prince, ne comprenait pas le comportement étrange de son fils.

« Peut-être, se dit-elle un jour, qu'il aimerait jouer avec ce miroir. Je vais le lui donner.

En décrochant le cadre, la princesse ne vit pas la lettre du prince tomber par terre. Mais l'enfant ne fit aucun cas du miroir qu'elle lui remit; il se traîna jusqu'à la lettre, la ramassa et cessa aussitôt complètement de pleurer. Sa mère avait continué la besogne qu'elle avait entreprise dans la cuisine. Le fait que son fils soit arrêté de pleurer si vite l'intriguait cependant un peu. Était-ce le miroir qui l'amusait tant? Elle décida d'aller voir. Elle trouva l'enfant en contemplation devant une lettre qu'il tenait à la main. Elle lui enleva la lettre et prit connaissance du message qu'elle contenait. Elle lut que le prince Georges lui avait rendu visite au jour qui était indiqué dans le message et elle apprit que si elle voulait partir à sa recherche, elle n'avait qu'à suivre le chemin qu'il lui indiquerait. Il avait prévu qu'elle pourrait avoir besoin d'aide et il l'avertissait qu'en cours de route les rois qu'elle visiterait lui fourniraient tout ce qu'elle demanderait. La princesse n'hésite pas, elle quitte son château et elle part avec son enfant à la recherche de ce prince mystérieux.

Un soir, elle arrive chez le premier roi qu'avait visité le prince Georges. Elle demande à être hébergée pour la nuit. « Oui, certainement, de répondre le roi. Il y a environ un an, un prince s'est présenté à moi et j'ai reçu en cadeau un pain contre la promesse d'accueillir quiconque viendrait à sa recherche. Je dois accorder à cette personne tout ce qu'elle demandera.

— Je suis cette personne, Sire mon roi. Je souhaiterais passer la nuit ici. Demain matin, vous rassemblerez cinq cents soldats que vous mettrez à ma disposition, en plus d'un carrosse et de quatorze chevaux pour me conduire à destination.

— Foi de roi que je suis, je vais vous accorder ce que vous demandez! »

Le lendemain, après une bonne nuit de sommeil, la princesse, escortée des soldats, poursuit sa route dans le carrosse attelé des quatorze chevaux que le roi lui a donnés. Le soir suivant, elle couche chez le deuxième roi. Elle lui réclame cinq mille soldats, un attelage de chevaux ainsi qu'un carrosse avant de continuer sa route. Quant au troisième roi, il dut lui offrir six mille soldats armés et des chevaux pour sa troupe.

Après une longue route, elle arrive enfin près du château du père du prince Georges. Malgré la fin du jour, elle décide de se faire construire tout de suite un château. Quelque chose de superbe! tout en or! Elle fait ériger deux ponts, l'un en bois, l'autre en cristal qui donnent accès au château. Mais les deux ponts lui serviront aussi à identifier le prince Georges. En effet celui qui se prétendra le père de son enfant devra choisir le pont de cristal pour se rendre au château. Lorsqu'il le traversera, son fils manifestera qu'il l'a reconnu.

Au lever du jour, le roi se lève et aperçoit ce château construit tout près du sien; il voit la forteresse briller comme si elle faisait concurrence au soleil! Il n'en croit pas

ses yeux! Mais il ne reste pas longtemps en admiration car il est distrait par un messager qui lui apporte un ultimatum de la princesse: elle lui accorde vingt-quatre heures pour retrouver le prince Georges. Ce laps de temps écoulé, le château sera démoli et rasé. Il n'en restera plus qu'un tas de pierres. Pris de panique, le roi se met à la recherche d'un homme qui ressemblerait à son fils. Son choix tombe sur un soldat. Celui-ci part à cheval et emprunte le pont de bois... L'enfant ne manifeste pas qu'il l'a reconnu.

La princesse envoie un deuxième messager qui exige du roi qu'il lui délègue le prince lui-même plutôt que le premier venu, et ceci dans le délai prescrit, sinon les menaces seront mises à exécution. Le roi ne peut que répéter son imposture; il croit naturellement que son fils a été dévoré par les lions. Le second soldat emprunte aussi le pont de bois... Mais l'enfant ne dit mot!

La princesse doit envoyer un troisième messager. Il ne reste plus que six heures pour trouver le prince Georges, sinon la plus haute pierre du château deviendra la plus basse! C'est le dernier avertissement!

En désespoir de cause, le roi s'informe à ses sujets: « Aurait-on vu quelque part le prince Georges? » Le vieux soldat qui avait nourri le prince tout ce temps va révéler son secret au château. « Écoutez, Sire mon roi, le prince Georges n'est pas mort! Il est dans la fosse aux lions. C'est moi qui lui ai donné à manger et qui lui ai sauvé la vie. Il serait temps de le sortir de là car il dépérit de jour en jour.

— C'est lui qu'il nous faut, réplique le roi, sinon nous serons tous massacrés. »

Le roi libère son fils sans tarder. Le prince semble avoir oublié la promesse faite à son cheval. Il enfourche une autre monture et se dirige directement vers le pont de cristal qui se change en une gerbe d'étincelles sous les pas du cheval. En le voyant venir, l'enfant, s'écrie: « Regarde, maman, c'est papa qui arrive! Il n'a pas peur de passer sur le pont de cristal, lui! »

Le cavalier se rend à la porte du château et révèle son identité à la princesse. « Je savais qui tu étais, répond-elle, il faut maintenant nous marier sans tarder!

— Oui, belle princesse, nous allons nous marier, je vous l'assure. Mais j'ai une tâche à remplir tout d'abord et j'ai besoin de disposer de quelques jours.

— Je t'accorde trois jours; si le mariage n'a pas eu lieu après ce laps de temps, tu seras mis à mort!

— Je n'exige pas trois jours. Laissez-moi partir et je reviendrai sans tarder. »

Il part aussitôt pour aller rejoindre le cheval qu'il a laissé au bord de la mer. Arrivé sur les lieux, il trouve l'animal par terre, à demi-mort. Il ramasse un vieux récipient et il fait boire la bête. Il lui donne ensuite un peu d'herbe qu'il va cueillir dans les sous-bois. À force de bons soins, le cheval se remet lentement mais il garde rancune à son compagnon d'aventures: « Écoute, prince Georges, tu m'as trahi, tu n'as pas tenu ta promesse. Tu devais me rejoindre dès que tu aurais quitté la fosse aux lions. Il a fallu plusieurs jours pour que tu te souviennes de moi.

— Malheureusement, j'ai eu des ennuis, mon petit cheval, et je n'ai pu venir plus tôt.

— Il ne te reste qu'une chose à faire, maintenant. Creuse un trou au pied de cet arbre-ci et tu y trouveras un sabre. » Le prince obéit.

— Maintenant, prince Georges, sers-toi du sabre pour me couper la tête! Ensuite, retourne-toi et va-t'en!

— Je ne peux pas faire ça! Je ne peux pas tuer celui qui m'a sauvé la vie, celui qui m'a aidé à traverser la mer! J'en suis incapable!

— Si tu n'obéis pas, c'est moi qui te couperai la tête! »

Devant cette menace, le prince se résigne. Il ramasse le sabre et frappe son compagnon! Il se retourne ensuite, décidé à quitter les lieux. Tout à coup, il sent quelqu'un le tirer pas derrière. Georges fait volte-face et il aperçoit un homme complètement nu: « D'où viens-tu, toi? Tu m'as sans doute vu tuer mon cheval?

— Bien sûr! Car le cheval, eh bien, c'était moi! La princesse que tu as vu tout à l'heure, c'est ma sœur! Elle, tu l'épouseras et, moi, je prendrai la plus jeune des sept princesses du même lit. Il faut tout d'abord que je m'habille. Rends-toi en ville et rapporte-moi des vêtements. Nous irons ensuite chez ma sœur afin de préparer nos mariages. »

Tout se déroule comme prévu. Les deux princes se rendent chez la princesse. Ils préparent leurs mariages. La noce a lieu. Tout le monde est invité, rien n'y manque. Quant à moi, je suis allé demander aux princes de me donner du travail. Vous savez ce qu'ils m'ont dit? « Va-t'en! Va raconter cette histoire à d'autres! »

LES SEPT FRÈRES DU MÊME LIT

Conte enregistré le 13 novembre 1958, à Cache Bay, Ontario, chez Georges Prud'homme (60 ans) qui l'avait appris vers 1918, dans les chantiers, d'un travailleur de la région de Montréal.

Enregistrement no 1251. Contes-types 531 et 550 entremêlés: 531 a (cheval qui donne conseils), 550 III b (héros trahi par ses frères); 531 II (trahison), 550 IV (héros abandonnné sur une plage); 531 III (une princesse), 550 V (retrouvailles).

C'ést bon d' vous dire, enn' fois, in roi; ce roi-lâ avait sè' [sept] princ's, tout' du minm' lit, du minm' pére et d' la minm' mére.

Te'jours, après qu'i' on [ont] été assez vieux, lés sè' princ's, lâ, ça commençè' à sortir[1], p'is ça faisait dés gross's dépens's, p'is le roi eumait pas b'en b'en çâ: ça coûtait b'en cher, et p'is...

Te'jours', i' y en â in, le plus vieux, i' s'ést mi' à dire à son pére, i' dit: «J' cré's b'en, i' dit, puisque vous trouvez qu'on fait trop dés gross's dépens's pour vous, i' dit, m'âs m' trouvé' à m' marguier [marier], p'i' i' dit, m'en vâs m'en aller d' icitt'! Le roi dit non! Pas su' c' condition-lâ, i' dit, mon garçon. I' dit, j' veux qu' v's vous marguiez tout's lés sept! I' dit, vous ête' assez vieux pour vous marguier tout's lés sept, mé', i' dit, sous condition qu' vous allez vous trouver chequin enn' princess', sè' [sept] princess's du minm' lit', pareil comm' vous aut's. Vous ê's sè' princ's du minm' lit!

— Ah! i' ont dit, c'ést mal isé [easy][2] à trouver, çâ! I' vâ fo'èr aller dan 'és pays d'en dehors p'is charcher longtemps pour çâ; 'teud b'en qu'on trouverâ jamais, i' dit, sè' princess' du minm' lit'.

— B'en, i' dit, j' veux pâs v's vous marguiez sans çâ, i' dit!

M'âs vous laisser s' marguier su' c' condition-lâ, i' dit!

— B'en, i' ont dit, si v's voulez qu'on s' trouv' sè' [sept] princess's du minm' lit', vous allé' êt' obligé d' nous appareillé' in bâtiment, et p'i' on vâ allé' en dehors dan 'és

---

1. *Sortir*: Se promener, faire des visites, courtiser les filles.
2. *Easy* (angl.): Facile. Mal *easy*: difficile.

pays étrangers qu'on connaît pâs, i' dit, pour asseyé' à trouver lés sè' [sept] princess's du minm' lit'.

— I' dit, foi de roi que j' suis, i' dit, j' vâs vous greyer[3] d'in bâtiment, i' dit, d' la magniér' que vous l' désirez!» i' dit.

Ah! dans l' temps de l' dire... in roi, ça prend pas d' temps... v'lâ in bâtiment paré, te'jours, et p'is paré à partir. Le roi dit: «À c'tte heure, i' dit, devant qu' vous partiez, i' dit, m'en vâs vous d'mander, i' dit, enn' faveur, i' dit. I' dit, l' princ' Georges, i' dit, lâ, c'ést l' plus jeun' de vous aut's, i' dit, vous savez, i' dit. B'en, i' dit, j' veux, i' dit, qu' ça seill [soit] lui qui conduiss' tout', i' dit, qui ronn' [run][4] tout', i' dit, l'affaire, i' dit, durant vot' voyage, i' dit. P'is', i' dit, j' veux pas vous l' trahissez de r'guien; i' dit, j' veux qu' vous suivez sés ord's, i' dit. D' la magniér' qu'i' vous d'mand'ra 'és ord's, j' veux qu' vou' 'és suivez, i' dit!

— Ah! i' ont dit, c'ést correck! On vâ suir' lés ord's qu'i' vâ nous deunner!»

Lés v'lâ partis su' in bâtiment, te'hours, p'is fil'nt su' 'a mer! Ah! faisè' à peu près 'mm' [comme] six sept mois qu'i's marchaient su' 'a mer, te'hours, le princ' Georges se leuve, in matin, p'is le bôt [boat][5] s'en allait su' enn' grand direction pour au larg' tout l' temps. I' aparçoè' enn' bé' [baie] qui rentrait, enn' bé' qui avait d' l'air à rentrer b'en loin, t' sé's b'en, dans l' côté d' la mer.

I' di' au capitaine, i' dit: «Rent' dans c'tte bé'-lâ, i' dit, lâ!» i' dit! I' rent' le bôt [boat] lâ, te'jours, p'i' i' on été aussi loin comme i's pouvè' avec le bôt' dans la bé'.

Rendu lâ, b'en, l' ptit Georges, i' dit: «À c'tte heure, i' dit, n'us [vous] aut's, i' dit, vous allez m'attend'e icitte, i' dit, moé, vous allez me m'né à terr', p'i' i' dit, lâ, vous allez m'attend'e icitte! I' dit, partez pâs d'icitt' tant que je r'viendrai pâs, i' dit! I' dit, j' m'â' allé' 'oèr pour 'oèr si j' pourrais pas trouver queut' chose, i' dit, dans c'tte point'-lâ!» i' dit.

Ah! c' fait qu'i's mouille'[6] enn' chaloup', te'jours, p'i' i' s'en vâ à terre et p'i' i' dit au mat'lot qui l'avè' emm'né lâ, i' dit: «Tu r'viendras me r'qu'ri'[7], i' dit, mecqu' j'arrive, i' dit, lâ; tu vâs m' 'oèr mecqu' j'arrive, i' dit, tu viendras me r'qu'ri' i' dit, lâ,» i' dit!

P'i' i' débarqu', te'jours, p'i' i' arrive à terre', p'i' i' frappe[8] enn' rout' b'en battue. «Bonguienne! i' dit, faut crèr' qu'i' y â du monde écitte, i' dit! Enn' rout' de minme, i' dit, c'ést pâs dés bêt's faroç's qui ont battu çâ. I' dit, ça d' l'air comme enn' rout' que l' monde a'rait battue, i' dit, çâ, écitte!» Pren 'a rout' p'is marche...

---

3. *Greyer* (ou gréer): Pourvoir de, fournir, procurer.
4. *Run* [to] (angl.): Diriger, être responsable de.
5. *Boat* (angl.): Bâtiment, navire.
6. *Mouiller*: Immobiliser un navire, jeter l'ancre; ici, mettre à la mer.
7. *Quérir*: Chercher. *Requérir*: prendre de nouveau.
8. *Frapper*: Découvrir, trouver.

Arriv' dan in d'sert qu'i' y avait, p'i' i' y avè' in ch'fal attaché par le cou, lâ, avec enn' chaîne en or, bârrée au carnâs [cadenas], dans l' cou. Le ch'fal était su' l' côté p'i' i' ajuait [achevait] d' mourir, bonguienne! « Ah! i' dit, pauv' joual, i' dit, i' ést après mourir! » i' dit. Commence à gu'i arracher d' l'harb', te'jou's, p'is l'harb' était mangée tout à l'entour aussi loin comme i' pouvait mangé' au bout' de sa chaîne.

I' commence à gu'i arracher d' l'harb' p'i' i' commence à l' fair' manger. I' s'en vâ, te'jours, su' l' bord d' la mer p'i i' emmèn' d' l'eau avec in vieux vaisseau qu'i' avait trouvé; fait boér' le joual, te'jours. V'lâ l' joual debout'! « Quiens, i' dit, bonjour, princ' Georges!

— I' dit, bonjour! I' dit, tu parles, i' dit, toé? i' dit.

— Ah! le joual dit, oui! Moé, j' parle, i' dit!

— Mé', comment ça s' fait qu' t' és t-écitte, i' dit, attaché par le cou d' minme, i' dit?

— B'en, i' dit, je l' sé's pâs, i' dit; j' te l' dirai plus târd, i' dit, de quoi c'ést qu' ça dépend, i' dit, çâ, i' dit, comment ça l'â arrivé! » i' dit.

Ça fait que, ah! i' soègn le joual comme i' faut te'jours, et p'is pâss' la nuit' avec le joual; comm' de raison, i' avè' arrivé là pas mal târd, p'is pâss' la nuit' a'ec le joual. L' lend'main matin, le joual gu'i dit: « Cou' [écoute] don, i' dit, princ' Georges, i' dit, pourquoi c' que c'ést qu' t' és v'nu écitte, i' dit, toé? » i' dit.

Fait qu'i' gu'i cont' l'affair' que son pére avait sè' [sept] princ's du minm' lit', et p'i' y en avè' in qui voulait s' marguier, d'eux aut's, p'is leu' pére avait pas voulu, sous condition qu'i's trouv'nt sè' [sept] princess's du minm' lit' pour s' marguier tout's lés sept.

Ah! b'en, i' dit, princ' Georges, t' és su' l' bon ch'min icitte, i' dit!

— Oué? Ah! bonguienne! L' princ' Georges était content. Mé', i' dit, comment c' qu'i' faut faire, i' dit, pour a'oèr cés sè' princess's du minm' lit'-lâ?

— Ah! i' dit, soés pâ' inquiète! I' dit, m'âs t'enseigner comme i' faut, i' dit, p'i' i' dit, tu vâ' 'és trouver!

I' dit, à in heur' juss', i' dit, tu vâs partir d'icitte, i' dit, p'is tu vâs fair', te' b'en, i' dit, à p' près, oh! enn' coupeul d'arpents, p'is tu vâ' 'oèr le château, lâ, i' dit, lâ, dan in aut' champ; çâ, i' dit, cés deux champs-lâ sont séparé' écitte, i' dit, p'is tu vâ' 'oèr le château, i' dit, lâ. P'i' à in heure et quârt juss', i' dit, rent'e, i' dit, lâ, p'is tu vâs voèr lés sè' princess's, i' dit, qui vont t'attend' lâ. I' dit, mecqu' tu rent's lâ, i' dit, fais ben attention! Po'gn' la promiére, à aller jusqu'à 'a septièm' lâ. Souign [swing][9]-lés chequin leu' tour, i' dit; p'is lâ, après çâ, i' dit, pâss' la port' p'is viens-t'en au plus vite, i' dit! Ress' pas lâ, parç' qu'i' dit, ta vie ést au bout'! »

9. *Swing* [to] (angl.): Tourner rapidement, faire pivoter en dansant.

Ça fait qu' l' lend'main matin, te'jours, arriv' lâ, p'i' aparçoit l' château. I' r'gârd' l'heure: sept heure' et cinq. «Encôr' dix menute' à moé!» i' dit. I' s'approchait tout l' temps tranquill'ment pour pâ' êt' vu, te'jours. Et p'i' à sept heure' et quârt, i' rent'e. Lés sè' [sept] princess's sontaient [étaient] lâ tout' en ligne, lâ, p'i' i's l'attendaient. I' prend, te'jours, p'is po'gn' la plus jeun' p' i' souign' [swing] c't all'-lâ, [celle-là] p'is souign' l'aut', p'is souign' l'aut' jusqu'à 'a septièm' de minme. I' vient pour passé' 'a porte, i' 'n n-â in [une] qui l' po'gn' par son côt' [coat] i' arrach, son côt' de d'ssus l' dos, mé', file... S'en vâ trouver son joual...

Ah! son joual dit: «Hein! t' âs râsé de t' fair' po'gner, lâ, hein, mon gars, hein! T' âs râsé, hein?

— I' dit, oui, i' dit, j'ai denné in tannant[10] d' coup, i' dit, pou' m' fair' lâcher, i dit, j' te l' dis, i' dit!

— C'ést r'guien, i' dit, çâ, i' dit! Tu 'oèr mecqu' t'arrives, i' dit, à 'a septièm' journée, i' dit. Faut qu' tu a'll's lâ pour sè' [sept] jours, i' dit, p'is lés souigner [to swing] tout' chequin leu' tour de minm pour sè' jours de temps; mé', c'é' 'a dargnièr' journée; i' dit, c'ést lâ qu' tu vâs 'n n-arracher, mon gârs, i' dit! Tu 'oèr!»

L' lend'main, te'jours, pour piqué' au plus court, i' s'en va lâ encôr!, p'is po'gn' la plus jeune encôr' p'is souign' jusqu'à 'a dargniér', p'i' i' vient pour passé' 'a porte, i's l' po'gn'nt par les ch'feux [cheveux], i's gu'i arrach'nt la moitié dés jueux de d'ssu' 'a têt', bon. Ah! b'en, i' vien à bout de s'faire échapper, p'i horâ! su' l' bord de son joual encôre!

«Ah! son joual, i' dit, tu t'és fait pleumé' 'a têt', mon gârs, hein? R'gâr' çâ, lâ; i' dit, ça paraît, i' dit déjà! Mé', i' dit, c'ést r'guien, çâ, i' dit! Décourag'-toé pâs, i' dit! Si tu veu' a'oèr sè' princess's du minm' lit' i' dit, faut pas qu' tu t' décourag's!»

Fait qu' te'jours, pour piqué' au plus court, i' fait çâ pour sè' [sept] jours de fil' de minme! La dargniér' journée qu'i' â été lâ, po'gn' lés fill's, commence à 'és souigner p'is jusqu'à 'a dargniére. Ça fait qu'i' vient pour passé' 'a port', te'jours: «Arrête, i' ont dit, princ' Georges, arrête! Aie pâs pêur, lâ, à c'tte heur', le dangé' ést passé, princ' Georges, arrête!»

Ça fait qu' te'jours, lâ, i's l' prenn'nt p'i' i's l' rent'nt dan chamb'e, lâ, p'i' i's l'habill'nt pareil comme in prince, lâ; comm' de raison, i' était tout' déchiré, la dargniér' journée qu'i' â été lâ, hein! C'était tout' déchiré. I' restait qués'ment p'us d' ling' su' lui! I's l'habill'nt pareil comme in prince. «B'en, i' ont dit, à c'tte heure, on vâ s'en aller, princ' Georges, avec toé!»

Ah! ça fait qu' te'jours, i' pârt pour s'en aller su' l' bord d' la mer, et p'i' arrive à son joual, son joual étè' à terre a'côre', p'i' i' ajuait d' mourir. I' commence à soégner son joual, te'jours, p'i' i' ramèn' son joual encôr' debout'. «B'en, son joual gu'i dit, à

10. *Tannant de*: Énorme, puissant, gros.

c'tte heure, i' dit, prince, i' dit, si tu t'en vâ' avec lés princesse', i' dit fais b'en attention à toé! I' dit, tu vâs t' fair' trahir, i' dit, par tés frér's, i' dit, lâ. Fais b'en attention, i' dit! I' dit, i's von embarquer lés princess's... et lés chaloup's quienn'nt r'guien qu' deux parsonn' à 'a fois. I' dit, çui-lâ, l' mat'lot, qui vâ r'nir lés qu'ri', lâ, i' dit, lâ, p'i' i' y â enn' princess', p'is vâ fo'èr qu'i' fass' si' [six] 'oéyag's, sè' [sept] 'œyage', i' dit, le huitième avec toé pour v'nir te qu'ri', i' dit. P'is l' huitièm' lâ, i's vont t' laisser lâ, toé, p'i' i's vont s'en aller. Mé', i' dit, si tu vien à êt' mal pris, i' dit, tu r'viendras me r''oèr icitt', princ' Georges!»

Ah! comme' de fait'! I' s' ren à 'a mer, te'jours, avec lés princess's. C' fait qu'i' fait sign', te'jours, de v'nir lés qu'ri'. Ça fait qu' le mat'lô' arrive avec in dés princ's, le plus vieux dés princ's, lâ, te'jours, et p'i', ah! i' ont dit, on vâ 'n n-embarquer d'inqu' une à c' cou' écitt' parc' que le bôt [boat], c'ést tout' que c' qu'i' peut porter, t'oâs fois, t'oâs parsonne' à 'a fois.

Ça fait que... B'en, i' dit, on vâ en travarsé' eunne; te'jours, embarque eunn' p'is vâ 'a m'né' au bâtiment, p'i' i's r'vienne' en qu'ri' in n-aut', jusqu'à 'a septièm' de minme. Ça fait qu' lâ, quand c'ést v'nu à la septième, 'a dit: «J' veux, 'a dit, qu' vous embarquez l' princ' Georges le premier, 'a dit, pour l'emm'né' au bâtiment.

— I' ont dit, non! On viendra l' qu'ri' en dargnier, lui. On sé't pas, dés fois, enn' princess' t'ut seul' dans l' boâs d' minme! I' peu' arriver queut' chos' p'is vous po'gner, p'is vous dévorer, p'i'... In homm', b'en, i' y â moins d' danger!»

C' fait qu'i's laiss'nt le princ' Georg's lâ, te'jours, p'i' i's s'en alle' avec la dargniér' princesse, et p'i' i's leuv'nt lés voèl's, p'i' i's s'en all'nt, laiss'nt mon princ' Georg's lâ! Bon, le v'lâ b'en amanché[11], lâ! Le v'lâ parti à pleurer, te'jours, lâ, p'i' à forc' de pleurer, i' s'ést endormi. Ah! i' â été te'jours in cinq six heure' à dormir. Tout d'in coup, i' s' réveill', te'jours, p'i' i' jonglait[12]. «Câline! i' dit, faut qu' j'a'lle 'oèr mon joual!» i' dit. Prend sa cours' p'is s'en vâ trouver son joual.

Son joual étè' à terr', p'i' i' ajuait [achevait] d' mourir encôre. Ah! i' commence à gu'i arracher d' l'harb', te'jours, p'i' à l' fair' boér' pour le faire r'venir. Ah! pas longtem après, son joual ést r'venu: «B'en, i' dit, 'tit prince, t'és mal pris, lâ, hein, i' dit? I' dit, ça a arrivé tel comme j' t'ai dit, hein?

— Ah! i' dit, oui, i' dit, i's m'ont joué in méchant tour, lâ! Si j' peux m' rend' chez nous, i' dit, i's vont payer pour tout, i' dit, eux aut's i' dit!

— Ah! l' p'tit joual, i' dit, soés pâ' inquiète, i' dit, tu vâ' en v'nir à bout! I' dit, mi; tu vâs v'nir à bout de t' rend' cheu' vous, toé 'tou, i' dit! Mé', ça va prend' du temps; mé; tu vâs v'nir à bout de t' rend'e!» i' dit.

---

11. *Amanché* (bien): Terme ironique: dans de beaux draps.
12. *Jongler*: Penser.

Ça fait qu' te'jours, i' reste a'ec son joual, p'i' i' avait p'us r'guien d' quoi manger, lâ, l' princ' Georges: i's sontaient tout' parti' avec lés provisions, p'is tout' et p'is... Ah! i' soègnait son joual, te'jours, avec d' l'harb' p'is d' l'eau en masse[13]. L' joual, i' dit: «Moé, j' su's b'en, icitte, i' dit, princ' Georges, mé', toé, t' âs r'guien d' quoi manger, i' dit. Tu vâs mourir, i' dit, r'guien d' quoi manger d' minme!

— Ah! b'en, i' dit si j' meurs, m'âs mourir à 'a grâc' du bon Guieu, i' dit! J' su's pâ' 'apab' d'édé [aider] à çâ! i' dit.

— Le ch'fal i' dit, au château où c' que t' â' été qu'ri' 'és princess's, i' dit, p'is tu vâ' 'oèr dans l' mur, de minme, i' y â comm' deux fils, lâ; i' dit, çâ c'st enn' port' que gu'y â lâ, i' dit. P'is dans c'tte port'-lâ, i' dit, d' l'aut' bord, i' dit, lâ, i' y â enn' salle, i' dit, p'i' i' y â comme in rabât[14], lâ, qu'i's disaient déjà, dan in rabât; t'sé's b'en, c'ést qués'ment comme in chesterfield, t' sé's b'en; i's préparaient çâ, lâ. R'gârd' lâ, i' dit, ce rabât-lâ, i' dit, p'is r'gâr' dans l' coin su' enn' tablette, i' dit, lâ, i' dit, i' y â t'oâs boule' en or, i' dit, lâ. Prends cés boul's-lâ, i' dit, p'i' i' dit, tu vâ' 'oèr in p'tit coff'e au côté. I' y â enn clé là-d'dans, i' dit, lâ. P'i' i' dit, dans c't appartement-lâ, i' y â enn' p'tit' tab', lâ, p'i' i' dit, i' y â d' quoi boér, lâ, p'i' i' y â d' quoi mangé' en masse. I' dit, vâ-t'en lâ, p'i' i' dit, fais comm' je te dis, lâ, p'i' i' dit, tu vâ' a'oèr de quoi manger p'is d' quoi à boére!» i' dit.

C' fait qu' p'tit princ' pârt p'is s'en vâ, te'jours, p'i' i' commence à r'gârder dans l' mur, pour 'oèr où c' qu'était c'tte port'-lâ. I' pouvait pâ' 'oèr' çâ; r'gârdait partout... tout d'in coup, i' aparçoit comm' deux fils, de minm' dans l' mur. «B'en, i' dit, ça doé' êt' ça, i' dit! Ça doé' êt' la port', çâ, i' dit, qu'i' m'â parlé!» Asseill' à rouvert la port', pas capab'e! Ça s' rouvrait pas! Le v'lâ parti à bûcher là-d'dan 'a coups d' pieds, p'i' asseill' à rouvert la porte... Tout d'in coup, la port' se rouv', bon!

Lâ, i' â rentré; c'tait tel comm' que l' ch'fal gu'i avait dit: tab', de quoi manger; i' y avè' in pain p'i' in routi [rôti], p'i' enn bouteill' su' 'a tab'e. Et p'is le rabât, i' était pâs pressé de r'gârder de quoi c' qu'i' y avait lâ, dans c'te rabât-là.

C' fait qu'i' s' mè' à manger, te'jours, p'i' à boére. Le v'lâ en fêt'[15], te'jours! I' s' couch' su' l' rabât, p'i' i' s'endort, lâ; i' s' réveill' dingue l' lend'main matin târd, lâ, Ah! i' étè' à p' près 'mm' dix heur's l' lend'main, quand i' s'ést réveillé, bonguienne! «B'en, i' dit, faut qu' j'ell' soégner mon joual, te'jours, bon!» i' dit.

I' s' leuv' te'jours, p'i' i' s'en vâ soégner son joual. B'en, son joual dit: «As-tu trouvé de quoi c' que j' t'ai dit?

— I' dit, oui, i' dit, j' l'ai trouvé!

— Mé, i' dit, âs-tu emm'né de quoi c' c'ést qu'é' y avait lâ? As-tu emm'né l' routi p'is l' pain p'is la bouteill' qu'i' y avait lâ?

---

13. *Masse* (en): Beaucoup, en abondance, en bonne quantité.
14. *Rabat*: Coffre ou armoire à remiser les habits ou autres effets.
15. *Fête* (en): Ivre.

— I' dit, non, i' dit, j'ai laissé çâ lâ, i' dit!

— B'en, i' dit, j'ai ô'blié de t' dire, i' dit d'emm'ner le routi p'is l' pain p'i' 'a bouteille avec toé, i' dit! Mé' r'tourne, i' dit, lâ, p'i' i' dit, emmèn' çâ, p'i' i' dit, r'gâr' dans l' rabât, i' dit, pour 'oèr de quoi c' c'ést qu'i' y â dans c'te rabât-là!» i' dit.

I' s'en r'tourn' lâ, te'jours, et p'is r'leuv' le couvert du rabât... Enn' princess' de couchée là d'dans, endormie. Asseille à la réveiller, p'i' i' 'a pinçait partout, p'is: «Réveill'-toé, leuv'-toé, p'is tu vâs t'en v'nir avec moé!» 'A grouillait pâs pâ'-en-tout', pareil comm' si 'a avait z'té morte. «Pourtant, i' dit, 'a ést pas morte, 'a souff'e! Parc' qu'i' dit, si 'a était morte, 'a souffeul'rait pas. B'en, i' dit, câline! i' dit, si j'su's pâ' 'apab' de t'emmbrasser réveillée, i' dit, m'âs t'embrassé' endormie! I' embrass' la bell' princess', te'jours, et p'is po'gn' le pain p'is l' routi p'i' 'a bouteill' p'i' i' s'en vâ trouver l' joual avec lés t'oâs boule' en or et p'is le p'tit coff' qui avait la clé d'dans.

B'en, arrive à son joual...

«B'en, i' dit, as-tu trouvé quoi j' t'ai dit?

— Ah! i' dit, oui, j' l'ai trouvé, i' dit!

— I' dit, asseill' don la clé, i' dit, icitte, i' dit, à mon carnâs [cadenas] pour 'oèr que c'ést qu' ça fait, i' dit, l' carnas qu' j'ai dans l'cou, i' dit, lâ.»

Po'gn' la clé p'i' asseill' dans l' carnâs; ça faisait b'en. Rouv' le carnâs! Le v'lâ le ch'fal louss' [loose][16]. Ah! b'en, v'lâ le ch'fal parti, la queue su' l' dos, p'i' i' prend l' boâs, p'is ça qu'y allait! V'lâ mon princ' Georg's b'en en peine, lui qui avait r'guien qu' son joual pour pâsser l' temps! Mon joual ést parti p'is quoi c' que j' m'en vâs faire, à c'tte heure?»

Son ch'fal s'en vâ faire enn' tournée p'i' i' s'en r'vien à lui: «B'en, i' dit, princ' Georges, i' dit, lâ j' t'ai mi' inquiète, hein, i' dit? Ah! i' dit, parl'-moé z-en pâs, i' dit! J'ai b'en râsé d' mourir de pêur, i' dit!

— B'en, i' dit, soés pâ' inquiète, i' dit; on s'arrang'râ b'en, i' dit, moé p'is toé, princ' Georges, i' dit!

Ça fait qu'i' dit, icitte, à c'tte heure, i' dit, princ' Georges, i' dit, t' âs d' quoi manger, i' dit, à c'tte heur' p'i' i' dit, moé, j' peux manger, i' dit, à v-où c' qu'i' y a d' l'harbe en masse, i' dit. I' dit, on mourra pas d' faim, i' dit! On vâ pâsser que'qu's jour' icitt' p'i' i' dit, après çâ, on vâ s' mett'e en frais d' s'en aller d'icitte, i' dit, moé p'is toé!»

Pâss' qu'qu's jours, te'jours, avec son joual, lâ, dans l' champ, lâ, p'i' i's sontaient b'en, i's s'arrangeaient b'en. Ah! ça fait qu' te'jours, enn journée, in matin, l' p'tit joual, i' dit à princ' Georges, i' dit: «J' cré's b'en, i' dit, aujo'r'hui, i' dit, on vâ prend' parti d' s'en aller!»

16. *Loose* (angl.): Libre, en liberté, dégagé de tout lien.

Mé', r'venon à la princess', lâ, qu'était couchée dans l' rabât, lâ... L' p'tit princ' di' à son joual, i' dit: « Arrête, i' dit, in peu! I' dit, moé, i' dit, faut qu' je r'tourne, i' dit, au château, i' dit. Faut qu' j'a'lle 'oèr ce bell' princess'-lâ si 'a ést réveillée, i' dit.

— Mé', le joual dit: soés pas longtemps, i' dit, princ' Georges, i' dit, parç,' qu'i' dit, faut partir, i' dit, b'en vite, i' dit, d'icitte, i' dit!

— B'en, i' dit, j' s'rai pas longtemps, pas pluss' qu'enn' dizain' de menutes; i' dit, attends-moé! »

Pârt p'is s'en r'tourn' lâ, te'jours, p'i' i' pren in papier p'i' i' écri' enn' nôt' [angl. note] su' l' papier: « In tel prince, enn' telle année qu'i' avè' été lâ, tel quantièm' du mois, tout', p'i' si i's v'naient qu'à allé' à sa r'charch', si 'a v'nait qu'à s' réveiller, à allé' à sa r'rcharch', b'en, que tout étè' arrangé du long du ch'min, i' était pour tout arranger lés conditions du long du ch'min pour qu'alle eill' [ait] tout' de quoi c' qu'a â d' besoin pour êt' en r'charch' du princ' Georges! »

Ah! ça fait qu'i' s'en vâ trouver son joual: « B'en, i' dit, j' cré's b'en i' dit, à c'tte heure, on vâ s'en aller, i' dit!

* remarque

Pren su' l' bord d' la mer te'jours, p'is fil'... Ça fait qu'arrive à enn' plac', le joual di' à princ' Georges, i' dit: « Icitte, i' dit, on vâ travarsé' 'a mer, i' dit.

— Comment, i' dit, travarsé' 'a mer, i' dit, on vâ s'neyer! R'gâr'-moé don çâ, i' dit, on voét pas l'atterrage; i' dit, c'ést r'guien que l' ciel et l'eau qu'ô' 'oét, i' dit!

— Ah! i' dit, on vâ travarser, i' dit! T' âs tés p'tit's boule' en or avec toé, lâ?

— I' dit, oué, j' lés ai, i' dit, dans ma poch' de ch'mise, icitte, i' dit, lâ.

— Fais 'ttention pour pâs lés pard'e! » i' dit.

C' fait qu'i' saute à ch'fal su' l' p'tit joual, te'jours, p'is le v'lâ parti à 'a nâge. Ça fait' enn' houl' qués'ment comme in bâtiment à quarant'-cinq mille' à l'heure, câline! de chaqu' bord du joual. P'is ça gu'y allait! Rendu vers t'oâs heur's d' l'après-médi, l' p'tit joual en pardait, lâ; i' commencè' à en pard', lâ. « 'Cou' don, i' dit, princ' Georges, t'aparçois-tu, i' dit, que j'en perds, i' dit, in peu, i' dit, ça va pas si vite?

— I dit, oui, t'en perds pas mal, i' dit, t'en r'perds pas mal!

— B'en, i' dit, pren enn' de tés p'tit's boule' en or, p'is garroch'-la darguiér' toé! » i' dit.

Pren enn' p'tit boule en or p'i' i' 'a garroch' darguiér' lui. I' r'ssou' enn' belle îl' varte; i'y avait r'guien d' plus beau: l'harbe était longu' de minm' su' l'îl', bonguienne!

---

* Le conteur a déplacé plusieurs épisodes; ils sont rapportés au signe (*) de la page 167.

Ah! ça fait que... Ah! l' p'tit joual dit: « R'gâr', i' dit, princ' Georges, i' dit, moé, j'ai d' quoi mangé' en masse écitte, i' dit, mé' toé, t'as r'guien d' quoi manger, i' dit! Tu vâs pâtir, r'guien d'quoi manger, hein?

— Ah! i' dit, j' viendrai b'en à bout d' toffer [tough][17], i' dit; mon routi, j'ai mon pain p'is ma bouteill'; j' m'arrang'rai b'en avec çâ, i' dit, moé, i' dit!

— Mé', non, i' dit, princ' Georges, i' dit, tu vas tout' laisser çâ écitte avec moé, i' dit, écitt', lâ; p'i' i' dit, c'st enn' princess' qu'i' y â lâ, p'i' i' dit, 'a vâ t'offèr' à coucher. D'mand's-y à couvert, te'jours, pour pâssé' 'a nuit' lâ, p'i' i' dit, tu vas coucher lâ. P'i' i' dit, dans l'courant d' la veillée, 'a vâ vouloèr te denner dés souv'nirs de elle. Tu vâs gu'i' dir', comm' de raison, qu' tu t'en r'tourn's, tu t'en vâs d'main matin, p'i' 'a vâ vouloèr te denner dés souv'nirs de ell' dan 'a nuit'. B'en, i' dit, prends r'guien d'elle! I' dit, fais b'en attention, i' dit! Si tu prends que'qu' chos' de elle, i' dit, ô'ést mort tou' 'és deux su' l'île écitt'! Fais b'en attention! »

I' travars' l'îl', te'jours, p'i' i' aparçoè' in p'tit château, lâ, in beau p'tit château. Arrive, i' cogne à 'a port', te'jours, p'is la princess' vient gu'i rouvrir la porte: « Bonjour, 'a dit, beau prince!

— Ah! i' dit, bonjour, bell' princesse! I' dit, est-c'que j' pourrais t-i' a'oèr à couvèr' écitt' pour à soèr?

— Ah! 'a dit, sans doute, 'a dit, vous êt' capab'e, 'a dit, d' pâssé' 'a nuit' écitte, 'a dit! On â dés li' [lits] en masse, i' dit, p'is vous allé' êt' b'en a'ec n'us aut'e' écitte! »

Ah! ça fait qu' te'jours, durant la veillée, 'a commence à quekcionner l' princ' Georges, d'où c' qu'i' d'venait p'is tout', mé' l' princ' Georges gu'i sifflait pâ' in mot de r'guien. Ça fait qu' 'a dit: « Quiens, 'a dit, devant qu' tu a'll's te coucher, 'a dit, m'as t' deunné' in souv'nir de moé, 'a dit, p'i' 'a dit, pour que tu t' rappell's de moé mecqu' tu t'adeunne' à r'pâsser par icitte!

— Ah! i' dit, non, i' dit, bell' princesse, i' dit, j'ai promis, i' dit, que j' prendrais jamais r'guien de souv'nir de parsonne, i' dit, bell' princesse!

— Ah! prenez don c'tte bagu'-là, p'i' enn' bague en or, p'is prenez don c'tte bagu'-lâ!

— Non! J' pâs capab' i' dit; j' pâs capab': j'ai promis que j' prendrais r'guien d' parsonne, i' dit, auquin souv'nir de parsonne, i' dit, durant mo' 'oéyage, i' dit, bell' princesse! »

Regârd' l'heur', te'jours; i' était mainnuit! « B'en, i' dit, bell' princesse, i' dit, si j' veux me r'poser, moé, faut que j'ell' me coucher, i' dit, parc' qu'i' dit, j' veux partir à sept heur's demain matin! » i' dit.

17. *Tough* [to] (angl.): Endurer, survivre.

Ça fait qu' te'jours, i' s' couche, et p'is la princess', le lend'main matin, i' était d' bonne heur' qu'all' lâ réveillé. Déjeune avec la princess' te'jours, p'is r'gârd' l'heur'... son ch'fal gu'i avait dit que, à huit heur's juss', êt' lâ, au bord d' la mer avec le ch'fal. R'gârd' l'heur' te'jours, i' était huit heur's dan in quârt! « Ah b'en, i' dit, bell' princess', faut que j' m'en a'lle, i' dit, moé! Ah! p'i' alle asseyè' à l'enjôler pour qu'i' prenne in souv'nir de ell', mé', pâ'-en-tout'! R'gârd' l'heur': huit heur's dans cinq! « Ah! b'en, i' dit, faut que j' m'en a'lle, i' dit, lâ! »

Pâr' à l'épouvante[18]. Son joual l'aparçoèt v'nir: « Dépêch'-toé, vit', vit', dépêch'-toé! » i' dit.

Court, prend sa cours' p'is court; saut' su' l' dos d' son joual, p'is plouk, à l'eau! En sautant à l'eau, v'lâ l'île à feu à sang darguiére eux aut's, bon! « Tu 'oés, si t' avait r'tardé seul'men enn' menute encôre, i' dit, on était mort tou' 'és deux, i' dit! R'gâr' l'île! Toutést à feu à sang, i' dit, lâ!

— Câline, i' dit, ô' â pâssé proche, hein, i' dit, mon joual?

— I' dit, oui, t'âs pâssé proch' pour le sûr, » i' dit!

Lés v'lâ parti' encôre à la nâg'; nâg, tout' la journée! Rendu vers quatre heur's: « 'Cou' don, i' dit, princ' Georges, t'aparçois pâs, i' dit, que j'en r'perds, i' dit, encôre!

— I' dit, t' en r'perds b'en, i' dit, lâ, i' dit! T'en r'perds vite itou, i' dit, mon joual!

— B'en, i' dit, pren in aut' p'tit' boul' d'or, p'is garroch'-la, lâ, en arguiér' de toé! » i' dit.

Garroch' sa boul' d'or en arguiér' de lui; se r'vire: enn' belle îl' varte, encore. I' y avait r'guien d' plus beau! L' foin était rendu qu'i' été' épié, su' l'île, lâ. Ah! l' joual dit: Gâr', i' dit, princ' Georges, icitte, i' dit, j'ai d' quoi mangé' en masse, i' dit! Mé', toé, tu 'n n'âs pâs!

— Ah! i' dit, j' su's pas stoc [stuck][19]! R'gâr' mon pain, i' dit, encôr', p'i' i' dit mon routi, p'is ma bouteill' je l' l'ai encôre, i' dit!

— Mé', i' dit, tu vâs laisser çâ, i' dit, écitte, i' dit, avec moé, p'i' i' dit, tu vâs travarser l'île, i' dit, lâ, p'is tu vâ' 'oèr in aut' bell' princesse, i' dit, lâ; p'is tu vas coucher lâ encôre à soèr, i' dit. Mé', j' t'avartis, i' dit, à soèr, i' dit, lâ. Demain matin, i' dit, j' veux qu' tu soeille' [sois] icitt' pour huit heur's juss', i' dit, juss'! Co' minm' qu' tu s'rè' en avant, i' dit, ça fait r'guien, mé', j' veux pas qu' tu pâss's huit heur's; pâ' enn' segond' pâssé huit heur's seul'ment, i' dit! B'en, i' dit, fais b'en attention à toé pas prend' de souv'nir de parsonne, i' dit! 'A vâ t'offèr' in souv'nir de ell', mé', i' dit prends pâs l' souv'nir; j' t'avartis b'en, i' dit parc' que ça vâ êt' ton malheur, si tu pren in souv'nir de elle! »

---

18. *Épouvante* (partir à l'): Prendre un départ très rapide, en parlant d'une personne ou d'un animal.
19. *Stuck* [to be] (angl.): Être mal pris, dans une impasse.

Travars' l'îl', te'jours, p'i arrive à in beau p'tit château encôre: i' y avait r'guien d' plus beau! Cogne à 'a port'; la princesse' vient gu'i rouvrir la porte: « Quiens, bonjour, princ' Georges, 'a dit!

— Bonjour, bell' princesse! Est-c' que j' pourrè' a'oèr à couvert, écitte, à soèr?

— Ah! sans doute, 'a dit, beau prince, 'a dit, on â d' la place en mass' pour vous r'cevoèr! »

Ça fait qu' le v'lâ rendu a'ec la bell' princess', te'jours, dans l' salon, p'is ça parlait, ça jâsait. « 'Cou' don, bell' princess' [beau prince], a' dit, d'où c' que vous d' venez, vous?

— I' dit, moé, bell' princesse, i' dit, j' viens d' b'en loin d'écitte, i' dit, b'en loin! Co' minm' que j'assairè' à vous dire à v-où c' que c'ést que je d' viens, i' dit, vous savez pas la plac' que c'ést, i' dit, pâ-en-tout', i' dit! Vous avez pâ' aucune idée de d'çâ, i' dit, vous!

— Mé', 'a dit, pluss que [puisque] vous partez d'main matin, 'a dit, si d' bonne heur' que ça, d' minme, 'a dit, m'en vâs vous denné' in souv'nir de moé: mecqu' vous r'pâssiez par icitt', b'en, 'a dit, vous arrêt'rez m' 'oèr encôre!

— Ah! i' dit, non, i' dit, bell' princesse, i' dit, j' su's pâs capab'e. J'ai promis, i' dit, quant' j'ai parti de d' che' nous que j' prendrais pâ' auquin souv'nir de parsonne, i' dit, bell' princesse!

— Ah! oui, mé' i's l' sa'ront pâs; vous avez pâs besoin d' leu' dire et p'is...

— Non, non! Pas capab'e, i' dit, marci, i' dit! Gardez vot' souv'nir pour vous, i' dit! Moé, j' pâs capab' de l' prend'e! », i' dit.

R'gârd' l'heur', te'jours, i' était mainnuit! « B'en, i' dit, bell' princesse, i' dit, moé, faut que j'a'll' me coucher, i' dit; vous allez m'excuser, m'é, i' dit, faut que j' part' de bonne heur' demain matin, i' dit. I' dit, faut que j' part', te'jours' d'icitte, i' dit, à huit heur's dan in quârt dans l' plus târd, i' dit!

— Ah! 'a dit, m'en vas vous réveillé' assez d' bonne heure, 'a dit, beau prince, 'a dit; craignez pas pour çâ! » 'a dit.

Pârt, p'is s'en vâ s' coucher. Te'jours, l' lend'main matin, i' s' réveille, i' était comm' sept heur's. I' s' leuv'; le déjeuné' était prêt. S'en vâ déjeuner, p'is la princesse étè' après lui pour prend' in colguier [collier], in colguié' en or: « Prennez don c'te colguier-lâ, p'i' emm'nez-lé par chez vous; j' su's çartain qu' vous 'n n'avez pas de c'tés colguiers-lâ par chez vous, p'i' emm'nez-lé, j' vous l' deunne!

— Non, non, non, bell' princesse, j' vous r'marcie p'is gardez vot' colguier pour vous minme! I' dit, moé, j' m'en vas! »

R'gârd' l'heure: huit heur's dans cinq! « Ah! b'en, i' dit, lâ, faut que j' me dépêche! »

Prends sa cours', te'jours; son ch'fal le voét v'nir: « Viens vit', dépêch'-toé, i' dit dépêch'-toé! »

Prend sa cours' pis saute à joual, p'i' en sautan à l'eau, bonguienne! l'île ést encore à feu à sang darguiér' lui! « Tu voés, i' dit, princ' Georges, i' dit, si t' avais r'tardé encôre, i' dit, enn' menut' seul'ment, i' dit, on était mort tou' 'és deux! » i' dit.

Lés v'lâ parti' encôre à 'a nâg' tout' la journée! L' lend'main soèr, te'jours' rendu à cinq heure', te'jours i' dit: « 'Cou' don, princ' Georges, tu t'aparçoés pâs, i' dit, que j'en r'perds, i' dit, encôre?

— Ah! i' dit, mon vieux, i' dit, t' en r'pèr' assez, i' dit, on va caler[20], i' dit, comme r'guien, i' dit, on vâ caler, si tu continue' à en r'pard' de minme!

— B'en, i' dit, jett' ton aut' boul' d'or, i' dit, en arguiér de toé, i' dit, ta dargniér' boul' d'or! »

Jett' sa boul' d'or en arguiér' de lui, v'lâ encôre enn' belle île varte; ah! i' y avait r'guien d' plus beau, en arguiér' d'eux aut's! Embarqu'nt su' l'île. « Ah! r'gârde, i' dit, prinç' Georges, i' dit, icitte, i' dit, j'ai d' quoi mangé' en masse encôre, i' dit, hein? Enn' chance, i' dit, qu'on â d' quoi manger du long d' not' chemin! Sans çâ, i' dit, on périrait. B'en, i' dit, tu vâs travarser l'île encôr', lâ, p'i' i' dit, tu vâ' allé' 'oèr', i' dit, enn princess' qu'i y a lâ, encôre, i' dit, prince, i' dit. Lâ, i' dit, fais b'en attention pâs prend' de souv'nir encôre! I' dit, c'é' 'a minm' chos' qu'hier à soèr p'i' avant z-hier à soèr, i' dit. Prends r'guien, i' dit, de souv'nir de elle, i' dit! P'i' i' dit, à huit heur's juss', demain matin, j' veux qu' tu soeille' icitte, i' dit! Manqu' pâ' eunn' menut'; j' veux qu' tu soeille' icitte! »

S'en vâ r'trouvé' 'a princess', te'jours; cogne à 'a porte: « Bonjour bell' princesse! Est-c' que j' pourrè' a'oèr à couvert pour à soèr?

Ah! 'a dit, sans dout', beau prince, 'a dit, ô' â d' la place en masse! »

I' rent' te'jours, p'is le v'lâ assis dans l' salon, p'is ça parlait, ça contait dés histoère' et p'is tout's sort's d'affair's pour pâsser l' temps. (E) r'gârd' l'heure l' p'tit prince, i' était mainnuit. « B'en, i' dit, bell' princesse, i' dit, faut que j'a'll' me coucher; i' dit, j'ai encôre in gran 'oéyage à faire encôr' demain, i' dit, faut qu' j' me r'pose, i' dit! I' faut que j' part' de bonne heur' demain matin, i' dit! I' dit, vous m' révè'rez [réveillerez], i' dit, vers sept heur's demain matin, encôre, ou six heure' et d'mie, quequ' chos' comm' çâ, i' dit, pour que' j'eill' le temps, i' dit, d' déjeuner, p'i' i' dit, m'appareiller pour partir.

— Ah! craignez pâs, 'a dit, j' vous révè'rai assez d' bon matin, 'a dit, beau prince! »

Te'jours, i' pârt p'i' i' vâ s' coucher. L' lend'main matin, 'a l' réveille; i' été' 'ien qu' cinq heur's du matin, câline! I' s'leuv', te'jours, p'i' i' s'en vâ déjeuner, m'é, i' dit: « À c'tte heure, i' dit, bell' princesse, i' dit, j' crés' b'en, j' m'en vâs m'en aller! i' dit.

20. *Caler*: S'enfoncer, couler à pic.

— Non, 'a dit, i' ést b'en trop d' bonne heure 'acôre, a' dit! Si vous partez pas d'vant huit heure', 'a dit! Moé, 'a dit, c' b'en râr' que j' voés du monde écitte, 'a dit, p'i' 'a dit, j' m'ennuie t'ut seule. Parlé' in peu, 'a dit, in n-escousse 'acôre!»

C' fait qu' 'a était te'jours après lui pour gu'i deunné' in souv'nir de elle. «Pâ'-en-tout', i' dit, bell' princesse! I' dit, j' su's pas capab'e, i' dit, j'ai promis que j' prendrais pâ' auquin souv'nir de parsonne, i' dit!

— Ah! b'en, c'tait pâs ci c'tait pâs çâ, 'a voulait gu'i denné' in souv'nir!

— Non! J' pas capab'e, i' dit, bell' princesse!»

Ar'gârd' l'heur', bonguienne! Huit heur's dans quat' menut's! «Ah! b'en, i' dit, bell' princesse, i' dit, faut que j' m'en a'lle!»

'A l' po'gnait pour pas qu'i' s'en a'll', te'jours, pour le r'tarder, que le temps soeill' pâssé. I' prend sa cours', te'jours, p'i aparçoit son joual drett' su' l' bord de l'eau, préparé à sauté' à l'eau: «Dépêch'-toé, princ' Georges, i' dit, dépêch'-toé parc' qu'i' dit, on ést mort! Vite!»

I' saut' su' l' joual; i' avait dinqu' lés deux patt's de d'van à l'eau... Bouff! tout en aiguillette' en arguiér' d'eux aut's, bonguienne! Tout à feu à sang. «Hein, i' dit, ô' â b'en râsé à matin, i' dit, princ' Georges! R'gâr' çâ, i' dit, lâ. Tu 'oés, i' dit, on s'rait mort comm' dés câlin's! Si t' avé' euss' manqué seul'ment enn' segonde, i' dit, on 'tait mort!»

Lés v'lâ parti' encôre en plein' mer! Nâge! Ah! b'en lâ, le ch'fal, dan 'a nuit, i' 'n n-avait r'gâgné des forc's pas mal. Ça t' faisè' enn' houl' chaqu' bord du joual pareil comme in bâtiment à quarant'-cinq mille' à l'heure.

Vers quatre heur's, te'jours, i' commence à 'oèr in terrag' de l'aut' bord d' la mer. B'en, i' dit, princ' Georges, i' dit, on l'arrive!

— Oui mé', i' dit, on l'arriv', mé', i' dit, toé, t' en pèr' en câline, par 'zemp', i' dit! T' âs p'us dinqu' la têt' sortie d' l'eau, p'i' i' dit, moé, j' su's t-à 'a veuill' l'eau m' pâsser par dessu' 'a tête, i' dit! I' dit, dépêch'-toé!

— B'en, i' dit, éd'-moé [aide-moi], princ' Georges, i' dit, sans çâ, i' dit, on s' rend pas, i' dit, on vâ s' neyer, i' dit! Éd'-moé!»

V'lâ l' princ' Georges rendu a'ec sés mains chaqu' bord du joual, p'i' i' nâgeait, p'i' édè' [aidait] au ch'fal. Ah! vers... te' b'en in arpent devant qu'i' arrive au bord d' la mer, le ch'fal cal', câline! La tête en d'ssour d' l'eau... L' princ' Georges s' jette à 'a nâg' p'is po'gn' son joual par le cou p'i' i' l' traîne à terre. Quand ça arrive au bord de l'eau, il l' tire, i' vien à bout de l' tirer la têt' su' 'a terr', te'jours, p'is...

Ça fait que... l' lend'main matin, te'jours... le ch'fal ést r'venu dan 'a nuit'; il l'avait soègné... l' lend'main matin: «Mé', i' dit, à c'tte heur', princ' Georges, i' dit, tu vâs m' laissé' icitte, i' dit, lâ, moé, i' dit, p'i' i' dit, tu vâ' aller che' vous, i' dit. L' château

ést pâs b'en loin, d' ton père, i' dit; tu vâs t'en aller che' vous, i' dit, lâ! Mé', ton père, i' dit, i' ést su' 'a gal'rie, i' dit, lâ, a'ec dés longu'-vue' p'i' i' ouatch' [watch][21], i' dit, pour te 'oèr arriver, i' dit, in bor' ou d' l'aut'; i' r'gâr' partout, i' dit. P'i', 'a menut' qu'i' vâ t' 'oèr v'nir, i' vâ envoyer dés polic's te qu'ri' pour te mett' dan 'a fôsse aux l'guions, lâ. I' dit, quant' tés frère' ô' arrivé, lâ, a'ec lés princess's, lâ, i' t'ont mis noèr, i's t'ont méprisé, p'i' i's t'ont mi' aussi noèr comme i' ont pu. P'is lâ, ton pér' te ouatch', lâ, pour 'oèr si t' arriv'rais pâs, lâ, p'i' i' dit, fait b'en attention à toé! B'en, i' dit, tu vâ' arriver, p'i' i' dit, i's vont t' mett' dan 'a fosse aux l'guions, mé', é' [aie] pas pêur, i' dit, lés l'guions t' f'ront r'guien, i' dit! P'i' i' dit, drett' la menut', par 'zemp', qu' tu vâs sortir d' la fôsse aux l'guions, lâ, i' dit, tu vas v'nir à sortir de d'lâ, i' dit, j' veux qu' tu vienn's me 'oèr t'ut' suite écitt', pâs t'accuper d' parsonne, i' dit. Viens m' trouver drett' icitte et ô'blie pas! B'en, i' dit, à c'tte heure, i' dit, va-t'en, i' dit, lâ, p'i' i' dit, i' vâ t'arriver quoi j' t'ai dit!» i' dit.

L' princ' Georges pârt, te'jours, à 'a cachette, asseill' à s' faufiler pour pas qu' son pér' le voeill' devant qu'i' arrive au château. B'en, le roi était su' 'a gal'rie p'i' i' r'gârdait haut, lâ, a'ec enn' longu'-vue pour le 'oèr v'nir. Tout d'in coup, il l'aparçoit v'nir. Envoeill' deux polic's le prend p'is l' fair' mett' dan 'a fôsse aux l'guions. Ils l' rent'nt dan 'a fôsse aux l'guions, te'jours, et p'i' i' avè' enn' pêur du l'guion du câline. I' pensait qu' les l'guions 'taient pour le dévorer. B'en, non! Le l'guion gu'i lichè' 'és mains, gu'i lichait dans l' visag', p'i i' gu'i faisait pas mal pâ'-en-tout'!

B'en, i' y avè' in vieux saldât, ah! i' avè' à p' prè' in soixante et dix, soixante et quinze ans, l' vieux saldât. I' allait soègné' 'és l'guions tout's lés matins. C' fait qu' l' lend'main matin, te'jours, i' s'en vâ soégné' 'és l'guions p'i' i' aparçoit l' princ' Georges, mé', i' le r'connaissait pâs, comm' de raison. I' aparçoit l' princ' Georges dan in coin, p'is les l'guions l' lichaient, gu'i lichè' 'és mains, gu'i lichaient l' visage; i's gu'i faisaient pas mal. Le vieux saldâ' a pâs fait voèr de r'guien, pareil comm' si i' savait r'guien. Tout's lés matins, i' allait soégner lés l'guions, p'i' i' emportait d' quoi mangé' au princ' Georges, tout's lés matins; p'is dan 'a journée, quand qu'i' pouvait s'échapper pour gu'y eller sans qu'i' allè' êt' vu, i' allait porter du mangé' au princ' Georges.

L' princ' Georges s'était déclâré de qui c' qu'i' étè', aux vieux saldât. B'en, laissons-lé lâ, lâ, lui, lâ! Ça faisè' in an qu'i' était parti de su' l'aut' bord d' la mer, de v-où c' qu'i' avait laissé la princess' dans l' rabât, lâ.

'A s' raveille, enn' journée, te'jours, et p'i' 'a a fait' achât[22] d'in p'tit garçon, l' plus beau p'tit garçon qu'i' y avait pâs, bonguienne! Ah! ça fait qu' te'jours, alle éleuv' son p'tit garçon. L' p'tit garçon était rendu qu'i'... dan in n-histoèr', comm' de raison, ça vâ vit'!... l' p'tit garçon s' traînait partout. P'is, lui, l'aut', la lett' qu'i' avè' écri', i' l'avait mi' darguiére in grand miroèr, su' l' mur de minm', lâ, quand qu'i' a parti.

21. *Watch* [to] (angl.): Surveiller, guetter.
22. *Achat* (faire): Donner naissance à.

L' p'tit garçon, été' à terr', te'jours, lâ, assis, p'i' i' r'gârdait te'jours c'te miroèr-lâ, p'i' i' pleurait, p'i' i' pleurait, p'i' 'a savait pâs... sa mér' savait pâs quoi c' qu'i' avè' à pleurer d' minme, p'i' i' r'gârdait te'jours c'te miroèr-lâ. Ça fait qu' teud b'en, 'a dit: «I' veu' a'oèr c'te miroèr-lâ; 'a dit, m'en vâs gu'i denner...» à ell'-minme, comme' de raison! 'A prend l' miroèr, p'i' 'a gu'i deunn' le miroèr, p'i' en ôtant le miroèr de d'ssus l' mur, de minm', sa lett' â timbé à terre.

Te'jours la lett' timbe à terre. Le p'tit garçon s'occup' pâs du miroèr pâ'-en-tout', pâ'-en-tout'; i' pârt, p'i' i' ramâss' la lett' p'i' i' r'gârdait çâ, p'i' i' pleurait p'us pâ'-en-tout'. Sa mér' s'acupè' à fair' son ouvrag' dan 'a cuisine, ell', comm' de raison. 'A trouvait çâ curguieux qu' son p'tit garçon pleurait p'us. 'A dit: «Quoi c' qu'i' â, tout d'in coup, 'a dit, qu'i' pleur' p'us? Faut crèr' que l' miroèr l'amuse!»

'A pârt, p'i' 'a s'en vâ voèr; i' avait c' lett'-là dan 'és mains p'i' i' r'gârdait çâ, l' p'tit gârs. Te'jours qu'i' r'gârdait la lett' p'is ça disait d'ssus qu'in prince avè' été lâ à in tel quantième, in tel mois... qu' si 'a voulè' allé' à sa r'charch', d'aller du long du ch'min, pâsser sur ce roi-lâ, p'is qu' 'a avait tout', lâ, de quoi c' qu' 'a a'rè' eu de besoin, que le roi étè' ôbligé de gu'i denner tout' de quoi c' qu''a avait d' besoin.

* remarque

Te'jours, i' arriv' su' in roi, te'jours, p'is co' minm' qu'il â arriv' sur' in roi, c' soèr-lâ, i' y avè' in gros bal su' le roi. Le roi, i' dit au princ' Georges... Ça fait qu'i arriv' lâ, te'jours, p'is le roi le d'mand' pour allé' 'oèr sa tab' pour 'oèr si i' gu'i manquait queut' chos' su' 'a tab', qu'i' avait pâs, comm' de raison. Le princ' Georges s'en vâ dan 'a sall' p'i' i' regâr' su' 'a tab'e: «B'en, i' dit, Sir' mon roi, i' dit, i' vous manqu' du pain!» i' dit. Dans c' pays-lâ, i's connaissaient pas que c' que c'était du pain.

— Du pain? I' dit, que c' que c'ést çâ, du pain? I' dit, j'ai jamè' attendu [entendu] parler de d' çâ, i' dit, moé, du pain, i' dit!

— B'en, t'nez, i' dit, Sir' mon roi, i' dit, je 'n n-ai icitte, i' dit, m'en vâs vous fair' goûter, i' dit, à mon pain!»

I' s'en vâ qu'ri' son pain, te'jours, p'is coupe enn' tranch' de pain p'is: «T'nez, i' dit, c'ést çâ qu' ést du pain, Sir' mon roi! Goûtez-y, i' dit, vous allé' 'oèr qu'est c' que c'ést!» i' dit.

Le roi goûte au pain, te'jours, p'i': «Ah! i' dit, j'ai jamè' attendu [entendu] parler de d'çâ, i' dit, beau prince, i' dit, moé, du pain! Comment c' que tu d'mande', i' dit, pour ton pain? P'is le roi a b'en vu que, en coupan enn' tranch', c'étè' in pain d' vartu: i' rap'tissait jamais, l' pain! C'étè' in pain d' vartu, i' 'n n-avait tout l' temps. Comment c' que tu d'mand's pour ton pain? i' dit.

— Ah! i' dit, Sir' mon roi, i' dit, j' vous deunn' pas mon pain! I' dit, dinqu' su' enn' condition, i' dit, que j' vous denn'rais mon pain.

---

* Quelques épisodes suivants auraient dû être racontés plus haut, à la page 160.

— Su' quell' condition qu' c'ést?

— B'en, i' dit, si i' vien à v'nir que'qu's-in à ma r'charche, i' dit, vous s'ré' ôbligé d' gu'i deunner de quoi c' qu''a d'mand'râ,» i' dit!

Ah! ça fait, l' lend'main soèr, te'jours, i' â été coucher su' in aut'e roi. C' fait qu' lâ, le roi qu'i â d'mandé de v'nir 'oèr sa tab'e, encôre, et p'is de quoi c' qui manquait su' sa tab', voèr si i' gu'i manquait queut' chose? Ça fait qu' princ' Georges s'en và voèr su' 'a tab'e: «B'en, i' dit, Sir' mon roi, i' dit, i' vous manqu' du lârd, i' dit!

— Du lârd? I' dit, qu'est-c' que c'ést çâ, i' dit? Dans c' pays-lâ i's connaissaient pâs qu'est-c' que c'était du lârd!

— B'en, i' dit, Sir' mon roi, i' dit, je 'n n-ai in routi, moé, icitte, i' dit, j' m'âs vous l' fair' goûter; i' dit, vous allé' 'oèr qu'est-c' que c'ést, i' dit!»

Fait goûter le routi au roi, Ah! le roi â trouvé çâ b'en bon. «I' dit, 'coutez don, i' dit, beau prince, i' dit comment c' que vous d'mandez pour vot' routi d' lârd, i' dit?

— I' dit, j' vous d'mande r'guien, Sir' mon roi, i' dit! M'en vâs vous laisser le routi, i' dit, su' condition qu' si i' vient que'qu's-in à ma r'charche, i' dit, vous s'ré' ôbligé d' gu'i deunner de quoi c' qu' 'a d'mand'râ, i' dit!

— Le roi dit, Foi de roi que j' suis, i' dit, j' gu'i deunn'rai! I' dit, si vous m' laissez l' routi su' c' condition-lâ, i' dit, m'âs l' prend'e!» C' fait qu'i' â gardé l' routi.

L' lend'main, te'jours, file! I' s'en vâ coucher su' in aut'e roi, d'minme. Arriv' lâ, i' y avè' encôre in gros bal su' c'te roi-lâ, l' soèr, te'jours, i' était pour denné' in gros souper, p'is: «B'en, princ' Georges, i' dit viens voèr, i' dit, pou' 'oèr si i' m' manqu' queut' chos' su' ma tab'e. I' dit, t' és t-in princ', toé, i' dit, t' és pas mal au courant de d'çâ; i' dit, tu vâs m' dir' si i' m' manqu' queut' chos' su' ma tab'e!» i' dit.

L' princ' Georges s'en va trouver... su' 'a tab', te'jours p'i' i' r'gârdait que c' qu'i' y avait su' 'a tab'e. «B'en, i' dit, Sir' mon roi, i' dit, i' vous manqu' du vin, i' dit, su' vot' tab'e!

— Du vin? Quoi c' que c'ést çâ, du vin, i' dit? On connaît pas çâ, n'us aut's, par écitte!» Prend sa bouteille: «T'nez, Sir' mon roi, goûté' à c' vin-lâ! Vous allé' oèr!» i' dit.

Goûte au vin: Ah! boy! I' avait trouvé çâ bon, le roi! «'Cou' don, princ' Georges, i' dit, comment c' que tu me d'mand's pour ta bouteill' de vin, i' dit? Ça d' l'air comme enn' bouteill' de vartu, i' dit, ça baiss' jamais! I' dit, on en boét tant qu'on veut p'i' 'a est te'jours, i' dit, plein' pareil!

— I' dit, je d'mande r'guien, i' dit, pour ma bouteille, i' dit, moé, i' dit, Sir' mon roi! M'en vâs vous laisser ma bouteill' su' condition, i' dit, qu' si i' vient que'qu's-in, écitte, à ma r'charche, i' dit, et p'is qu' vous s'ré' ôbligé d' gu'i deunner de qu'est-c' que 'a d'mand'râ, i' dit!

— Le roi dit, Foi de roi que j' suis, i' dit, j' m'as prend' la bouteill' su' c' condition-lâ! » i' dit!

I' gu'i laiss' la bouteill', te'jours, p'is lâ, i' s'ést en r'tourné, lâ, a'ec son joual, traverser la mer, lâ.

Ça fait qu' te'jours i' était dan 'a fôsse aux l'guions, lâ... m'âs r'venir à c' bout'-lâ, lâ... i' était dan 'a fôsse aux l'guions, lâ, p'is, te'jours, lés l'guions gu'i lichaient lés mains, tout' çâ, p'i' i's gu'i faisaient pas mal. Ça fait qu' te'jours, la princess', lâ, 'a pârt p'i' 'a s'en r'vient pour êt' à 'a r'charch' du princ' Georges.

'A arriv' su' l' promier roi, in soèr, te'jours, p'i' 'a d'mande au roi pour a'oèr à couver' au château du roi, comm' de raison. Le roi dit, oui, i' dit! Mé', i' dit, i' ést v'nu in prince, écitt', v'lâ in an pâssé, i' dit, p'i' i' â laissé su' condition, in pain, écitte, i' dit, qu' si que'qu's-ins vienne' à sa r'charch', j' su' ôbligé d' gu'i denner de quoi c'ést qu'i' d'mandait, i' dit.

— B'en, 'a dit, c'ést moé, çâ, Sir' mon roi, 'a dit! 'A dit, j' vous d'mand' pour couché' icitte à soèr, p'i' 'a dit, demain matin, 'a dit, m' denner cinq cents saldâts, p'i' 'a dit, quatorz' jouaux p'i' in cârrosse, 'a dit, pour m'emm'ner, 'a dit, dan 'a plac' de v-où c' que j' vâs, 'a dit.

— Le roi dit, Foi de roi que j' suis, i' dit, j' m'en vas vou' 'és deunner! » i' dit.

L' lend'main matin, i' gu'i deunn' te'jours, cinq cents saldâts tout armés, paré' à fair' feu, p'is quatorz' jouaux su' in cârross' pour s' fair' m'ner où c' qu' 'a voulè' aller.

L' lend'main soèr, 'a couch' su' l' deuxième roi. Lâ, alle avait d'mandé au roi cinq mill' saldâts, et p'i' enn' tim' [team][23] de jouaux su' in aut' cârross' pour s' fair' m'né où c' qu''a d'venait, où c' qu' 'a s'en allait, te'jours, lâ. Le t'oâsieum' soèr, 'a a couché su' l' toâsieume roi. Lâ, alle â d'mandé six mill' saldâts tout armés, paré' à fair' feu, et p'i' enne aut' tim' [team] de jouaux pour emm'ner tout's lés saldâts avec ell', comm' de raison.

Ah! lâ, r'venon à la bell' princess', lâ. 'A s' rend, te'jours, de v-où c' qu'i' était son princ', lâ, dan 'a place où c' qu'i' était son princ', le princ' Georges. Lâ, dan 'a nuit', 'a a arrivé lâ dan 'a nuit', p'i' 'a s' fait bâtir in château, lâ; ah! j' vous dis qu' ça faisait pas pitié! Tout en or! 'A fait bâtir deux ponts: in pon en boâs p'i in pon en cristal. P'is lâ, 'a dit, ç'ui-lâ qui pâss'râ su' l' pont d' cristal, ça s'ra l' pér' d' l'enfant, çâ! P'is ç'ui-lâ qui pâss'râ su' l' pont d' boâs, b'en, ça s'ra pas l' pér' d' l'enfant, çâ! P'is mecque i' pâss' su' l' pont d' cristal, lâ, l' p'tit enfant vâ criguier: « Ça, c'ést papa, çâ! »

Ah! ça fait qu' te'jours, lâ, le matin, le roi s' raveille, aparçoit c'te beau château bâti pas b'en loin du sien; ça r'luisait, c'était pareil comm' le saleil. I' commence à s' frotté 'és yeux, p'i' aparçoit c' château-lâ. Tout d'in coup, la princesse envoeille in

23. *Team* (angl.): Attelage de deux chevaux.

ambassade au roi, p'is si le roi gu'i trouvait pas le princ' Georges enteur ci vingt-quatre heur's, la plus haut' pierr' de son château s'rait la plus bâsse. Ah! le roi, bonguienne! Le v'lâ parti à charcher partout pour trouvé' in homm' qui r'ssemblè' au princ' Georges pour gu'i envoyer, aller trouvé' 'a princesse.

Envoeille in saldât, te'jours, et p'is su' in ch'fal, à ch'fal, p'is le saldât arriv' p'i' i' pâss' su' l' pont d' boâs. L' p'tit gârs parlait pas.

Fait qu' lâ, envoeille in ambassade au roi 'acôr', si i' gu'i trouvait pas l' princ' Georges direck, que la plus haut' pierr' de son château s'rè' 'a plus bâss' dans vingt heur's. Ah! lâ, le roi, le v'lâ parti à charché' encôr' pour le princ' Georges, p'is b'en, i' savait b'en v-où c' qu'i' était, mé', i' l' pensait dévoré dan 'a fôsse aux l'guions, 'mm' de raison! Pren in aut' saldât, te'jours, p'i' il l'envoeille encôre. B'en, lui, i' prend l' pont d' boâs encôr' p'i' i' travarse, et p'is l' tit gârs parl' pas.

Ah! comm' de raison, alle envoeille in aut' ambassade au roi: dans six heur's, si i' trouvait pas l' princ' Georges, la plus haut' pierr' de son château s'rè' 'a plus bâsse! Lâ, c'était la dargniér' fois qu' 'a gu'i envoyè' in message!

Le roi commence à d'mander tout à chaquin, te'jours, pou' 'oèr si i' avait pas vu l' princ' Georges en queuqu' pâr', et p'is le vieux saldât qui allait l' soégner, lâ. « Écoutez, i' dit, lâ, Sir' mon roi! I' dit, le princ' George' ést pas mort, i' dit, i' ést encor' dans 'a fôsse aux l'guions, i' dit, lâ. B'en, i' dit, c'ést moé qui l' soègn', qui gu'i â sauvé 'a vie depu's qu'i' ést lâ, i' dit! P'i' i' dit, i' ést temps qu'i' sort' de lâ, parc' qu'i' ést à 'a veuill' [veille] de mourir! I' dit, vous êt's b'en mieux de l' sortir!

— B'en, i' dit, c'ést lui qu'on â d' besoin, i' dit! C'ést lui qu'on â d' besoin, sans çâ, i' dit, ô' ést tout' mor' écitte, i' dit, on ést tout' mi' à feu à sang! » i' dit.

Fait sortir le princ' Georges de d'lâ, te'jours, p'i' i' a pâs r'tardé: i' pens' pâ' à son joual de r'guien. I' pârt p'i' i' saut' su' in joual p'i' i' arriv' su' l' pont d' cristal; le cristal en r'volait partout, câline! Ah! l' 'tit gârs dit: « Maman, i' dit, r'gârdez, çâ, c'ést papa, i' dit, i' pâss là-d'ssus, p'is lui, i' a pas pêur, hein! »

Ça fait qu' lâ, te'jours, i' arriv' p'i' i' s'adesse à la princess', que c'était lui qu'était l' princ' Georges. 'A dit: « Oui, j' sé's qu' c'ést toé, 'a dit, qu' és l' princ' Georges, 'a dit! Mé', à c'tte heure, 'a dit, faut qu'on s' marisse!

— Ah! i' dit, oui, bell' princess, i' dit, on vâ s' marguier çârtain! Mé', i' dit, j' su's pâ' 'apab' de s' marguier t'ut suite, i' dit, parc' qu'i' dit, j'ai d' l'ouvrage à faire, i' dit, ça vâ m' prend'e enn' coupell' de jours, i' dit, bell' princesse!

— B'en, 'a dit, m'âs t' deunner t'oâs jour, 'a dit; p'i' 'a dit, si on s' marie pâs dans t'oâs jours, 'a dit, ta vie ést au bout', prinç' Georges!

— Ah! b'en, i' dit, ça prendra pas çâ, i' dit, bell' princesse, i' dit; laissez-moi aller p'i' i' dit, lâ, m'en vâs r'venir, çâ s'ra pâs long! » i' dit.

I' prend sa cours', te'jours, p'i' i' s'en vâ trouvé' où c' qu'i' avait laissé son joual, au bord d' la mer, lâ. Arriv' lâ, son joual étè' à terr', lâ, p'i' à mo'quié mort: i' ajuait, i' ajuait d' mourir. I' pren in vieux vaisseau qu'i' avait p'i' i' prend d' l'eau, p'i' i' fait boér son joual, te'jours, p'i' i' vien à bout d' le ram'né', à l' soégné, avec d' l'harb' qu'i' pouvè' arracher dans l 'boâs. P'is soègn' son joual comme i' faut: i' vien à bout d' le ram'ner, te'jours. « 'Coutez, i' dit, princ' Georges, i' dit, tu m'âs trahi, i' dit, toé! T' as pâs fait' comme j' t'ai dit, i' dit! Tu d'vais v'nir me trouvé' écitte, i' dit, 'a promiér' journée, i' dit, la menut' que tu sortirais d' la fôsse aux l'guions, p'i' i' dit, ça fait qués'ment b'en proch' deux jours, i' dit, qu' t' és sorti p'i' i' dit qu' t' és pas v'nu m' voèr, encôre, i' dit!

— Ah! b'en, i' dit, mon p'tit joual, i' dit, j'étais b'en mal pris! I' dit, j' pouvais pas v'nir plus vite, i' dit!

— B'en i' dit, à c'tte heur', t' as p'us dinqu'in n-affére à faire, i' dit, princ' Georges, i' dit. Gratte au pied de c't âb'-lâ, i' dit, lâ; tu vâs trouver, i' dit, in sâb'e i' dit, lâ, i' dit. Gratte au pied, lâ! »

I' commence à gratter au pied d' l'âb'e, i' trouve in sâb' qu'i' y avait lâ. « Bon, b'en, i' dit, à c'tte heur', prinç' Georges, i' dit, prends c'te sâb-lâ p'i' i' dit, coup'-moé l' cou avec, i' dit! P'i' i' dit, r'vir'-toé l' dos, i' dit, p'is va-t'en!

— Ah! l' princ' Georges dit: J' su's pâ' 'apab' d' fér' çâ, i' dit! Toé qui m'âs sauvé 'a vie p'is qui m'âs travarsé 'a mer, i' dit, j' su's pâ' 'apab' fér' ça!

— Si tu me l' fais pâs, moé, m'âs te l' faire, i' dit! Moé, m'âs te l' fair', moé, m'âs te l' couper, l' cou! » i' dit.

L' princ' Georges, au l'guieu de s' fair' couper l' cou, i' s'ést décidé d' couper l' cou du joual. Prend son sâb' p'i' i' gu'i denne in coup d' sâb' su' l' cou, p'i' i' se r'vir' de bord. Tout d'in coup, in princ' qui vient l' po'gner darguiér' lui; l' prince était tou' nu, pas d' ling' su' lui pâ'-en-tout'. Se r'vire, aparçoit c'te prince. Dis-moé don d'où c' que tu d'viens, i' dit, toé? Tu m'as vu tuer c' joual-lâ, i' dit, faut crèr', lâ?

— I' dit, oui, j' t'ai vu comme i' faut, i' dit, c'ést moé qu' étais l' joual, i' dit, lâ! T' sé's b'en, la princesse, i' dit, lâ, i' dit, qu'ést rendue icitt', lâ, b'en, i' dit, çâ, c'ést ma sœur, çâ, moé, i' dit! I' dit, toé, i' dit, tu vâs marguier ma sœur, p'is moé, m'âs marguier, i' dit, la princess' que... enn' dés sè' [sept] princess's du minm' lit!, i' dit, m'âs marguié' 'a plus jeune, i' dit, lâ, moé! »

Ah! comm' de fait', te'jours, i' dit: « Tu vâ' aller m' qu'ri' du linge, i' dit, tu vâ' allé' en vill', lâ, p'i' i' dit, tu va' aller m' qu'ri' du ling', que j' m'habille, i' dit. M'en vas m'en aller, i' dit, su' ma sœur, avec toé, p'i' i' dit, on vâ fér' lés arrang'ments, i' dit, lâ, pour se marguier! » i' dit.

Ah! comm' de fait', te'jours, i' s'en vâ en vill', p'is s'en vâ qu'ri' du linge au princ', te'jours, qui était r'viré en princ' qu'étè' en joual, devant, s'habill', te'jours, p'i' i's s' rend'nt su' 'a sœur du p'tit joual, on vâ dir', p'is lâ i's font lés arrang'ments pour

s' marguier. Lui, était pour marguier la sœur du joual, p'is le joual, qu' était l'aut' prince, était pour marguié' 'a princess', eunn' dés sè' [sept] princess's du minm' lit', lâ.

C' fait qu' lâ, te'jours, i' ont fait' dés noc's; c' fait qu' tout' gu'y était, lâ. Bonguienne! i' manquait r'guien en tout'. P'is moé, j'ai asseyé a 'oèr enn' p'tit job d'eux aut's; i' ont dit: « Vâ-t'en, vâ-t'en conter çâ aux aut's! »

12 — LE PETTAGE

Un garçon courtisait une fille. Ils s'aimaient depuis très longtemps.

Un jour, le garçon demande la jeune fille en mariage. La jeune fille répond affirmativement sans hésiter, mais elle souligne une autre étape aux démarches de l'amoureux: « Maintenant, dit-elle, il me faut obtenir le consentement de mon père et de ma mère. Il faut m'assurer qu'ils sont satisfaits de notre projet de mariage! Reviens samedi soir et je te rendrai compte de leur réaction. »

Au cours de la semaine, la jeune fille déclare à son père son projet de mariage. Dans une histoire, le temps s'écoule rapidement... le samedi arrive et le garçon est fidèle au rendez-vous. « Mon père, lui dit la jeune fille, ne veut plus te voir ici. Je suis très peinée de t'annoncer cette nouvelle, mais je ne veux plus te revoir ici!

— Eh bien! c'est une mince affaire à régler! Je vais tout arranger de façon que ton père ne me chasse pas d'ici. Je vais revenir dans le courant de la semaine, et ne sois pas inquiète de l'avenir! »

Le galant quitte la jeune fille et retourne chez lui. Il avait entendu dire qu'il se vendait une sorte de poudre capable de faire péter n'importe qui. Il suffisait de jeter ce produit dans un poêle embrasé, et les gens pétaient jusqu'au moment où il se trouve quelqu'un possédant le secret de les guérir.

Le jeune amoureux se rend chez l'apothicaire, achète une petite boîte de cette poudre merveilleuse, puis du bon tabac canadien. Le samedi suivant, il retourne chez le père de sa dulcinée. Au lieu d'entrer par la porte centrale, il va frapper à la porte de la cuisine. Le maître de la maison vient ouvrir, « Bonsoir, monsieur!

— Bonsoir, mon garçon! Mais je t'ai pourtant fait dire de ne plus revenir ici!

— Ah! je suis venu causer avec vous, ce soir, pour voir si la situation ne pourrait pas changer! »

Le maître de maison fait entrer le visiteur et commence à causer. De temps en temps, le jeune homme lui offre à remplir sa pipe: « Servez-vous de tabac! Vous verrez comme il est bon! Goûtez-le! » À la suite du maître de maison, le jeune homme bourre sa propre pipe. Et de temps en temps, ta, ta, ta... il va secouer sa cendre dans le poêle et en profite pour y jeter une pincée de la poudre merveilleuse.

La veillée se passe; le père de la jeune fille commence à apprécier le jeune homme. Son attitude est toute différente à l'égard de l'amant de sa fille. Il l'aime maintenant.

Le lendemain matin, le bonhomme se lève pour allumer la poêle ; il y dispose d'abord des copeaux secs, puis y porte le feu au moyen d'une allumette. Le poêle ne se réchauffe que lentement et même le feu a tendance à s'éteindre. « Comment se fait-il que le poêle n'a pas d'élan, ce matin? Pourtant il a coutume de bien chauffer! Prrr... Qu'est-ce qui prrr... me prend prrr... de péter de la sorte? Je m'en vais, prrr... essayer encore, prrr... d'allumer le feu, prrr. Je ne sais, prrr... ce qui se passe? » Prrr...

La vieille sort du lit en disant : « Qu'est-ce que tu fais là, vieux? Tâche de t'arrêter, vieux malpropre!

— Eh bien! prrr... si tu es capable, prrr... de faire mieux, prrr... viens, prrr... essayer, toi, prrr... ma vieille! »

La vieille s'approche du poêle, enflamme une allumette et la présente dans le poêle. Une petite flamme vacille et meurt bientôt. Elle souffle sur le bois, prrr! « Qu'est-ce prrr... qui se passe, prrr... dans ce poêle-là?

— Je te, prrr... l'ai dit, prrr... ma vieille, prrr... que tu n'étais, prrr... pas capable, prrr... de faire, prrr... mieux que moi! Prrr... bon!

— Et bien! dit la vieille, il faut aller, prrr... chercher, prrr... monsieur le Curé, prrr... pour découvrir, prrr... ce qu'il y a d'étrange, prrr... dans notre poêle, prrr... ce matin! »

La vieille dit à son mari : « Attelle Carillon sur la sleigh, prrr... et dépêche-toi! »

Le vieux arrive au presbytère, frappe à la porte. Monsieur le Curé vient ouvrir. « Prrr... Bonjour, prrr... Monsieur, prrr... le Curé...

— Voyons, voyons, arrêtez-vous! Qu'est-ce que vous avez? Êtes-vous malade?

— Non, prrr... je ne suis pas malade, prrr... mais je ne sais pas, prrr... ce qui se passe, prrr... depuis, prrr... ce matin. Je ne fais, prrr... que péter comme ça! J'ai voulu, prrr... allumer mon poêle, prrr... et je me suis, prrr... mis à péter. Je suis venu, prrr.... vous, prrr... chercher, prrr... pour savoir, prrr... de quoi, prrr... dépend ce, prrr... phénomène.

— Très bien, très bien, dit le curé, je vais aller avec toi! »

Le prêtre arrive à la maison, la vieille s'avance pour recevoir monsieur le Curé. « Prrr... Bonjour, prrr... Monsieur, prrr... le Curé!

— Madame, je vais vous dire quelle est la cause de cette humiliation. »

Mais l'illustre visiteur est bientôt pris du même mal.

« Eh bien! prrr... Monsieur, prrr... le Curé, prrr... vous voilà, prrr... parti, prrr... à péter, prrr... vous, aussi!

— Madame, prrr... dit le curé, prrr... ce phénomène, prrr... est causé, prrr... par votre, prrr... fille et, prrr... et par, prrr... son amant. Vous êtes, prrr... obligés, prrr...

de les, prrr... laisser marier, prrr... au plus tôt, prrr... pour être guéris, prrr... de ce pettage, prrr...

— Ma fille, prrr... reprend le vieux, attelle, prrr... Carillon, prrr... et va, prrr... vite chercher, prrr... ton amant. Il faut, prrr... vous marier, prrr... tout de suite, prrr... pour nous, prrr... guérir, prrr... de notre, prrr... pettage!»

La jeune fille était on ne peut plus heureuse. Elle attelle Carillon à la sleigh et allons-y donc!

Elle arrive chez son amant et celui-ci s'empresse de lui dire: «Que se passe-t-il? Tu as l'air pressée, ce matin!

— Eh bien! ne m'en parle pas! Mon père ne fait que péter, ce matin, ma mère l'imite et Monsieur le Curé, qui est rendu chez nous, est pris du même mal, lui aussi. Le seul moyen de tous les guérir consiste à nous marier!»

Le jeune homme éclate de rire. Il connaissait l'origine de cette maladie humiliante. Il monte en voiture avec sa dulcinée et arrive chez son futur beau-père. Le curé les reçoit et leur ordonne de procéder au mariage, sans tarder: «Placez-vous, prrr... placez-vous là, prrr... je vais, prrr... vous marier, prrr... tout de suite, prrr... ce matin! Vous, prrr... mon garçon, prrr... prenez-vous, prrr... la demoiselle, prrr... ici présente, prrr... pour, prrr... votre légitime, prrr... épouse?

— Oui!

— Vous, prrr... mademoiselle, prrr... prenez-vous, prrr... le monsieur, prrr... ici présent, prrr... pour votre, prrr... légitime époux?

— Oui!»

Une fois la cérémonie du mariage terminée, tout le monde s'est arrêté de péter et pour toujours.

LE PETTAGE

Conte populaire raconté, à Cache Bay, Ontario, le 3 octobre 1959, par Georges Prud'homme (61 ans) qui l'avait appris dans les chantiers d'Ontario, vers 1923.

Enregistrement no 1306. Conte-type 593 (var.)

Enn' fois, i' y avè' enne fill' p'i' in garçon qui sortè' ensemb'e. Ah! ça faisa't b'en longtemps qu'i's sortè' ensemb'e et p'is i's s'aima'ent b'en tou' 'és deux.

Fa't qu' te'jours, in beau jour, le garçon demande à 'a fill' pour le marguier [marier]. Ah! la fille 'tait prê' de s' marguié' avec le garçon. « Mé, 'a dit, c'ést pâs tout', çâ: à c'tte heure, 'a dit, faut que j' demande à mon pér' pour 'oèr si i's von [vont] êt' satisfaits, 'a dit, eux aut's. Fait qu''a dit, tu r'viendrâs, 'a dit, sam'di, 'a dit, p'is j' te dirai, j' te rendrai 'a réponse! »

Fa't qu' te'jours, 'a n'en parle à son pére durant la s'main', te'jours, et p'i'... in histoèr' ça vâ vite... la s'main' 'ta't fénie. V'lâ mon garçon, son chum [chum][1] qui arrive. « B'en, 'a dit, mon pér' m'â dit, c'tte s'maine, 'a dit, qu'i' voula't p'us t' voèr écitte, 'a dit, pâ-en-tout'! Ça m' fa't b'en d' la peine, 'a dit, de t'annoncé' 'a nouvell', mé' 'a dit, j' veux p'us t' 'oèr écitt' pâ-en-tout', 'a dit.

— Ah b'en! c''st in affair' de r'guien, i' dit, çâ! M'â' arranger çâ, i' dit, moé, i' dit, i' vâ m'enduré' écitte encôr', tu 'oèr! I' dit, m'âs r'venir, i' dit, durant la s'maine, i' dit, soés pâ' inquiète! »

I' pârt, te'jours, p'i' i' s'en vâ.

Durant la semaine, i' s'en vâ à in apothicaire qu'i y ava't, p'i' i' ava' attendu [entendu] dir' qu'i' y avè' enn' sort' de poud' [poudre] qu'i's metta'ent dan in poêl' qui brûla't quo' chos', ça faisa't petter n'importe qui. Partè' à petter, p'is tant qu'i' y ava't pâs que'qu'in pour lés arrêter d' petter, qu'i's petta'ent.

Ah! ça fa't qu' lâ, i' s'ajète [achète] enn' 'tit' boèt' de c'tte poud'-lâ, p'i' i' s'ajèt' du tabâc canadien, lâ, du bon tabâc.

---

1. *Chum* (angl.): Ami, copain.

Fa't que, s'en vâ su' l' pér' d' la fill' te'jours, le sam'di. Au lieur [au lieu] de rentrer par la port' du salon, i' rent' par la port' d' la cuisine. I' cogne à 'a porte. Le pér' vien gu'i rouvrir la porte. « Bonsoèr, mecieu' !

— I' dit, bonsoèr, mon garçon ! I' dit, comment est-ce ? I' dit, j' t'ai dit de p'us r'venir icitte !

— Ah, b'en, i' dit, j' su's v'nu pour jâser avec vous, i' dit, à soèr, i' dit, pour 'oèr, i' dit, quo' c' qu'éta't pour(e) r'virer, i' dit. »

Ça fa't qu' le vieux l' fa't rentrer, te'jours. P'i' i' commence à parlé' avec le vieux. P'is, d' temps en temps, i' donnè' enn' pipée[2] d' tabâc : « Goûté' à mon tabâc ! Vou' allé' 'oèr, i' dit, j'ai du bon tabâc ! Goûté' à çâ ! »

I' empliza't sa pip' p'is lui 'tou[3] en minm' temps, p'i' i' alla't vider sa pip' dans l' poêl', temps en temps, tâ, tâ, tâ, tâ, tâ ! P'i i' mettè' enn' pincée de c'tte poud'-lâ dans l' poêle. Ah ! comm' de fait', te'jours, la veillée passé't, mé' le vieux l'ava't pri' à... i' l'euma't, lâ, l' garçon. C'éta't p'us pareil pâ-en-tout'. Il l'euma't b'en.

Fa't qu' te'jours, l' lend'main matin, l' bonhomm' se lèv pour allumer l' poêl', te'jours, p'is fend dés gossur's[4] p'is met çâ dans l' poêl, p'is mè' enne allumett', p'is faisè' 'ien qu' brûlé' en amortissant. « Quo' c' ça veut dir' c'te poêl'-lâ veut pâs chauffé' à matin ? I' â coutum' de b'en chauffer ! »

Commence à...prrr (son d'un pet)... « De quo' c'...prrr qu' ça dépend çâ...prrr petter comm' çâ ? Prrr m'en vâs... prrr m'asseyé'...prrr encôr'...prrr mé'...prrr j' sé's pâs, ...prrr de quo' c'...prrr ça n'en...prrr dépend...prrr. »

La vieill' qui éta't couchée, 'a s' lève. 'A dit : « 'A dit, quo'' c' que tu fa's lâ, 'a dit, le vieux ? Tâch' de t'arrêter, 'a dit, vieux salaud ! 'a dit.

— B'en ...prrr si t' és capab' ...prrr fair' mieux ...prrr, toé, ...prrr viens ...prrr vien asseyer ...prrr pour 'oèr ...prrr, ma vieille ! »

La vieill' se lève, 'a arrive avec enne allumett', p'i' 'a l' met dans l' poêle. P'is 'a brûle 'ien qu'à amortissant. Arriv' pour souffler ...prrr ! « Quo' c' ça ...prrr veut dir' ...prrr cés aff' ...prrr affair's-lâ ? Prrr !

— Bon ! i' dit... Fa't qu' ...prrr qu' le vieu' i' dit, ...prrr, j' te l'ai dit, ...prrr ma vieill' ...prrr t' éta's pâs capab' ...prrr d' fér' ...prrr mieux ...prrr que moé, prrr ! Bon ! i' dit.

— B'en, la vieill' ...prrr 'a dit, ...prrr vous allé' aller ...prrr qu'ri ...prrr Monsieu' l' Curé ...prrr pour 'oèr ...prrr de quoi ...prrr c' qui â d'étrange ...prrr avec not' poêle ...prrr à matin ! »

---

2. *Pipée* : Contenu d'une pipe à fumer.
3. *Itou* : aussi, pareillement.
4. *Gossures* : Éclats, petits copeaux produits en polissant le bois au moyen d'un couteau.

Ah, b'en! lâ, la vieille: « Attell' Carillon su' l' cotteur[5], p'is dépêch'-toé don! »

I' arrive au presbytèr' p'is cogne à port' te'jours. Mecieu' l' Curé i' arriv' pour gu'i rouvrir la porte ...prrr Bonjour! ...prrr Mecieu' l' Curé!

— Tutt' tutt' tutt' arrêtez-vous, i' dit. Qu'est-c' que vous avez? Êt's-vous malade?

— Non, ...prrr j' su's pâs ...prrr malade, ...prrr mé' j' sé's pâs ...prrr de quoi ç' prrr ça dépend ...prrr dep'us ...prrr c' matin ...prrr que j' fè' ...prrr 'ien qu' petter ...prrr comm' çâ. I' dit, j'ai été ...prrr pour allumer ...prrr mon poêle ...prrr p'is j' me su's ...prrr mi' à petter; prrr p'is j' su's v'nu ...prrr vous qu'ri'[6] ...prrr pour 'oèr ...prrr de quoé ça ...prrr ça dépend ...prrr!

— Le curé gu'i dit, c'ést correck; j' m'en vâs gu'y aller. »

I' arriv' là te'jours, p'is la vieille 'a s' lev' pour(e) r'cevoèr l' curé. Prrr « Bonjour ...prrr, Mecieu' prrr l' Curé!

— Çâ, madame, on vâ voèr de quo' c' ça dépend! »

Bon! prrr... v'lâ Mecieu' ...prrr l' Curé ...prrr vous ...prrr v'lâ ...prrr vous v'là parti ...prrr à petter ...prrr vou' itou! Bon!

— Le curé i' dit ...prrr Madam', ...prrr i' dit ...prrr ça dépend ...prrr de vot' ...prrr fill' ...prrr d' son époux ...prrr. Vous ête' obligé' ...prrr d' 'és marié' ...prrr au plus tôt ...prrr que possib' ...prrr, pour vous arrêter ...prrr d' petter ...prrr i' dit.

— Ça fa't que le vieu' i' dit ...prrr ma fille, i' dit ...prrr vâ qu'ri' ...prrr tout d' suit' ...prrr ton cavalier[7] ...prrr pour vous marier ...prrr t'ut suite ...prrr, pour qu'on arrêt' ...prrr de petter! »

Ah! la fill' qui d'manda't pâs mieux, hein! alle attell' Carillon su' l' cotteur, p'i' oh don! Écitte, on gu'y vâ!

'A arriv' su' l' garçon, te'jours, son chum. P'i' i' dit: « Quo' c' que y â? T' 'âs don d' l'air pressée à matin!

— B'en, 'a dit, parl'-moé-z-en pâs, 'a dit, mon pér' fè' 'ien qu' petter. Mecieu' l' Curé i' ést v'nu lâ, i' fè' 'ien qu' petter, lui 'tou. P'i' on ést obligé de s' marier pour lés arrêter d' petter! »

Ça fa't qu' lui, ah! i' s' mè' à rire. I' connaissa't l'histoère. Ça fa't qu'i' embarqu', te'jours, p'is gâgn' lâ. La fille 'a rent'e avec son tchum comm' de raison. Mecieu' l' Curé i' dit: « Prrr placez-vous, prrr lâ, ...prrr p'i' i' dit, ...prrr j' m'en vâs ...prrr vous marier ...prrr t'ut suit' ...prrr ce matin! Prrr Ma p'tit' fill' ...prrr Vous, mecieu' ...prrr prenez-

5. *Cutter* (angl.): Voiture d'hiver, légère, à un seul siège, sur patins élevés.
6. *Quérir*: Chercher.
7. *Cavalier*: Amant, promis, fiancé.

vous ...prrr pour légitime ...prrr épous' ...prrr c'tte demoésell'-lâ ...prrr pour vot'e épouse? Prrr...

— Oui!

— Vous, ...prrr mad'moésell' ...prrr prenez-vous ...prrr c'te garçon-lâ ...prrr pour vot'e époux ...prrr?

— Oui!

Fa't qu' lâ, sont trouvés marguiés, i's s' sont arrêtés de petter pour te'jours.

13 — LA MAISON HANTÉE

Le récit de ce fait extraordinaire m'a été conté par mon père, il y a près de cinquante ans. Cet événement se déroula il y a environ soixante-et-dix ans. Un autre témoin, M. Ducité St-Georges*, prétend, lui aussi, que ce fait est véridique.

Tous les étés, les récoltes de foin très abondantes aux environs de la frontière des États-Unis nécessitaient l'emploi de plusieurs hommes : cette année-là, mon père s'y rendit avec son beau-frère, M. Ducité St-Georges et quatre autres compagnons.

Ils étaient rendus à St-Césaire, au pied de la montagne de Belœil. C'était un dimanche soir ; vers huit heures, la pluie commença à tomber : pas un gros orage, mais de la pluie, tout de même. Vers neuf heures, il faisait à peu près nuit.

« Nous allons coucher ici ; rangeons la voiture sur le côté du chemin ! » disent les voyageurs.

Ce faisant, ils aperçurent dans la pénombre une maison abandonnée et entourée d'autres bâtisses : une grange, un hangar à bois, un poulailler...

Toujours assis dans la voiture, ils roulèrent vers la maison. On fit entrer le véhicule dans la « batterie » de la grange ; on dételа les chevaux pour ensuite les attacher à chaque bout de la voiture ; et on leur apporta une brassée de foin.

Quatre du groupe se couchèrent sur la tasserie pour y dormir. Mon père et son cousin germain, M. Ducité St-Georges, se dirigèrent vers la maison. La porte en était barrée avec un gros cadenas de forgeron. Après avoir réussi à forcer ce cadenas, ils entrèrent dans la maison. Il y avait deux cuisines, une à chaque bout de la bâtisse. Dans chaque cuisine, une ancienne cheminée rustique ; le centre de la maison comprenait trois chambres dont les portes étaient arrachées de leurs gonds et appuyées contre le mur.

Dans l'une des cuisines traînait un gros billot. Les deux hommes s'en servirent pour appuyer l'un des bouts d'une porte ; l'autre bout fut placé sur un banc et sur un bloc de bois qui avait dû servir pour débiter le lard ; ces supports formaient un lit assez dur, mais c'était mieux que rien. Chacun plaça son porte-manteau sur cette porte, pour servir d'oreiller et l'on se coucha dos à dos.

---

* Voir tome 15, page 113.

Ils sont sur le point de s'endormir, lorsqu'un bruit formidable éclate à l'étage supérieur: Brooom! Brooom!

— Qu'est-ce que c'est? Avez-vous entendu, M. St-Georges?

— Ah! oui! cet animal-là qui ose nous déranger, nous allons le recevoir! Si c'est un gars qui s'amuse à faire du tapage, il va payer pour...

M. St-Georges était un homme solide: 240 à 250 livres de muscles; et fort comme un bœuf.

Les deux hommes se lèvent pour chercher des armes quelconques dans la maison. On découvre bientôt deux haches, l'une bien aiguisée, l'autre ébréchée. Ils peuvent attendre l'ennemi de pied ferme.

Il y avait un escalier près d'eux. Dans l'autre cuisine, ils n'en avaient pas vu au cours de leur inspection.

Tout à coup, au deuxième étage, le bruit sembla rouler vers l'autre bout de la maison, au-dessus de l'autre cuisine. Broom! broom! On croyait aussi entendre les pas d'un homme, au milieu de ce bruit... Tout à coup, ça se tape dans les mains et ça éclate de rire: Ah! ah! ah!

— Ducité! c'est certainement un homme: nous n'avons pas la berlue!

— Oui! un farceur, certainement; on va le recevoir à son goût...

Mon père se mit alors à réfléchir: « S'il fallait que cet individu-là trouve un escalier pour venir jusqu'à nous! » Et c'est ce qui arriva...

L'individu se met à descendre comme s'il y avait un escalier dans l'autre cuisine: on entend ses pas sur des marches qui craquent. Une fois rendu en bas, le même phénomène se reproduit: des tapes dans les mains et des éclats de rire...

Les deux hommes ne savent plus que penser.

« Je n'aurais jamais dû forcer ce cadenas, pensait mon père...

— Je n'ai rien brisé, mais je ne me suis pas gêné pour entrer, pensait l'autre.

Le fantôme arrive alors dans la première chambre et répète ses manifestations; encore des tapes dans les mains et des éclats de rire.

On le sent rendu dans la chambre du milieu: encore des claquements et encore des rires!

La dernière chambre était celle de la porte qui avait servi de lit; nouveaux bruits secs et éclats de rires: Ah! Ah! Ah!

Mon père saisit alors ses bagages et, vif comme l'éclair, ouvre la grande porte et file dehors. M. St-Georges, lui, se sent projeté à trente pieds de la maison...

« Allons-nous entrer de nouveau, cousin, pour chercher à éclaircir ce mystère?

— Je rentrerai si tu veux me suivre...

— Ah non! À bien y penser, j'aime mieux ne pas...

La pluie tombait drue; ils cherchèrent le chemin de la grange; ils craignirent même le vol de leur voiture par des malfaiteurs. Cette voiture appartenait à M. Raphael Corriveau, beau-frère de mon père. Ils retrouvèrent leurs compagnons et tout semblait en ordre...

« Qu'y a-t-il? Vous n'étiez pas bien installés pour dormir dans la maison?

— Nous avons fui. Cette maison est habitée par le diable, c'est presque certain; nous avons entendu des bruits étranges et nous nous sommes enfuis... Attelons les chevaux au plus vite et partons au plus sacrant!

Mon père termina ses foins, deux jours avant M. Corriveau, son beau-frère. Étant donné que celui-ci possédait la voiture et que mon père ne pouvait perdre deux jours, ce dernier dit à son beau-frère:

« Je vais retourner par chemin de fer. Mais j'ai un service à te demander: quand tu passeras non loin de la route de St-Césaire, remarque bien la maison abandonnée qui se trouve sur ce rang. Tu me diras ce que tu en penses.

M. Corriveau, à son tour, revint des foins et passa par le chemin de ligne de St-Césaire; il n'y avait ni maison, ni grange...

L'année suivante, mon père repassa par le même rang: pas de maison! Non seulement on ne voyait pas de bâtisses, mais il n'y avait même pas trace de solage, comme il en reste après que les maisons sont détruites ou débâties. Rien de rien!

Était-ce une maison hantée qui n'avait jamais existé?

LA MAISON HANTÉE

Légende racontée le 30 octobre 1964, par Télesphore Courchesne (67 ans) de Lavigne, Ontario, qui l'avait entendu raconter par son père vers 1914; le conteur prétend que les faits sont véridiques. M. Wilfrid St-Georges de Lavigne, fils de Ducité St-Georges, dont il sera question dans le récit, affirme que son père lui a raconté les mêmes faits, avec la même sincérité.

Enregistrement no 1729.

Mon pér', le récit est qu' c'ést mon pér' qui me l'â conté; et i' allait fair' les foins... dans c' temps-lâ, çâ a arrivé, environ soixante-et-dix ans d' çâ... qu' çâ arrivé. Moé, v'lâ à peu près cinquante ans que mon pér' me contait çâ. En tout câs... Et pui'... i' s'en allait fair' lés foins à l'entrée dés États, en voéture. I' étè' accompagné de Mecieu' Ducité Saint-Georges, et pui' i' étaient quatre aut' homme' avec eux aut's. En tout câs... Le récit ést d' mon pèr p'is d' Mecieu' Saint-Georges.

I' étaient rendu' à Saint-Césaire, au pied d' la montagn' de Belœil, dans le... au pied d' la montagn' de Belœil. Et puis, vers huit heur's du soèr, in dimanche au soèr, vers huit heure' du soèr, i' commencè' à mouiller; i' mouillait pas gros, mé' i' mouillait. Rendu vers neuf heure', i' commencè' à faire in p'tit brin trop noèr, i' ont dit, on vâ couché' icitte. I' ont tiré leu' voéture au côté du ch'min; i' y avè' enn' méson abandonnée qu'avè' enn' grang' p'i' enn' p'tit' ched [shed][1] en arguièr' d' la méson, poulailler...

C' fait qu' débarque tou' és gârs, i' ont dit, on vâ s'en aller, on vâ dét'ler lés jouaux, p'i' on vâ lés mett' dan 'a batt'rie[2], p'i' on vâ lés attacher, in chaqu' bout d' la voéture; on vâ mett' du foin dan 'a voétur' p'i' i' vont manger. Eux aut's, mon pére et p'is Mecieu' Saint-Georges i' ont parti; c'était son cousin jarmain, à Mecieu' Saint-Georges, i' ont parti, p'i' i' on été dan 'a méson. I' ont... la méson était bârrée avec in gros car'nas [cadenas] d' forg'eon; i' ont réforcé l' car'nas, p'is sont v'nu' à bout de l' rouvrir, la port' d' la méson, p'i' i' ont rentré.

Après qu'i' on été rentrés, s' sont mi' à marcher là-d'dans, p'i' i' ont trouvé enn' ch'uinée chaqu' bout' d' la méson, lés ancienn's ch'uinées, lâ... enn' ch'uinée chaqu' bout

1. *Shed* (angl.): Hangar, remise, abri.
2. *Batterie*: Aire (de la grange); partie de la grange où l'on battait le grain.

d' la méson. P'is la méson était sépârée: i' y avè enn' cuisin' d'in bout' p'i' enn' cuisine à l'aut' bout'; p'is dans l' milguieu, i' gu'y avait trois chamb's, comme on dirait, trois chambe' à coucher. P'is lés porte' étaient dépendues... d'après lés chamb's, les porte' étaient dépendues. Et puis... b'en, i' ont di', on vâ prend' enn' porte; et p'i' i' y avè' in gros billot, i' y avè' in banc d' chais', p'i' in billot qu'on débit' le lârd dessus, lâ. I' ont mis l' billot lâ, p'is l' banc d' chaise étè' in p'tit brin... à peu près la minme hauteur du billot; p'i' i' ont couché enn' port' su' l' banc d' chais' p'is su' l' billot. P'i' i' ont dit: « On vâ s' trouver la tête en l'air avec nos port'-manteaux sous la têt' pour nous sarvir d'or'guiers [oreillers], et p'i' on vâ-t-êtr' très bien lâ! » C' fait qu'i's s' sont couchés tou' 'és deux dô' à dos: la porte était pâ' assez larg' pour dir' qu'i' étaient b'en grand'ment.

Comme i' étaient pour s'endormir, lâ, tout d'in cou', i' attend' Boummm...! au-d'ssus d'eux aut's. C' fait qu' mon pér' pouss' son cousin, Mecieu' Saint-Georges, i' dit: « As-tu attendu; mé', i' dit, sé's-tu, i' dit, qu'on vâ le r'ce'ouèr, i' dit! Si c'ést in gârs qui s'en vien écitt' pour nous fair' du train, on vâ le r'ce'ouèr! » Mecieu' Saint-George' étè' in homm' qui pésè' au-d'ssus d' deux cent-quarant', deux cent-cinquante, et pui' i' dit...

I's s' sont l'vés, p'i' i' avaient trouvé deu' hach', là-d'dans: enn' qui coupait b'en, p'is l'aut' qui coupait pâs. I' ont pris chécun enn' hach' p'i' i' ont dit: « On vâ lés r'ce'ouèr a'ec nos hach's! »

Ça pârt, çâ, p'i'... p'i' i' avaient pâs vu d'escalier à l'aut' bout' pour monté' en haut; i's 'n n'avaient pâs vu! I' 'n n'avè' enne au râ' 'és aut's; i' y avè enne escalier au râ' eux aut's, mé', à l'aut' bout' i' gu'y en avait pâs. Ça fait qu' ça parti, çâ, ça s'st-en allé à l'aut' bout' bom, bom, bom! in homm' marchait, et p'is lâ, çâ, ça s'ést tapé dan 'és mains, p'i' âh! âh! âh! C' fait qu' mon pére, i' dit à Ducité Saint-George', i' dit: « Sé's-tu, i' dit, c'ést que'qu'in, çâ! C'ést pâs la bârlue! Oui, i' dit, c'ést que'qu'un; mé', i' dit, on vâ lés r'ce'ouèr! » Ah! c'ést bon! Mon pére, i' â pensé en lui-minm', tout d'in coup qu' ça trouve in escalier p'is qu' ça descend su' not' plancher! Ah! comm' de fett', ça trouve in escalier, p'is le v'lâ parti à... P'i' i' 'n n'avait pâs vu, i' 'n n'avait pâs tâté d'escalier, r'guien! Ça â descendu lâ, su' leu' plancher. Après qu' ça été rendu en bas, lâ, encor' la minm' chôs': ça s' tap' dan 'és mains, p'i' âh! âh! I' ont commencé à jongler. Mon pére â pensé, lui: c'ést moé qu'â débârré 'a port'; j'avais pâs d'affaire à débârrer çâ, c' port'-lâ! Saint-Georg's, lui, ah! b'en, lui, i' avait pâs débârré 'a porte, i' avait sui', mé', tout d' minme!

C' fait qu' lâ, ça a parti p'is ça s'ést rendu au milguieu d' la promiér' chamb', lâ; ça s'st encor' tapé dan 'és mains, p'is ça s'st éclaté d' rir', p'is ça parti du milguieu d' la promièr' chamb', p'is ça s'ést rendu au milguieu d' la deuxièm' chamb', p'is ça faite encor' la minm' chôse. Lâ, ça r'partit de d' lâ, p'is ça s'st-en v'nu au râ' eux aut's, lâ, dans la chamb' auquelle [dont] i' avaient la porte, eux aut's, pour coucher d'ssus, lâ. P'is ça s'ést encor tapé dan' 'és mains, p'is ça s'st encore éclaté d' rire.

Lâ, mon père a po'gné son port'-manteaux, et p'i' en l' disant, i' avait la po'gnée d' la port' p'is... dehors! Et puis, Mecieu' Saint-Georg's lui, i' s'tait fait frondé' enn'

trentain' de pieds d'houors! C' fait qu' mon père i' di' à Mecieu' Saint-Georg's, son cousin, i' dit: «On vâ-t-i' eur-rentré' à c'tt' heure?

— Ah! b'en, i' dit, j' renteur'rais; si tu veux m' suir', i' dit, j' m'âs rentrer!

— Ah! non, ah! non... Ah! moé, i' di', ej' suis pas!»

Et, p'is, lâ, i' mouillait pâs mal, et puis, lâ, la 'ouéture appartenè' à Mecieu' Raphel Corriveau, Raphaël Corriveau. Et p'i' i' a pensé: p'ted b'en, qu'i' peut pâsser que'qu'in p'is prend' ma 'ouétur' p'is s'en allé' avec. Ah! b'en, i' a dit...

Ça fait qu' lâ, i' étaient r'venus au râs la 'ouéture, 'és aut's. Ça fait qu'i' ont dit: «Que c' que gu'y â, lâ?

— Ah! b'en, l' guiâb' ést icitt'! Ah! c'ést bon!»

Quand i' ont vu çâ, i' ont att'lé leu's jouaux, p'i' i' ont parti: on vâ s'en aller d'icitt'! Ça fait que... p'is mon pére a rajué lés foins, deux jour' avant Mecieu' Raphaël Corriveau. Raphaël Corriveau, c'était son beau-frère, à mon père. I' a rajué lés foins, deux jours... C' fait qu'i' a dit: «J' vâs m'en aller su' 'és gros châr[3], moé, et p'is, tu t'en viendra' en 'ouétur', toé. Mé', mecqu' tu pass's dans l' chemin d' lign' de Saint-Césair', lâ, eur'marqu' b'en!» Et p'is Mecieu' Raphaël Corriveau â r'pâssé dans l' chemin d' lign' de Saint-Césaire, et p'is mon père â r'pâssé l'année suivant' dans l' chemin d' lign' de Saint-Césair', p'i' i' y avait pâs d' bâtiss' de v-où c' qu'i' ont... ni bâtisse: i' y avait seul'ment pas de formanc' de solage[4], r'guien! C'tè' enn' méson hantée.

3. *Chars* (gros): Le train.
4. *Solage*: Fondations d'un édifice, en maçonnerie ou de pièces de bois posées sur le sol.

14 — MARQUE DE NAISSANCE

En 1921, entre Noël et le Jour de l'An, mes parents firent boucherie en vue des tourtières, des ragoûts et des rôtis. Pendant que ma mère préparait ses boulettes de viande destinées à son ragoût, elle envoya Rémi et Armand, mes deux frères, conduire les chevaux dans le champ et les abreuver près du puits.

Notre puits était pourvu d'un cylindre actionné par une manivelle; une chaîne qui s'enroulait sur le cylindre servait à descendre la chaudière dans le puits et à la remonter remplie d'eau.

Rémi se rend le premier au puits pour remplir les cuves, que nous appelions les « tubs », dans lesquelles les chevaux buvaient.

Armand, lui, avait filé à l'écurie, avait détaché les chevaux et les avait conduits au puits. Une glace vive entourait l'abreuvoir.

Les six chevaux commencent à se pousser les uns contre les autres sur cette glace vive. En tentant de pacifier les chevaux, mon frère Rémi glisse sur la glace et tombe sous les bêtes qui continuent à s'agacer. Un des chevaux frappe, de son sabot ferré, la tempe de Rémi. Celui-ci s'évanouit; Armand accourt vers les chevaux, les dirige vers l'écurie et arrive à toutes jambes à la maison, en criant: « Maman, Rémi est mort! Il est tombé sur la glace à côté du puits, une jument l'a frappé de son fer à la tempe; Rémi semble mort, du moins il ne fait aucun mouvement! »

Ma mère, qui était enceinte, s'élance vers le puits malgré une épaisse couche de neige. En constatant l'état de Rémi, elle place sa main sur sa tempe gauche et s'écrie: « Mon Dieu! il est certainement mort! »

On ramène à la maison Rémi inconscient, puis on le place dans la sleigh légère et on le conduit chez le médecin. Ce dernier lui donne des médicaments, puis on le ramène à la maison, toujours inconscient. On avait prescrit des sacs de glace sur la tempe blessée.

Mon frère a été trente-six heures dans le coma, après quoi, il est revenu à une santé normale, et il est encore bien portant aujourd'hui.

Quand ma sœur est venue au monde, elle portait sur le côté gauche de son visage une marque qui s'étendait jusqu'à la tempe. L'empreinte d'une main était très distincte avec ses cinq doigts visibles sur le front, et la paume de la main reposant sur la joue gauche. C'était les suites d'un choc émotif.

MARQUE DE NAISSANCE

Histoire racontée à North Bay, Ontario, le 21 novembre 1976, par Mme Pierre Carrère (née Marie-Ange Roberge) âgée de 62 ans. Le fait lui a été conté par sa mère, Mme Ovila Roberge, née Donalda Beaudry, qui a vécu l'événement en 1921 alors qu'elle avait 45 ans et qu'elle était enceinte de sa fille Gilberte Roberge.

Enregistrement no 4624.

En 1921, entre Noël et l'Jour de l'An, més parents faisa'ent bouch'rie pour fair' lés tourtières, fair' lés ragouts, fair' dés roûtis. Pendant que ma mèr' 'ta' à travaillé' à fair' sés boulett's de viand' pour son ragoût à boulettes, elle a envoyé Rémi et Armand, més deux frères, pour sortir lés ch'faux pour aller lés fair' boire au puits dans l' champ. Le puits qu'on ava't, ava' une... un rouleau avec un' chaîn' p'i' enn' manivell' pour descend' la chaudièr' dans l'eau et puis la r'monté' avec la manivelle.

Rémi p'i' Armand... Rémi s'ést rendu d'abor' au puits pour remplir lés cuv's d'eau. I' app'la't çâ lés tob's [tubs][1] d'eau dans c' temps-lâ. Armand 'ta' à écurie, p'i' i' a lâché dés ch'faux p'is s' sont en v'nu' au puits. Tout l' tour du puits éta't couvert de glaç' vive. Lés jumen ont commençé à boire, p'is s' sont commençé à s' col'tâiller[2], p'is quand i' en a six comm' çâ sur la glaç' vive, ils... mon frèr' Rémi a glissé, a tombé à terr' p'is la jumen en s' col'tâillan avec in aut'e, a mis son pied avec son fer sur sa temp' gauche. Lâ, Rémi a perdu connaissance et p'i' Armand ést arrivé à course, p'i' 'i a envoyé lés ch'fau' à écurie, p'i' i' cour' à 'a maison. P'i' en rentrant dan 'a maison, il di' à ma mère, i' dit: «Rémi ést mort! I' dit, i' a tombé à côté du puits p'is la joument a mis son.... son pied... son fer avec le fer sur sa temp' p'i' i' dit, i' ést mort, i' dit, i' r'mue pâs pâ-en-tout'.»

Alors, ma mèr' qui éta' enceinte, 'a parti' à travers du champ à la... dans la neige à tâille, p'i' 'a s'ést rendue au puits, p'i' en l' voyan alle a mis sa main gauch' sur la temp' gauch' dans son visage, p'i' alle a dit: «Mon Dieu Seigneur, i' ést mort çartain!»

Alors, ils l'ont ram'né à la maison, ils l'ont... i' éta't toujours sans connaissance, ils l'on embarqué dans un cutter[3], p'i' ils l'on emm'né au villag' su' l' docteur. Lâ,

1. *Tubs* (angl.): Cuve, futaille.
2. *Colletailler*: Se pousser, pour mesurer la force physique.
3. *Cutter* (angl.): Sorte de voiture d'hiver caractérisée par deux patins frêles et élevés.

l' docteur gu'i a donné dés r'mèdes, p'i' ils l'ont ram'né à 'a maison sans connaissance. Et p'i' ils lui ont dit d'appliquer dés sacs de glaç' sur le côté d' sa tête. Il a été sans connaissanç' trent'-six heures.

Quand il a r'pris connaissance, i' ést r'venu à lui et puis aujourd'hui i' ést en bonn' santé. Mé' quant' ma sœur ést v'nue au monde, elle avait la marqu' de naissance, la main que ma mère avait mis sur sa tempe... son visage, su' l' côté gauch' de son visage sur le bord d' la temp' gauche. La main 'ta't bien distincte avec les cinq doigts, sur l'œil, sur le front, les doigts étaient... sur le front, et puis le bâs d' la main était sur sa joue gauche.

C'ést la suit' d'un choc émotif.

15 — UN REVENANT VIENT TRAIRE LES VACHES

En 1912, mon frère Wilfrid se rend à l'étable pour traire les vaches. Il entre dans le bâtiment et s'apprête à s'approcher d'une vache pour la traire. À côté de la vache voisine, il aperçoit son grand-père Wenceslas Roberge décédé depuis un certain temps. Le défunt était en train de traire la vache.

À l'instant, mon frère a eu tellement peur qu'il a regagné la maison à toute vitesse, en criant: « Maman, j'ai vu grand-père Roberge en train de traire une vache! » Et mon frère pleurait de peur.

Ma mère est partie immédiatement, avec ma sœur Gracia, à la course, vers l'étable. Ils ne virent personne. Ma mère dit alors: « Il n'y a qu'une explication: grand-père a besoin d'une messe, et on va en faire célébrer une pour le repos de son âme! »

De retour à la maison, mon père a été mis au courant de l'apparition. On a versé les honoraires d'une messe, et jamais depuis ce temps, grand-père n'est revenu nous effrayer.

UN REVENANT VIENT TRAIRE UNE VACHE

Histoire racontée à North Bay, Ontario, le 21 novembre 1976, par Mme Pierre Carrère (née Marie-Ange Roberge) âgée de 62 ans. Elle a appris ce fait en 1930 de sa sœur, Mme Armand Lecomte, née Gracia Roberge. Le fait se serait déroulé, en 1912, à Lavigne, alors que le frère de Mme Carrère, Wilfrid, était âgé de 12 ans et se rendait à l'étable pour traire les vaches.

Enregistrement no 4625.

En 1912, mon frèr' Wilfrid ést parti à l'écurie pour trair' lés vaches. I' ést rentré dans l'écurie, et s'apprêta' à aller s'asseoir à côté d'un' vach' pour la traire. Il aperçoit à l'aut' vache, au côté, son grand-pèr' Roberge, i' s'app'lait Wenceslas Roberg', qui éta't mort. Lâ, il lui ést apparu, i' éta' assis près d'un' vache, i' éta' apras trair' la vache.

Lâ, mon frèr' s'ést trouvé tell'men énervé, i' a eu tell'ment peur qu'i' ést parti à la course, s'ést en r'venu à la maison en courant. I' dit: «M'man, j'ai vu grand-pèr' Roberge assi' à côté d'un' vache, p'i' i' éta' apras la tirer!» Et p'i' i' pleurait tant qu'il ava' eu peur.

Lâ, ma mère ést partie avec Gracia ma sœur, p'is s' sont rendues à l'écurie, p'i' i' ava't r'guien. Alors, elle a dit: «I' a rien qu'un' chose, i' a besoin d'un' messe, on vâ lui dire un' mess' pour le repos d' son âme!»

Mon père, quand i' ést arrivé, ma mèr' lui a raconté, ils lui ont payé un' mess' p'i' i' 'n n'ont jama' été dérangés.

16 — PRÉMONITION DE MORT

Quand ma vieille mère est morte, j'en ai été averti mystérieusement. Je travaillais dans les mines, et, en démolissant une cambuse, un soliveau, provenant d'une certaine hauteur, m'est tombé sur un bras et m'a introduit un clou dans une main. Tout de suite, j'ai pensé à ma vieille mère. Elle est morte ce soir-là et elle est venue m'avertir de sa mort.

Plus tard, lors de mon second mariage, j'ai revu ma mère au pied de mon lit. Elle m'est apparue sous des traits aussi distincts que si elle avait été vivante.

Depuis cette époque, elle ne m'a pas fait d'autre surprise.

PRÉMONITION DE MORT

Histoire racontée, le 24 novembre 1976, à Azilda, Ontario, par Patrick Proulx (75 ans) qui est né à Bristol, Québec.

Enregistrement no 4627.

Pour ma vieill' mére, quand qu' alle ést mort', j'ai vu [eu] in avartissement. J' travailla's dan 'és mines, on éta't apras démanché' enn' tente, un deux par quat' qui a timbé, i' a timbé d'en l'air et p'is m'â frappé sur in brâs, m' â rentré un clou dans l'... dan 'a main...

Lâ, j'ai pensé à ma vieill' mére, alle ést mort' ce soèr-lâ. P'il 'a ést v'nue m'avartir qu'alle éta't morte.

Ensuit' de d' çâ, avant... apras qu'on a 'té marié avec ma deuxièm' femme, je l'ai vue au pied d' mon lit' et aussi clair et aussi vra' comm'... aussi... 'a éta't pareill' comm' si 'a éta' en vie, au pied d' mon lit'. J'ai... jama's 'té r'bâdré[1] depu's c' temps-lâ.

Et bien, j' me su's r'marié et c'ést encor' la minm' chose, p'i' 'a m'â p'us r'bâdré.

---

1. *Rebâdrer* [to bother] (angl.): Bâdrer: importuner, contrarier. *Rebâdrer*, importuner, ennuyer de nouveau.

17 - LOUP-GAROU

À cette époque, un loup-garou rôdait dans la région. Un de mes frères, à son retour du village, vint à traverser le pont. Il a aperçu, sur la route une forme noire qui ressemblait à un chien. Mû par la peur, il revint à la maison.

Un autre de mes frères avait observé cette même forme. Ils se disaient: « Si c'était possible de le frapper et de lui faire verser au moins une goutte de sang, on pourrait le délivrer. Si c'est un homme, on pourrait lui faciliter le retour à son état d'humain, à son statut de personne humaine! »

Mes deux frères n'ont rien fait à cause de la peur. D'après moi, le loup-garou parcourt encore la région.

LOUP-GAROU

Légende racontée, le 24 novembre 1976, à Azilda, Ontario, par M. Patrick Proulx, âgé de 75 ans. Il a appris ce fait, en 1910, de son frère, John, qui avait alors 25 ans.

Enregistrement no 4629.

I' ava' in affair' de... i' ava' un loup-garou qui rôda't dans c' temps-lâ, et mon frér' s'en v'na't du village, travarsa't l' pont. I' a vu in affair' noèr' dans l' chemin c'ta't pareil comme in chien. P'i' i' a vu [eu] pêur. I' s'st en-v'nu à 'a maison.

Et p'i' il ava' in aut' de més frér's qui l'ava't vu, çâ. P'i' i' ont dit: « Si i' éta't... 'ta't capab' de le... de gu'i arraché' enn' goutt' de sang ou b'en don de l' frappé' avec que'qu' chose, i' a'ra't pu le délivrer. C'st in homme... c' a'ra't dû êt'e in homme, parç' qu'i' a'ra't pu l' délivré' en homme, en parsonne.

Int. — Est-c' qu'i' on fait que'qu' chose, est-c' qu'ils l'ont délivré?

— Non, i' a pâs... i' pâs r'guien fait' acôre [encore].

Int. — Parç' qu'i' avait trop peur?

— B'en, i' ava't trop pêur.

Int. — Alors d'apras vous, le loup-garou existe encor' dans la région?

— I' doit. »

18 — UN INCENDIE MYSTÉRIEUX

Un dimanche matin, nous quittons la maison pour aller à la messe. En route, nous laissons notre fillette chez grand-mère et nous filons à l'église.

Pendant la messe on vient nous avertir que notre maison est en flamme.

De retour chez nous, la maison était déjà détruite par le feu jusqu'aux fondations. Évidemment tout était disparu; nous n'avions rien pu sauver, pas même une épingle.

Une amie m'avait fait cadeau d'une petite statue que je gardais à la maison. Pendant l'incendie, je me suis recommandée à la Sainte Vierge en lui demandant d'épargner ma statuette. Une fois le feu éteint, nous avons cherché à l'endroit approximatif où se trouvait la statue. Nous l'avons retrouvée telle qu'elle était avant l'incendie, sans traces de feu, sans aucune fêlure.

On a pensé que le feu avait été allumé par l'ancienne propriétaire décédée et qui s'opposait à ce que d'autres habitent sa maison. La meilleure façon d'arriver à cette fin, c'était de la faire disparaître.

Ce matin-là, avant de partir pour la messe, nous n'avions pas allumé le poêle, parce qu'on avait décidé d'aller communier, donc de ne pas déjeuner. Nous avons déposé notre fillette chez sa grand-mère et nous avons filé à l'église pour y recevoir la communion. Le dernier feu allumé dans le poêle remontait au samedi soir, et nous avions l'intention de réanimer le chauffage à notre retour de l'église.

D'après moi, il n'y avait aucune raison valable pour expliquer cet incendie. On n'a jamais su dans quelle partie de la maison l'incendie avait pris naissance.

UN INCENDIE MYSTÉRIEUX

Histoire racontée au Pioneer Manor, à Sudbury, le 1er décembre 1976, par Mme Léo Lamoureux (née Florida Caron) âgée de 82 ans. Elle a elle-même vécu le fait en 1920.

Enregistrement no 4632.

On a parti pour... in dimanche au matin, on s'st en-allé à messe. On ava't laissé la p'tit' chez grand-mère, et pui' on s'en alla' à 'a messe. Pendant la messe... i's sont v'nus nous charcher, i's sont v'nus nous dir' que la maison éta' en feu.

P'is quand on arrivé à la maison, b'en, tout éta't brûlé presque à terre. Fa't qu' comme' de raison, b'en, on a pâs sévé [to save][1] r'guien, pâ' in épingue. I' ava't seul'ment qu' la stâtue, enn' p'tit' stâtue qu'i' ava' un' de més amies qui m'ava't donnée, et puis... j' me su's lamentée à saint' Vierg' que ma p'tit' stâtue brûl' pâs. Apras l' feu, on a été trouver la... où c' qu' éta't la p'tit' stâtue p'i' on l'a trouvée; la p'tit' stâtue 'ta't pâs brûlée, pâs câssée... 'a éta't pareill' comme 'a éta't quant' la maison a pâssé au feu.

C' fa't qu'on a toujours pensé que ça dépenda't... 'a voula't pâs qu'on ress' dans sa maison, b'en, on... 'a voula't pâs qu'on ress' dans sa maison. Fa't qu' la meilleur' magniére, b'en, c'ta't d' la défaire.

Int. — Mme Lamoureux, est-c' que vous aviez fait un feu, ce matin-lâ, dans l'avant-midi, avant la messe?

— Non, non. On n'ava't pâs fait' parç' qu'on s'en alla't communier et pui' on a.... prendre... m'ner la p'tit' chez sa grand-mère p'is n'us aut's on s'st en allé... on s'ést l'vé, p'i' on s'st en allé communier, lâ.

Int. — Alors, le dernier feu que vous aviez fait dans maison c'tait l' soèr d'avant.

— C'ta't le soèr, oué!

Int. — P'is d'après vous, i' 'n n'avait p'us d' feu du tout, i' faisait froid dan 'a maison?

---

1. *Save* [to] (angl.): Sauver.

— Ah! non, i' faisait pâs chaud dans maison.

Int. — Alors, vous aviez l'intention, en r'venant, de fair' r'partir... le feu dans l' poêle?

— Ah oui, ah oui!

Int. — Alors, d'après vous, i' avait pâs d' raison pour qu' le feu prenne.

— Non, i' 'n n'ava't pâs.

Int. — D'après vous, où c'ést qu' le feu a pris?

— Ah! On l' sé't pâs, ça a resté de minme!»

19 — HISTOIRE DE REVENANT

À l'âge de six ans, je demeurais chez mon grand-père Jolliat. Un bon jour, arrive chez mon grand-père un vieux bonhomme qui avait la réputation de boire passablement. Il marchait lentement, il avait mal aux jambes, je crois. Quoi qu'il en soit, il marchait péniblement. Il venait de Chelmsford après s'être probablement arrêté à l'hôtel. Mais peu importe... Voici l'aventure qu'il nous a racontée.

Il revenait chez lui, un soir. Il pressait le pas, parce qu'il se faisait tard. En passant devant le cimetière, il se sent fatigué et va s'asseoir sur un tronc d'arbre abandonné le long de la route, pour se reposer.

Soudain, il aperçoit une personne assise près de lui. Le bonhomme nous racontait cette aventure comme une vérité. Donc, il voit à côté de lui un revenant tout vêtu de blanc.

Le revenant se tasse près du bonhomme et lui dit: « Tu te dépêches, tu cours, mon vieux?

— Oui, répond le bonhomme, je cours et je vais continuer à courir! »

Après ce bref entretien, le vieux bonhomme affirme avoir filé en vitesse. Et ainsi se termine son aventure...

HISTOIRE DE REVENANT

Histoire racontée le 30 novembre 1976, à Chelmsford, Ontario, par Mme Omer Blais (née Claire Jolliat), âgée de 52 ans. Le fait lui a été conté en 1930 par un dénommé Proulx alors âgé de 70 ans.

Enregistrement no 4633.

J'ava' six ans, je resta's chez mon grand-pére, mon grand-pére Jolliat. P'i' i' y ava' un vieux bonhomme, i' ést s'pposé qu'i' buva't pâs mal. P'i' enn' journée i' arriv' chez mon grand-pére, p'i' i' commence à gu'i conter que, i' éta't lent, p'i' i' ava't d' la misère à marcher, i' éta't... i' ava't mal aux jamb's j' cré's b'en, mé' en tout's lés câs, i' ava't d' la misére à marcher. P'i' i' s'en v'na't d' Chelmsford, p'i' i' ava't peut-êt' été à l'hôtel, je l' sé's pâs... En tout câs, i' commence à nous conter que, i' marcha' assez vit' parç' qu'i' s' faisa't târd p'i' i' voula't s'en v'nir chez lui. P'i' en pâssan au cim'tière, i' éta't pâs mal fatiqué, l' bonhomme, p'i' i' voé' enne... un' gross' logu' [log][1] su' l'côté du ch'min, p'i' i' s'assit pour se r'poser. P'is tout d'in coup, i' s'aparçoit qu'i' ava't quelqu'un à côté d' lui, p'i' i' conta't çâ, p'is c'ta't vra', vra', lâ, i' ava't vu çâ, lâ, i' ava' un r'venan à côté d' lui, i' éta't tout habillé en blanc.

Fa't qu' le r'venan i' s'approch' de lui, p'i' i' di, au vieux, au vieux bonhomme, i' dit: « Tu t' dépêch's, tu cours, hein?

— Le vieux bonhomme, i' dit, oui, p'i' i' dit, j' cours, p'is j' vâs courir encôre! »

P'i' i' s' ma' [met] à courir. C'ta't çâ son histoère.

1. *Log* (angl.): Poutre, pièce de bois à l'état brut.

20 — VISITE D'UNE DÉFUNTE

Ce fait m'a été raconté par ma grand-mère Mainville. Il me semble la voir ! De petite taille, elle mesurait à peine quatre pieds trois pouces. Elle nous a raconté le fait suivant.

Elle était seule à la maison, un après-midi. Sa brève sieste terminée, elle se lève et entend ouvrir la porte. Elle se demande, un peu craintive, ce qui cause ce bruit. Elle s'avance et voit sa mère, décédée quatre ou cinq mois plus tôt. La défunte lui dit : « Bonjour, ma fille ! Tu te portes bien, aujourd'hui ? »

La grand-mère Mainville a eu peur au point de frôler l'évanouissement. Elle nous racontait ce fait comme réel. Elle croyait vraiment à cette apparition.

VISITE D'UNE DÉFUNTE

Histoire racontée le 30 novembre, 1976, à Chelmsford, Ontario, par Mme Omer Blais (née Claire Jolliat) âgée de 52 ans. Elle a appris ce fait de sa grand-mère Mme Philippe Mainville (née Rosina Beaulieu) en 1930, qui a elle-même vécu le fait.

Enregistrement no 4635.

...c'ta't par ma grand-mère Mainville, et me semb' d' la voèr, c'tait un' p'tit' femme, tout' p'tite, 'a éta't tout courte, 'a mesura' à pe' pras quat' pié' et troâs, 'a éta't tout' p'tite.

P'i' 'a conta't qu' 'a éta't tout seul' dans maison, 'a v'na't d' se l'ver, 'a ava't fait' in p'tit somm' dan après-midi p'i' 'a v'na't d' se l'ver, p'i' 'a éta't t'ut seule. P'is tout d'in coup, alle attend rouvrir la porte, p'i' 'a se d'manda't b'en quo' c' que c'ést qui faisa't c'te train[1]-lâ, 'a éta't t'ut seule!

Fa't qu' 'a r'garde, p'i' 'a voé' apparaît' sa mér' qui v'na't d' mourir; ça faisa' à pe' pra' in quat' cinq moâs qu' 'a éta't morte. 'A voé' apparaît' sa mér' p'is sa mér' gu'i dit: «Bonjour, ma p'tit' fille, comment ça vâ? Ça vâ bien, aujourd'hui?»

'A dit, qu' 'a eu assez pêur, 'a dit: «J'ai râsé d' pard' connaissance, lâ!» P'i' 'a conta't çâ, lâ, c'ta't vra', çâ, c'éta' arrivé, çâ, 'a gu'i croya't vraiment.

---

1. *Train*: Bruit, vacarme, tapage.

21 — PRÉMONITION DE DÉCÈS

Je me rappelle, j'avais douze ans. Ce n'est pas une histoire inventée, il s'agit d'un fait.

C'était en automne, l'après-midi d'une journée assombrie par la brume. Je ne me rapelle plus quel jour de la semaine c'était.

Tout à coup, on voit arriver une voiture tirée par des chevaux naturellement. Un cousin de ma mère descend de voiture, vient frapper à la porte et annonce que son père vient de mourir.

Ma mère aimait cet oncle; c'était probablement son favori, je ne sais trop. À cette nouvelle, ma mère se prend la tête à deux mains et s'écrie: « Ah! mon Dieu! j'ai entendu un bruit de planches sur la maison, cet après-midi! Je savais qu'on m'annoncerait un malheur! »

Je me souviens que cette scène m'avait troublée. Ma mère avait entendu des planches heurter le toit de la maison et c'était, pour la famille, le présage d'un malheur. Elle avait pensé qu'il lui arriverait une nouvelle désagréable, qu'un membre de la famille allait mourir.

La nouvelle n'a pas tardé; le cousin est arrivé et a annoncé que son père, l'oncle de maman, était décédé.

PRÉMONITION DE DÉCÈS

Histoire racontée le 30 novembre 1976, à Chelmsford, Ontario, par Mme Omer Blais (née Claire Jolliat) âgée de 52 ans. Elle fut témoin de ce fait en 1936.

Enregistrement no 4636.

Cette histoère, j' me rappelle, j'avais douze ans. C' pâ' in histoèr' c'st un fait, on vâ dire. C'étè' en automn' p'i' i' y ava't d' la breume, i' faisa't somb'e, c'tè' un après-midi dan enn' journée d' la s'maine, j' m'en rappell' pâs trop quoi, lâ. P'is tout d'in coup, on voé' arrivé' un cârrosse avec dés ch'faux, comm' de raison, p'i' i' avè' un cousin à ma mèr' qui arrive à maison, p'i' i' frappe, p'i' i' annonç' que son père éta't mort dan après-médi.

Ça fa't qu' ma mère, elle, alle l'aima't c't oncl'-lâ j' s'ppôse, c'éta't son favori, j' sé's pâs quoi. En tout' lés câs, 'a s' po'gn' la tête, p'i' 'a dit: « Ah! mon Dieu! 'a dit, j'ai attendu [entendu] dés planch's fesser su' 'a maison, aussi, après-médi, 'a dit, j' sava's b'en qu' c'tè' in avertiss'ment. »

P'is çâ, j' me rappelle, ça m'ava' épêuré moé-minme.

Int. — Lés planch' avaient frappé sur la maison.

— Sur la maison, p'is çâ, c'éta' in avertiss'ment pour eux aut's.

Int. — Elle y avait pensé, quand elle a entendu...

— Alle ava't pensé que quelqu'un 'ta't pour mourir, qu'i' éta't pour avoèr que'qu' chose de grave, on vâ dire, qu'i' arriv'ra't dan 'a famille.

Int. — Ça pâs r'tardé.

— Non. Le, le... son cousin ést arrivé p'i' i' gu'i â annoncé qu' son onc' éta't mort, son père à c'te cousin-lâ éta't mort. »

22 — LE DIABLE DANSE AVEC UNE JEUNE FILLE

C'était à l'époque de notre jeunesse. Il y avait, au Half Way, une salle de danse que nous fréquentions souvent. C'était le rendez-vous de tous les jeunes gens.

Un soir, se présente un étranger, tout habillé de rouge, chapeau, gants rouges. Même sa figure était rouge. Il fait un tour de danse avec une jeune fille, la plus jolie des danseuses. Après ce tour de danse, cet étrange visiteur est sorti et est disparu.

Les jeunes gens se sont entretenus de cet événement et se sont bientôt abstenus de fréquenter cette salle de danse. Le propriétaire de ce club dut fermer ses portes à la suite de l'aventure qui eut lieu, en ce temps-là.

LE DIABLE DANSE AVEC UNE JEUNE FILLE

Histoire racontée le 30 novembre 1976, à Chelmsford, Ontario, par M. Omer Blais, âgé de 56 ans. Il a entendu cette histoire dans sa jeunesse, vers 1941.

Enregistrement no 4637.

C'éta't dans l' temps d' not' jeunesse, i' y ava't... s'ppôsé enn' place, lâ, au Half-Way; on alla't souvent danser, et puis c'étè' enn' place où tout's lés jeun's se rencontra'ent. Et puis, alors qu'un soèr le... et pui' i' éta' habillé tout en rouge, pui' i' a dansé avec un' fille, puis c'éta't la plus belle aussi, la plus bell' fille. Et alor' il â sorti, i' ést disparu.

Et puis lâ, apras que cet évén'men ést arrivé, lés jeune' ont commencé à s' parler de d' çâ, pui' on â cessé d'aller danser lâ. Et puis le propriétaire a été obligé d' farmer sa sall' de danse. C'ést c' qui ést arrivé dans c' temps-lâ.

Int. — Concernant son habill'ment lâ, quant i' ést arrivé i' était tout' habillé en rouge. I' avait-i' d' quoi d'aut' qui l'identifiait, i' avait-i' — un diabl' ça l'a un' queue — est-c' qu'i' était...

— I' ava't... i' ont dit qu'i' avè' enn' queue. I' étai' habillé tout' en rouge, i' avait dés gants rouges, un chapeau rouge, mêm' sa face éta't rouge.

Int. — I' était tout en rouge. P'is, quelle était la réaction des gens qui l'ont vu? Est-c' que vous en avez entendu parler d' cett' réaction-lâ.

— I' ést suppôsé qu' la sall' s'ést vidée, à c' moment-lâ, la sall' s'ést vidée, tout l' mond' sont partis.

Int. — Après qu'i' a eu dansé?

— Oui. C'ést c' que j'attendu dir' moé 'ssi. Et puis j' sé's que moé p'is mon cousin on alla't p'us danser lâ, çartain. Et puis ça s' parla't partout.

Int. — P'is, concernant la fill' qui a dansé avec ce diable-lâ, est-c' qu'elle avè' un' réputation spéciale ou si c'étè' un' bonn' fille?

— 'A 'ava't plutô' un' réputation spéciale.

23 — LE PÈRE ASTOR ARRÊTE UN FEU

Un magasin se faisait dévorer par les flammes. Un monsieur Jolliat avait grimpé sur le hangar à quatre ou cinq pieds du magasin ; il en était séparé par le seul trottoir. Monsieur Adrien Jolliat se tenait sur le hangar pendant que des volontaires charroyaient de l'eau.

À cette époque, il n'y avait pas de système d'aqueduc, pas de service public d'eau dans les maisons, comme actuellement. On se procurait de l'eau au moyen de la pompe manuelle ou du moulin à vent.

Donc, sur les lieux de l'incendie, l'eau n'arrivait pas rapidement. On allait la chercher chez Arthur Paquette, ou les voisins allaient en chercher au ruisseau. Une fois au magasin, ils lançaient des seaux d'eau sur Adrien Jolliat pour empêcher le feu de se communiquer à ses habits, tellement la chaleur était intense.

Jolliat était à plat ventre sur le toit à deux pans ; il se tenait sur l'un des pans et il tentait de jeter de l'eau sur l'autre pour humidifier le bardeau, dans l'encoignure, et l'empêcher de s'enflammer. Ce bardeau, en prenant feu, aurait conduit l'incendie jusqu'à la grange d'Arthur Paquette. Au bout du hangar, il y avait une écurie qui se terminait à la clôture du lot. Comme la cour de la grange de Paquette était recouverte de paille, cette bâtisse était dangereusement menacée.

Tout à coup, le Père Astor est arrivé. La flamme sortait par la fenêtre de chacun des deux murs du magasin. Le Père Astor s'est placé dans cette encoignure, bréviaire en main, étole au cou. Ce prêtre portait une longue barbe.

Notre Curé s'est maintenu à cet endroit, vingt minutes ou peut-être une demi-heure. Les spectateurs criaient : « Le feu va se communiquer à sa barbe ! Il va périr dans le feu ! Comment peut-il résister à une telle chaleur ? »

Les spectateurs se tenaient à une dizaine de mètres du feu, les mains dans le visage, mais le Père Astor n'abandonnait pas son poste.

Des volontaires décidèrent de renverser un des murs par terre, mais le Curé leur a crié : « Non, non, ne jetez pas ce mur par terre ! »

Derrière ce mur s'était formé une sorte de bassin qui tempérait la chaleur et ralentissait le feu. De plus, ce mur arrêtait le vent. « Non, cria le Père Astor, n'abattez pas ce mur qui joue le rôle d'un coupe-feu. Si vous l'enlevez, le feu va gagner directement le hangar. Laissez le mur en place ! Il neutralise l'effet de la chaleur ! »

Les volontaires ont laissé le mur en place un certain temps. Quand le Père Astor a constaté que le mur menaçait de tomber en s'éloignant du brasier, il cria aux volontaires qui surveillaient le feu: « Maintenant, si vous êtes capables d'approcher, poussez le mur et faites-le tomber en dedans des fondations! »

Les hommes suivirent ce conseil et firent tomber le mur enflammé dans la cave de la bâtisse.

À ce moment le Père Astor a quitté son poste. Le feu n'avait pas attaqué le hangar. Il s'était arrêté à la distance qui sépare ma chaise du coin de la cuisine...

Ce sont des scènes auxquelles on a assisté. Quand on le voit de ses yeux, il faut y croire. On ne peut me faire croire autre chose. J'ai observé cet incendie de mes propres yeux.

LE PÈRE ASTOR ARRÊTE UN FEU

Souvenir de M. Donat Paradis (87 ans) de Blezard Valley, Ontario, souvenir enregistré en 1979.

Enregistrement no 4795.

Le Pére Astor... le magasin était tout en feu. I' a ava' in Mecieu' Jolliâ (Jolliat) qu'éta't su' la shed[1], c''ta' à pe' pras, p't-êt' b'en quat' cinq pieds du magasin. I' y ava' r'guien qu'in p'tit trottoèr entre...

Mecieu' Adrien Jolliâ éta' lâ, en-d'ssus d' la shed, p'is lés gârs châarguia'ent d' l'eau. P'is, dans c' temps-lâ, i' y ava't pâs d' caduc [aqueduc], pâs d' pouvoèr l'eau comme aujo'rd'hui, hein. I' y ava't pâs l'eau... I' y ava't seul'ment dés pompe' à brâs, en partie, p'is dés moulin à vent. Ça fa't qu' l'eau, ça v'na't pâs b'en vite.

I's châarguia'ent d' l'eau de su' Arthur Pâquette, p'is lés voésins, lâ, i' alla' en charcher au cric [creek][2]. I' arriva'ent lâ, p'is l'arrosage... i's j'ta'ent dés siaux d'eau su' lui, 'Drien Jolliâ, pour pâs que l' feu prenne apras lui. Ça chauffa't trop.

I' éta't couché su' 'a couvartur', lui, la couvarture éta't d'minm', p'is lui, i' éta't de c' bord-lâ, p'i' i' v'na't p'i' i' j'ta't d' l'eau lâ pour arroser dans l' coin, pour pâs qu' ça prenne apras l' bardeau. Parc' que si ça ava't pri' apras l' bardeau, ça a'ra' [aurait] été proch' d' la grange d'Arthur Pâquette.

I' y ava't c'tte shed-lâ, comme enn' grange, i y ava' in écurie au bout'. Lâ, c'éta' 'a clôtur' du lot, lâ. P'i' Arthur Paquette éta't pâs mal[3]... (en danger).

P'is lâ, l' Pére Astor ést v'nu. Quand i' ést arrivé, la flamb' [flamme] monta't, p'i' 'a sorta't par le châssis, chaqu' bord, dan 'és deux coins, comm' çâ, p'is l'aut', lâ. Lui, i' s'ést mis dans l' coin, lâ, i' a pris son bréviaire, i' a mis son étol' p'is s'st en-allé lâ, s'ést planté lâ, d' la grand barbe... I' â été lâ enn' vingtain' de menut's, p't-êt' b'en enn' demi-heure. Lés gârs disaient: « Le feu vâ gu'i prend' dan 'a barbe. I' vâ passé' au feu,

---

1. *Shed* (angl.): Hangar, remise.
2. *Creek* (angl.): Ruisseau.
3. *Mal* (pas): Passablement, assez.

lui! Comment c' qu'i' fa't pour toffer [tough][4] çâ, lui? L'aut' monde éta' éloégné d'enn' trentain' de pieds, lés mains dans l' visag', p'is lui, i' toffa't çâ. I' resta't lâ.

I' ont voulu j'ter l' pan à terr', p'is lui, i' gu'i â dit: «Non, non, non, j'tez pâs çâ à terre!»

Comm' de raison, c'éta't in bassin que gu'y ava't lâ, c''ta't plus fra's [frais], ça prena't plus d' tem à brûler, hein! Enn' mer de minm', p'is l' bassin... l'eau ava' embarqué, p'is c'éta't pas sec, p'is... l' vent 'ta't pâs directement pour pousser çâ lâ. «Non, ça garantit, çâ! Si vou' ôtez çâ, l' feu vâ piquer drett' pour la shed, tandiss' que lâ, lâ, laissez-lé fair', laissez-lé faire! Ça garantit la chaleur pour pâs qu'alle a'll' [aille] lâ!»

Ils l'ont laissé enn' bonne escousse [secousse][5]. Quant i' a vu qu' c'éta' assez brûlé dans l' bâs, lâ, qu' ça pouva't tomber de raculons, i 'a dit: «À c'tte heur', lés gârs qui voula'ent pousser çâ, lâ, si vous êt's capab's d'approcher p'is d' pousser, i' dit, poussez-lé, poussez-lé en-d'dans pour le j'ter dan 'a cave!»

I' â lâché. Ça a arrêté au râ' 'a shed, pâs loin, b'en, comm' d' la chaise à allé' au coin, lâ.

Ça, c' sont dés affair's qu'ô' â vues, hein! Quand on l' voét, lâ, faut l' craire! Ça, moé, i's m' font pâ' accroir' d'aut's chos's. J' l'ai vu, moé-minme, j' 'ta's lâ. J' l'ai vu!

4. *Tough* [to] (angl.): Endurer, résister à.
5. *Secousse*: Laps de temps, espace de temps.

24 — SORT D'UN HOMME QUI BALSPHÉMAIT

C'était un homme qui, lors de tempêtes de vent, blasphémait contre le bon Dieu.

À sa mort, on transporta son corps à l'église, mais avant d'introduire le défunt dans le temple, il vint une violente bourrasque de vent qui emporta le cercueil et l'on n'a jamais pu le retrouver.

C'est un récit que maman nous a raconté.

SORT D'UN HOMME QUI BLASPHÉMAIT

Histoire racontée en 1979, à Blezard Valley, Ontario, par Mme Donat Paradis (Rose Moncion) âgée de 79 ans.

Enregistrement no 4796.

Quand i' v'na't dés tempêt's, lâ, bon, b'en, i' sacra' apras l' bon Dieu, tout l' temps, quand i' faisa't dés tempêt's.

P'is quand i' ést mort, l'homm', lâ, i' ont porté l' corps pour s'en allé' à l'église avec; le ven [vent] ést v'nu assé' in gros coup d' vent que ça a tout' parti, çâ, p'i' i's l'ont jama's r'trouvé.

C'ést maman qui nous conta't çâ.

25 — UN PAROISSIEN PUNI

Mon père nous rapportait le sort d'un homme qui n'aimait pas les prêtres. Il ne pouvait s'entendre avec le Curé de sa paroisse.

Un jour, il rencontre le prêtre de la paroisse et engage une conversation qui aboutit à une violente contestation à propos d'un sujet quelconque. Le paroissien était un gros homme d'une force assez remarquable. Il était certainement plus fort que le Curé.

De toute façon, ce n'est pas dans les habitudes d'un prêtre de se chamailler. On n'entend jamais dire qu'un prêtre règle un problème avec une intervention bruyante, par exemple, dans une bataille. Il va tenter de s'y prendre d'une autre façon.

En discutant avec le prêtre, ce paroissien a dépassé les bornes du savoir-vivre. Il en est venu à dire à son Curé: « Même si tu es prêtre, je puis t'assommer avec ce poing! »

En réponse à cette menace, le prêtre tient un crucifix devant lui et répond à son adversaire: « Assomme-moi, si tu le désires, mais tu ne détruiras pas Celui-ci! Va! Frappe! »

Le paroissien lève le bras vers le crucifix, mais ne peut pas porter de coup, puisque son bras se raidit instantanément dans ce geste provocateur. Pendant trois ans, il ne put se servir de ce bras. C'était une situation plutôt pénible.

Des paroissiens sont allés parler de ce problème au prêtre. Ce dernier répondit: « Ce n'est pas moi qui le punis de la sorte. Je portais un crucifix, j'avais même des objets liturgiques dans mes poches, les saintes huiles au cas d'être obligé d'aller en vitesse administrer les derniers sacrements à un malade. Ce contestataire était décidé à frapper sur ces choses sacrées. Je lui ai montré mon crucifix et je lui ai permis de me blesser, s'il le voulait, mais je l'ai prévenu qu'il ne pourrait rien faire contre le Crucifié. »

Une fois ce récit terminé, les délégués ont demandé au Curé d'intervenir en faveur du coupable. « Oui, dit le prêtre, si ce malheureux veut revenir à moi et demander pardon au bon Dieu, il sera guéri à condition que Dieu accepte son repentir. »

Le coupable se décida d'aller s'entendre avec son Curé. Il s'est reconcilié avec Dieu et le prêtre, et il s'en retourna chez lui avec un bras normal.

C'est mon père qui m'a raconté ces événements qui ont eu lieu dans son pays natal et auxquels il a assisté. Le malheureux paroissien avait exposé sa honte aux yeux du public, pendant trois ans, ne pouvant cacher qu'il avait manqué de respect à un prêtre. Mais les autres citoyens n'y pouvaient rien.

UN PAROISSIEN PUNI

Récit rapporté en 1979, à Blezard Valley, par M. Donat Paradis (87 ans) qui l'avait entendu raconter par son père, vers 1900.

Enregistrement no 4797.

Le pér', chez nous, de quoi c' qu'i' contait, c''st in homm' qui eumait pâ' 'és prêtr's. P'is le prêtre d' la paroèsse, i' s'arrangeait pâ' avec.

Te'jours que, enn' journée, i' â rencontré l' prêtr' p'i' i' on [ont] eu enne ostinâtion[1] de queu'qu' magniére. C'éta' in gros homm', pâs mal[2] capab'[3], p'is p't-êt' trop capab' pour le prêtre. En tou' 'és câs, l' prêtre, ça a pâs l'habitud' de s' chamâillé' avec parsonne, hein! asseyé' à s' batt'e avec parsonne. I' vâ te'jours amancher son affair' pour n'en sortir d'in aut' magniére.

P'is lâ, c'te gârs-lâ, quand i' â rencontré l' prêtre, i' â été trop loin. I' s''st avancé p'i' i' a di' au prêtre, i' dit, j' peux t' détruire avec çâ, icitte!

— B'en, oui, b'en, i' dit, envœill' donc! Détruis-moé! Si tu m' détruis, tu détruirâs pâs c'ui-lâ, écitte!»

I' â po'gné son crucifix p'i' i' l'a mis d'vant lui. I' dit: «Fesse[4]! C'ést-i à ton goût? Fesse!»

I' t'na't son crucifix d'vant lui, p'is l'aut â resté l' brâ' en l'air. I' â jama' été capab' de l' frapper. P'i' i' â été troâs ans, p'us capab' de s' sarvir de son brâs. P'is lâ, c'éta't pâs drôle.

C' fa't qu'i' ont vu l' prêtr' p'i' i's gu'i ont parlé. Le prêtre â dit: «C'ést pâs moé qui l' quiens [tiens]! J'éta's lâ, p'is j'ava's tout', le crucifi' avec moé, j'ava's minm' dés ornements d'église dans més poch's, en tout câs d'êt' câllé [to call][5] pour lés malad's,

---

1. *Ostination*: Contestation, discussion animée.
2. *Mal* (pas): Passablement, assez.
3. *Capable*: Fort, vigoureux.
4. *Fesser*: Frapper.
5. *Called* [to be] (angl.): Être appelé, demandé.

lés chos's sacrées. I' éta't pour fessé' 'à-d'ssus. I' dit j' gu'i ai montré l' crucifix, p'is j'ai dit: « Tu peux m' fér' que'qu' chose à moé, mé' tu viendrâs pâ' à bout d' Celui-lâ! »

L' prêtre â conté çâ à dés gens's' p'is lâ, i' ont 'té l' voèr, p'i' i' ont dit: « Vous deveriez fair' que'qu' chose!

— I' a di' oui! Si i' veut r'venir à moé, en d'mandant pardon à Dieu... si i' veut l'accepter... »

Paraît qu'i' s'ést décidé d'aller voèr le prêtre; i' s'ést r'consolé [réconcilié], p'i' i' a parti avec son bras, p'is guéri.

Mon pér' me conta't çâ, p'is c'ést in homm' de par chez eux, p'i' il a vu çâ, lui, de sés yeux. C't homm'-lâ â été troâs ans avec 'és aut's, à l'entour d' 'és aut's, avec la hont' dans l' visag', de voèr qu'i' ava't fait' çâ au prêtre. Mé', quoi faire?

26 — LES MAISONS HANTÉES

Autrefois on parlait de maisons hantées. C'étaient des maisons abandonnées dans lesquelles personne ne pouvait pénétrer. C'est le diable qui venait occuper ces maisons-là. Il s'agissait d'une maison où avait été toléré le désordre. Le diable s'en emparait et les occupants devaient s'en aller ailleurs.

Les gens ne pouvaient retourner y demeurer avant de l'avoir fait bénir ou purifier d'une autre façon. Parfois on la détruisait et l'on en bâtissait une autre.

C'est ce qu'on appelait les maisons hantées.

LES MAISONS HANTÉES

Croyance populaire rapportée, à Blezard Valley, Ontario, en 1979, par Donat Paradis âgé de 87 ans.

Enregistrement no 4798.

Dés fois, i's disa'ent, i's parla'ent dés maisons hantées. Çâ, 'és maisons hantées, çâ, c'éta' enn' maison qu'éta' abandonnée, parsonn' pouva' entrer d'dans. C'ést l' guiâb' qui v'nait s'emparer de c' maison-lâ, enn' maison qu'éta't mal tenue, l' désord' [désordre] dedans, p'is tout d'in coup, l' guiâb' s'ést emparé de d'çâ, p'is l' monde, â foulu qu'i' parte, s'en aller. C'tte maison-lâ, i' peut p'us rentrer parsonn' dedans, hein! tant qu' 'a ést pâs béni'e, ou b'en qu'i' y a pâs d'aut' chos' de fait' ou b'en don la détruir' p'i' en bâtir in aut', que'qu' chose.

I' app'la'ent çâ dés maisons hantées.

27 — LES LUTINS

Je me souviens que les vieillards nous parlaient des lutins. Parfois nous voyions des charretiers conduire des chevaux à la crinière bien nattée et ornementée de petits rubans. Et nous demandions: « Comment s'y prennent-ils, les charretiers, pour si bien natter la crinière de leurs chevaux? »

Le fait est que plusieurs propriétaires de chevaux étaient très habiles pour tresser la crinière de leurs chevaux. Ils tenaient à ce que leurs bêtes soient attelés avec goût.

Souvent on répondait à notre question en disant: « Les lutins viennent, pendant la nuit, et nattent la crinière de nos chevaux! » Ils essayaient de nous faire croire cette explication.

Mais il y avait des vieux qui, autrefois, croyaient aux lutins et à leur instinct de tresser le crin des chevaux.

Un lutin, d'après eux, c'était un être qui sortait seulement la nuit pour natter la crinière des chevaux. Souvent c'était le propriétaire qui entremêlait la crinière de ses bêtes et racontait que c'était l'œuvre des lutins. Parfois aussi il attribuait aux lutins le tressage du crin, et quand la crinière des chevaux n'était que ondulée, on disait: « Les lutins sont venus et ils ont défait les tresses qu'ils avaient façonnées! »

Quand des moutons portaient de la laine toute frisée sur le dos, c'était un lutin qui en était la cause.

LES LUTINS

Croyance populaire racontée, en 1978, à Blezard Valley, Ontario, par Régis Brazeau, âgé de 70 ans. Le conteur est né à Ripon, Québec, et est arrivé en Ontario en 1918.

Enregistrement no 4799.

Lés vieux, j' me rappell' qu'i's nous contaient... à propos, par exemple, on voyait dés ch'faux, du mond', dés châr'tiers qui m'naient dés beaux ch'faux, la crigniér' [crinière] nattée, dés p'tits roubans, p'i' on s' disait: «Comment c' qu'i's font pour natter çâ?» I' y en avait qu'étaient b'en habil's pour natter çâ, qui aimaient lés ch'faux b'en att'lés, b'en... I's nattaient çâ. I' ont dit: «C'ést lés lutins qui vient, la nuit!» Çâ, i's nous faisè' accrair' çâ.

Mé', i' y avait dés vieux, i' y en avait, dans c' temps-lâ, qui croyaient çâ, qui croyaient dans de quoi c' qu'i' appelle' in lutin.

In lutin, çâ, c'était supposé d'êt' in espèc' de bétail, çâ, qui sortait comme 'ien qu' la nuit, p'is qui nattait tout's... i's faisaient tout's lés crigniér's dés ch'faux, i' 'és nattaient, i' 'és mêlaient tout' çâ, p'i' i's faisè' accrair' qu' c'étaient lés lutins, dés fois, qui lés avaient nattés; d'aut's fois, quant i' étaient dénattés, i's disaient: «B'en, c'é' 'és lutins qui ont pâssé p'i' i' 'és ont démanchés!»

La lain' tout' tortillée su' l' dos dés moutons, b'en, c'était in lutin qui avait fait çâ!

28 — LES FEUX-FOLLETS

Les feux-follets ! Plusieurs vieillards nous disaient que l'on conservait cette croyance jusqu'à l'âge de dix ans.

C'étaient des lumières que l'on observait dans la forêt et que l'on appelait feux-follets.

Parfois des gens parcouraient les bois à la recherche du bétail ou autres animaux ; par hasard, on sortait de terre un morceau de bois qui lançait de la lumière.

Une pièce de bois qui pourrit dans la terre humide devient lumineux. Le seul arbre dont je reconnaisse cette vertu avec certitude, c'est le hêtre. Le hêtre est une sorte parmi trois ou quatre autres, par exemple probablement le tremble ; mais je suis certain que le hêtre peut avoir un effet lumineux.

Dans les montagnes, s'il passe un ours ou un chevreuil ou un animal quelconque qui détale en vitesse, il projette un morceau de bois hors de l'humus et le bois devient lumineux. Le soir, les vieux observaient ce phénomène et affirmaient avoir vu du feu. Tout de suite, ils ont vu un feu-follet, et c'était un signe de malheur.

Quand un chien hurlait au coin de la maison, on observait dans quelle direction il tournait la tête en hurlant, la nuit.

Nos gens étaient très superstitieux !

LES FEUX-FOLLETS

M. Régis Brazeau (70 ans) de Blezard Valley, a donné, en 1978, son opinion sur les feux-follets.

Enregistrement no 4800.

Lés fi-follets! B'en dés vieux nous disaient qu'on croyait çâ jusqu'à l'âg' de dix ans, on croyait çâ, que cés chos's-lâ arrivaient. C''tait dés sign's, dés lumiér's qu'i's voyaient dans l' boâs. I' app'laient ça dés fi-follets.

I's voyaient du boâs, dés fois, i's s'adenna' à aller dans l' boâs, marcher... p'is soi' [soit] in bétail ou que'qu' chose, i's s'adenna' à déterré' in morceau d' boâs qu'ést lumineux comm' çâ. Le seul morceau d' boâs que j' su's çartain qui ést lumineux quand i' pourrit dans... dans la moisture, dans l'humidité, c'ést du hêtre. Te'jours çâ, c'en ést un, mé' i' 'n n-â t'oâs quat' sort's de boâs, j' pens' que du tremb'e en fè' aussi, mé' pour êt' çartain, du hêtre.

Et puis çâ, b'en, si, dan 'és montagn's, i' pâsse in our' [ours], in chevreu', in bétail, p'i' i' s'adenne à partir vit', que'qu' chose, i' fa't partir la terr' de là-dessus, p'is v'lâ l' boâs qui ést lumineux. P'is lés p'tits vieux, l' soèr, i' aparçoèv'nt çâ. I's vœill'nt du feu. Bon! I's venda'ent çâ: c'étè in fi-follet ou b'en don c'étè' in signe, in b'en méchant signe.

In chien qui hurlait, au coin d' la maison, ils le r'gardaient su' quel bord qu'i' hurlait, la nuit. Si le chien hurlait... le monde éta't b'en suparditieux [superstitieux]!

29 — LES GUÉRISSEURS

J'ai connu des femmes qui étaient guérisseuses. J'ai moi-même été guéri, par l'une d'elles, d'une hernie dont je souffrais depuis ma naissance.

Une de mes sœurs est venue au monde affectée de la gourme des enfants, communément appelée le « rife », à cette époque. À l'âge d'une quinzaine de mois, peut-être de deux ans, elle n'avait pas un cheveu sur la tête, et tout le cuir chevelu offrait l'aspect d'une pelure de pomme cuite toute fendillée. Cette gourme provoque des démangeaisons difficilement supportables. Ma sœur a été guérie par une dame Carrière. Elle lui a conseillé de faire une neuvaine. Pendant neuf jours, on disait tant de « Notre Père », tant de « Je vous salue, Marie ». Ceux qui croyaient à cette dévotion la mettaient en pratique.

Je me rappelle que mes parents avaient confiance à l'huile Saint-Joseph. Dans la Bible, on parle d'une sorte d'huile. Chez nous, c'était l'huile de Saint-Joseph. Cette huile — de l'huile d'olive — était conservée dans une bouteille et on appelait ce remède « huile de Saint-Joseph ».

J'ai retenu le souvenir de cette dame Carrière. Après sa mort, son mari a épousé une des sœurs de ma mère. Ce Monsieur Carrière se trouvait donc mon oncle, mon oncle Abondius Carrière.

LES GUÉRISSEURS

M. Régis Brazeau (70 ans) de Blezard Valley, a raconté en 1978 une partie de ses souvenirs relatifs aux guérisseurs de son jeune temps.

Enregistrement no 4801.

J'ai vu dés femm's qui guérissaient; j'ai 'té guéri moi-même. Moé, j' su's v'nu au monde, j'éta' avec enn' rupture[1], et p'is j'ai 'té guéri moi-même par enn' femme. Et p'i' un' de més sœurs qu'est v'nue au monde, dans c' temps-lâ, i' app'la'ent çâ le rife[2]. 'A ava't pâ' in ch'feu [cheveu], alle éta't rendue, alle ava' enn' quinzain' de moâs, deux ans, p'i' alle ava't pâ' in ch'feu su' 'a têt', p'i' alle ava't la tête... tout' la peau tout' pareill' comme enn' pomm' que tu fa's cuire, lâ, tout' pétillée[3], lâ; p'is ça pique, çâ, tirrib'e.

Et p'i' alle â été guérie par cés femm's-lâ... enn' madame Cârriére. I' app'la'ent ça enn' navaine [neuvaine]: tu dirâs, pendant neuf jours de temps, tant d' Notre Père, tant d' Salue Marie, et p'is celui qui gu'y croyait, i' faisa't cés chos's-lâ. P'is j' me rappell, chez nou' aussi, i' y ava't de quoi c' qu'i' app'la'ent de l'huile Saint-Joseph.

Dans la Bible, i's parl'nt d'enn' sort' d'huile, lâ; mé', n'us aut's, i' y ava't d' l'huil' Saint-Joseph. I's s' sarva'ent d' çâ, chez nous, enn' bouteill' d'huil' Saint-Joseph. I's s' sarva'ent d' çâ, chez nous, enn' bouteill' d'huil' Saint-Joseph, c'éta't d' l'huile' d'oliv' qu'i' y ava't là-d'dans, mé' c'éta't dés mouss's qu'i' y ava't là-d'dans, p'i' i' app'la'ent çâ du nom d' Saint-Joseph.

C'éta't enn' madam' Cârguiér' [Carrière] qui â été plus târd, son mari à c'tte femm'-lâ, plus târd, son mari ést marguié [marié] à un' dés sœurs de ma mére. Ça s' trouva't mon oncle, à moé. C'éta't un' madam' Cârguiér', madame Abondius Cârguiére [Carrière].

---

1. *Rupture*: Hernie.
2. *Rife*: Exzéma, gourme des enfants.
3. *Pétillé*: Fendillé, craquelé.

30 — ANNONCE DE LA MORT D'UN MISSIONNAIRE

Monseigneur Provencher enseignait le catéchisme aux enfants qui préparaient leur Première Communion. Ils étaient nombreux à assister à cette dernière leçon. La Première Communion devait avoir lieu le lendemain matin.

Monseigneur avait placé des hosties dans un calice — des hosties non consacrées — pour apprendre à ces enfants comment recevoir la communion. Il dépose le calice sur la balustrade plus ou moins polie et continue à parler aux enfants. Je ne sais pas si c'était avant ou après la démonstration de la manière de communier; mais le calice reposait sur la balustrade pendant sa leçon.

Soudain, les auditeurs et l'évêque voient le calice glisser sur la balustrade et revenir à sa place. Je crois que cette promenade s'est produite trois fois. Quoi qu'il en soit, le calice s'est déplacé et a repris sa place.

Les enfants ont eu peur, à la vue de ce phénomène. Mais Monseigneur Provencher les rassura en leur disant: « N'ayez pas peur, n'ayez pas peur! C'est l'annonce de la mort récente du Père Darveau! »

Je crois que ce missionnaire était disparu sur le Lac Winnipeg et que l'on n'a jamais retrouvé son corps.

Le Père Darveau était mort...

ANNONCE DE LA MORT D'UN MISSIONNAIRE

M. Alexandre Desautels (89 ans) nous a raconté, en août 1954, à Saint-Boniface, Manitoba, un fait qui est arrivé à Mgr Provencher. C'est une histoire que M. Desautels a entendu raconter par une vieille dame Vendal, une Perreault née au Manitoba et qui a été parmi les pionniers de Saint-Anne.

Enregistrement no 569[d]

Monseigneur Provencher faisait le catéchisme pour la Première Communion des enfants. Ils étaient plusieurs. Alors, i' éta'ent rendu' à la veill' de la Communion; ils deva'ent fair' leur communion le lendemain.

Alors, i' prend des hosties qu'i' met dans in calice, dés hosties qui n'éta'ent pâs consacrées, pour leur montrer comment prendr' la communion. Alors, la balustrad' qu'éta't plus ou moins plate, il prend le calice et il l' met sur la balustrade et p'i' i' dit, pour montrer comment — je sé's pâs si c'éta' avant d' leur montrer à communié' ou après — mé' i' ava't l' calice. Et puis, il continue à parlé' aux enfants.

Tout d'in coup, i' ont vu partir le calice qui glissa't sur la balustrade... j' crois qu' c'ést par troâs fois; j' me rappell' pâ' au juste, mé' i' â été, p'i' i' ést r'venu, te'jours.

Lés enfan on eu peur. Alors, i' dit: « N'ayez pâs peur, n'ayez pâs peur! I' dit, c'ést in avartissement que j' viens d'avoèr. I' dit, le Pér' Darveau vient de mourir! »

Ils l'ont trouvé... i's sav'nt pâs si... j' croés qu'i's n'ont jamais r'trouvé l' corps. J' sé's pâs si c'ést su' l' Lac Winnipeg qu'il ést disparu.

C'ést l' Pér' Darveau qui v'na't d' mourir.

31 — LE LAC-DU-DIABLE

Ce fait est peut-être arrivé. Un métis donnait l'origine du nom Lac du diable. Je crois que ce lac est situé dans le Dakota, le Sud Dakota, ou dans cette région des États-Unis.

Des chasseurs partaient pour la chasse aux bisons. Un jour, ils veulent traverser un lac. Comme d'habitude, ils lancent les bêtes, les chevaux à l'eau pour qu'ils gagnent l'autre rive à la nage en suivant l'embarcation. Une fois à l'eau, les bêtes suivaient, à la nage, le groupe de chasseurs.

Tout à coup, pendant la traversée, un cheval a commencé à se débattre, à projeter l'eau hors de la surface, et à lever les pattes de devant hors de l'eau tout en se débattant. Les chasseurs se sont demandé: « Qu'est-ce qui se passe? » Personne ne savait pourquoi l'animal se bousculait ainsi. Le cheval a fini par couler au fond et se noyer. N'ayant d'autre explication, ils conclurent que c'était l'intervention du diable.

Moi, je propose une autre explication. C'était probablement un lac poissonneux. Je n'en sais que peu de choses: je n'y suis jamais allé, mais c'était un assez grand lac, je crois. J'ai vu des pêcheurs tendre des filets, l'hiver, après avoir piqué des perches au fond du lac. Il est possible que certaines de ces perches se soient inclinées sous l'effet de la glace et soient demeurées penchées sous l'eau. Le cheval se serait perforé le ventre sur une de ces perches.

J'ai eu connaissance, chez moi, d'un homme qui descendait vers le pont en conduisant deux voitures. Arrivé à une pente assez rude et très longue, il prit les guides de la première voiture et laissa l'autre le suivre. Une fois lancés sur la pente, les chevaux ne pouvaient plus s'arrêter parmi des arbrisseaux aux tiges rigides et très effilées. L'une des bêtes eut l'œsophage perforé par une de ces perches, et est tombée morte.

LE LAC DU DIABLE

Histoire racontée par M. Alexandre Desautels (89 ans), en août 1954, à Saint-Boniface, Manitoba.

Enregistrement no 570[d].

In métis qui disa't que... le Lac du Diable, i' disa't, pourquoi c' qu'i' on [ont] app'lé çâ le Lac du Diable.

J' crois qu' ça s' trouv' dans l' Dakôtâ ou dans l' Sud Dakôtâ, en que'qu' pârt lâ, te'jours.

I' éta'ent... te'jours, qu'i' alla' à la chasse aux boff'lôs [buffalos][1]. P'i' in bon coup, te'jours, il' ont parti pour travarser le lac. Et puis, lés alimaux, lés ch'faux [chevaux], ils lés j'ta' [jetaient] à la nâge, et pui' ils lés faisa'ent suiv'e. Et puis, quand il' éta'ent partis, i's suiva'ent.

Alors, in bon coup, te'jours, i' y â in ch' fal qu' â commencé... piock, piock, piock... p'i' i' faisa't r'voler[2] l'eau en l'air, lés patt's quésiment sorties, et p'i' i' s'ést débattu. I' ont dit: «Qu'est-c' qu'il â?» I's sava'ent pâs qu'est-c' qu'i'... Et puis, il â féni par se noyer. Et pui' i' ont dit que c'éta't l' diâb'e, p'i' i' ont pâs su...

Mé, j' me d'mand', ça peu' êt' ceci par ce que j'ai vu. B'en, c'éta' in lac qu'i' d'va't gu'y avoèr du poesson... je l' sé's pâs. J' gu'y ai jama' été su' c' lac-lâ, mé' c'éta' in assez grand lac, j' cré's b'en.

Quand i's tenda'ent dés rets, v's savez, en hiver, i's planta'ent dés parch's. P'is c'tte parch' lâ, probablement par la glac' cantée[3], p'is l' ch'fal s'ést planté drett' dans l' ventre ou dans...

---

1. *Buffalo* (angl.): Bison, buffle.
2. *Revoler*: Projeter, lancer au loin, faire jaillir.
3. *Canter*: Pencher, prendre une position en diagonale, à mi-chemin entre l'horizontale et la verticale.

J'ai vu, chez nous, in homm' qu' ava' été au boâs, p'i' i' ava't deu' 'oétur's, et pui' i' y ava' in côteau, lâ, où c' que la pente éta't assez longue. Et p'i' i' a parti avec sa promiére 'oéture et puis lés aut's suiva'ent. P'i' i' y ava't r'guien pour lés arretter. C'éta'ent tout's dés p'tit's parch's fin's, v's savez. P'i' i' y en â enne, 'a s'ést planté enn' parche, lâ, dans l' gargoton[4], lâ, p'i' alle a rentré p'i' alle ést tombée morte, lâ.

4. *Gargoton*: Gorge, gosier, œsophage, trachée-artère.

32 — UN BOLIDE À TROUT LAKE

C'était à Trout Lake, à cent cinquante kilomètres au nord de Winnipeg.

J'ai travaillé à Trout Lake pour le père Lecoq qui y avait bâti une école industrielle. Le docteur Norkway, médecin des Amérindiens, était venu à l'école pour examiner les enfants qui y seraient inscrits pour la première fois.

Les mères amérindiennes en assez grand nombre accompagnaient leurs enfants, et l'une d'elles en avait deux ou trois.

Le Père Lecoq me dit: « Attelez donc un cheval sur la grande traîne plate et allez conduire les enfants chez eux! » C'était une distance d'à peu près trois kilomètres, peut-être un peu moins.

J'attelle le cheval, je fais monter les passagers dans la traîne et je prends la route. J'avais l'habitude d'abréger ce voyage en utilisant un raccourci.

Sur le lac, il y avait une île qui, dans les eaux basses de l'été, touchait presque la terre ferme. L'étroit passage, entre la terre et l'île, était occupé par des touffes de saule, et le chemin passait à travers ces arbrisseaux.

En sortant de ce raccourci, au moment de revenir à la glace du lac, les enfants commencent à crier: « Kiack! Kiack! » ou « Un goéland! Un goéland! »

Je lève alors la tête et je vois, à environ un demi-kilomètre, peut-être moins — de toute façon ça me paraissait assez près — une boule presque aussi grosse qu'un mouton d'une taille moyenne ou, on pourrait dire, plus grosse que deux oies. Cette boule filait à grande vitesse et était d'une blancheur comparable à la neige. Le soleil n'était pas encore couché.

La boule a parcouru une bonne distance, puis a éclaté. Les particules ont filé encore quelques instants, puis ont disparu derrière un coin de forêt. Je ne sais toutefois si ces résidus sont tombés.

Cette boule devait être très éloignée, mais elle semblait se déplacer entre nous et la forêt. À une telle distance, elle devait filer au-dessus du boisé. Pourtant, elle semblait passer en-deçà de la forêt.

C'était un bolide; c'était certainement un bolide! Pour les petits Amérindiens c'était un goéland, un « Kiack ».

UN BOLIDE À TROUT LAKE

Souvenir de M. Alexandre Desautels (89 ans, 1954) enregistré à Saint-Boniface, Manitoba.

Enregistrement no 571[b].

Trout Lake, à quatre-vingt-dix milles au nord du Lac Winnipeg... Quand i' on eu féni d' bâtir l'école industrielle... j'ai travaillé lâ, moé. C'ést l' Pér' Lecoq. Et puis, le docteur, c'éta't Norkway qu'était le docteur dés Indiens. I' éta't v'nu pour examiner lés enfants qui rentra' à l'école, lés nouveaux. Lés enfan éta'ent v'nu' avec leur mére — dés Indiennes — et pui' i' y ava't p'usieurs p'tits enfants, p'i' i' y en ava' un' qu'en ava't deux troâs qu'éta' avec elle.

Le Pér' Lecoq me dit, i' dit: « Att'lez don in ch'fal su' enn' grand traîn' d'éclisses, lâ, — p'i' on att'la' in ch'fal là-d'ssus — i' dit, prenez don la traîn' plate, lâ, p'i' i' dit, allez don lés m'ner! »

I' y ava' à peu près enn' coupeul de milles, p't-êt' pâs t't à fait'. J'attell' le ch'fal, p'is j' lés embarqu', p'is j' pârs. Et puis, j' pâssa's par in raccourci qu'i y ava't...

I' y ava' in îl' qu'éta't presque une presqu'île. Quant' l'eau éta't bâs, i' y ava't presque pâs d'eau... i' passa' in peu d'eau. Alors, là où le rétréci éta't, lâ, i' y ava't dés tall's[1] de saul', de branch's. Et puis, le chemin pâssa't là-d'dans.

P'is, comme on arriva't pour sortir, pour prendr' le lac, qui s' trouva't tout d' suit' lâ, lés enfant s' sont mi' à criguier: « Kiack! Kiack! » Kiack, ça veut dire in goéland, vous savez... in goéland. Alors, j' lèv' la tête et puis j'ai vu... Ah! ça paraissa' à peu pra' pâ' à in quârt de mille, pâs minm' çâ; ça parassa' assez proche. Un' boul' qu'éta't... ah! presque aussi gross' qu'in mouton, pâ' in gros, mé' in moyen, lâ... plus gros qu' deux oies, on pourrait dire. Ça fila't d' minm' p'is c'éta't blanc, aussi blanc qu' la nége [neige] éta't. P'is l' saleil éta't pâs couché. Et puis, ça a fait in bout', lâ, p'is ça éclaté; p'is ça a filé in bout' encore, p'is lâ, l' boâs m'â... J' sé's pâs si ça a tombé.

1. *Talle*: Touffe de branchages.

Ça d'va' êt' b'en loin, parç qu'i' ont dit que quant' c'ést... Mé', ça paraissa' en-d'çâ. Parc' que d' l'aut côté, c'éta't du boâs; mé' ça s' trouva' à pâssé' à la... loin d'minm', çâ s' trouva' à passé' au-d'ssus du boâs. Mé', ça paraissa' en-d'çâ.

C'éta't in bolide, c'éta't in bolid' çartain'ment. Lés Indiens ont pensé qu' c'éta' in goéland, Kiack... lés enfants, Kiack!

33 — TÉMOIGNAGE SUR LES CHANTEURS D'AUTREFOIS

Monsieur Villebrun, hier, quelqu'un m'a affirmé que les directeurs de la Compagnie de la Baie d'Hudson engagaient autrefois des chanteurs pour stimuler les rameurs sur les barques. Avez-vous eu connaissance de cette coutume?

— Des chanteurs pour rythmer le mouvement des rames? Oui! En fait, j'en ai plutôt entendu parler. Certains parents se sont engagés pour la Compagnie de la Baie d'Hudson: ils ont fait du portage. Ils transportaient les provisions par eau, sur des chalands. Les chanteurs avaient comme rôle de rythmer le mouvement des rameurs.

Un nommé Lamirande entonnait les chansons. Il était engagé pour chanter. Moi, je ne l'ai pas connu, mais j'en ai entendu parler.

Mes oncles à moi, les Sutherland, ont fait du portage, c'est-à-dire qu'ils transportaient les marchandises sur des barges. Comme il y avait des chutes qui barraient la route par eau, les employés devaient porter les caisses vers le haut de la chute. J'ai entendu dire que des gens robustes pouvaient porter un tonneau de rhum ou de whisky en utilisant un collier de portageur. Ils plaçaient la courroie du collier sur leur front et portaient ainsi les lourds fardeaux. Assez peu de ces fardeaux pesaient moins de cent kilos. Il fallait donc que le portageur adopte une technique de balancement pour porter ces tonneaux remplis de rhum ou de whisky. Il ne fallait pas qu'ils se balancent de l'avant vers l'arrière, mais bien de gauche à droite. Une mauvaise technique de balancement les faisait tomber.

Les chanteurs étaient surtout des Canadiens français. Je vous ai cité le nom de Lamirande.

TÉMOIGNAGE SUR LES CHANTEURS D'AUTREFOIS

M. Joseph Villebrun (87 ans) de Saint-Boniface (Winnipeg), Manitoba, a raconté, le 14 février 1971, une bribe de souvenirs, où il nomme M. Lamirande comme un chanteur de métier.

Enregistrement numéro 3745.

Monsieur Villebrun, hier, quelqu'un m'a dit que les directeurs de la Compagnie de la Baie d'Hudson engageaient des gens, autrefois, des chanteurs pour encourager les rameurs sur les barques. Est-ce que vous avez eu connaissance de cette coutume?

— Pour accorder? Oui! B'en, moé, j'ai attendu [entendu] dire... j'ai vu dés parents qui gu'y ont 'té pour la Hudson Bay. I' app'laient çâ le portage, fér' le portage. I's châr-riaient les provisions en barques, par eau.

— Et c'est pour çâ qu'ils tâchaient d'encourager les rameurs?

— Oui, pour accorder. C'étè' in nommé Lamirande qui chantait. Il était engagé pour chanter. C'ést in nommé Lamirande. Moé, je m' rappell' pâs d' çâ, mé' j'ai attendu parler d' çâ.

J'ai d' més oncl's, moé, dés Sutherland, qui on été au portage, transporter d' la mar-chandise; foula't qu'i's fassent les portag's su' l'eau. I' y ava't dés fall[1], hein, p'is foula't qu'i's port'nt lés caiss's; mé' j'ai attendu dir', moé, qu' dés gens's assez forts qu'i's portè' enn' tonn' de rhum avec dés colliers. I's s' metta'ent l' collier su' l' front, comm' çâ. Mé', i' y ava't r'guien en bâs d' deux cents liv's. P'is foula'at qu'in homm' sav' [sache] le tour pour porter cés quarts de boesson-lâ. C'éta't du Whisky. Foul'at pâs qu'i's balanc'nt comm' çâ. Si i's balança'ent comm' çâ, i's culbuta'ent.

Lés chanteurs, c'éta'nt surtout des Canadiens français, Lamirande, par exemple. »

---

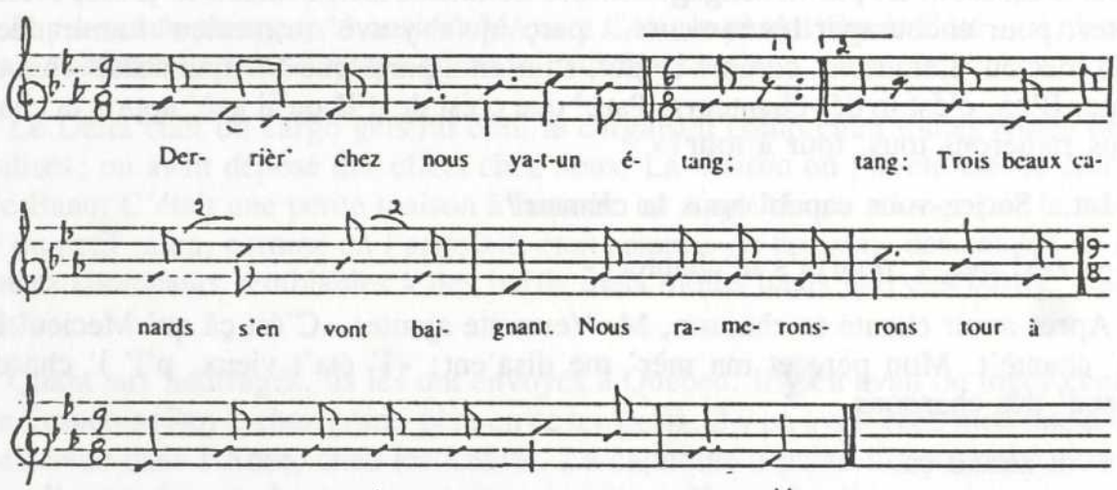
1. *Fall* (angl): Chute.

34 — LES CHANSONS ET LA RAME
(Témoignage de M. Vermette)

Enquêteur: M. Vermette, on m'a dit qu'autrefois la Compagnie Hudson Bay engageaient des chanteurs pour rythmer le travail des rameurs. Avez-vous eu connaissance de cette coutume?

— Moi, je suis trop jeune [80 ans!] pour avoir eu connaissance de ces faits. Mais mon père me rappelait souvent qu'il avait été un employé de la Hudson Bay. Il affirmait que les gérants de cette entreprise engageaient des hommes pour chanter et ainsi encourager les rameurs.

Il a très bien connu, entre autres, un M. Lamirande qui avait comme tâche de chanter pour rythmer le coup de rame sur les bateaux de marchandises. Il était l'un des chanteurs engagés pour stimuler les rameurs. C'est dans ce but qu'il avait appris la chanson: « Nous ramerons-rons tous tour à tour ». Je vais vous la chanter. C'est de lui que mon père l'a apprise.



C'est ce que M. Lamirande chantait. Selon le témoignage de mon père et de ma mère, il cherchait à apprendre des chansons, même dans sa vieillesse. C'était une passion, chez lui.

Un jour, il avait entendu Elie Carrière, un jeune homme, chanter une chanson, et le vieux Lamirande de dire: « Cette chanson-là, je voudrais bien l'apprendre! »

Malgré son grand âge, il espérait que cette pièce lui serait encore utile.

LES CHANSONS ET LA RAME
(Témoignage de M. Vermette)

Un témoignage raconté par Auguste Vermette (80 ans) le 14 février 1971, à Saint-Boniface, Manitoba. M. Vermette est natif de St-Pierre, Manitoba.

Enregistrement no 3759.

Int.: M. Vermette, on m'a dit qu'il y avè' autrefois des gens de la Hudson Bay qui engageaient des Canadiens pour rythmer le travail dés rameurs. Est-ce que vous avez eu connaissance de çâ, vous?

— Oué, b'en, j'ai b'en entendu parler par mon père; b'en trop jeune, moé, j'ai pâ' eu connaissance. Mé' mon pér' m'en parla't souvent parc' qu'il a voyagé lui-minme à la Baie d'Hudson. Et pui' il' engagea'nt dés hommes. Lui, i' disa't to'jours, c'ést pour chanter, pour encourager lés rameurs... parç' qu'i' y avè' in mecieu' Lamirande. Il a connu mecieu' Lamirand' comme i' faut, i' m'en a parlé que M. Lamirand' chantait de minme. B'en, c'ést in dés chanteurs. Parç' que c'ést de d'lâ qu'il avè' appris la chanson. « Nous ramerons tous, tour à tour! »

Int.: Seriez-vous capab' nous la chanter?

— Ah! oui, j' pourra's la chanter! »

Après avoir chanté sa chanson, M. Vermette ajoute: « C'ést çâ qu' Mecieu' Lamirand' chantè't. Mon père et ma mèr' me disa'ent: « I' éta't vieux, p'i' i' charcha' à apprend' dés chansons.

— Il aimait çâ.

— I' euma't çâ... I' parla't... i' y avè' in homm' chez nous, in bon chanteur — Elie Cârrièr' qu'ils l'app'la'ent — p'i' il l'ava' entendu chanté' enn' chanson, p'i' i' [Lamirande] disa't: « J' voudra's b'en l'apprend' c'tte chanson-lâ... » qu'il ava' attendu chanter par in jeune homme, lâ, Elie Cârrière. P'i' i' était vieux... B'en, i' espera' encore... sarvir encore...

35 — MÉMOIRES DE MME CLOVIS ROY

Mme Clovis Roy, née Aline Bélanger (88 ans) de Cap-Chat, Gaspésie, nous a raconté, le 29 juillet 1954, quelques-uns de ses souvenirs.

Maman s'est mariée deux fois, en premières noces avec le docteur Joseph-Charles L'Espérance de Québec. Elle a eu trois enfants. Charles était médecin ; il est mort à Rickshaw ; ensuite, Georges l'Espérance, puis Ida. Nos deux familles s'accordaient très bien.

Je me rappelle le naufrage du Delta. J'ai même été à son bord. C'était un bâtiment à trois mâts qui s'était échoué sur la Pointe Cap-Chatte. On était embarqué... Il y avait une goélette qui allait chercher des effets pour les monter à Québec, et on nous avait amenés à bord du Delta. Ce dernier était enfoncé dans l'eau ; il ne restait qu'un pont à la surface. Il y avait un plongeur, monsieur Macaire Côté, le père d'Emile Côté... il plongeait. C'était l'automne, peu de temps après le naufrage.

Le Delta était un cargo général dont la cargaison comprenait toutes sortes de marchandises ; on avait déposé des effets chez nous. La maison où j'ai été élevée était bâtie sur le Banc. C'était une petite maison à laquelle on a ajouté une allonge par la suite. La cave du petit salon, comme on l'appelait, était remplie de boisson : des caisses de Rhum et autres contenants semblables à des barils mais moins hauts que des barils, pleins de boisson.

Quant aux naufragés, ils les ont envoyés à Québec. Il y en avait de logés chez mon oncle François [Roy], chez grand-père en ce temps-là, il y en avait chez mon oncle Louis, il y en avait dans l'Anse, chez les Labrie. Le capitaine a passé l'hiver chez mon oncle Louis. Il nous faisait chanter ; nous étions petits... Nous chantions :

« Au clair de la lune, Mon ami Pierrot,
Prête-moi ta plume, Pour écrire un mot.
Ma chandelle est morte : Je n'ai plus de feu !
Ouvre-moi ta porte, Pour l'amour de Dieu. »

Mais lui, le capitaine, il chantait :

« Au clair de la loune, Mon ami Pierrot,
Prête-moi ta ploume, Pour écrire un mot... »

Nous avions un plaisir fou à l'entendre chanter. C'était un Anglais, je crois.

Dans la cargaison, il y avait des perles enfilées en de longs écheveaux. C'étaient des perles de qualité bien ordinaire. Mon oncle et chez Baylone Roy avaient acheté bien des marchandises, dont des perles; ils nous avaient donné des perles pour nous faire des colliers.

On est monté à bord de la goélette, à la rivière; la goélette a quitté le rivage pendant que nous étions à bord. Une fois rendus au Delta, les marins ont installé un palan au moyen duquel ils nous descendaient, chacun son tour, dans l'entrepont du Delta. C'est moi qui suis descendue la dernière. À mon retour, la chaloupe amarrée près du bâtiment et dans laquelle je devais prendre place a obéi à une poussée vers l'arrière. Ah! j'ai eu peur. J'étais heureuse, quand j'ai mis le pied dans cette embarcation.

36 — MÉMOIRES DE JEAN-BAPTISTE HÉMON

Mémoires de M. Jean-Baptiste Hémon (86 ans) enregistrés en 1955, à Cap-Chat, par le Père Germain Lemieux qui l'a interrogé sur un lointain passé.

Question: M. Hémon, avez-vous eu connaissance du naufrage du Delta, en 1874?

— Oui, j'en ai eu connaissance. C'était en automne, au mois de novembre. Je me souviens que M. François Lemieux, votre grand-père, a été gardien tout l'hiver, à bord de l'épave du Delta.

Quant aux causes du naufrage, je ne sais trop ce qui s'est passé. Le timonier n'a pas dû voir le phare. Je me demande s'il y avait un phare à cette époque. Une chose est certaine, la population de Cap-Chat était très peu nombreuse, à ce temps-là.

Quelques familles seulement habitaient ici; celle du vieux Roy, mon défunt père, les Lepage, M. Isaac Dugas, Alarie Roy, frère de Louis Roy et qui résidait ici, en haut de la côte. Ensuite, il y avait le père José Roy et un de ses cousins, Théodore Roy, installé dans l'Anse. C'était, je crois, le père de votre grand-mère. Ce Théodore était également le cousin du père Louis Roy.

À cette époque, plusieurs étaient installés dans l'Anse de Cap-Chat ou l'Anse-au-Goémon. Mais le père Louis Roy avait sa maison à peu près là où l'on a bâti plus tard la grange de la Compagnie. Cette dernière avait acheté un coin de terre appartenant à Ti-Quienne [Étienne] Michaud. C'est là qu'il est mort et, je crois que sa veuve, encore vivante, réside présentement dans ce secteur.

Le père José Roy, lui, s'était bâti près du moulin, le gros moulin destiné à scier l'épinette. On voit encore la cave de cette maison. Ensuite, il s'est rebâti, avant ma naissance, là où Petit-Charles Roy a fini ses jours.

Dans mon jeune âge, à Cap-Chat, il y avait sur la côte — village actuel — une maison qui appartenait à Samuel Dion et qui a été achetée par la mère Louison Blanchette. De plus, il y avait une vieille maison derrière la maison actuelle de Narcisse Pelletier. Une autre petite maison était bâtie à l'endroit de la demeure actuelle de William Mainville. Une autre petite bâtisse abritait le bedeau. À cette époque, le poste de bedeau était occupé par une femme, Sara Deroy, qui a épousé un monsieur Chouinard. Cette petite bâtisse s'élevait à l'endroit où se trouve le bureau de la Compagnie.

D'après mes souvenirs, on avait commencé à bâtir une église de bois, près du fleuve, puis on l'a transportée sur la côte. Je me rappelle l'avoir vue en construction; les murs s'élevaient au niveau des fenêtres environ. C'était une église en bois équarri, pièce sur pièce, comme on disait. La sacristie avait été terminée, en bas de la côte avant que l'on transporte l'église en arrière de l'église actuelle. On a démoli cette vieille église vers 1918 ou 1919.

Le reste du village était couvert de jeunes arbres et de souches. On chassait le lièvre dans ces buissons. Au niveau du village actuel, en plus des bâtisses déjà mentionnées, il y avait la maison des Bérubé, puis on retrouvait une autre maison, celle de Léo Sergerie. C'était déjà une vieille maison, dans mon enfance.

Au début de la colonisation, on bâtissait les maisons en bas de la côte, au niveau de la mer. Quand on a tracé la route en haut de la côte, les gens ont transporté leurs maisons près de la route. Par exemple, la maison de Léo Sergerie était construite en deux parties. La première partie, qui remontait à cent vingt-cinq ans, avait été bâtie près de la mer, en poutres équarries. Quand on l'a transportée au niveau de la nouvelle route, on y a ajouté une seconde partie.

Question: Quand vous parlez de la maison de Léo Sergerie, voulez-vous parler de l'ancienne maison d'Alfred Morin?

— Non! La maison d'Alfred Morin était déjà bâtie, mais je ne me rappelle plus qui en était propriétaire.

Question: Parlez-nous des origines de Cap-Chat. Est-ce la pêche ou le travail de la forêt qui a attiré ici le groupe des premières familles?

— Ah! c'est d'abord la pêche. Le père Louis Roy possédait une petite goélette et un magasin. Il achetait la morue et allait la vendre à Québec. Mon défunt père et Michel Lemieux, père de votre grand-père François, étaient descendus travailler pour Louis Roy. Ils avaient une douzaine d'années quand ils sont arrivés ici. Ils venaient... ils venaient... mon défunt père venait de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, et je crois que Lemieux venait de cette paroisse-là, lui aussi.

Mon père avait douze ans à son arrivée à Cap-Chat; il a grandi dans l'entourage du père Louis Roy. À l'âge de vingt ans, il est allé s'établir dans l'Anse-au-Goémon, exactement là où Gustave Lepage demeure actuellement.

Les Lepage, eux, s'étaient installés au Grand-Fonds, attirés par le moulin des Price. Ce moulin n'a fonctionné que deux ans et a été détruit par le feu. Les Lepage ont été grandement affectés par cet incendie. Ils ont échangé leur propriété du Grand-Fonds contre celle de mon père à l'Anse-au-Goémon. C'est ainsi que mon père est allé habiter au Grand-Fonds et que les Lepage se sont retrouvés dans l'Anse de Cap-Chat.

Question: Avez-vous eu connaissance des premiers missionnaires ou des premiers curés de la paroisse?

— Les premiers missionnaires qui ont desservi la paroisse, je ne les ai pas connus. Mais, dans mon enfance, je me rappelle qu'un monsieur Arpin a commencé à bâtir l'église ; ensuite, il fut remplacé par monsieur Moreault. J'ai fait ma première communion du temps de monsieur Moreault, et ma communion solennelle à l'époque de monsieur Lacasse qui avait remplacé monsieur Moreault comme curé.

Q. : Vous avez été garde-feu pendant plus de quarante ans ; avez-vous eu connaissance de gros accidents ?

— Non ; pas de gros accidents. J'ai été gardien de la rivière pendant quarante-deux saisons, et garde-feu en même temps. Je n'ai assisté à aucun incendie désastreux.

J'avais une maison au Grand-Fonds et j'y cultivais un coin de terre. Vous me parliez des morts, des revenants... Ah ! dans l'ancien temps, dès que l'on ne pouvait expliquer un petit bruit, on pensait à un mort, à un revenant. Je suis rendu à quatre-vingt-six ans, et je n'ai jamais vu de revenant, je n'ai jamais entendu dire qu'un mort était revenu faire peur aux vivants.

D'abord, je n'ai jamais eu peur des morts et je n'ai jamais cru qu'un mort pouvait revenir sur la terre. Ah ! j'ai entendu raconter qu'un nommé Bonneau s'était battu, à Matane, avec Clément Bérubé. Bérubé avait battu Bonneau et le vaincu avait promis au vainqueur que, mort ou vivant, il reprendrait sa revanche.

Après la mort de Bérubé, on a prétendu que le défunt était venu se battre avec Bonneau. Le mort, paraît-il, n'avait pas vaincu Bonneau parce qu'il s'était fracturé un bras. On peut conclure que nos vieux pères étaient des gens vigoureux mais peureux, et ils se créaient toutes sortes de phantasmes.

Mon défunt père n'était pas marin. Il avait été élevé par monsieur Louis Roy, et quand il est allé s'installer sur une terre, il n'avait pas d'argent, il n'avait aucun moyen de gagner de l'argent. Il n'y avait pas de route pour aller à Matane, il n'y avait aucun chemin carrossable.

À cette époque, c'était Edouard Caron qui transportait la malle pour le compte du père Louis Roy. C'est ce dernier qui l'avait élevé et il transportait la malle dans un havresac, sur son épaule. L'hiver, il voyageait en raquettes, de Matane à Sainte-Anne-des-Monts. Une fois le courrier rendu à Sainte-Anne-des-Monts, un autre postillon continuait à transporter la malle sur son dos, dans un havresac. Il faut préciser que, à cette époque, la Société des Alcools n'expédiait pas de flacons de liqueur, les compagnies Eaton et Simpson ne confiaient pas leurs catalogues au courrier.

Il y avait bien quelques curés, mais peu nombreux, qui recevaient un journal de temps en temps.

Q. : Et votre père, vous me disiez que...

— Mon père était allé s'installer à l'Anse-au-Goémon. Il n'avait pas de cheval. Il avait élevé un petit bœuf dont il se servait pour cultiver.

À cette époque (vers 1855), il n'y avait pas de bateaux de ligne, il n'y avait pas de phares. Les marins ne devaient compter que sur leur habileté. Même si une dizaine de bateaux partaient pour Québec, il n'en revenait que trois ou quatre. Le sel était rare, et les pêcheurs devaient se tirer d'affaire.

Dans ces temps-là, il n'y avait pas de chantiers, il n'y avait aucune industrie locale. Un automne, mon père se décida d'extraire du sel de la mer. Il a équarri à la hache des arbres de huit mètres de longueur et de vingt centimètres de diamètre. Il s'est fabriqué, au bord de la mer, deux boîtes d'un mètre de largeur, d'un mètre de hauteur et de huit mètres de longueur. Pendant l'hiver, il remplissait ces réservoirs d'eau salée (eau de mer) et la laissait geler. Il cassait la glace amassée sur les boîtes (eau douce), en libérait les réservoirs qu'il remplissait d'eau de mer. Arrivait un moment où l'eau était salée au point d'empêcher le froid de former de la glace.

Mon père transvidait cette eau dans d'immenses chaudrons à sucre contenant 160 ou 180 litres et la laissait s'évaporer. L'eau devenait épaisse comme de la potasse. Ce liquide était meilleur pour saler la morue que le sel vendu sur le marché.

Tout en surveillant l'évaporation de l'eau salée, mon père s'était bâti une embarcation, une sorte de chaloupe que l'on appelait une « barge ». Le printemps arrivé, mon père chargea dans sa chaloupe vingt barils de cette « potasse » préparée pendant l'hiver, et navigua vers Matane pour aller vendre sa marchandise.

À cette date, Matane n'était pas un village très développé; il ne contenait que deux magasins: celui de M. Talbot et celui de M. Gosselin. Il a vendu sa cargaison, ses vingt barils de sel à M. Talbot, quatre dollars le baril. La somme de quatre-vingts dollars lui permit d'acheter une petite jument de trois ans. Il fit monter l'animal dans l'embarcation et repartit en descendant vers l'Anse-au-Goémon. La chaloupe n'avait pas de moteur ni de voiles. Il fallait ramer et utiliser une couverture de laine, de temps en temps, en guise de voile, pour soulager le rameur ou augmenter la vitesse du bateau.

Mon père reprend la mer. Tout à coup, une petite pluie fine commence à tomber, la brume se lève, le vent du Nord-Est se met de la partie, si bien que la chaloupe avance difficilement. Le soir approchait. Mon père décide de camper aux Islets des Méchins où il entrevoit des caps blancs et un beau havre. Il entre dans le havre, attend que la mer baisse un peu pour permettre à sa petite jument de mieux sauter de la chaloupe. Enfin, il parvient à pencher l'embarcation sur le flanc et fait descendre l'animal sur la plage. Il l'attache et se lance à la recherche de bois pour alimenter le feu de son campement. Il n'y avait aucune maison, aucun être vivant dans les environs.

La nuit descend, mais mon père n'a pas encore assez de bois pour camper. Comme il fait trop sombre pour voir les pièces de bois sur la plage, il soulève le bois, morceau par morceau, pour juger s'il est sec ou s'il est trop humide pour brûler. Quand il trouve du bois sec, il l'apporte, mais il laisse sur place le bois vert.

Soudain, au moment où il retire du varech une pièce de bois, ses doigts s'entourent de cheveux... C'est la chevelure d'une personne noyée, d'une fillette d'environ douze

ans. Mon père avait peur des morts et cette découverte vient interrompre sa cueillette de bois. Il rejoint l'endroit où l'attend sa petite jument, il allume un feu et s'apprête à y passer la nuit.

À cette même date, un dénommé Isaac Dugas de Cap-Chat avait entrepris un petit voyage en chaloupe et se trouvait dans les parages de Méchins. À la vue du feu, le voyageur Dugas fait escale à la plage, pendant le sommeil de mon père. Il s'assoit près du feu. Soudain, mon père se réveille et aperçoit un homme qu'il prend pour un Indien. Il saisit un gourdin pour frapper l'intrus. « Ne me frappe pas, José, s'écrie le visiteur. Je suis Isaac Dugas ! »

Mais la première réaction de peur de mon père avait été déclenchée par la pensée que le noyé lui rendait visite.

Les deux hommes terminent la nuit ensemble, près du feu et, le matin venu, ils reprennent la mer.

Q. : Et le cadavre, qu'en ont-ils fait?

— Mon défunt père a signalé sa découverte au père Louis Roy. Ce dernier, à cette époque, était officier de douanes pour toute la côte. Il était presque le seul à savoir lire et écrire.

On a envoyé des gens chercher le cadavre et on a découvert qu'il s'agissait de la fille d'un capitaine de goélette ou de gros voilier.

À cette époque, les bateaux n'étaient pas pourvus de moteur, mais fonctionnaient seulement à voiles. La fillette était morte sur l'un de ces voiliers et l'équipage l'avait ensevelie à la mer. Les courants avaient lentement ramené le cadavre à la plage. Quoi qu'il en soit, mon père avait eu peur pour rien. Et ce voyage à Matane s'était effectué sans aucun accident.

Q. : Parlez-nous maintenant de votre premier voyage en Ontario.

— Johnny Ducasse nous a engagés pour aller travailler sur la ligne de chemin de fer du Pacifique. Le groupe d'engagés se chiffrait à deux cents hommes de la Gaspésie. Le départ a été fixé au 15 avril (1882). Il n'y avait pas de route carrossable. Il nous a fallu prendre nos sacs de linge sur notre dos, ici à la rivière Cap-Chat, et nous rendre à pied jusqu'à Summet ou Métis.

Nous nous sommes rendus à un hôtel tenu par une veuve Bourgoin. De là, on a pris le train qui nous a conduits jusqu'à North Bay, en Ontario. On a quitté le train là, à North Bay. C'était alors le terminus de la ligne du Pacifique.

On a commencé à préparer la voie ferrée en montant vers l'ouest. Quand j'ai eu quinze ans, nous étions rendus à Sudbury. Là, à Sudbury-Jonction, il n'y avait que trois petits camps. Des hommes utilisaient la scie de long pour préparer la planche destinée à ériger une bâtisse d'administration. Dès notre arrivée à cet endroit, on a enterré une femme qui venait de mourir. Ce fut le premier enterrement du cimetière de Sudbury-

Jonction. C'était madame Napoléon Vallée, une veuve Gagnon qui avait épousé Vallée, en secondes noces. C'était la sœur de Maximilien Saint-Laurent. Elle était venue de la Gaspésie avec son second mari peu de temps après leur mariage.

À cette époque, Arthur Gagnon, son fils — ancien bijoutier de Cap-Chat — n'avait que deux ans. C'était le dernier de la famille. Sa mère avait épousé un Vallée et était allée mourir à Sudbury.

Q.: Avez-vous eu connaissance des missionnaires, par là-bas? Il y avait des prêtres qui vous visitaient de temps en temps?

— Le petit Père qui nous visitait s'appelait le Père Nédélec, surnommé le petit Père Brûlé. Il avait été capturé par les Amérindiens, puis renfermé dans une cage de bois à laquelle on a mis le feu. Il s'était laissé brûler le dessus de la main et la joue gauche. Il portait les cicatrices de cette aventure. Une fois la cage disloquée par le feu, il s'est libéré de cette prison et il a allumé une torche d'écorce de bouleau — c'était sur la rive d'un lac — il a allumé un flambeau qu'il a remis aux Amérindiens présents, et il leur commanda d'aller jeter cette torche dans le lac. On lui a obéi. En plongeant la torche dans l'eau, le feu s'est propagé à toute la surface du lac. Les Amérindiens ont alors tenu conseil et ont demandé à genoux au Père Nédélec d'arrêter le feu pour sauver la vie du poisson du lac. Le Père s'est rendu à leur demande et ce fut l'occasion de la conversion de ce groupe d'Indiens.

Le Père Nédélec nous rendait visite de temps en temps, et c'est lui qui, aidé de sa communauté religieuse, a bâti l'église de ce coin-là (Mattawa). J'ai connu ce missionnaire; j'en ai vu d'autres, mais je n'ai pas retenu leurs noms.

Je n'ai pas travaillé à Sudbury, près du Lac Ramsey. Notre équipe n'a fait qu'y passer.

Q.: En quoi consistait votre travail, sur la voie ferrée?

— Moi, la première année, j'ai charroyé de l'eau pour abreuver les ouvriers. Ensuite, j'ai manœuvré le marteau pour fixer les rails sur les dormants. J'ai travaillé six mois sur la ligne qui se dirigeait vers Algoma, pour rejoindre le Sault-Sainte-Marie. Ensuite nous sommes revenus.

Lors de ce second passage à Sudbury, au lieu de trois petits camps que nous avions vus l'année d'avant, nous avons trouvé une église en construction et une mine dont on commençait l'exploitation, un peu plus loin.

De là, j'ai continué mon voyage jusqu'à Port Arthur. C'était l'époque de la guerre occasionnée par la rébellion de Louis Riel, la rébellion des Métis.

Sir John Macdonald était alors Premier Ministre, et Hector Langevin, Ministre des travaux publics. Cet Hector Langevin était le frère de Mgr Langevin, évêque de Rimouski. On voulait passer le chemin de fer dans l'Ouest, mais le mouvement de Louis Riel s'y opposait.

Louis Riel, j'ai connu son père. C'était un Français qui avait été envoyé de France pour faire la traite des fourrures. Il a épousé une Indienne dont il a eu trois enfants, trois fils: Louis, Gabriel et un autre dont j'ai oublié le nom. D'ailleurs, je ne l'ai pas connu. Il était membre de la Chambre des Communes, à Ottawa et était déjà décédé à l'époque de mon passage au Lac Supérieur. J'ai connu Gabriel et Louis. Leur père était devenu chef des Métis. Sur son vieil âge, il nomma Louis pour le remplacer. À cette époque, Louis avait 23 ou 24 ans. Il était bien instruit et, comme sa mère était indienne, il était classé parmi les Métis. La compagnie de chemin de fer voulait passer la voie ferrée sur leur territoire sans les indemniser, sauf leur concéder une bande de terrain ailleurs. Les Métis se sont révoltés. La contestation a duré une couple d'années. Le travail que les cheminots accomplissaient le jour était détruit par les Métis pendant la nuit. On a été forcé de suspendre les travaux un certain temps.

Pendant mon séjour, je n'ai pas eu connaissance de gros accidents. Cependant, je me rappelle que Godefroy Lepage avait attrapé une pleurésie, dans notre camp. Il est mort et on l'a enterré le long de la voie ferrée.

Quand je suis revenu, les travaux de terrassement n'étaient pas encore terminés, mais le fer était sur place, le long du Lac Supérieur.

Q.: Et North Bay, à cette époque?

— North Bay, à ce moment, était un poste nouveau. Il n'y avait presque pas d'habitations. Sudbury en était aussi à ses débuts.

Elzéar Bouchard et Didace Bouchard de Sainte-Anne-des-Monts avaient établi un petit commerce relié aux travaux de la voie ferrée. Elzéar était bon cordonnier. Il fabriquait des bottes d'ouvrage et Didace en chargeait quatre ou cinq paires sur son dos et allait les vendre aux ouvriers. C'est de cette façon qu'ils ont commencé à s'amasser un bon capital.

Je me rappelle aussi que Lamontagne (de Ste-Anne-des-Monts) avait loué une vieille cabine sur roues, un BOX CAR comme on disait. Il s'y était installé un petit magasin à la Grosse Esturgeon et il vendait certaines marchandises. Il n'y avait aucun gros magasin dans ce coin-là.

La route carrossable était inexistante. La voie ferrée était le seul passage taillé en pleine forêt.

Je suis revenu à Cap-Chat, j'avais 20 ans...

Q.: Vous avez fait la drave, avez-vous dit? Combien de printemps?

— Quarante-deux ans, sur la rivière Cap-Chat et la rivière Pentecôte! C'était un travail assez dur, puisqu'il fallait œuvrer dix-huit ou dix-neuf heures par jour. Le premier printemps que j'ai été draveur, nous n'avions même pas de CAN DOGS [roule-billes]. Il nous fallait utiliser des leviers fabriqués de petits sapins abattus, et ainsi, on parvenait à se faire un outillage primitif mais adapté à notre besogne.

Q.: Vous n'aviez même pas de broche à foin pour renforcer vos outils?

— Ah! non, non. Pendant l'hiver, j'étais charretier lors du charroyage des billots. Le printemps arrivé, j'occupais le poste de scieur de quart, au moulin à scie. J'ai travaillé quatre années à Pentecôte [Côte-Nord], à mon retour de l'Ouest. Au moment de quitter la ligne du Pacifique, j'avais vingt ans et ensuite, j'ai passé quatre ans aux États-Unis.

Q.: À Manchester, je suppose:

— Ah! Je me suis rendu plus loin! J'ai été à North Bridge, à Providence, à Plainfield, Connecticut et à Woonsocket.

Q.: Vers quelle date êtes-vous revenu des États-Unis?

— J'ai passé quatre ans là-bas, et je suis revenu ici, en... 1895. Oui, dans l'automne de 1895, un an avant que Laurier devienne Premier Ministre!

À North Bridge, j'ai été gardien de nuit, puis j'ai recommencé à travailler en forêt. North Bridge était dans l'État du Massachusetts.

Q.: Dans vos voyages, avez-vous rencontré beaucoup de Canadiens français?

— Ah! oui; c'était en partie des Canadiens français, sauf dans le Connecticut où ils étaient très rares. C'était une région agricole. Dans ce coin-là, j'ai travaillé sur un moulin à scie que l'on déplaçait d'une ferme à l'autre. Les gens coupaient du bois de sciage et notre équipe allait scier leurs billots. Nous avons scié du bois pendant quatre mois à Plainfield, du bois de chêne destiné à la construction d'un réservoir qui alimentait un système d'aqueduc. Le chêne était difficile à scier, un peu comme l'érable canadien.

Le moulin à scie était actionné par un moteur à vapeur. C'était plus rapide que l'ancienne scie de long. On débitait quotidiennement douze ou treize mille pieds de bois, avec une seule grand-scie. Le reste du travail se faisait manuellement. On approchait les billots de la cabane à sciage avec un cheval, et, au moyen de leviers, on les roulait aux abords du moulin et on les faisait tomber sur le «traîneau».

Pour effectuer ce travail, les ouvriers recevaient un gros salaire: deux dollars par jour, nourriture non comprise. Nous nous bâtissions une cabane où un groupe de trois ou quatre employés se nourrissaient pour la somme de six ou sept dollars par mois. Comme c'était une région agricole, nous achetions nos vivres des fermiers à un prix très avantageux. On économisait ainsi de bonnes sommes. Nous ne pouvions obtenir nourriture et logis à moins de cinq dollars par semaine. Avec un salaire de douze dollars, il ne nous en restait pas beaucoup.

À l'âge de seize ans, j'ai travaillé à Pentecôte. Les salaires les plus hauts ne dépassaient pas dix sous l'heure ou un dollar et dix sous pour onze heures de sciage au moulin. Ce gros salaire était celui d'un maître-scieur du groupe ou du maître-scieur du moulin. Les autres employés recevaient un dollar ou moins, suivant leur tâche.

Dans la forêt, le petit scieur, celui qui débitait les billots à la scie manuelle et qui suivait les bûcherons recevait sept dollars par mois. Le bûcheron ordinaire avait un salaire

mensuel de douze dollars. Le maître-bûcheron — il y en avait un par camp ainsi qu'un maître-charretier par camp — ces deux types d'employés recevaient treize dollars par mois. Ils avaient plus de responsabilités que les autres; par exemple, il leur fallait quitter le camp plus tôt, le matin, et parfois faire les journées plus longues.

Moi, j'avais treize dollars par mois. Lors de ma première saison de drave, j'avais quatre-vingt-dix sous par jour, et les autres, les draveurs expérimentés, avaient un dollar.

Q.: Quelle compagnie exploitait le bois de la Côte-Nord, à cette époque?

— C'était la compagnie Gagnon et Frères de Québec.

MÉMOIRES DE M. JEAN-BAPTISTE HÉMON

Racontés à Cap-Chat, comté de Gaspé-Nord, en 1955. M. Hémon débute par le souvenir du naufrage du Delta. Né en 1869, il avait donc 86 ans, en 1955.

Enregistrement no 822.

Enquêteur: Alors, vous avez eu connaissance de ce naufrage, M. Hémon?

— Ah! J'en ai eu connaissance... j' me souviens d' çâ.

— Vous v's rappelez certains détails?

— J' me rappelle...

— En automne?

— Oui, c'ést dans l'automne, dans l' moâs d' novemb'e, p'is j' me s'us... tout' de quoé j' me souviens, que M. François Lemieux éta't gardien, lâ, lui, lâ; vot' grand-pére éta't gardien à bord de... du Delta.

— Il surveillait la cargaison. Vous n'avez pas connu les détails du naufrage, par exemple, si c'était dans la brume, ou par une tempête de neige; on ne vous a pas dit quelle avait été la cause du naufrage?

— Ah! çâ, par exemple,... i' y ava't pâs d' tour, dans c' temps-lâ.

— Il n'y avait pas de phare!

— Non; i' n'y ava't pâs d' phrâre...

— Vous souvenez-vous de ce temps-là, de la population? Cap-Chat devait être assez peu habité? Il devait y avoir la famille des Roy?

— Oui, i' y ava't dés Roy, i' y ava't mon défunt pére, i' y ava't lés Lepage, i' y ava't l' pére Usaac [Isaac] Dugâs, i' y ava't l' pére Alarie Roy, écitte en haut qu'éta' in dés frér's du pér' Louis; et puis, i' y ava't l' pér' José Roy, ensuite, i' y ava' in d' leu' cousin, lâ, Tadore [Théodore] Roy qu'éta't dans l'Anse. Ah! oui, le grand-père de votr' grand-mère... plutôt le père de votre grand-méré!

P'is Tador', c'ést l' cousin du pér' Louis, çâ.

— Et puis, ils étaient tous installés dans l'Anse, à cette époque?

— I' éta'ent tout' installés, p'is l' pér' Louis, i' éta' installé d'où c' que... vous savez, la grang' d' la Compagnie, c'ést-à-dir', dans l' coin... la Compagnie â ach'té çâ, lâ où c'ést qu' Ti-Quienne Michaud [Étienne Michaud] éta't... i' ést mort lâ, p'is j' pens' que sa veuve ést encôr' lâ; 'a ést encôr' vivante.

Et puis l' pér' José, lui, éta't bâti à râs l' moulin, l' gros moulin à épinette, lâ; i' y â la cave, o' 'oét [voit] la cave, p'i' à c'tte heur', b'en, ça été r'bâti neuve à ma connaissance. C''ta't pâs d' ma connaissanc' qu' éta't r'bâti lâ, mé' i' éta't bâti où c' que Ti-Charles Roy ést mort, lâ, dan enn' maison, i' ava't çâ.

Et puis, icitt' dans l' Cap-Chat, lâ, dans c' temps-lâ, lâ, d' mon temps, lâ, dans c' temps-lâ, i' y ava't su' la côte, i' y ava't enn' maison qu' appartena' à Samuel Dion, et p'is c'ést la mér' Louison Blanchette qui l'â eue, lâ.

Et p'i' ensuite', ça r'vena' enn' vieill' maison, qu'i y avé't... que Narcisse a eue, Narciss' Pell'tier a eue en arguiér' de sa maison; ensuite, in aut' p'tit' maison qui éta' à la plac' de... à la plac' d'où c' que William Mainville ést bâti, lâ. Et p'i' ensuite, enn' p'tit' bâtisse, lâ, enn' p'tit' maison pour le bedeau. Dans c' temps-lâ, not' bedeau, lâ, c'éta' enn' femm', Sarâ Deroy; 'a éta't mariée à in Chouinâr' [Chouinard], elle. Et p'i' 'a éta't justemen à la plac' de l'office, lâ, c'tte p'tit' bâtiss'-lâ.

P'is l'église... moé, à ma connaissanc', lâ, l'églis' de boâs, lâ, 'a ava't commencé à êt' bâtie en bâs d' la côte, p'i' 'a éta't rendue su' 'a côt, p'i' 'a éta't rendue aux châssis, c'éta't tout' pièc' su' pièc', çâ, c'tte bâtiss'-lâ.

— Est-ce celle qu'on a débâtie en 1918, après l'ouverture de l'église neuve?

— Avant l'églis' neuve, oui. J' sé's qu'i' en ont débâti une en 1918 ou 1919, lâ, après l'églis' de pierre; i' en ont débâti un', c'éta't tout' pièc' su' pièce, comm' çâ.

C'ést celle-lâ. P'is la sacristie, elle, 'a éta't finie pareill' comme all' l'éta't, lâ, là-d'ssus, lâ, en bâs, d' la côte; p'i' i' ont mouvé [to move] çâ en haut.

— Et le reste, c'était de la forêt, des souches?

— L' restant, c''ta't du boâs et p'is du boâs r'poussé, p'is dés morceaux d' souch's. Et p'i' i's faisa'ent la chasse aux lièvre' au travers de çâ, à travers dés faubourgs, lâ. I' y ava't seul'ment su' la côt', lâ, i' y ava't seul'ment qu' cés bâtiss's-lâ que j' parl', lâ, p'i' ensuite, enn' maison dan 'és Bérubé, icitt' en haut, icitt', lâ. P'i' ensuit' ça allé't jusque... Léo Sarg'rie [Sergerie], enn' maison... enn' vieill' maison, lâ, d' ma connaissance. Avant çâ, lés maison éta' en bâs d' la côt', l' chemin passa' en bâs d' la côte.

P'is quand i' ont mouvé l' chemin en haut, b'en, i' ont r'mouvé lés bâ... i' y en â qui ont r'mouvé leu's bâtiss's, comm' la bâtiss' d'où c' que Léo Sarg'rie. I' y en â in bout'... c'st en deux bout's, çâ. L' promier bou' ava't cent ving-cinq ans, i' ava' été bâti là-bâs, lâ, pièc' su' pièce. P'i' i's l'ont r'fait in aut' bout'.

— Léo Sergerie dont vous parlez, est-ce que ce serait l'ancienne maison de Monsieur Alfred Morin?

— Non! La maison d'Alfred Morin, c'éta't bâti... j' me rappell' que c'éta't bâti mé' j' me rappell' pâs qui c' qui ava't lâ.

— Savez-vous par quel phénomène les gens sont venus s'installer ici? Ont-ils été attirés par la pêche ou l'industrie du bois? Qu'est-ce qui a attiré les colons à Cap-Chat?

— Ah! i' ont commencé par la pêche, p'is c'éta't l' pér' Louis Roy qui avé' enn' p'tit' goélette, p'i' i' avé' in p'tit magasin, et p'i' i' a ach'té la morue et p'i' i' monta' à Québec. Mon défunt pér' p'is le pér' Michel Lemieux, le pér' de vot' grand-pér', lâ, i' ava'ent descendu pour lui, pour le pér' Louis; i' ava' enn' douzain' d'années quand i' ont descendu icitt'. Ça v'na't, çâ, ça peut v'nir... mon défunt pér' v'na't de Sainte-Anne-d'-la-Pocatière, p'is j' pens' qu'i' v'na't de d' lâ, lui aussi.

Et puis, mon défunt pére ava't douze ans, et p'i' i' a été él'vé par l' pér' Louis. P'i' ensuite, b'en, à vingt ans, i' a été s'établir dans l'Anse-au-Goémon, jusque... justement la terr' de... d'où c' que lés Lepag', lâ, Gustav' Lepage ést aujo'rd'hui, lâ. Et puis, lés Lepage, eux aut's éta'ent bâti' au Grand-Fonds. P'is l' moulin dés Price éta't bâti lâ... in moulin, lâ, au Grand-Fonds. I' â ronné [run] 'ien qu' deux ans, p'i' i' â brûlé. P'is lés Lepage, eux aut's, lâ, b'en, ça lés â déroutés su' lés bords... çâ, l' brûlage; i' ont changé a'ec mon défunt pér'; mon défunt a changé: i' ést v'nu, i' â été s'installé' au Grand-Fonds, lâ, p'is lés Lepag' sont v'nus s'installer lâ, du long d' la riviér' [du fleuve].

— Avez-vous eu connaissance des premiers curés, des premiers missionnaires qui venaient desservir la paroisse?

— B'en, lés promiers missionnaires, lés promiers, j' n' n'ai pâ' eu connaissance. Mé' d' ma connaissance, i' y ava't... moé, i' y ava't Monsieur Arpent [Arpin] qui a commencé l'église... ensuit', c'ést M. Moreault. P'is M. Moreault, j'ai fait' ma Premiér' communion, moé, à M. Moreault et p'is ma s'gond' seconde communion, j' lai fait à M. Lacasse. I' â parti, lui, M. Moreault et p'is j'ai fait' ma s'gond' communion à M. Lacasse.

— Vous avez été longtemps garde-feu régional, avez-vous eu connaissance d'accidents graves pendant cette période?

— Non, pâs d'accidents, pâ' eu d'accident, pâ' aucun gros feu! J'ai été gardien d' la riviér' pendant quarante-deux ans, au même temps, j' garda's la riviér' p'is j' garda's l' feu.... lés deux.

Ah! lés vieux... Ça m' fa't penser que lés morts r'vena'ent, p'i' ensuit', b'en... Du moment qu'i' ava' enn' p'tite affére, oéyez-vous, i's calcula'ent qu' c'éta' in mort qui r'vena't. Moé, j' su's rendu à quatre-vingt-six ans, je n' n-ai jama's vu p'is j' n'ai jama' entendu parler... apras qui'i' on été morts.

— J'ai entendu raconter que certains s'étaient battus avec des morts...

— J' sé's qu'i' y en avait qui conta'ent çâ; moé, j'ai jama' eu pêur dés morts, d'abord; p'is j'ai jama's cru çâ qu'in mort r'vena't su' 'a terre.

— Vous n'avez pas entendu raconter des faits précis, des batailles qui auraient eu lieu avec des morts?

— Ah! i' y avè' à Matane, i' y ava't... j'ai entendu conter qu'i' y ava' in Bonneau qui s'éta't battu avec Clément Bér'bé [Bérubé] et p'is... du temps d' leu' vivant... p'is Bonneau, lui, i' ava' été battu par Clément, p'i' i' ava't promis que mor' ou en vie, qu'i' r'viendra't.

P'is quand i' ést mort, apras qu'i' â été mort, b'en, que'qu'un ont dit qu'i' ava'ent vu batt' Clément avec Bonneau, p'is que l' mor' [mort] ava't pâs v'nu à bout d' Bonneau par rapport qu'i' ava't craqué in brâs. Çâ, c'ést pour dir' qu'i' éta'ent pêureux, nos vieux pér's, lâ, c'éta'ent dés gârs qu'éta'ent capab's, mé' i' éta'ent pêureux, p'i' i's créa'ent tout's sort's de chos's de minme.

Mon défunt pér', lui, non c'éta't pâ' in marin; i' ava' été él'vé par M. Louis Roy, p'is quand i' â été s'installer lâ, lâ... dans c' temps-lâ, i' ava't pâs d'argent, i' ava't pâs r'guien, i' y ava't r'guien à gâgner, lâ. I' y ava't pâs d' chemin non plus, lâ, écitt' pour allé' à Matane; l' chemin d' 'oéture, i' y en ava't pâs. C' qui m'na't la mall', lâ, c'éta't, dans c' temps-lâ, in nommé Caron, Edouard Caron, qui m'n'a't la mall' pour... au compt' du pér' Louis. C'ést l' pér' Louis qui l'ava' él'vé, et p'i' i' m'na't la malle avec in pack sack [havresac] su' son dos... en raquett's, partant d' Matane aller jusqu'à Sainte-Ann'-dés-Monts. P'i' à Sainte-Ann'-dés-Monts, alle éta't pris par in aut' gârs, p'i' alle éta't descendu en bâs pareil avec in pack sack. Mé', i' châria'ent pâs de pint's de Commission d' liqueur, dans c' temps-lâ, ni d' catalogu's chez Eaton p'is Simpson.

I' y ava't lés curés, mé' i' y en ava't pâs beaucoup qui r'ceva' enn' gâzette temps en temps.

— Et votre père, vous disiez qu'il avait été élevé par Monsieur Roy?

— Mon pér', lui, i' ava' été s'installer lâ [dans l'Anse-au Goémon], p'i' i' ava't pâs d' chevaux. I' éta't... i' ava' él'vé in p'tit boeuf pour cultiver. Ça fa't que lâ, dans c' temps-lâ, 'oéyez-vous, i' ava't pâs d' phâre, i' y ava't pâs lés bateaux, i' monta't t'ut seul d'en bâs, p'is quand i's parta'ent dix bateaux, par 'zemp', pour monté' à Québec, i' n'en rentra't p't-êt' b'en t'oâs quat', p'is l' sel éta't râre. Et puis mon défunt pér', dans l'hiver, i' ava't r'guien, i' y ava't pâs d' chanquier [chantier], i' y ava't pâs r'guien lâ. I' s'est...

Dans l'automne, i' â équarri dés pièc's d'épinett' vingt-cinq pieds d' long, p'is huit pouc's carrés, équarri çâ à la hache, et p'i' i' s'ést fait' deux boît's de quat' pieds d' haut, p'is quat' pieds d' larg' p'is quat' pieds de... p'is vingt-cinq pieds d' long... et p'i' au bord d' la mer, lâ. P'i' i' emplissa't çâ d'eau sallée, i' emplit çâ d'eau salée et puis quand ça g'la't, i' j'ta't la glace jusqu'à temps que ça seille [soit] assez salé qu' ça g'la't p'us.

Fa't qu'i' a pris dés chaudrons, dés grands chaudrons pour fair' le sucre... dans c'temps-lâ, dés chaudrons pour fair' le sucre, dans c'temps-lâ, dés chaudrons pour t'nir à pe' pras p't-êt' b'en trente, trent-cinq, quarant' gallons, et p'i' i' folla't consarver c'tte

eau-lâ que c'ést v'nu en potasse, çâ. P'is c' sel-lâ, lâ, c'éta't b'en meilleur que n'importe quel aut' sel pour saler la morue.

Et p'i' i' s'éta't fait enn' p'tit' barge, et puis... dans l'hiver, et p'is dans l' printemps, i' â embarqué sés... dans son hiver i' ava't fait' vingt quârts de çâ, c'tte potass'-lâ, lâ. Et p'i' i' â été vend' çâ à Matane, i' a mis çâ à bord de sa p'tit' barg', p'i' i' â été vend' çâ à Matane. À Matane, c'éta't pâs gros, i' y ava't deux magasins, lâ: i' y ava't Talbot p'i' i' y ava't Goss'lin. I' â vendu çâ à Talbot... i' â vendu sés vingt quârts quatre-vingt piass's, quat' piass's du quârt. P'i' i' s'ést ach'té enn' p'tit' jument de troâs ans, et p'is lâ, i' â r'pris la p'tit' jument, p'i' a r'mis çâ à bord d' la barg' p'i' i' â r'parti en descendant.

Rendu dans lés îlets, i' commença' à fér'... i' ava't pâs d' voèle, i' ava't pâs d' moteur, i' ava' enn' voèle p'i' enn' couvart' pour fér' la voèle. À pârt de çâ, c'éta't la rame.

Fa't que, i' commença' à mouillé' enn' p'tite affaire, p'is d' la breume enn' p'tite air de vent d' nordet. I' éta't pâs capab' de r'gâgner. P'is ça v'na't su' l' soèr, fa't qu'i' â campé au Îlets dés Méchins, lâ. I' y â dés caps blancs, lâ, p'i' i' y â in beau havre, lâ. I' â rentré, p'i' i' â... i' â rentré lâ, i' â attendu enn' p'tite escouss' pour qu' la mer baiss' pour ôter sa p'tit' jument de d'dans; p'is la barg' pencha't pour ôter sa p'tit' jument de d'dans la barge. Et p'i' il l'â attachée, i' s'ést mi' à charcher pour s' charcher du boâs pour camper lâ. I' y ava't pâs d' maisons, i' y ava't r'guien en tout', lâ.

Ça fa't qu' te'jours, la noèrceur ést v'nue, mé' i' ava't pâ' encore assez d' boâs, i' ronna't l' boâs p'i' faisa' trop noèr pour pou'er 'oèr. Mé, il l' soupesé't si i' éta' sec ou si i' éta't pâs brûlab'e. P'is quand i' éta't sec, b'en il l' ramâssa't, p'is quand qu'i' éta't vert, b'en, il l' laissa't lâ.

Tout d'in coup, i' s'ést mêlé lés ch'veux... lés mains dans lés ch'veux d'enn' p'tit' noyée enn' p'tit' fille, enn' p'tit' fillett' d'à pe' pra' enn' douzain' d'années. Alle ava't... i' ava't pêur dés morts: l' charchag' de boâs éta't fini! Ça fa't que, i' â laissé çâ lâ, i' s'ést r'venu à la place où c' qu'éta't sa p'tit' jument, lâ, p'i' i' a allumé son feu, p'i' i' a pâssé enn' partie d' la nuit' lâ.

Durant la nuit', lâ, i' y ava' in nommé Isaac Dugâs qui resta' icitt, à Cap-Chat, lui, icitt' lâ. I' s' trouvé' à voyagé' avec enn' p'tit' barge, mé' i' s' trouvé't qués'ment dans l' minm' coin qu' lui. Fa't qu'i' a arrêté lâ, et puis mon défunt pér' dorma't quand i' â arrivé; p'is l' bon homm' s'éta't mi' à râs l' feu, p'is... Ça fa't que... mé' quand qu' mon défunt pér' s'ést réveillé, i' a vu c't homm'-lâ, lâ, i' a pri' in gourdin d' dans, in rondin pour fesser l'Indien. I' dit: «Fess' pâs, José, i' dit, c'ést Isaac Dugâs!» Fa't qu' lâ, b'en, i' a r'connu qu' c'étè' Isaac. Mé', dans l' fond, en commençant, i' pensa't qu' c'éta't l' p'tit mort, lâ, qu'i' y ava't lâ, qui gu'i apparaissa't. I' ava' eu pêur.

Ça fa't qu' lâ, i' ont pâssé la nuit' ensemb'e; l' lend'main matin, b'en i' ont r'parti, p'i' i's s' sont en r'venus.

— Ils n'ont pas trouvé quel était ce cadavre?

— Ah! b'en, le p'tit cadav', lâ, b'en, i' fait l' rapport, mon défunt pére a fait l' rapport au pér' Louis Roy. C'éta't lui, dans c' temps-lâ, l' pér, Louis, qui éta' officier d' douane, p'is qui géra't tout' icitt' la côte; i' y ava' 'ien qu' lui d'instruit, à b'en dire.

Ça fa't qu'i' ont renvoyé... i' ont renvoyé charcher, enterrer l' p'tit cadav', lâ, et pui' i' ont su qu' c'été't la fill' d'un capitain' de goélett', de bateau, de gros bâtimen à voèle; dans c' temps-lâ, i' ava'ent pâs d' moteur, i' y ava't r'guien; c'éta' 'ien qu' dés bateau' à voèles. P'is la p'tit' fille éta't morte, p'i' ils l'ava'ent j'tée à terre, ils l'ava'ent j'tée à l'eau et p'i' alle ava' atterri lâ. Ça fa't qu' mon défunt pére a eu pêur pour r'guien! I' a pâ' eu aucun accident, r'guien.

— Vous avez voyagé en Ontario? Racontez-nous cette aventure!

— C'été't Johnny Ducâsse qui nous engagea't, lâ, pour aller travailler su' l' Pacifique. On éta't... on â monté, on l'éta't deux cents homm's d' la Gaspésie. Ça s' trouva't le quinze d'âvri', l' printemps, i' y ava't pâs d' chemin pour allé' en voétur', lâ. 'Ta' [on était] ôbligé d' prend' nos poch's de ling' su' l' dos, écitt' à Cap-Chat, la riviér' d' Cap-Chât, p'i' aller jusqu'à Summett, à Métis, lâ. Et puis l'hôtel où c' qu'on alla't, lâ, c'été' enn' veuv' Bourgoin qui t'né't hôtel à Métis.

P'i' ensuit', b'en, lâ, on â pris l' chemin d' fer p'i' ô' a monté jusqu'à la Grosse Éturgeon, à North Bay. O' â débarqué à North Bay. L' bout' du chemin d' fer éta't lâ.

Ensuit', b'en, lâ, on â travaillé su' la ligne, en montant. P'is, lorsque j'avé's quinze ans, j'éta's rendu à Sudbaré [Sudbury]. À Sudbaré-Jonction, lâ, i' y ava't seul'ment que troâs p'tit's camp's, p'is dés homm's qui scia'ent d' long, lâ, pour bâtir l'affice, fér' d' la planch' pour bâtir l'affice. Et p'i' i' yést morte enn' femm' lâ, et pui' on lâ enterrée... l' promier corps qui â été enterré dans l' cimitiér' de Sudbaré, c''st enn' dam' Vallée, 'Poléon Vallée, la veuv' Gâgnon; alle éta't veuv' d'in Gâgnon, elle.

— D'où venait-elle, cette dame Gagnon? De la Gaspésie?

— Oui, ell' v'na't d' par écitte. C'été' enn' dés soeurs du pér' Maximien Saint-La'rent [Saint-Laurent]. Alle éta't remontée avec son mari; ça faisa't pâs longtemps qu''a éta't r'marguiée avec Vallée. Et puis, dans c' temps-lâ, Arthur, son garçon, lâ, qui arrangé't lés montre' écitt', lâ, i' ava' 'ien qu' deux ans, Gâgnon, l' dargnier d' la famille. P'i' alle éta't r'marguiée à in Vallée, p'i' alleést mort' lâ. Probablement...

— Avez-vous eu connaissance des missionnaires, par là-bas? Il y avait des prêtres qui vous visitaient de temps en temps?

— Le missionnair' que gu'y ava't lâ, lâ, n'us aut's, lâ, il y ava't l' p'tit Pér' Nadarec [Nédélec], p'i' on l' surnommé't le p'tit Pér' Brûlé. Il ava' été po'gné par lés savag's, p'i' i' ava' été renfarmé dan enn' cage, et p'i' i' s'ést laissé brûler l' dessus d' la main, lâ, écitt' lâ, et puis la joue gauche, écitt', lâ, brûlée, cicatrice in peu, lâ. P'i' ensuite, apras qu'i' â été... que l' boâ' â 'té brûlé, i' a sorté 'ien qu' avec c'tte plaqu'-lâ, lâ, p'i' apras çâ, i' â donné... i' â allumé in chalumeau d'écorce, et p'is c''ta't du long d'in lac; il l'â donné aux sa'vages, i' dit: « Allez mett' çâ, i' dit, allez mett' çâ, i' dit, dans l' lac, lâ! »

C' fa't qu' lés sa'vage' ont parti p'i' i' ont saucé l' chalumeau d'écorce. En sauçant l' chalumeau d'écorc' dans l' lac, l' lac ést v'nu pareil comme enn' torch' de feu tout à 'a grandeur. Ça fa't qu' lâ, b'en, i's s' sont tout's rassemblés, p'is lâ, i's s' sont mi' à g'noux p'i i' ont d'mandé au Pér' d'arrêter l' feu, parç' que ça alla't tout brûler leu' poesson. Ça fa't qu' lâ, lâ, i's s' sont tout's convartis.

— Est-ce qu'il venait vous visiter souvent? Est-ce qu'il restait longtemps avec vous autres?

— Ah! non; i' pâssa't, v's savez b'en, d' temps en temps. Mé' seul'ment c'ést lui qui â organisé l'églis', lâ; j' cré's b'en qu' c'ést enn' société d' Pér's. En tou' 'és câs, j'ai connu celui-lâ; j'en ai vu d'autr's, mé' j'ai pâs r'marqué leu's noms.

— Avez-vous travaillé à Sudbury même, près du lac Ramsey?

— Non, j'ai pâs travaillé lâ; on a fait' 'ien qu' dés pâssag's lâ.

— En quoi consistait votre travail, sur la voie ferrée?

— Mon travail, moé, on châarguia't l'eau pour lés... dans c' temps lâ, la promiére année, lâ, j' châarguia's l'eau pour lés homm's, p'i' apras çâ, j' travailla's au marteau, su' 'a lign' du ch'min d' fer.

J'ai travaillé six moâs su' la lign', l'embranch'ment de l'Algômâ qui vâ au Sault-Saint'-Marie. P'i' apras çâ, on ést r'descendu; quand qu'ô' ést r'descendu... quand qu'on â monté su' l'Algômâ, i' y avé' 'ien qu' troâs p'tits camp's, p'is quand on ést r'descendu, l'église été't bâtie, i's commença' à bâtir, et p'i' i' y avè' enn' min' qui été't' commencée à bâtir de l'aut' côté d' la riviér', lâ, du côté d' l'églis', lâ. Et pui' on l'a r'monté su' 'a minm' raïd' [ride], p'is su' 'a minm' raïd', b'en, j'ai été jusqu'à Port Arthur.

P'i' à Port Arthur, lâ, b'en, la guerre â pri' avec Louis Riel, la guerre avec lés sa'vag's. I's voula'ent pâsser le... dans c' temps-lâ, c'éta' Sir Georg' Macdonald qui éta' au pouvoèr, qu'éta't Promier ménisse, et puis, i' y ava't Sir Hector Lang'vin qui éta't l' Méniss' dés travaux publics. Lui 'ssi, dans c' temps-lâ, Sir Hector Lang'vin éta' in dés frére' à Mgr Lang'vin d' Rémouski.

Et puis, lâ, Louis Riel, lui, j'ai connu son pér', p'is lui, je l' l'ai connu. Son pér' c'été' in França's. I' ava' été envoyé d' Franc' pour fér' la trait' dés fourrur's. P'i' i' s'ést marguié avec enn' sa'vagesse. De c'tte sa'vagess'-lâ, i' a eu troâs enfants, troâs fils: i' y ava' Louis, p'is Gabriel, p'is l'aut', lâ, j' su' pâs capab' de dire... son nom. J' m'en rappell' pâs; je l' l'ai pâs connu, lui. I' ést mort... i' éta' à la Chamb' d'Ottawa, lâ, p'i' i' ést mort. I' été't mort quant' j'ai été lâ... en tou' 'és cas... J'ai connu Gabriel p'is j'ai connu Louis.

P'is Louis, lui, i' ést v'nu chef dés sa'vag's... le pér' de Louis, lui, l' vieux, lâ, b'en, quand i' ést v'nu vieux, b'en, quant' la guerre â pris lâ, lâ, i' a mis son garçon pour conduir' çâ; dans c' temps-lâ, Louis pouvè' avoèr vingt-troâs, vingt-quatre ans, b'en instruit, par 'zemp'e, et pui' i' s' trouva't métif [métis], lui: sa mère éta't sa'vagesse.

P'is lâ, b'en, i's voula'ent pâsser la lign' dans leu' fort, 'és aut's lâ, lâ, p'is lés r'culer, mé' gui eu' [leur] donner du terrain p'us loin, mé' pas lés indamnitter [indemniser] d' leu's ouvrag's, t' sé's b'en. Ça fa't qu'i's s' sont révoltés, ah! p'is la guerre a duré, çâ, ça a duré, çâ, à râ' enn' coupel d'années. De quoi c' qu'on faisa't dans la journée, i's brisé't çâ, la nuit'. P'is t't à coup, i' ont 'té ôbligés d'arrêter lés travaux pour enne escousse. P'is j'ai r'descendu, moé, par écitt'. Et p'is lâ, b'en, i' ont po'gné Louis Riel en dix huit cent quatre-vingt-quat'e; ils l'ont pendu en dix huit cent quatre-vingt-cinq, sans gu'i fér' de procès. Ils l'ont pendu pareil comme on pen... in chien.

— Avez-vous entendu parler, dans vos voyages, des superstitions, des résurrections de morts, des apparitions?

— Non, pâs dans ma section. J'ai pâs vu d' gros accident. Mé' quoi c' que j'ai vu dans not' camp', lâ, i' y avé' in nommé God'f'oy... Lepage qui avé' attrapé enn' pleurésie p'i' i' ést mort, p'i' on l'a enterré lâ, l' long d' la lign', lâ.

Quand j'ai été parti, moé, la voie continua't. L' fer été't rendu au Lac supérieur, lâ.

— Est-ce que North Bay était très développé, à cette époque?

— North Bay, ça fais'a' 'ien qu' commencer, t' sé's b'en, c'été't nouveau. I' y ava' presque pâs...

À Sudbury aussi ça faisa' 'ien qu' commencer. J'ai vu, écitt', lâ, i' y avé' Ecziâr [Elzéar] Bouchârd, p'is l'aut' lâ, d' Sainte-Anne... Didâce Bouchârd. Ecziâr, lui, faisa' dés bott's — i'été't bon cordognier [cordonnier] — p'is Didâc', lui, i' 'és prena't su' son dos, quat' cinq pér's [paires], p'i' i' prena't la lign', p'i' i' venda't çâ aux gens d' la ligne, en montant. C'ést lâ éoù c' qu'i' ont fait leu's argents, eux aut's. I' ont commencé à fér' leu's argents d' minme.

— Aviez-vous des magasins, là-bas?

— Non, pâs d' magasins; dés p'tit's magasins... i' y avé' in p'tit magasin qui été't... qui éta't... tenu par dés gârs d'écitt', lâ, Lamontagne. Lamontagn', lui, i' avé't loué in p'tit châr, loué in vieux châr, in vieux box car, lâ, p'i' i' ava't pris magasin là-d'dans, à la Grosse Éturgeon, lâ, p'i' i' venda't dés p'tit's affér's. I' y ava't pâ' aucun magasin, d' gros magasin... ah! non, i' y ava't pâs d' çâ.

I' y ava't pâs d' chemin pour voyager avec lés ch'faux, I' y ava' 'ien que l' chemin d' la ligne; i' y ava' 'ien que l' tracé d' la lign' p'is c'ést tout'.

— Et une fois revenu en Gaspésie, combien de saisons de drave avez-vous faites?

— Quarante-deux!

— Quarante-deux draves, ici, sur la rivière Cap-Chat?

— À Cap-Chat p'i' à Pent'côte.

— Ah! vous alliez travailler aussi sur la Côte-Nord? La drave, ce devait être un travail bien dur, à cette époque?

— Ah! c'éta't dur, parc' qu'on faisa't, t' sé's, dix-huit, dix-neuf heur's par jour. J'ai commencé à draver... la promière année d' drav' que j'ai faite, on ava't ques'ment pâs d' can dog [roule-billes]; c'ést avec dés l'viers, dés boâs, dés p'tit's épinett's qu'on coupa't et p'i' on f'sa't dés gréments pour travaillé' avec çâ.

— Pas même de broche à foin?

— Ah! non, non; pour châarrier... in châarr'tier... j'éta's châarr'tier, lâ, moé, l'hiver, p'is l'été... L' printemps, j' drava's, p'is l'été, j' scia's su' l' moulin, scieur de quart su' l' moulin. J'ai été quatre ans à Pent'côt', dan'és promiér's années d'apras qu' j'éta's r'venu du Pacifique. Quant j'ai r'parti de d'lâ, j'ava's vingt ans; j'ai r'monté aux États-Unis.

— À Manchester, je suppose?

— Ah! j'ai été à... ah! p'us loin qu' çâ; j'ai été à North Bridge, j'ai été à Providence, j'ai été à Plainfield, Connecticut, p'is j'ai été à Woonsocket.

— Il y avait beaucoup de Canadiens aux États-Unis, à cette époque? C'était vers mil huit cent... vers mil neuf cent, mil huit cent quatre-vingt-dix?

— C'éta' en... j'ai parti de d'lâ pour descend'e... j'ai été quatre ans lâ. J'ai parti de d'lâ pour... j' me su's t-en r'venu icitt' en mil huit cent soixante... mil huit cent quatre-vingt-quinze.

— C'était la période où les Canadiens s'exilaient...

— Oui, dans l'automne mil huit cent quatre-vingt-quinze, c'éta't b'en in an avant qu' Laurier ést v'nu au pouvèr.

Deux ans à North Bridge, oui. J'ai... gardien, gardien de nuit. P'i' après çâ, b'eb, j' me su's r'mi' à travailler dans l' boâs, mi' à travailler dans l' boâs. J'ai pris çâ... North Bridge c'éta't l' Massachussetts.

— Vous n'êtes jamais allé dans le Montana, les montagnes du Montana? Il y avait de gros chantiers là-bas.

— Ah! non, j'ai pâs travaillé lâ.

— Est-ce que vous avez rencontré beaucoup de Canadiens là-bas, là où vous avez travaillé?

— Ah! oui; c'éta' en partie des Canadiens, t' sé's b'en, mé' dans le Connecticut, par 'zemp'e, i' y ava't presque pâs d' Canadiens; c'éta'ent dés habitants. Aussi on ava't l' moulin que j' travailla's lâ, lâ, c'éta' in moulin portatif; i's d'y coupa' in lot, p'i' apras çâ, b'en, i' alla'ent coupé' in aut' in qu'... on mouva' d' minme.

— Et ce moulin, il débitait surtout du bois de sciage?

— I' fasa't du boâs d' sciage. On â scié quat' moâs, lâ, à Plainfield, lâ, pour... in lot d' chêne... de boâs d' chêne, pour faire in résarvoèr pour un' 'caduc [aqueduc].

— Le chêne, ce devait être dur à scier?

— Ah! oui, mé', çâ, c'ést à p' pras comm' l'érab'e icitt', lâ.

— Quel système d'énergie utilisait le moulin, à cette époque? Une bouilloire à vapeur?

On n'utilisait plus la scie de long; on ne sciait plus à la scie manuelle?

— Ah! non, non, i's scia'ent p'us d' long. On sciait douz' treiz' mill' pieds. I' y ava' 'ien qu'enn' grand scie, p'i' i' y ava't pâs d' moteur, i' y ava' 'ien qu'enn' grand scie. T'ut' le restant se faisa' à la main.

— Aviez-vous des chaînes sans fin pour monter les billots ou si vous les montiez à force de bras?

— On monta't çâ avec in jual. On approcha't çâ avec dés ranc's; i' y ava't dés ranc's, lâ, p'i' on roula't çâ su' l' moulin, lâ, p'i' en l' roulant lâ, su' l' moulin, ça s'adonna' à tumber su' l' traîneau.

— Quel salaire aviez-vous pour faire ce travail-lâ?

— Dans c' temps'lâ, c'été't lés meilleurs gages, c'été't deux piass's par jour, pâs nourri. P'i' on s' nourrissa't, on éta't... on s' nourrissa' avec... on s' faisa' in p'tit camp' et p'i' on s' nourrissa't par t'oâs quat': ça nous coûta't six sept piass's par moâs pour s' nourrir. On 'ta' [était] au travers dés habitants, p'i' on ach'ta't dés habitants. Lés affaire' éta'ent pâs chères.

— Vous pouviez économier de l'argent?

— Ah oui; ah! oui! Parc' que lés pensions... on n'éta't pâs capab' d' pensionné' à moins de cinq piass's par semaine; ça fa't qu'i' n' nous en resta't pâs gros, hein!

J'ai commencé à travaillé' à Pent'côte, dans c'temps-lâ j'ava's seize ans. Lés meilleurs gages qui s' paya't lâ, c'été' enn' piasse et dix cenn's pour onze heur's d'ouvrag', pour scier su' l' moulin. Ça, c'éta't lés maîtres-scieurs du «toppeur», d' la pâss' qu'i' app'la'ent lâ. Et p'is lés aut' ava'ent enn' piass', p'is tout en descendant.

P'is dans l' boâs, i' y en ava't qui avé't, le p'tit scieur pour séparer lés billots, lâ, p'i' en arriére, en arriér, dés bûcheurs, lâ, i' ava'ent sept piass's par moâs. P'is l' bûcheur, lui, l' bûcheur ordinaire, i' ava't douze piass's. P'is l' maître-bûcheur, lui, — i' y en ava' in par camp', p'i' i' y ava' in par camp', p'i' i' y ava' in maîtr'-chârr'tier par camp' — p'i' i' ava'ent treiz' piasse' eux aut's, c'és deux-là, lâ. Oui, dés responsabilités, pour sortir p'us d' bonne heure, p'is fér' dés journées p'us longu's, et p'is...

Ça fa't qu' moé, b'en, j'en ai pri' un d' treiz' piass's. Et p'is la promiér' drav' que j'ai faite, j'ai fait' la drav', p'is j'ai eu quatre-vingt-dix cenn's par jour. Et p'is lés aut's homm's, lés meilleurs homm's, lâ, qui éta' accoutumés d' travailler, i' ava' enn' piasse.

— Quelle compagnie exploitait le bois sur la Côte-Nord, à cette époque?

— Gagnon et Frères de Québec. I's faisa'ent du boâs su' 'a Côt'-Nord.

37 — MÉMOIRES DE MME OVILA BEAUDOIN
née Blanche Lemieux

Quatorze (14) octobre 1983, à Cap-Chat, Gaspésie. Mme Beaudoin va livrer ses souvenirs et des souvenirs qui lui ont été rapportés par sa grand-grand-mère, son arrière-grand-mère, Léa Gagné ou Mme Michel Lemieux. Elle va nous raconter dans quelles circonstances la famille Lemieux est venue s'installer à Cap-Chat.

Enregistrement no 3795a

Mme Beaudoin: Mon arrière-grand-mère [Léa Gagné] est venue au monde en 1827, le 29 février. Elle est venue avec ses parents à Cap-Chat, de Saint-Louis de Kamouraska, sa paroisse natale. Ils venaient [les gens de Kamouraska] faire la pêche dans notre région, à Cap-Chat. Ils venaient à tous les ans et retournaient à l'automne, les tempêtes ont commencé de bonne heure: la mer a gelé. Comme ils étaient obligés de retourner en barge à rame et à voile, ils ont été forcés d'hiverner dans des cabanes de fortune.

Plusieurs sont retournés — ceux qui avaient... des jeunes mariés qui avaient leurs femmes — mais les autres, ceux qui n'avaient pas d'attaches directes, sont restés à Cap-Chat. Après cette aventure, ils ont continué à faire la pêche. Mon arrière-grand-mère se rappelait qu'à l'âge de 14 ans (1841), il n'y avait que trois maisons à Cap-Chat, au pied de la côte, trois maisons des Roy. À part ce petit groupe, il n'y avait pas d'autres maisons.

Question: La grand-mère était venue assez jeune...

Mme B.: Oui, elle a commencé à venir... elle ne se rappelait pas ses premiers voyages, mais ses parents lui ont dit qu'à sept ans, elle a commencé à voyager pour venir ici. Elle se rappelait les événements vécus à l'âge de quatorze ans, et à seize ans, elle est venue pour rester par ici.

Question: Elle a été la mère du grand-père François Lemieux.

Mme B.: Oui. Léa Gagné

Q.: Ils se sont installés d'abord...

Mme B.: Dans l'Anse de Cap-Chat...

Q.: ... que l'on appelait l'Anse-au-Goémon?

Mme B.: Oui, dans l'Anse-au-Goémon, au pied de la côte. Leur occupation était la pêche.

Q.: Vers quelle date le grand-père Lemieux est monté s'installer à la Fonderie?

Mme B.: Je le saurais, en fouillant un peu dans mes souvenirs. C'est mon oncle Auguste Lemieux qui avait pris une terre et s'était chargé d'avoir soin de ses vieux parents. Auguste Lemieux est mort. C'était le père de Delvina. Il était le frère du grand-père François. La famille comptait quatre garçons: Auguste, Michel, François et Louis.

Q.: Michel, c'était le fils de Michel?

Mme B.: Oui. Il était frère du grand-père François! Il a été le père du petit Michel Lemieux comme on l'appelait. Le petit Michel, Norbert... Norbert c'était Louiss'.

Q.: Auguste avait une maison à la Fonderie...

Mme B.: Oui, Après sa mort, c'est le grand-père François Lemieux qui a pris soin de ses parents. Il avait une terre dans l'Anse, près de chez les Dionne. Il est monté rester avec ses parents à la Fonderie. Notre grand-mère, Désinase [Léa Gagné] restait avec lui... grand-mère, Désinase, grand-père François et sa femme qui y ont élevé leur famille malgré plusieurs voyages aux États-Unis. Ils sont allés trois fois à Manchester gagner de l'argent. Il n'y avait pas d'argent par ici, et les gens allaient se gagner de l'argent aux États-Unis.

Q.: Vers les 1880 et 1885, je suppose?

Mme B.: Après ces dates! Mon père est allé là — il est né en 1874 — il a dit qu'il est allé aux États-Unis à l'âge de quatorze ou seize ans, pour travailler dans les manufactures.

Q.: Alors, c'était vers 1890. Ensuite, ils sont revenus...

Mmr B.: Ensuite, ils sont revenus à Cap-Chat, et se sont ré-installés.

Q.: Tu disais, il me semble, qu'il y avait eu deux installations: la maison du Nord-est...

Mme B.: Oui, la maison du Nord-est... sur la terre de mon oncle Auguste Lemieux. La terre voisine appartenait autrefois à Arthur Gagné. Quand il est devenu veuf, Gagné s'est remarié à une Ross qui n'aimait pas la culture. De plus, Arthur Gagné avait de grosses dettes chez le marchand

Arthur Roy des Capucins. Il a donné sa terre pour payer des dettes et est allé rester avec sa nouvelle femme aux Capucins. Mes parents ont acheté la terre de Gagné devenue propriété d'Arthur Roy.

Q.: Tu m'as déjà dit que le voisin, Delphis Saint-Pierre, avait brûlé sa maison.

Mme B.: Oui, Delphis Saint-Pierre, mais c'est arrivé ces dernières années, ça [vers 1918?].

Q.: Cet incendie remonte tout de même à plus de cinquante ans. Je n'en ai pas eu connaissance, moi.

Mme B.: Je ne pourrais dire exactement quand cet accident a eu lieu. C'est mon oncle Charles Saint-Pierre qui avait acquis cette terre-là. Ensuite, mon oncle est allé se bâtir à Cap-Chat, et c'est Delphis qui a pris sa terre. À un moment donné, la cheminée a flambé et la maison a brûlé.

Q.: C'est vous autres qui êtes allés... qui avez essayé d'aller combattre le feu.

Mme B.: Oui, on a aidé à sortir... on n'a pas été capable d'éteindre le feu, mais on a aidé à sortir un peu de ménage avant que la maison ne brûle.

Q.: As-tu eu connaissance, les premières années, comment ils s'y prenaient pour cultiver. Dans tes plus anciens souvenirs, te rappelles-tu s'ils avaient des charrues en acier ou en bois. Des boeufs ou des chevaux? Ils avaient des chevaux...

Mme B.: Je ne me rappelle pas d'avoir vu des boeufs attelés. C'étaient des chevaux. Je me rappelle d'avoir... Je touchais. J'étais jeune, je n'allais pas encore à l'école, et je touchais, comme on disait. Je menais les chevaux. J'aimais terriblement les chevaux. J'étais « petit gars ».

Q.: Tu n'as pas eu connaissance, quand tu étais jeune, de quelque chose qui a eu lieu avant moi, le naufrage de l'Empress of Ireland? Je me rappelle vous avoir entendu dire que mon oncle Charles [Saint-Pierre] avait surveillé la plage pour trouver les corps des noyés. Ce naufrage a eu lieu en 1912, je crois.

Mme B.: À peu près vers cette date. Je sais qu'on l'avait vu monter, ce bateau-là; la brume a pris et il s'est échoué.

Q.: J'ai à peine connu la grand-mère Désinase, la grand-mère Léa Gagné, dont tu parlais plus haut. Moi, je ne l'ai pas connue quand elle voyait clair. Tu l'as connue, toi?

Mme B.: Eh oui! Elle a perdu la vue à 82 ans [1909]; elle est morte à 96 ans. Elle a été 14 ans aveugle. Avant sa maladie, j'allais au jardin avec elle, je l'aidais à sarcler ses fraises...

Q.: Elle te contait des histoires d'autrefois.

Mme B.: Ah! oui. Le soir, on s'asseyait sur le pied de son lit et on lui faisait raconter des faits de sa jeunesse, commen ça se passait alors.

Q.: Elle disait qu'elle faisait des tourtières chez le bonhomme Grichy, chez le seigneur Grichy? Qu'est-ce-qu'il en était exactement?

Mme B.: Elle était servante chez Monsieur Roy, José Roy, à Cap-Chat. Elle, elle disait que des gens de Sainte-Anne, des Sasseville de Sainte-Anne [des Monts]... Elle, madame Roy, c'était une Sasseville. Les Sasseville de Sainte-Anne venaient là, chez madame Roy. Celui qu'elle appelait Grichy, c'était plutôt — je l'ai lu — c'était Griffith. Elle, elle prononçait Grichy. Une fois, elle avait fait une grosse tourtière — ils les faisaient dans des chaudrons — elle avait fait une grosse tourtière, et ce monsieur-là avait trouvé excellente la tourtière au poisson — c'était une journée maigre — le monsieur avait apprécié ce mets. Et notre grand-mère avait répondu: « C'est facile de faire de la bonne nourriture quand on a tout sous la main! » Cette réponse avait fait grand plaisir à monsieur Roy. Il avait été flatté d'entendre dire qu'il avait tout ce qu'il fallait, en fait de graisse et d'assaisonnement.

Q.: J'ai entendu dire que grand-père François avait navigué, autrefois. En as-tu entendu parler, toi?

Mme B.: Grand-père François?

Q.: C'était plutôt son père, le grand-père Michel!

Mme B.: Oui, je crois que grand-mère contait que Michel... il y avait les goélettes, qu'il voyageait avec les goélettes. Il faisait la pêche, faisait sécher la morue, et ensuite il montait la morue... Moi, je me rappelle, par exemple, quand il en mettait à bord du « Gaspésien ». Les deux premiers bateaux dont je me souviens étaient le Lady of Gaspé et le Gaspésien. Le Gaspésien, c'était un petit steamer noir. L'autre, il portait des bandes rouges sur sa coque. Le Gaspésien a été longtemps à voyager tout seul.

Q.: Ce n'était pas le Gaspésia?

Mme B.: Non! Le Gaspésien!

Q.: Un bateau à moteur, à vapeur.

Mme B.: Oui, Avant ce steamer, on voyait passer souvent des gros bâtiments à voiles. Eux, ils s'ancraient au large, et de petites barges transportaient à leur bord du bois ou du poisson.

Q.: Tu n'as pas eu connaissance de naufrage, toi, à part de l'Empress... des naufrages dans la région des Capucins?

Mme B.: Non. Je ne me rappelle pas... Quelques bateaux se sont échoués à terre, mais on l'a su un peu après.

Q.: Nous sommes certains que notre ancêtre, Léa Gagné, est née en 1827... Quelle différence d'âge entre elle, Léa, et notre grand-père François? Vingt ans?

Mme B.: Vingt ans! Grand-père est né, lui, le 7 de mai 1847. Vingt ans de différence. Elle s'est mariée, Léa, à dix-neuf ans.*

Q.: Cette famille Gagné-Lemieux aurait été une des premières familles de la paroisse?

Mme B.: Oui... qui sont descendus de Kamouraska. Comme je l'ai dit, ils sont descendus pour faire la pêche. Un automne, ils sont restés. Quand la nouvelle a été connue, le gouvernement s'est mis à aider, à donner les lots, des terres. Les Roy, eux, c'étaient les seules personnes un peu instruites. Ils se sont mis en relation avec les députés... qui sont venus. Ils ont fini par avoir quelqu'un [arpenteur] qui a divisé la région en lots, et les colons s'y sont installés. Un père d'une famille de 12 enfants avait droit à un lot de 4 arpents de largeur, sur toute la longueur, un mille. Le père obtenait ce lot gratuitement.

Q.: Un souvenir me revenait, l'autre jour... le quêteux Nadeau. Quel était ce personnage? T'en souviens-tu?

Mme B.: Ah! Oui, c'était un...

Q.: Un quêteux ou un acheteur de vieilleries?

Mme B.: Il faisait les deux métiers. Le bonhomme Nadeau aurait été capable de gagner sa vie à travailler. Mais il passait d'une maison à l'autre, il vendait des guenilles. Les premières années, il quêtait; mais après coup, il possédait un cheval et une voiture...

Q.: Il achetait ou vendait?

Mme B.: Oui, il vendait de petites choses.

Q.: Quelqu'un me demandait si j'avais connu des quêteux, qu'est-ce qu'ils faisaient, s'ils contaient des histoires... Je me rappelais le nom de Nadeau.

Mme B.: Il y en avait plusieurs qui venaient coucher chez nous. Je ne me rappelle pas tous les noms, mais ils revenaient, d'année en année, coucher à la maison.

---

* D'après l'arbre généalogique des Lemieux, Léa Gagné a épousé Michel Lemieux, à Matane, le 23 janvier 1846.

Q.: Il n'y avait pas un dénommé Thomas Devine, de langue anglaise...

Mme B.: Oui, je sais que mon père venait à bout de comprendre ce que lui racontait cet anglophone.

Q.: Et cipi (C.P.). D'où venait ce quêteux, cipi?

Mme B.: Cipi, c'était un Blanchet.

Q.: C'était un quêteux?

Mme B.: Eh bien! il quêtait... parce qu'il était infirme. Il avait un pied tourné. Il a fini par se marier à une Dupuis. Quand il s'est mis à élever une famille, quelqu'un l'a aidé à se bâtir une petite bâtisse près de la plage. Il pêchait un peu, et à l'automne, il passait par les maisons. Parfois d'autres quêtaient pour lui; ils recueillaient un sac de patates, une livre de beurre, un morceau de lard salé, pour aider sa famille à vivre.

Q.: Un monsieur Morin travaillait chez nous et riait de certains originaux.

Mme B.: Alfred Morin!

Q.: Il nous parlait d'un original... de Sul Campion, je crois! Te rappelles-tu des farces, des blagues rapportées par Alfred Morin?

Mme B.: Je me souviens qu'il se moquait de Sul Campion, mais quant à raconter ses récits, c'est trop flou dans ma mémoire.

Q.: C'est probablement lui, M. Morin, qui nous racontait que Campion était allé à la guerre et qu'un million de soldats étaient revenus dans le même bateau...

Mme B.: Oui, il en inventait des parties. Ah! oui, monsieur Alfred nous faisait bien rire.

Q.: Je vais ré-entendre cet enregistrement, et s'il y manque des détails importants, je te poserai d'autres questions...

38 — VERT-VERT

Il vous sera peut-être agréable de m'entendre raconter que, autrefois, vivait un roi, père de trois princes, Pierre, Jacques et Ti-Jean. Ces princes étaient constamment en voyage pour vendre des cargaisons de soierie dans les pays éloignés, partout, même en Europe.

Un bon jour, Ti-Jean, après avoir fait naufrage et s'être approché d'une île pour y prendre du repos, reprend la mer et parvient, un dimanche matin, à un petit village. Tout l'équipage descend à terre pour assister à la messe. Avant d'entendre la messe, Ti-Jean aperçoit un cadavre sur le perron de l'église. Les paroissiens, au cours de leur défilé, manifestent une sorte de vengeance contre ce cadavre. Les uns lui lancent des cailloux, d'autres le couvrent de crachats, d'autres le frappent à coups de pied ou de poing.

Ti-Jean demande la raison de ce comportement des paroissiens. « D'après une loi locale, lui dit-on, un homme qui meurt sans payer ses dettes tombe sous l'effet d'une coutume: on dépose son cadavre près de la porte de l'église, et le mort paie ses dettes en subissant les coups de ses concitoyens!

— Mais, demande Ti-Jean, si quelqu'un payait les dettes de ce mort, pourrait-il le faire bénéficier de la sépulture?

— Certainement, certainement! »

Ti-Jean fait ramasser le cadavre, le fait placer dans un cercueil et le fait enterrer, après avoir payé toutes les dettes du défunt. Mais une fois ces sommes payées, Ti-Jean se retrouve avec à peine une quarantaine de dollars en caisse. Il fait faire demi-tour à son navire et reprend la route du château paternel.

Au cours de la traversée, le navire de Ti-Jean est assailli par une violente tempête qui l'entraîne en vue d'une ville très éloignée, assez peu connue. C'était une ville tellement opulente que l'on ne pouvait en évaluer les richesses.

Le roi de cette ville n'avait jamais vu de navire. Dès que le bâtiment de Ti-Jean paraît en vue de la ville, la population s'inquiète. Les uns se pressent près de la mer, les autres prennent peur et s'enfuient. Le roi consulte ses livres, et en vient à cette conclusion: « Ce doit être un bâtiment qui s'en vient sur la mer! »

Le navire de Ti-Jean s'approche de la côte, jette à l'eau une ancre légère et s'immobilise. Ti-Jean descend dans une chaloupe et gagne la plage. Le roi de la ville se montre d'une grande hardiesse. Il vient rejoindre Ti-Jean, à la plage, et lui demande comment

s'appelle cette construction qui flotte sur l'eau. Ti-Jean lui répond que c'est un vaisseau. « Eh bien ! dit le roi au jeune voyageur, si tu veux bien m'en croire, tu vas tirer ton bateau à terre sèche, et j'utiliserai cette coque comme modèle d'un autre bâtiment que je veux construire et te donner en échange du tien ! Quant à ce navire, je le garderai pour m'en bâtir d'autres semblables ! »

Comme le roi était riche, en peu de temps, il fait bâtir un bâtiment en cuivre rouge, et, pour Ti-Jean, une frégate plus grosse que son navire. L'hélice de la frégate était en or solide, la cargaison de poudre d'or, et, sur le pont, on apercevait des lingots d'or.

Il y avait au château du riche roi, ne l'oublions pas, une princesse dont Ti-Jean s'amouracha rapidement. Mais malgré son amour pour la fillette, Ti-Jean dit, un jour, au roi : « Maintenant, Sire le roi, il faut que je retourne chez moi !

— Oui, répond le roi ; mais avant de partir, tu vas épouser ma princesse !

— Sire le roi, j'hésite à épouser votre fille ! La garde de votre château semble me haïr de façon menaçante. Il me semble que ma vie est en danger.

— Ah ! ne te préoccupe pas de ces soupçons ! »

Ti-Jean épouse donc la princesse du roi et se met en route vers le château de son père. Ses deux frères l'ont déjà devancé depuis assez longtemps. Un matin, au lever du soleil, le roi regarde à l'horizon, sur la mer. Il lui semble que le soleil est tombé à la mer. Mais c'est le reflet du bâtiment de Ti-Jean qui se dirige vers le quai.

Ti-Jean amarre son navire au quai, puis fait demander le roi, son père. Ce dernier visite le chargement et dit à Jean : « C'est la cargaison la plus riche qui ne s'est encore jamais vue sur la terre. Je suis disposé à te donner mon château, ma couronne et tous les biens dont je dispose ici.

— Non, Sire le roi ; je suis venu vous apporter ces richesses tout en vous rendant visite. Moi, je suis marié et je retourne dans mon nouveau pays ! »

Il monte dans son bâtiment et reprend la mer. Au moment de l'embarquement, un valet du roi s'introduit dans le navire sous prétexte de faire un voyage. Un soir de tempête et de bourrasque, Ti-Jean regardait rouler les vagues, logé à l'arrière du navire. Le valet attrape Ti-Jean par les pieds et le lance à la mer. On attend une couple d'heures avant d'annoncer la disparition de Ti-Jean et d'entreprendre des recherches. Naturellement, on ne retrouve pas le disparu.

En plongeant à la mer, Ti-Jean tombe sur une carcasse de navire, et s'en va à la dérive. Il va atterrir sur une île lointaine. Il est le seul à habiter ce coin de terre et parvient à sauver sa vie en se nourrissant de fruits sauvages.

Pendant un an, Ti-Jean parcourt l'île en tous sens pour essayer de constater le passage d'un navire quelconque et de lui signaler sa présence. Mais Ti-Jean ne voit passer aucun bâtiment.

Un jour cependant, Ti-Jean aperçoit un petit canot se diriger vers lui. Le canot, peint de vert, porte à son bord un homme habillé de vert et se dirige en plein vers lui. En touchant la terre, l'homme du canot salue le naufragé: « Bonjour, Ti-Jean;

— Bonjour, Vert-Vert; répond Ti-Jean.

— Comment se fait-il que tu saches mon nom, toi?

— Oui, monsieur, continue Ti-Jean, je connais votre nom! Vous êtes tout vert, en plus de porter un habit vert!

— Eh bien! Ti-Jean, je suis venu ici pour te porter secours. Si tu veux monter dans mon canot, je vais te faire traverser la mer.

— Entendu! » s'exclame le naufragé.

Ti-Jean monte dans le canot et s'appuie la tête sur les genoux de Vert-Vert. Le canot s'élance avec la rapidité de l'éclair et parvient bientôt à l'autre rive de la mer. « Maintenant, Ti-Jean, commande Vert-Vert, tu vas te rendre à la ville que tu vois près d'ici. C'est la ville du roi où demeure ta femme. Celle-ci doit épouser, demain matin, le valet qui t'a jeté à la mer. Rends-toi au château et demande un emploi au roi. On va louer tes services: on a besoin d'un homme qui puisse prendre soin du bois de chauffage. On va te charger de rentrer le bois au château. Ensuite, tu arrangeras ton affaire comme bon de semblera! »

Ti-Jean se rend au château où on lui confie la tâche de rentrer le bois de chauffage. Il commence sur-le-champ à remplir son emploi. Mais il ne rencontre personne dans le château, sauf une servante. Comme c'était la période de préparatifs des noces, Ti-Jean se dit: « Pourtant, la princesse va se montrer bientôt, et je vais la voir! »

Peu après, la princesse traverse la cuisine, mais ne reconnaît pas le nouvel employé. Elle ne dit pas un mot. Bientôt la servante donne un ordre à Ti-Jean: « Tu vas aller porter du bois à la princesse et allumer le feu dans son poêle! »

Ti-Jean attrape une brassée de bois et gagne la chambre de la princesse. Tout en se préparant à allumer le feu, Ti-Jean tire de sa poche un mouchoir portant, en lettres voyantes, le nom de la princesse. Il prend soin de le déployer avant de s'en servir pour s'essuyer la figure. La princesse aperçoit le mouchoir, y reconnaît son nom et se dit à elle-même: « Tiens! ce vieillard a dû trouver le cadavre de Ti-Jean, en passant, et lui enlever son mouchoir! »

Elle se décide à lui adresser la parole: « Où avez-vous trouvé ce mouchoir? demande-t-elle à l'employé.

— C'est vous-même, princesse, qui m'en avez fait cadeau! »

Malgré la longue barbe de Ti-Jean, la princesse se rappelle rapidement l'ancienne apparence de son mari. Elle fait venir sur-le-champ un bon barbier et lui commande de faire la barbe au nouvel employé. Une fois que Ti-Jean a revêtu des habits propres, la

princesse le reconnaît pour son ancien mari. Ti-Jean raconte son histoire à la princesse: c'est le valet du roi, son père, qui l'a jeté à la mer; il a gagné terre sur une île où il est resté très longtemps...

La vie continue de façon normale au château.

Quand arrive le matin des noces, le roi, à table, demande à chaque convive de raconter une histoire. Au cours de ce banquet, la princesse sort de la salle et revient bientôt en compagnie de Ti-Jean. « Eh bien! Sire le roi, voici un homme qui va vous raconter une histoire, ce matin! » Ti-Jean entreprend de faire le récit de sa vie. Dès les premiers mots de ce discours, le roi reconnaît immédiatement le jeune prince, le Ti-Jean d'autrefois. Une fois le récit de Ti-Jean terminé, le roi s'adresse à son gendre: « Quel châtiment imposes-tu à celui qui t'a culbuté à la mer?

— Ah! je ne prononce aucune sentence contre lui, Sire le roi! Je vous laisse toute liberté de lui imposer la punition que vous jugerez! »

Le roi commande sur-le-champ d'arrêter le valet qui devait épouser sa princesse et le fait écarteler sans retard.

Ti-Jean et la princesse mènent ensuite une heureuse vie conjugale. Plusieurs mois s'écoulent. Un soir, vers neuf heures et demie ou dix heures, quelqu'un frappe à la porte. Ti-Jean va ouvrir, et se trouve face à face avec Vert-Vert. « Eh bien, Ti-Jean! tu as promis de me donner, dans un an et un jour, la moitié de ce que tu aurais de plus précieux au monde! Ce soir, je suis venu chercher ce que tu m'as promis!

— Ah! répond Ti-Jean, ce que j'ai de plus précieux ... de plus précieux, je ne vois pas autre chose que mon argent. Prends tout mon argent, si tu le veux!

— Non, Ti-Jean! Tu possèdes un bien plus précieux que ton argent! C'est ton bébé! Il faut que tu m'en donnes la moitié!

— Vert-Vert, puisque tu l'entends ainsi, prends mon sabre et fends mon enfant en deux!

— Non, proteste le visiteur. Il ne m'appartient pas de me payer moi-même. C'est toi qui as le devoir de me payer! »

Ti-Jean finit par se résoudre à prendre le sabre. Il fait tenir un pied de l'enfant par Vert-Vert, et empoigne l'autre pied, lève son sabre pour fendre le bébé en deux parties. Au moment où le sabre va s'abbatre, Vert-Vert saisit le poignet de Ti-Jean et immobilise son bras. « Je vois maintenant, Ti-Jean, que tu es un homme de parole et d'honneur. Ton bébé, je te le laisse bien vivant comme tu le vois maintenant. Mais, te souviens-tu, Ti-Jean, d'avoir procuré des funérailles à un homme, après avoir payé ses dettes et même plus que ses dettes?

— Oui, Vert-Vert, je me rappelle ce fait! Mais où veux-tu en venir?

— Eh bien! le cadavre auquel tu as donné la sépulture, c'était le mien! Voilà pourquoi je t'ai rendu le service de te transporter ici! Maintenant, Ti-Jean, reste avec ton épouse. Quant à moi, tu ne me reverras plus! »

Ti-Jean a toujours vécu au château avec sa princesse. Celle-ci a été couronnée reine, et Ti-Jean, couronné roi.

Je suis passé par leur pays, il y a quelques années, et ils m'ont chargé de venir ici vous dire ce conte ...

VERT — VERT

Récit populaire raconté le 25 juillet 1955 par M. Aurèle Desrochers, à Cap-Chat. M. Desrochers est natif de St-Antoine-du-Gros-Morne, Gaspé-Nord. Agé de 63 ans (1955), Aurèle Desrochers a appris ce conte de son père, France Desrochers, il y a 49 ans (1906). M. France Desrochers était natif de Gaspé même; il avait 50 ans quand il raconta Vert-Vert à son fils Aurèle. M. France Desrochers était navigateur, pêcheur et voyageur.

Enregistrement no 779. Conte-type 506 I a, b, II altéré, III, IV a (mouchoir), V.

Enn' bonn' fois, c'ést p't-êtr' bon d' vous conter... c'été' in roi, et ce roi-lâ ava' 'en qu' [rien que] t'oâs princes: in, Pierre, Jâcque' et Ti-Jean. Mé', on vâ dir' qu' à tout's lés jours, qu'i's s'en allé't vend' dés charg's de soèrie [soierie], dans lés pays bien éloègnés, en Europe, partout...

Mais par enn' bonn' journée que Ti-Jean avé't fait in naufrage, dejâ, et qu'i' été't collé[1] l'long d' la terre, l' long d'in île et... pour se r'poser, et tout en s'en allant, qu'i' fesse[2] in p'tit village. Et c'été't l' dimanch' matin. I's débarqu'nt p'i' i's s'en all'nt [vont] pour allé' à la messe. Et du 'oment [moment] qu'i's sont rendu' à la messe, i' aparçoét su' l' perron d' l'église, in cadâv' qu' été't lâ, et que tout l' mond' pâssé't, que'qu'un gu'i rué't[3] dés roches, d'aut's cracha't d'ssus, d'aut'e' l' fessé' [frappait] à coups d' pied, d'aut'e' l' fessé' à coups d' poing. Et Ti-Jean leu' d'mand' de quoi c' qu'i's font lâ. B'en, i' ont dit: «Not'e loi, n'us aut's, par écitte, in homm' qui doé' et qui meurt sans payer sés dettes, on l' dispos' [dépose] d'vant la port' de l'église, et i' peill' [paie]... on l' fa't payer sés dette' à fesser d'ssus.

— I' dit, in homm' qui l' prendré't, qui paieré't tou' sés dette' a'ra't-i' l' droit de l' faire enterrer?

— I' dit, c'ést b'en çortain!»

---

1. *Coller*: Se tenir très près; ici, s'abriter près d'une île.
2. *Fesser*: Arriver à... Découvrir.
3. *Ruer*: Lancer, projeter.

Mé', on vâ dir' que lâ, que Ti-Jean a ramâssé l' moribond [mort] et qu'i' l' fa't mettr' dan enn' bonn' tombe, et on l' fa' enterrer comme i' faut, et on peill' tou' lés dettes.

Mé', apras qu' Ti-Jean a tou' payé lés dettes, i' gu'i resté't p'u' 'ien qu' enn' cinquantain' de piass's dans... dans sa valise... dans sa valise. Et lâ, pour virer d' bord et p'i' encor' s'en aller.

Mais tout en s'en allant, comm' de bonn' raison, i' fess' dan enn' ville, enn' tempêt' le prend, i' s'en vâ fesser dans enn' vill' b'en p'us loin, enn' vill' qui s'été' encor' jama's vue, ni connue. C'été't riche, in affére effrayant. I' connaissé't pâs l' bout d' la richesse.

Mais le roi avé't vu ou jama's vu aucun bâtiment encor' de sa vie, et quand i' voét çâ, lés plus hardis se qu'né' [tenaient] au bord, mais lés plus peureux s' sauvé't. Et le roi prend sés liv'es, i' commence à lir' là-d'dans, i' dit: J' voés pâs d'aut' chos' qu'in bâtiment qui s'en vient lâ! Et du 'oment c' qu'il ést rendu à terre, jette in pied d'ancre[4] et que l' p'tit Jean débarque et qu'i' s'en vâ à terre.

Mais du 'oment c' qu'il ést rendu à terre, le roi s'en vient l' trouver, il été't hardi pâs mal, i' demand' de quelle affér' que c'ést. Et Ti-Jean commence à lui dir' que c'ést un vaisseau. Quiens! i' dit, Ti-Jean, si vous voulez dir' comm' moé, i' dit, on l' mettré' écitte à terre, i' dit, j' n'en prendré's la coque, p'is dit, j' m'en f'rai, i' dit, j' n'en prendré's la coque, p'is dit, j' m'en f'rai, i'dit, j' 'n en f'rai in pareil, t' en f'rai in pareil, i' dit, j' te l' donn'rai et que j' gard'rai ç'ui-lâ, i' dit, pour m'en bâtir d'autres!

Mé', on vâ dir' qu' ça prend pâs grand temps, a'ec du mond' riche, i's bâtisse' in bâtiment tou' en beau cuiveur [cuivre] jaune et fa't pour Ti-Jean enn' frégad' [frégate] b'en plus gross' que la sienne, et que le Ti-Jean... et qu'i's mett'nt l'hélice de la frégade en or, tout' dans [en dedans], d' l'or en pourde [poudre], et p'is, su' l' pont, dés gueus's d'or.

Mé', on vâ dir' comm' de réson, qu'i' y avé' enn' princesse au château, lâ, que Ti-Jean aimé' [aimait] enne affére énormément. Et qu' apras, comm' de bonn' réson, que Ti-Jean aim' b'en la princesse, i' dit: « À c'tte heure, faut que j' m'en a'll', Sir' le roi!

— I' dit, oui, mé', i' dit, avant d' partir, tu vâs marguier [marier] ma princesse!

— I' dit, vous voyez toujou's b'en, Sir' le roi, i' dit, qu'i' y â qués'ment pâs moèyen de marguier vot' princesse, i' dit, vot' garde écitte, au château, i' dit, a l'air à m'aguir [haïr] terrib'e. I' dit, j' rix' [risque] ma vie!

— I' dit, accup'-toé pâs d' çâ!

Mé', on vâ dir' que Ti-Jean, comm' de bonn' raison, marie la princess' du roi, et que lâ, i' pârt pour s'en aller che' z-eux. Mé', peu apras qu'i' ést marguié, en s'en allant che' z-eux... en s'en allant che' z-eux, comm' de bonn' raison, que lés deux princes, sés deux frére' été't rendus, ça fa't déjâ b'en longtemps. Mé', quand ils l' vœille' [voient]

4. *Ancre*: (jeter un pied d'): Ancrer le bâtiment avec une ancre légère.

arriver, l' matin, comme l' soleil se leuve, le roi r'gardé' au large, i' pens' ques'ment qu' c'ést l' soleil qui timbe [tombe]. Mais non, c'été't l' bâtiment qui s'en v'né' au quai.

Apras qu'i' ést collé au quai, fa't d'mander le roi; le roi vésit' la charge. I' dit: « Ti-Jean, t' a' am'né la charg' la plus rich' qui s'ést encor' jama's vue su' 'a couronn' du saleil. I' dit, j' su's pra' [prêt] à t' denner mon château, i' dit, avec tout' ma couronne, tout de quoi c' qu'i' y â écitte.

— I' dit, non, Sir' le roi, j' su's v'nu vous m'ner çâ, i' dit, pour vous rend' enn' visite. I' dit, moé, j' su's marguié' et p'i' i' dit, j' me rentourn' dans mon pays! »

Mé', on vâ dire, comm' de bonn' raison, qu'en s' rentournant dans son pays, i' embarque... le valet du roi embarque avec, pour fair' voéyage à son tour. Mais tout en s'en allant, i' prend Ti-Jean de d'ssu' in soèr de tempête, i' venté' in affaire énormément, et Ti-Jean été't su' 'a poup' du bâtiment, en arguiére, qu'i' r'gârdait çâ pâsser, l'eau fend'e... mais le valet s'en vient qu'i' l'prend par lés pieds, i' te l' culbute à l'eau.

Mé', Ti-Jean en timban à l'eau, timb' comm' su' enn' carcass' de bâtimen et que lâ, i's laiss'nt faire enn' coupeul d'heure' avant d' dir' qu'il ést timbé à l'eau et qu'i's s' mette' en fra's [frais] de l' charcher, mé' r'guien! Aucun moyen de l' trouver!

Mé', Ti-Jean s'en vâ 'terrir[5] su' in île, b'en éloègnée de d'lâ, et qu'il ést tout seul. I' a seul'ment qu' dés fruits sa'vag's pour manger.

Apras qu' ça fa't b'e'tô' in an qu'i' ést lâ et de quoi c' qu'i' avé't marché d'in bor' [bord] à l'aut' pour asseyé' à voèr dés vaisseaux de tout's lés sortes, pour lés signaler, pour lés avoir, mé', aucun vaisseau ava't pâssé.

Mé', Ti-Jean s'apparçoét qu'i' y â in p'tit canot qui s'en vient vers lui. C'éta' in canot peinturé en vert, in homm' tout' habillé en vert qui s'en vient directemen à lui. En arrivant: « Bonjour, Ti-Jean!

— Bonjour, Vert-Vert!

— I' dit, comment, tu conna's mon nom?

— I'dit, oui, mecieu', j' conna's vot' nom. I' dit, vous êt's tout' vert, habillé en vert.

— Quiens, i' dit, Ti-Jean, i' dit, j'suis v'nu écitt' pour t' porter secours. I' dit, m'en vâs t' travarser l'île, m' âs t' travarser la mer, i' dit, si tu veux embarquer!

— Ti-Jean dit, c'ést correck!

Et Ti-Jean embarque, se couch' la têt' su' sés g'noux. Mé' l' p'tit canot pâr' [part] encor' la répartition d'un éclair, p'is qu'i' travars' la mer. Et du m'ment [moment] c' qu'i' ést rendu l'aut' bord: « Quiens, i' dit, Ti-Jean, i' dit, à c'tte heure, i' dit, lâ, i' dit, tu vâs t'en aller, i' dit, à la vill' qu'i' y â écitte, lâ, i' dit, c'ést la vill' du roi. I' dit, à matin, ta femm' pourra't s' marguier, i' dit, avecque l' valat qui t'â j'té à l'eau. I' dit,

5. *Atterrir*: Prendre terre; aborder.

tu vâs gu'y aller, tu vâs d'mandé' au roi enn' plaç' pour travailler. Lâ, i' dit, i's vont t'engager. I' ont besoin d'in rentreur de boâs. P'i' i' dit, ensuit' de çâ, tu trim'râs [trim][6] ton affair' comm' tu voudrâs!»

Mé', on vâ dire, comm' de bonn' raison, que lâ, Ti-Jean s'en vâ lâ, et qu'i' s'engag' pour rentrer du boâs. I' voé' aucun d'aut' chos' que la sarvant' du château. Mé', apras qu'i' ést engagé' i' s' ma' [met] à rentrer du boâs. C'éta't dans l' temps dés noces, tout çâ. I' dit: La princess' vâ v'nir b'e'tôt, i' dit, m'en vâs la voèr!

Mé' la princess' s'en vient qui r'pâss dan 'a cuisine, mé' 'a le r'conna't pâs, ni r'guien en tout'. Pâ' in mot d' son corps! «Quiens, 'a dit, tu vâ' aller m'ner du boâs, 'a dit, à la princess' pour qu'alle allum' son poêle!

Mé', on vâ dir' que le p'tit Jean prend du boâs qu'i' s'en vâ m'né' à la princesse. Mé', en arrivant, commence à qu'i fér' du feu. I' fourr' la main dans sa poche et qu'i' hale[7] in mouchoèr que l' nom d' la princesse été' écrit d'dans. I' prend son mouchoèr p'is se l'envœil' [envoie] su' 'a figure, et p'i' i' s'essuill' [essuie]. Mé', quant la princess' vien à voèr le mouchoèr, que son nom ést écrit d'dans, 'a dit: «Quiens,'a dit, çâ, c'ést in vieux qu'a passé, 'a dit, qu'a trouvé le cadâv' de ti-Jean, 'a dit, qu'il a'râ ôté son mouchoèr!»

'A commence à gu'i d'mandé' à quell' plaç' qu'i' â pris çâ. I' dit: C'ést vous-minm' qui me l'avez denné!

Mé', en disant, c'ést vous minm' qui me l'avez donné, la ressemblanç' qu'i r'vien in peu à la figure, 'a dit: C'ést correck!

Et lâ, 'a fa't v'nir t'e' suite in bon barbier, et qu' 'a gu'i fa't fair' la barbe. 'A l'habill' comme i' faut, et lâ, 'a voét b'en qu' c'ést Ti-Jean. Mé', Ti-Jean gu'i racont' tout' son histoère: qu' c'éta't justement lui [le valet] qui l'ava't j'té à l'eau, qu'i' ava't 'té terrir su' l'île, qu'i' ava't 'té lâ b'en longtemps... Et tout' se pâss' extrâ au château.

Mé', quand qu' ça vient l' matin arrivé, comm' de bonn' raison, l' matin dés noces, le roi à la table, commence à leu' fair' conté' in hisoère. Mé', on vâ dir' que la princess' fa't sortir Ti-Jean et qu' 'a l'amène. «Quiens! 'a dit, Sir' le roi, 'a dit, v'lâ in homm' qui vâ vous conté' in histoère, à matin!»

Mé', Ti-Jean se mat lâ, p'is commence à gu'i r'conter son histoère. Le roi l' reconna't t'e' suite en l'entendant parler... lés promiers mots qui y prononce. I' dit, quell' sent ...

Apras qu'i' a conté son histoère, i' dit: «Quelle sentence que tu donnes, i' dit, à c'ui-lâ qui t'â j'té à l'eau?

— B'en, i' dit, la sentenç' que j' gu'i donn' fait's-en de quoi c' que vous voudrez!»

---

6. *Trim* [to] (angl.): Arranger, disposer.
7. *Haler*: Tirer.

Mé', on vâ dir' que le roi le prend et qu'i' l' fa't écarteler par morceaux, et t'e' suit' sans retarder.

Mé', on vâ dir' que la princesse, comm' de bonn' raison, avec Ti-Jean, ça vâ b'en, enn affaire énorme.

Mé', ça fa' à peu pras t'oâs jours qu'i's sont ensemble, in bon soèr, le soèr, de quoi c' qu'i' arrive, qu'i' attend'nt frappé' à la porte, vers neuf heure' et d'mie, dix heures? Ti-Jean s'en vâ rouvrir la porte, c'ést Vert-Vert. « Quiens, i'dit, Ti-Jean, i' dit, tu m'âs promis de quoi c' que t'ava's de plus cher au bout d'in an et in jour. I' dit, lâ, j' su's v'nu l' charcher! »

Mé', on vâ dire, comm, de bonn' raison, que Ti-Jean commence à dire. « Quiens, i' dit, Vert-Vert, i' dit, d' quoi c' que j'ai d' p'us cher, i' dit, j' 'oés pâs d'aut' chos' que mon argent. Prends tout' mon argent.

— I' dit, non, Ti-Jean, t'âs p'us cher que çâ.

— Quelle affér' que c'ést?

— B'en, i' dit, de quoi c' que t' âs plus cher au monde, i' dit, c'ést ton bebé. I' dit, tu m'en deunn's la mo'quié, de'-moé-lâ.

— B'en, Ti-Jean dit, puisque c'ést d' minm' Vert-Vert, i' dit, prends l' sâb'e, p'i' i' dit, fends-lé en deux!

— I' dit, non, i' dit, c'ést pâs moé. Je m' peill' [paie] pâs d' més mains, faut qu' ça sœill' toé, i' dit, qui m' peille! »

Mé', Ti-Jean b'en résou' [résolu], prend le sâb'e, i' fa't prend' l' pied d' son enfant par Vert-Vert, et lui, prend l'aut' pied. I' lèv' le sâb' pour(e) l' fend'e en deux, mé' Vert-Vert gu'i po'gne l' po'gnat. Quiens, i' dit, Ti-Jean, i' dit, j' 'oés qu' t'é' [es] in homm' fran [franc] in affaire énorme! I' dit, t' apprendrâs, i' dit, que ton bebé t'appartient. I' dit, j' te l' laiss' tel comme i' ést lâ. I' dit, t' rappell's-tu d'a'oèr fait enterré' in homme, i' dit, d'a'oèr payé b'en pluss' qu'i' devé't?

— I' dit, oui, je m'en rappelle. Mé', i' dit, quoi veux-tu faire?

— B'en, i'dit, t'apprendrâs que c'ést moé que t' â' fait' enterrer... que tu m'âs fait enterrer. I' dit, j' t'ai porté secours, j' t'ai rendu écitte. Reste avec ta femme, Ti-Jean! I' dit, pour moé, tu me r'oerra's jama's!

Mé', on vâ dire, comm' de bonn' raison, que Ti-Jean a te'jou's vétu [vécu] avec la reine, la princesse au château, qu' 'a â été couronnée reine, et lui, a été couronné roi

Et p'is ça fa't que'que' années que j'ai pâssé par lâ, p'i' i's m'o' [ont] en-'œillé [envoyé] 'citt'!

39 — TI-JEAN-LE-TEIGNEUX

Il était, une fois, une vieille femme qui n'avait pour enfant qu'un garçon nommé Ti-Jean. Quand Ti-Jean eut atteint ses douze ans, il occupa surtout son temps à tendre un peu partout des collets à lièvres.

Il lui arriva, un jour, de s'égarer dans la forêt; et toute la journée, il dut marcher. Il était déjà tard dans la soirée, quand finalement il atteignit une petite cabane. Il frappe à la porte. Un petit sauvage rouge le reçoit. Ti-Jean lui souhaite le bonjour et le sauvage en fait autant. Puis, Ti-Jean de reprendre: « Ah! mon sauvage rouge, pourrais-tu m'indiquer la route menant à mon village? C'est que je veux retrouver ma mère!

— Pauvre petit garçon, tu seras bien obligé de demeurer ici, avec moi: il m'est impossible même à moi, de sortir d'ici; et cela vaut pour toi également! Puis il ajoute: « Toi, tu peux toujours t'occuper à faire la cuisine pour nous deux; moi, ma besogne sera de faire la chasse.

Le temps passe, et les deux compagnons s'adonnent à leur tâche; si bien qu'après un mois, le gibier commence à être rare dans la région. Bientôt ils se trouvent forcés de changer de territoire.

Plusieurs années passent, et nos deux camarades continuent toujours à mener leur même genre de vie nomade. Ti-Jean a déjà dix-huit ou dix-neuf ans, mais le sauvage rouge ne semble pas vouloir se séparer de lui.

Un jour pourtant, le sauvage confie à Ti-Jean: « Me voilà vieux et bientôt je vais mourir. Il faut que tu sortes de la forêt, aujourd'hui. Tu vas venir avec moi. »

Il conduit donc Ti-Jean à une espèce de ruisseau qui s'alimentait à trois fontaines. Il plonge Ti-Jean dans la première fontaine; le jeune homme en sort bien propre mais presque noyé. Mais quand Ti-Jean est retiré de l'eau, sa peau est blanche comme neige.

Puis Ti-Jean se laisse plonger dans la deuxième fontaine. Il en sort encore une fois à demi-mort, mais cette deuxième plongée lui rend les yeux bleus, ses cheveux sont devenus d'un blond doré.

En plongeant dans la troisième fontaine, Ti-Jean devient l'homme le plus intelligent du monde!

« Écoute, Ti-Jean, lui dit le sauvage, tu vas partir d'ici, pour te rendre à la ville des environs. Tu t'y rendras vers trois heures de l'après-midi. Voilà: tu vas au château deman-

der un emploi comme jardinier. Mais je te place sur la tête une vessie qui laissera croire que tu es teigneux. Je te défends de l'enlever, avant que je t'en donne l'ordre.

Ti-Jean devient donc jardinier du roi malgré sa complète ignorance de ce métier. Quant à ses compagnons de travail, ils ne veulent pas approcher le jeune jardinier tant ils ont peur de la teigne!

La journée se passe...c'est déjà le soir, et Ti-Jean n'a fait presque aucun travail dans la partie de jardin qu'on lui a confiée. Il pense donc à son sauvage rouge et lui lance un appel: « Viens à mon aide, sauvage rouge! » Le sauvage rouge répond à sa demande et bientôt des graines de fleurs commencent à germer dans toute la section de Ti-Jean. Le lendemain matin, les fleurs ont atteint la hauteur de sept ou huit centimètres.

« Écoute, Ti-Jean, dit le sauvage; le roi va te demander ce que tu as fait pendant la nuit. Dis-lui que tu as mis à profit la fraîcheur de la nuit. De plus, demande-lui de te confier une autre section très difficile à cultiver. Signale-lui que tu veux travailler tout seul, à l'écart, parce que les autres jardiniers ont peur de ta teigne. Moi, je m'occuperai des détails!

Ti-Jean suit le conseil du sauvage et demande au roi un terrain difficile à cultiver. Tout ce que le roi put lui offrir était un terrain situé à trois-quarts d'arpent du château; c'était un coin recouvert de déchets d'anciens édifices.

« Voilà, Ti-Jean, c'est le seul terrain que je puisse te confier; si tu le peux, fais-en un jardin.

— Ah! oui, Sire le roi, réplique Ti-Jean.

Pendant toute la journée, Ti-Jean réussit à ramasser quelques briques et quelques pierres. Arrive le soir; il invoque de nouveau son sauvage: « Viens à mon aide, mon sauvage rouge! » Sans tarder, il arrive. Avec la brique et la pierre, il fabrique une belle pallissade qui fait l'émerveillement du roi.

Pendant la nuit, il cultive le jardin en entier; le matin, les fleurs atteignant la hauteur d'environ vingt-cinq centimètres.

« Écoute, Ti-Jean, dit le sauvage. Le roi, cet après-midi, en observant de son château les fleurs de ton jardin, va te demander de faire des bouquets pour ses princesses. Dis-lui qu'il aura ses bouquets le lendemain matin, que tu dois les faire, la nuit, pour ne pas nuire à ton jardin. Ne t'inquiète pas, j'arrangerai tout!

Tel que prédit, le roi va voir le jardin et demande à Ti-Jean de faire trois bousquets pour les princesses du château.

Toute cette journée, Ti-Jean s'absente. Le soir, à mon retour, il invoque encore du secours: « Viens à mon aide, mon sauvage rouge! » Le sauvage lui dit en arrivant: « Laisse faire, je m'occupe moi-même de fabriquer les bouquets. Il prépare les fleurs destinées aux princesses, et ajoute: « Demain matin, au lever du soleil, ne tarde pas à faire ta toilette. La plus jeune des princesses va sortir du château sur la galerie qui fait face à ton jardin.

Je me tiendrai auprès de toi et je te dirai quand tu devras enlevert ta perruque de teigneux. Remets-la rapidement cependant! Elle en aura assez vu!»

Le lendemain matin, le sauvage rouge est aux aguets, puis soudain: «Vite, Ti-Jean, enlève ta coiffure.» Ti-Jean s'arrache le bonnet de la tête. Au même moment, le soleil vient lui illuminer la chevelure d'un rayon qui est projeté en direction de la princesse. Elle voit bien que Ti-Jean-le-teigneux est un garçon de grande beauté. Il remet la coiffure sur sa tête, sans mot dire.

Bientôt parvient à Ti-Jean l'ordre du roi d'aller porter les bouquets aux trois princesses.

La plus vieille des princesses est la première à recevoir son bouquet. Elle ne fait qu'entr'ouvrir la porte; Ti-Jean doit s'allonger le bras pour lui remettre les fleurs. Elle les prend, sans remercier, puis s'en retourne. La deuxième en fait autant. Mais la troisième, la plus jeune, ouvre assez largement la porte et prend son bouquet sans précipitation. Ti-Jean lui demande: «Comment, belle princesse, vous n'avez pas peur de ma teigne?

— Non, Ti-Jean, ta teigne n'est pas bien dangereuse!

Quelques années passent, et voilà que les princesses ont atteint l'âge de se marier. La plus vieille demande au roi son consentement en vue du mariage.

«Bien! je vais aller voir la plus jeune des princesses, et, si elle est prête à se marier, alors je vous marierai toutes les trois, demain matin.

De fait, la cadette était prête. On invite donc, selon la coutume du temps, les garçons de tous les rangs de la société. Les invités arrivent; on leur indique une place dans la salle, selon leur classe sociale: les pauvres d'un côté, les nobles de l'autre et les riches dans le centre. La princesse se glisse parmi ces gens et quand elle rencontre un prince de son goût, elle n'a qu'à lui présenter une boule d'or; le prince lui prend la main, et, ils sont mariés.

La plus vieille des princesses s'amène, trouve un prince de son goût; on la marie. La deuxième princesse fait de même; on la marie. Mais quand vient le tour de la plus jeune de circuler: «Sire le roi, je suis encore jeune et je ne connais pas beaucoup de gens; je voudrais passer parmi les gens pauvres aussi bien que parmi les riches avant de faire mon choix.»

Mais après avoir fait le tour des garçons de tous les rangs: «Sire le roi, dit-elle, il y en a un d'absent!

— Mais qui est-ce, belle princesse?

— Ti-Jean-le-teigneux n'y est pas.

— J'envoie, à l'instant, un valet le chercher!

Ti-Jean arrive et va se placer au pied de l'escalier!

Et la princesse poursuit sa ronde ; elle circule de nouveau parmi les nobles. Ses sœurs la suivent et trouvent bien étrange qu'il n'y ait pas de prince à son goût. Mais la voilà qui se dirige vers le pied de l'escalier. En y arrivant, elle présente sa boule d'or à Ti-Jean, qui lui prend la main. En dépit de tout, on les unit par le mariage.

Mais elle n'est pas aussitôt mariée, qu'on la chasse du château. On ne veut pas garder près du roi une princesse mariée à un vulgaire teigneux.

Les jeunes mariés décident donc d'aller demeurer dans une petite chaumière près du château. Et comme, Ti-Jean est un excellent travailleur, ils s'organisent une assez bonne vie.

Un an plus tard, le roi eut à faire face à une guerre, une guerre des plus cruelles. Rien n'était épargné. Chacun des deux princes se trouvait à être général en chef. Et la femme de Ti-Jean lui exprime son désir de le voir, lui aussi, général.

— « Mais tu sais bien que le roi ne voudra pas, objecte Ti-Jean.

— Vas-y, dit-elle, va le voir, il te donnera un cheval.

Il s'en va donc trouver le roi et lui demande un cheval pour aller combattre à la guerre comme général. Mais le roi a énormément de mépris pour Ti-Jean : il lui donne une vieille jument blanche qui n'a que trois pattes ; elle a beaucoup de mal à se tenir debout. Un vieux sabre tout brisé complète son équipement militaire.

Ti-Jean passe par sa demeure ; sa femme lui dit : « Dirige-toi vers le bourbier de la savane ; la jument s'y enfoncera et y restera embourbée ; ensuite tu pourras agir comme bon te semblera ! »

De fait, il aboutit à un marais où la jument s'enlise. Arrive le petit sauvage rouge : « Tu as bien fait d'avoir obéit à ta femme ; dans une demi-heure environ, des princes vont passer par ici avec toute l'armée du roi. Tu vas prendre cette gaule de bois (c'était un petit bouleau d'une quinzaine de pieds de longueur) puis tu vas frapper ta jument abondamment ; mais tue-la avant de la battre. Ensuite les princes vont t'adresser toutes sortes d'injures, mais ne t'en occupe pas. Laisse-les passer ; j'arrangerai tout le resete. »

Tout se passe tel que le sauvage rouge l'a prédit. Et une fois que l'armée a défilé, le sauvage réapparaît : Ti-Jean, prends ce cheval-ci ».

C'était le plus beau cheval blond qu'on n'avait encore jamais vu ni connu. Puis il revêt Ti-Jean d'un bel habit de prince et le prépare à se joindre à l'armée.

« Un instant, Ti-Jean, reprend le sauvage ! Tu vas rejoindre l'armée du roi qui est en train de subir une énorme défaite. À ton arrivée, là-bas, tes beaux-frères seront à boire un verre dans une taverne. Toi, tu iras leur proposer de prendre leur place sur le champ de bataille. Ils vont t'offrir de l'argent, mais n'en accepte pas. Cependant, quand ils t'offriront le mouchoir de leur princesse, prends-le et va combatrre. Tu remporteras victoire.

Tout se passa comme prévu, et Ti-Jean, en possession des deux mouchoirs, est victorieux à plusieurs reprises pendant la journée. Et le combat se poursuit ainsi pendant trois jours.

Le troisième jour, Ti-Jean se fait blesser. Il reçoit un coup de sabre qui lui fait, dans le côté, une blessure de trois ou quatre pouces de longueur. Les médecins viennent panser le blessé qui s'en retourne au château. Entretemps, l'armée du roi a remporté une victoire finale.

Les deux princes sont évidemment reçus triomphalement au château, mais Ti-Jean demeure toujours dans sa chaumière avec sa femme. Quand celle-ci voit que la blessure de Ti-Jean ne se cicatrise pas, elle court auprès du roi : « Sire le roi, mon père, mon mari s'est fait gravement blesser aujourd'hui ; envoyez-lui un médecin. » Mais le roi ne l'entendait pas de la sorte : « Laissez-le mourir ! » Cependant les docteurs et les autres rois présents, prient le roi d'envoyer un médecin au chevet de Ti-Jean. Et sans tarder, on lui envoie un chirurgien. Il déplore qu'il n'y a presque pas de lumière dans la chaumière.

Une fois seule avec le docteur, la femme de Ti-Jean lui confie : « Ne me dénoncez jamais ; mais la lumière, on peut en avoir autant qu'on en désire !

— Madame, ne craignez rien, vous pouvez être sûre de ma discrétion ! »

Elle masque les fenêtres avec des couvertures et va enlever la perruque de Ti-Jean. Aussitôt, la maison devient illuminée comme par des milliers de chandelles.

Et le docteur, maintenant au courant de la haute noblesse de son patient met toute sa science à contribution pour soulager le blessé. Puis il invite Ti-Jean à venir prendre le souper avec lui, au château. Il ne manque pas de raconter aux autres rois ce qui s'était passé dans la chaumière. Eux aussi sont intéressés à voir Ti-Jean. On va le chercher pour prendre le souper au château.

Quand vient le moment de se mettre à table, le roi s'assied d'un côté de la table avec ses deux gendres et leurs épouses, puis il fait asseoir Ti-Jean et sa princesse de l'autre côté de la table.

Ensuite, chacun tente de raconter ses aventures militaires. On demande à Ti-Jean s'il n'aurait pas quelque récit à raconter, puisqu'il a été blessé à la guerre.

Ti-Jean accepte volontiers, mais à condition que toutes les portes soient fermées à clef ; il veut que personne ne puisse sortir du château pendant son récit. Les portes se verrouillent.

« Écoutez, Sire le roi : la première journée que je suis arrivé sur le champ de bataille, votre armée était en train de subir une humiliante défaite. Je trouvai les deux princes dans une auberge à prendre un verre. J'étais alors habillé en prince ; ils m'offrirent de l'argent pour les remplacer sur le champ de bataille, ce que je refusai ; puis ils m'offrirent ces mouchoirs, sur lesquels est inscrit le nom de chacune de vos princesses. Et je les acceptai. Le roi de s'écrier : « Comment ? Les mouchoirs de mes princesses !

— C'est donc moi qui ai combattu, pendant que vos généraux buvaient à l'auberge. »

Le deuxième jour de combat, ils avaient donné leurs bagues à Ti-Jean. Et le troisième jour, Ti-Jean recevait les boules d'or, emblêmes de leur mariage. Les autres rois s'excla-

mèrent tous : « Victoire ! Mais il n'est pas possible que tu aies été, toi, Ti-Jean-le-teigneux le beau prince qu'on a vu au combat !

— Eh bien, si vous voulez le voir, ce beau prince, je vais vous le montrer tel que vous l'avez vu ! »

Ti-Jean se retire dans une autre chambre du château et son sauvage rouge lui apparaît, les habits princiers en main. Il s'habille tel qu'il l'avait été au combat, puis arrive dans le salon où sont les nobles invités : « Reconnaissez-vous, dit-il aux deux princes, celui qui a combattu à votre place et à qui vous avez donné vos boules d'or ?

— Oui...

— Eh bien ! c'est justement moi, Ti-Jean-le-teigneux ! »

Et la princesse prend la parole : « Apprenez donc, Sire le roi, mon père, que la teigne de Ti-Jean n'était pas dangereuse, et que j'ai vraiment épousé le plus beau prince de lunivers ! »

Le roi, très irrité de la lâcheté des deux princes, ordonna à Ti-Jean de suggérer une punition digne de leur conduite.

« La seule punition que je leur donnerais, c'est de demeurer bien tranquilles ici avec leurs femmes. Moi, je demeurerais avec la mienne dans ma chaumière.

Le roi intervint : « Ti-Jean, tu vas demeurer ici au château ; je te couronne roi, ta femme est couronnée reine. Tu gouverneras le royaume à ta guise ; je n'accepterai jamais d'autre successeur que toi ! »

Ti-Jean gouverne toujours bien le royaume ; quant à ses beaux-frères, ils vivent toujours en bons termes avec lui.

Lors de ma dernière visite, ils m'ont chargé de vous raconter cette histoire.

TI-JEAN-LE-TEIGNEUX

Récit populaire raconté le 1er août 1955 par M. Aurèle Desrochers (dit Daraiche), 63 ans. Natif de St-Antoine-du-Gros-Morne, M. Desrochers réside à Cap-Chat depuis une trentaine d'années; il ne sait ni lire ni écrire, est pêcheur-bûcheron. Il a appris ce conte il y a 30 ans, de son oncle Thomas Goupil natif de la Rivière Ouelle; cet oncle avait été pêcheur, navigateur et voyageur.

Enregistrement no 803. Conte-type 314I d, II, V a, b, c, c, IV a, b, d.

Enn' bonn' fois c'p't-êt' bon d' vous conter, c'été' enn' vieille, alle avé' seul'ment qu'in p'tit garçon qui s'app'lé't Ti-Jean. Mé' on vâ dir' que Ti-Jean été't rendu à l'âg' d'enn douzain' d'années: i' tendé't dés collè' à lieuv' d'in bôrd à l'aut'e.

Mé' par enn' bonn' journée, i' s'écart' dans la fora' [forêt] et qu'il march' tout' la journée. Quant' ça vient l' soèr pâs mal târd, i' arrive à in p'tit camp', lâ, qu'i' frappe à la porte: de quoi c' qu'i' voét, in p'tit sa'vag' rouge. En disant: « Bonjour, mon sa'vag' rouge, i' dit: Bonjour, Ti-Jean.

— I' dit, dis-moé don, i' dit, mon sa'vag' rouge, és-tu capab' de m' deunner l' chemin que j' peuv' sortir au village, que j'a'lle trouver ma mère?

— Ah! i' dit, mon pauv' p'tit garçon, i' dit, tu vâs resté' icitte avec moé, i' dit, j' su's pâs capab'e, jama's capab' de t' sortir d'écitte. Quiens! i' dit, Ti-Jean, i' dit, tu vâs toujou' êt' capab' de nous fér' la couqu'rie [cookery][1] i' dit, moé, m'âs fér' la chass' pour lés deux. »

Mé' on vâ dir' que Ti-Jean s' mè' à fair' la couqu'rie et que l' sa'vag' roug' commence à fair' la chasse. Mé', tout' en f'sant la chass' d'enn' journée à l'aut'e, la chass' s'éloègné't; et à peu prè' in moâs apra' qu'i's sont lâ, i' sont ob'igés d' changer de terrain, changer d' territoire.

Mé' i' l'emmèn' dan in territoére. Lui, Ti-Jean a vieilgui [vieilli] pâs mal vite; Ti-Jean étè' rendu dejâ à l'âg' de dix-huit, dix-neuf ans et que l' sa'vag' roug' resta't tout l' temp avec...

1. *Cookery* (angl.): Cuisine, coquerie.

Mé' par enn' bonn' journée: « Quiens! i' dit, Ti-Jean, i' dit, moé, me v'lâ rendu vieux, i' dit, m'en vâs mourir b'en vite, i' dit, toé, i' faut qu' tu sort's de la forat [forêt[, i' dit; aujo'rd'hui, tu vâs v'nir avec moé! »

Mé' on vâ dir' qu'il prend Ti-Jean et qu'il l'emmèn' dan enn' manièr' de ru'sseau yoù qu'i' avé't troâs fontain's d'eau d' creusées et qu'on prend Ti-Jean et qu'on l' lav' dans la premiér' fontaine: manqu' de l' neilguier [noyer]. Mé' apras qu'i' ést sorti de d'dans la fontaine, Ti-Jean été' blanc, un' bell' peau blanch' comm' d' la nége [neige].

Mé' on vâ dir' qu'i' l' prend i' l' renvoueill' dans la deuxièm' fontaine, i' sort de d' lâ presque neuguié. Mé' quand il ést sorti de d' lâ, Ti-Jean â dés beaux yeux bleus, à l'affleur'ment d' la tête, un' bell' chev'lur' blond' toute, à b'en dir', dorée.

Mé' on prend Ti-Jean et on l' renvoueill' dans la troâsièm' dés fontaines. On l' sort de d'lâ: Ti-Jean ést instruit, c'ést l'homm' le plu' intelligent qu'i' s'ést encor' jama's rencontré su' 'a couronn' du saleil. « Quiens! i' dit Ti-Jean, demon matin, i' dit, tu vâs partir, tu vâs sortir dret', icitte, i' dit, lâ, tu vâs t'en allé' à la vill' qu'i' y â icitte, i' dit, tu vâ' êt' lâ à peu près vers troâs heur's dans l'apras-médi. Quiens! i' dit, Ti-Jean, i' dit, tu vâ' y allé' au château, que mé' qu' tu seill's rendu au château, tu vâs t' demandé' un' plaç' pour t'engager, i' dit, tu vâs t'engager jârdignier, mé' i' dit, voés-tu, i' dit, la vessie que j' te mets su' la tête, i' dit, j' te défends d' la ôter, i' dit, c'ést enn' vessie d' teigne, i' dit, tu l'ôt'râs r'guien qu' quant' j' te l' dirai. »

Mé', on vâ dir' que Ti-Jean s'en vâ s'engager su' le roi tel comme son p'tit sa'vage gu'i avé't dit, mé' Ti-Jean pâ' accoutumé à jârdigner ni rien en tout'. Tous lés aut's jârdigniers voulé' pâs l'approcher, i' avé't peur de sa teigne.

Mé' quant' ça vient l' soèr, comm' la breunant', Ti-Jean avé't presque r'guien fait' dans son cârré d' jârdin. Mé' pense à son sa'vag' rouge en disant: « À moé, savag' rouge. » Sa'vag' rouge ést à lui et dans l' temps de l' dire, tout' le cârré ést fait', lés fleurs sont plantées et l' matin, ell's sont d'jâ poussées à deux, trois pouces.

« Quiens! i' dit, Ti-Jean, i' dit, le roi vâ t' demander, i' dit, de quoi c' que t' âs faite c'tte nuit'; tu dirâs qu' t' as travaillé pendant la fraîche. Demand's-y in morceau d' terrain quand minm' qu'i' s' râ b'en malaisé à cultiver, qu' ça fait r'gu'ien en tout', que tout' lés jârdignié' icitte ont peur de la teign' p'is qu' tu voudrais jârdigner t'ut seul; i' dit, moé, j' trim'rai b'en l' reste. »

Mé', on vâ dir' que Ti-Jean d'mande au roi in morceau d' terrain pour jârdigner, mé' i' avé't seul'ment qu' c'uilâ du centre à peu prè' à troâs-quârts d'arpent du château qui avé' in emplac'ment d' blocs, qu' été' parti, lâ, mé' tou' la piérr' été't lâ. I' dit: « Quiens, Ti-Jean, i' y a juss'e c' morceau d' terrain-lâ, i' dit, que j' peux te denner, i' dit, pour faire in jârdin si t' és capab' de l' nettoiguer.

— Ah! i' dit, oui, i' dit, Sir' le roi. »

Mé' on vâ dir' que Ti-Jean commence à ramâsser que'qu's briques, que'qu's morceaux d' pierr' pendant la journée. Mé' quant' ça vient l' soèr, i' dit: « À moé, mon

sa'vag' rouge!» En disan à lui, son savag' rouge, mé' l' sa'vage arrive' dans l' temps de l' dire; avec la brique et la pierre, i' fa't lés plus bell's polissad's [palissades] que le roi avè' encor' jama's vues ni connues. Mé' i' queultiv' [cultive] toute l' jârdin dans sa nuit'; l' matin, lés fleurs sont poussé' aviron eunn' dizain' de pouces. «Quiens! i' dit, apras-médi, le roi vâ voér lés fleurs du château, i' dit, i' vâ v'nir te d'mander, i' dit, de fair' dés bouquats pour lés princess's, dis-y que tu y en f'râs c'tte nuit' pour demon matin, pour pâs trop briser ton jârdin, i' dit, ensuit' de çâ, j' trim'rai [trim][2] b'en l' reste.»

Et comm' de fait', le roi s'en vient, voét l' jârdin, i' s'en vient et qu'i' demande à Ti-Jean troâs bouquets d' fleurs pour lés princesses, sés troâs princess's qu'i' avé' au château.

Mé', Ti-Jean pârt tou' la journée et quant' i' eur'-vient, l' soèr, i' dit: «À moé, mon sa'vag' rouge!» Mé' on vâ dir' que l' sa'vag' rouge arrive à lui. «Quiens, i' dit, Ti-Jean, i' dit, m'en vâs lés fair' moi-minm' lés bouquets d' fleurs.»

Mé', on vâ dir' que l' sa'vag' fa't lés trois bouquets d' fleurs. I' dit: «Demon matin, i' dit, Ti-Jean, mecque l' soleil se leuv', lâ, i' dit, soés b'en vit' prât [prêt], i' dit, en tout's fois, m'â' m' quiend' à râs toé, i' dit, la plus jenn' dés princess's vâ sortir su' 'a gal'rie du château, en fac' de ton jârdin, i' dit, mé' que j' te dise: «Ôt'-lâ, i' dit: ôt' ta coèffur', p'is, i' dit, eur'ma'-lâ t'e' suite; i' dit, 'a 'n aurâ vu assez!»

Et comm' de fait', quant' ça vient l' temps, l' sa'vag' roug' le guette: «Quiens! i' dit, Ti-Jean, i' dit, ôt' ta coèffure!» Ti-Jean arrach' sa coèffure, mé' lâ, le soleil y frappe su' la tête, ça denne in roeillon [rayon] à la princess' qu' ar'gârde et p'i' 'a l' distingu' comme i' faut, 'a l' voé't comme i' faut que c'ést Ti-Jean-l'-teigneux. Mé' i' r'prend sa coèffur' p'is l' mat: pâ' in mot d' son corps et que lâ le roi le command' d'aller m'ner lés troâs bouquats [bouquets] à sés princesses.

Mé', on vâ dir' qu' c'ést la plus vieill' dés princess's qui vient r'cevoér le premier bouquat. Mé', en r'cevant l' premier bouquat, comm' de bonn' raison, 'a fè r'guien qu' enteur' ouvrir la port', p'is Ti-Jean y allonge: pâs d' marci ni rien, p'i' 'a r'vir' de bôrd. La deuxième fa't la minm' chôs' mé' quant' ça vien à la troâsième, 'a rouv' la port' pâs mal grande et 'a prend son bouquat tranquill'ment, et 'a di' à Ti-Jean, alle dit; Ti-Jean lui dit: «Commen i' dit, bell' princesse, t' âs pâs pêur de moé, t' âs pâs pêur d' ma teigne?

— 'A dit, non, Ti-Jean, 'a dit, ta teigne ést pâs dangeureuse!»

Mé', on vâ dire, comm' de bonn' raison, que ça s' pâss' vit' dan 'és histoères. V'lâ b'etôt lés filles, lés princess's rendu' au temps de s' marguier. La plus vieill' demande au roi son consent'ment d' mariage. «B'en, i' dit, m'â' aller voér la plus jeun' dés princesses, p'i' i' dit, si alle ést pra' à s' marguier, b'en, i' dit, m'âs vous marguier tous lés troâss' demon matin.»

2. *Trim* [to] (angl.): Arranger, se tirer d'affaire.

Mé', on vâ dir' qu'on vâ voér la plus jeun' dés princesse' et la plus jeun' dés princesse' été't pra' à s' marié' elle aussi. Et lâ, comm' de bonn' raison, c'été' pâs comm' par écitte. On invit' tous lés gens' d' la ville, tous lés pauv's d'in bôrd p'is lés millionnaires, au milieu, on vâ dire, p'is tout's lés roi' et lés princ's de l'aut' côté et lés princess's passé't dans lés allées. Quand i's s' rencontré' in princ' de leu' goût, i' avé't r'guien qu'à pein' d'y allongé' enn' boul' d'or p'i' i' 'a prené't par la main p'i' i' étaient mariés.

Mé', on vâ dir' que la plus vieill' pâsse, 'a trouve in princ' de son goût, on la marie. La deuxièm' pâsse, trouve in princ' de son goût, on la marie. Mé', quant' ça vien à la plus je'nne, 'a commence à pâsser, elle, dans tout's lés allées, 'a di' au roi: « Quiens! 'a dit, Sir' le roi, 'a dit, moé, j' su's je'nne encore, 'a dit, j'ai pâs vu grand monde, 'a dit, j' veux pâsser pareil dans lés pauv's comm' dans lés riche' avant de m' marguier. »

Mé', apras qu' 'a a tout fait' lés allées, 'a dit: « Sir' le roi, 'a dit, i' y en manque un.

— Quel est-c' que c'ést, i' dit, bell' princesse?

— 'A dit, Ti-Jean-l'-teigneux gu'y ést pâs. Et t'e' suite, on envoeille in valet d'y charcher Ti-Jean-l'-teigneux. Me semb' de l' voér: i' rent' p'i' i' vâ s' mett' dans l' pied d' l'escolier.

Mé' la princess' pâsse encor' partout dan 'és gens' de haut' clâsse; sés sœurs la suive' en arguiére, i's tro'v'nt çâ b'en drôl' qu' 'a trouv' pâs d' prince à son goût. Mé', on vâ dir' qu' 'a s'en vâ directemen au pied d' l'escalier. En arrivan au pied d' l'escalier, 'a lâch' sa boule à Ti-Jean-l'-teigneux et Ti-Jean-l'-teigneux la prend par la main, mé', lâ, on bénit l' mariag' pareil.

Mé', du momen où c' qu'alle ést marguiée, on la prend p'i' on l'envoeill' t'e' suit' déhors, on veut pâs la garder: d' a'ouèr enn' si bell' princess', mé' mariée à in nommé Ti-Jean-l'-teigneux.

Mé', i' avé' in p'tit cottég' [cottage][3] pâs loin du château. 'A pâr' avec Ti-Jean p'is qu' 'a s'en vâ lâ. Mé', Ti-Jean été't bon homme, i' travaillé't premièr' clâsse, fa' un' bonne job,[4] i' vivé't pâs mal a'èc la princesse.

Mé', ça fa' à peu près' in an d' çâ, le roi s' fa't tenté' [intenter] enn' guerre. C'été' la guerr' la plus cruyell' [cruelle] qu'i' s'avé' encôr' jama's vue et que tout' v'nè' à terre. Mé', on vâ dir' que lés deux prince' été't geunerau' [généraux] en tête, lés deux premiers prince' été't geunerau' en tête, mé', la femme' de Ti-Jean di' à Ti-Jean: « Quiens! 'a dit, Ti-Jean, toé, tu vâ' y aller, 'a dit, geunerau' toé 'tou.

— Mé', i' dit, tu sé's te'jou's b'en qu' le roi voudrâ pâs.

— 'A dit, vâs-y, 'a dit, i' vâ t' denné in j'val [cheval]. »

---

3. *Cottage* (angl.): Villa, chalet.
4. *Job* (angl.): Ouvrage, occupation, travail.

Mé', on pârt, on s'en vâ trouver le roi et on y d'mandé in j'val pour aller combatt' à la yerr' [guerre] comm' generau. Mé', le roi s'en vâ à l'écurie, i' l'hagu'issé't terribeul'ment, i' y denne enn' vieill' jument blanch' qu' avé' 'en qu' troâs patt's, p'is qui avé't d' la misére à s' quiend' debout', p'i' i' y denne in vieux sâb' qu' ést tout brisé.

Mé', en pâssan au château, sa femme gu'i dit: « Quiens! 'a dit, Ti-Jean, 'a dit, r'gâgn' la molliér' qu'i' y â lâ, p'i' 'a dit, 'a jument vâ caler, 'a dit, 'a vâ rester, p'i' 'a dit, tu f'râs de quoi c' que tu voudrâs! »

Et comm' de fait', i' s'en vâ lâ, la jument cal' dan enn' souômp [swamp][5] qu'i' y avé't lâ, mé' l' p'tit sa'vag' roug' qu'arrive à lui. « Quiens! i' dit, Ti-Jean t' as b'en fait' d'aouèr' écouté ta femme, i' dit, lâ, i' dit, b'é'tôt, i' dit, lâ, ça vâ prend' à peu prè' enn' demi-heure, i' dit, dés princ's vont pâssé' avec tout' l'armée du roi, tu vâs prend'e l' boâs qu'i' y a lâ, i' dit, in p'tit bouleau qu' avè' à peu prè enn' quinzain' de pieds d' long, p'i' i' dit, tu vâs batt' ta jument, b'en battue, i' dit, tue-lâ avant d' la batt'e, p'i' i' dit, ensuit' de çâ, i' dit, i's vont t' dir' tout's sort's de bêtises, mé', accup'-toé z-en pâs, i' dit, laiss'-lés pâsser, p'i' i' dit, moé, j' trim'rai l' reste! »

Mé' tel que son p'tit sa'vag' rouge y a dit, ça été fut fait'. Mé', quand i's sont tout' pâssés, l' p'tit savage arrive: « Quiens! i' dit, Ti-Jean, i' dit, prends c' cheval-lâ, p'i' i' dit, vâs-y. »

C'était l'plus beau j'val jaun' qui s'avé' encor' jama's vu ni connu, avec eunn' bell' habill'ment d' prince. I' s'habille en prince et pârt pour l'armée. Quiens! i' dit, Ti-Jean, tu vâ arrivé' à l'armée, i' dit, lâ, tés deux beaux-frér'e s' font batt'e, i' dit, in afférer énorme, i' dit, i's sont dans l'aubarge apras prend'e in coup, p'i' i' dit, lâ, l'armée du roi s' fa' batt' terrib'e. Toé, i' dit, tu vâ' y aller leu' dir' çâ, i' dit, i's vont t'offèr d' l'argent, mé', i' dit, prends pâs d'argent pâ' 'en tout', i' dit, i's vont t'offèr' leu's mouchoèrs, i' dit, d' leu's princesses. Prends lés mouchoèrs p'i' i' dit, vâs-y, tu vâs gâgner victoère.

Et comm' de fait', Ti-Jean s'en vâ et qui prend l' mouchoèr dés deux princesse' et p'is qui s'en vâ gâgner victoèr' tout' la jo'rnée. L' soèr a arrivé. Quant' vient l' lend'main, i's s'en vienne' au château, mé', on vâ dir' qu'i's font çâ pendant troâs jours de temps.

Mé', au bout' de troâs jours, Ti-Jean s' fa't blesser lui, i' s' fa't deunné' in coup d' sâb' dans l' côté, que l' côté lui ouvre pâs moins qu' de troâ' ou quat' pouces. Lés docteurs s'en vienn'nt p'is qui y fon in bon pans'ment là-d'ssu' et qu'il s'en r'vien au château. Lâ, la victoèr été't gâgnée, un' victoèr' finale.

Mé', lés deux prince' au château, comm' de bonn' raison, eux aut's qu'i's sont b'en r'çus, mé', Ti-Jean ést encor' dans son p'tit chaqu' [shack][6], lâ, lui avec sa femme. Mé', quand 'a voét çâ, ell', qu'i' saigne autant qu' çâ, 'a pârt, p'i' 'a s'en vâ su' le roi. Quiens, 'a dit, Sir' le roi, mon pére, 'a dit, mon mari s'ést fait blesser, 'a dit, aujourd'hui in affaire

5. *Swamp* (angl.): Marécage, savane.
6. *Shack* (angl.): Chalet, maisonnette, bicoque.

énorme, 'a dit, vous allé'y envoueillé' in docteur... Mé' le roi voulait pâs, i' dit: Laissez-lé mourir. Mé', lés docteurs qu'i' y avé't lâ, les aut'es rois, tout çâ, i' ont dit: Foi de rois qu'on l'ést, i' ont dit, envoueill' z-y in d' tés docteurs.

Et t'e' suite, on y envœille in docteur. On arrive au p'tit shack; i' y avé't, à b'en dir', pâs d' lumiér' là-d'dans. Mé', apras qu'i's sont tout seuls lâ: «Quiens! la femm' di' au docteur, quiens! 'a dit, docteur, 'a dit, si v's voulez jama's l' déclârer, 'a dit, d' la lumiére écitte, on 'n â tant qu'on veut!

— I' dit, madame, i' dit, écupez-vous pâs d' moé, i' dit bell' princesse, i' dit, j' vous garantis de tout'.

'A prend dés couvartur's qu'alle avé' et qu' 'a bouch' lés châssis comme i' faut et qu' 'a s'en vâ, qu' 'a ôt' la perruqu' de Ti-Jean. En ôtant la perruque à Ti-Jean, la p'tit' maison ést éclairée pareil comm' si c'avé' été dés milguiers d' chandell's qui l'avé' éclairée.

Et lés docteur' y font t'e' suite un bon pans'ment, i's vœill'nt que c'ést in princ' de premiér' clâsse. I's parte et qu'i's s'en vienne' au château; i's dis'nt que Ti-Jean ést capab' d'allé au château prend' son soupé' avec eux aut's.

Mé', rendu au château, que le docteur conteur' çâ aux aut'es rois qu'i' y avé't lâ, et lés rois command'nt d'allé envoyer charcher Ti-Jean-l'-teigneux et de v'nir prend' le souper avec eux aut's.

Mé', du mement c' qu'i's sont rendu' au château pour prend' leu' souper, le roi été't placé d'in bor' avec sés deux gend's, leu's femm' à râ' eux aut' et i's font placer la princesse à l'aut' bout' d' la table avec Ti-Jean-l'-teigneux.

Mé' apras qu'i' ont conté leu's histoères, i's vienne' à Ti-Jean-l'-teigneux. Les aut'es rois disent, i' ont dit: Ti-Jean s'ést fait' blesser, il ést capab' de conté' enn' histoère.

Mé', Ti-Jean commence à leu' raconté' in histoère, i' dit: Quiens! i' dit, Sir' le roi, i' dit, moé, l'histoèr' que j'ai à vous conter, i' dit, j'aime autant vous l' dir' t'e' suite, i' dit, j' veux que tout's lés port's sœill'nt bârrées, qu' aucun' parsonn' sort' d'écitte. Mé', tou' lés port's se bârrent.

T'ins! i' dit, Sir' le roi, i' dit, moé, la promiér' journée, i' dit, que j'été au feu, i' dit, j'ai arrivé au feu, i' dit, vot' armée s' faisait batt'e énormément, i' dit, j'été's pâs comme j' su's lâ, i' dit, j'été' habillé su' in habit d' prince, i' dit, pareil. I' dit, més deux beaux-fréres, i' dit, qu'i' y â écitte, m'on offert, i' dit, be'coup d'argent. I' dit, j'ai pâs voulu 'a prende; i' dit, i's m'on affèr d' la marchandise, j'ai pris d' la marchandise. I' dit, r'gârdez cés mouchoèrs-lâ. Le nom dés deux princesse été't d'dans. Le roi dit: Comment, i'dit, lés mouchoèrs de mes princesses?

— I' a dit, oui, i' été' à la bâr apras prend'e in coup, p'i' i' dit, c'ést moé qu' â' été m' batt' pour eux aut's.

Mé', l' lend'main a arrivé, c'été't leu's bagu's qu'ell's lui z-avé' dennées, ça été encor' la minm' chose, leu's bagues. Mé', le troâsièm' matin, c'été't leu's boul's d'or, leu's boul's de mariag' que Ti-Jean avé' eues. Mé', on vâ dir' qu'i' ma' tout çâ, qu'i' leu' deunn' tout çâ. Lés aut'es rois commence à criller: Victoère! Mé', i' ont dit, c'ést pâs toé Ti-Jean-l'-teigneux, i' ont dit, qu' été't si beau prince, comme le princ' qu'on a vu.

— B'en, i' dit, si vous voulez l' voèr, i' dit, tel que vous l'avez vu, i' dit, j'peux vous l' montrer.

Mé', on vâ dir' que Ti-Jean travars' dan enn' chamb' qu'i' y avé't lâ, dan in salon et que son sa'vag' roug' y appara' avec lés habi' et qu'i' s'habille encor' pareil comme l' premier matin, le deuxièm' matin et l' troâsième matin, et que Ti-Jean arrive avec son j'val bridé, sellé, tout'. B'en, i' dit, r'connaissez-vous, i' dit, le princ' qui s'est battu, i' dit, à qui vous avez denné vos boul's d'or?

— I' ont dit, oui.

— B'en, i' dit, c'ést justement moé.

La princess' du roi dit, 'a dit: Vous apprendrez, Sir' le roi, mon pére, 'a dit, qu' la teign' de Ti-Jean été't pâs dangereuse, 'a dit, c'ést le plus beau princ' qu'i' s'ést encor jamais vu, 'a dit, que j'ai marguié.

Mé', on vâ dir' que le roi été' assé' insulté de d'çâ, commande à Ti-Jean t'e' suit' d'aoèr de queull' punition à denné' à sés deux princes. C'ést la punition, i' dit, que j' denne à més deux princes, i' dit queull' punition qu' c'ést?

— I' dit, la punition que j' leu' deunne, c'ést d' resté' avec leu' femm' b'en tranquill's, p'i' i' dit, moé, i' dit, resté' avec la mienn' dans l' p'tit shack où c' que j' ress' lâ. Quiens! i' dit, Sir' le roi.

Le roi pren 'a parole: Quiens! i' dit, Ti-Jean, i' dit, tu vâs t'en v'nir resté' icitte au château, j' te couronne roi, i' dit, ta femme ést couronnée reine, tu ronn'râs [to run][7] la vill' comm' que tu voudrâs; i' dit, moé, je m'accup'rai jama's d'aut' de toé.

Mé', on vâ dir' que Ti-Jean a te'jours ronné la vill' comme i' a voulu et sés deux beaux-frér' ont resté b'en ami' avec. P'is quand j'ai pâssé par lâ, moé, i's m'on envœillé vous conter çâ, icitte.

7. Run [to] (angl.): Conduire, guider.

40 — LE ROI BARREAU

Bien! Il fait bon vous raconter l'histoire d'un vieux et d'une vieille qui avaient un fils unique, Ti-Jean.

Il faut savoir que Ti-Jean même à l'âge d'une quinzaine d'années, passait son temps à dégrossir un bout de bois à coups de couteau, près de la casserolle à cendres du poêle.

À la saison d'automne, le père avait fait une assez bonne récolte: trois gerbes d'avoine et deux de blé!

Au moment de quitter la maison pour aller gagner un peu d'argent, pendant l'hiver, le père dit à son fils: Eh bien! Ti-Jean, dès demain tu prendras le fléau et tu commenceras à battre le grain de la récolte. Tu peux consacrer tout ton hiver pour battre ce grain!

Le lendemain matin, la vieille renouvelle la mémoire de son fils: « Ti-Jean, tu ferais bien d'aller battre le grain! »

Comme on peut s'y attendre, Ti-Jean ne peut pas toucher au fléau, ce jour-là. « Ah! maman, aujourd'hui il fait trop chaud! »

Un matin, d'après Ti-Jean, il faisait trop chaud, le lendemain il faisait trop froid. Si bien que Ti-Jean, pendant tout l'hiver, remet toujours au lendemain la tâche de battre le grain.

À son retour, le printemps, le père jette Ti-Jean hors de la maison. Il lui intime l'ordre de partir, habillé d'un mince habit de toile, et lui donne comme dernier conseil: « Maintenant, gagne ta vie de la manière que tu l'entendras! »

Ti-Jean prend la route, et se dit en lui-même, pour éviter qu'on le reconnaisse: Je vais prendre le nom de Barreau!

Monsieur Barreau quitte donc la maison paternelle et marche vers l'inconnu. C'était un homme assez joli, au comportement gracieux, d'un aspect très agréable. De plus, Monsieur Barreau possédait une certaine instruction. Il allait d'une place à l'autre; il travaillait un peu, tout en voyageant.

Un jour, il parvient à une grande ville où le roi et la reine étaient décédés. Il ne restait qu'une princesse dans leur château. Barreau entre chez la princesse et lui demande un emploi. En le voyant, la princesse le trouve élégant et d'expression facile. Elle se décide de le garder à son service. « Tu vas commencer par me dire ton nom! débute la princesse.

— Je m'appelle Barreau, le prince Barreau!

— Mais, le prince Barreau, reprend la princesse, c'est un nom qui m'est totalement inconnu!

— Inconnu ou non, c'est toutefois mon nom! proteste le jeune voyageur».

Barreau commence à travailler au château, mais petit à petit, de jour en jour, la princesse s'amourache rapidement de son employé. Cet amour conduit vite au mariage. Barreau demeure maintenant au château et est proclamé roi de la ville. On l'appelle le roi Barreau.

Un jour, le roi Barreau, l'air très songeur, se promène de long en large sur son balcon. Son épouse lui demande: Dis-moi donc à quoi tu songes, roi Barreau?

— Eh bien! je pense à la maison paternelle. Mon père et ma mère ont un certain âge; de plus, ils sont pauvres et même dans la misère. Je me demande s'il ne serait pas opportun que j'aille leur rendre visite!

— Eh! il n'en tient qu'à toi de te décider! Donne-toi seulement la peine de descendre au quai. Tu y trouveras plusieurs bâtiments. Choisis-toi un navire pourvu d'un bon équipage et prends la mer en direction de ton pays natal!

Le roi Barreau suit le conseil de sa femme. Il se rend au quai, s'y choisit une frégate montée par un bon équipage; il se prend une grande quantité d'or et d'argent, puis largue les amarres et quitte le quai en mettant le cap sur son pays.

Barreau fait escale dans une ville à peu de distance du village paternel. Il s'amarre au quai de la ville. Il remarque un gros hôtel sur le bout de ce quai. Le roi Barreau descend de sa frégate et va loger à l'hôtel. C'était un lieu où l'on jouait aux cartes. En apercevant le roi, la gérante de l'établissement fait dresser des tables, et le jeu de cartes commence. Après une brève période de jeu, le roi Barreau a déjà perdu tout son or, tout son argent et même sa frégate amarrée au quai. L'hôtelier était propriétaire de tout. Le roi n'avait plus rien; il ne lui restait que son petit habit de toile.

Le roi Barreau reprend la route à pied, vêtu de son petit habit de toile, et entreprend de se rendre ainsi chez ses parents. Le père le voit approcher et dit à sa vieille: Regarde venir Ti-Jean! Il ne m'a pas l'air plus intelligent que lors de son départ.

Ti-Jean entre chez ses parents sans dire un mot. Il attrape un petit bâton dans la boîte à bois de chauffage et commence à polir ce bâton à coups de couteau. Eh bien! dit le père, c'est toujours Ti-Jean, notre pauvre fou, qui nous est revenu! Il sculpte encore son bout de bois à la porte du poêle!

Entretemps, la vieille paysanne dresse la table et fait manger Ti-Jean. Ce dernier continue à demeurer chez ses parents.

Il y a à peu près un an que le roi Barreau a quitté le château sans donner la moindre nouvelle à son épouse. Cette dernière décide donc d'aller elle-même à la recherche du

roi Barreau. Elle appareille une bonne frégate, y fait monter un équipage expérimenté et prend la mer dans la direction du pays natal de son mari. En passant, en face d'une ville, elle aperçoit la frégate de Barreau et la reconnaît. Elle va s'amarrer à côté de la frégate de son mari et laisse son bâtiment au quai. Elle s'arrête à l'hôtel du quai.

À la vue de la reine, la gérante de l'hôtel fait dresser des tables dans l'espoir que cette cliente va dépenser une grosse somme au jeu. « Ce soir, se disent les responsables de l'hôtel, nous allons faire un gros coup d'argent! »

On commence à préparer les cartes, mais avant le début de la partie, la reine lève les yeux, tire son pistolet et le dépose sur la table. « Vous allez retourner tous ces miroirs! commande la reine. La disposition de ces miroirs va contre l'honnêteté du jeu de cartes! »

Dès que les miroirs ont tourné le dos aux joueurs, la partie de cartes commence. À minuit exactement, la reine a gagné tous les biens de son mari: la frégate et l'argent que contenait le bâtiment. De plus, elle avait gagné l'hôtel et tout ce qu'il contenait. Elle chasse l'hôtelier et la gérante, puis ferme à clé toutes les portes de l'institution et revient à son navire.

Après informations prises, elle sait qu'il n'y a pas de quai dans le petit village qu'abitent les parents de Barreau. Elle décide de s'y rendre en voiture. Elle se procure un beau carrosse tiré par deux vigoureux chevaux élégamment harnachés et prend la route du village de son mari.

Barreau continuait toujours à dégrossir des baguettes de bois tout en jetant un coup d'œil à la fenêtre. Un bon jour, il aperçoit venir un carrosse. Il se rend compte que c'est une voiture de reine, mais il n'en souffle mot à ses parents. Il continue à polir sa baguette de bois. Mais le vieux père a vu Barreau regarder à la fenêtre. Il se penche et lance, lui aussi, un coup d'œil vers la route. « Viens voir, ma femme, dit le paysan, viens voir ce qui s'avance sur la route! Pour moi, c'est une madame reine! Elle a une voiture comme je n'en ai jamais vu! »

La vieille paysanne jette, à son tour, un coup d'œil sur la route. « À en juger par la voiture, ce ne peut être qu'une reine! Un si élégant carrosse, des chevaux si bien entretenus... »

En arrivant à la devanture de la maisonnette, la reine constate qu'on l'a bien renseignée. Elle immobilise son attelage, et entre. « Bon vieux et bonne vieille, demande-t-elle, pourrais-je loger ici?

— Pauvre madame la reine, lui répondent les deux paysans, nous sommes trop pauvres pour vous loger. Nous n'avons rien à manger! C'est presque impossible pour nous de vous loger ici!

— Ah! repart la reine, vous vous en faites pour rien! Quant aux provisions, j'en ai en abondance dans ma voiture. Nous pourrions manger longtemps. Non; la nourriture ne crée aucun problème. Il suffirait que vous me trouviez un coin pour dormir!

— Justement ! argumentent les deux paysans ; nous n'avons aucune chambre à mettre à votre disposition.

— Ah ! continue la reine, j'ai un bon nombre de couvertures qui pourront servir à m'improviser une chambre temporaire. Des couvertures, j'en ai plusieurs ! »

Les vieux hôtes se laissent gagner par la proposition de la reine. Le bon homme entreprend de dételer les chevaux de la visiteuse. Il pousse un ressort, en pousse un autre. Il défait une boucle, il la relie à une autre courroie. Il ne peut comprendre ce système d'attelage. Il n'en a jamais vu de semblable.

La reine avait bel et bien reconnu Barreau. Ce dernier sort de la maison va vers son père et lui dit : « Enlevez-vous d'ici ! Laissez-moi faire ! » En un clin d'œil, Barreau dételle les chevaux et les conduit dans une petite écurie toute basse, capable, tout au plus, d'abriter un bœuf. Barreau introduit les chevaux dans l'écurie, mais leur tête est trop haute. « Je vais réduire leur taille sans tarder ! » se dit Barreau.

Il atttrape une hache et coupe les pattes des chevaux. Il les laisse dans l'écurie et ferme la porte de la bâtisse. Barreau ne s'attarde pas à l'écurie ; il revient à la maison. Il retourne au réceptacle des cendres, à la porte du poêle, et recommence à polir une tige de bois avec son couteau.

Pendant ce temps, le vieux papa et sa femme causent avec la reine. On a préparé une petite chambre pour que la visiteuse s'y couche, la nuit. Bientôt la vieille paysanne dresse la table pour le souper. Elle dispose seulement trois couverts. « Comment ? demande la reine ; nous sommes quatre et, à ce que je vois, seulement trois vont manger !

— Oui, reprennent les vieux hôtes, il y a bien Ti-Jean notre faible d'esprit, mais nous n'en tenons aucun compte pour le repas !

— Ah ! repart la reine, je veux qu'il occupe une place à table avec nous, et même près de moi ! »

La reine fait placer Barreau près d'elle, et le repas commence. Barreau attrape une bouchée ici, une bouchée là, sans souci de la politesse ; il passe parfois sa main devant la figure de la reine. Il échappe même des bribes de nourriture sur elle. Personne ne souligne ces inconvenances, mais le vieux paysan peut difficilement cacher son indignation à ce chapitre.

Le souper terminé, le paysan s'adresse à la visiteuse : « Madame la reine, dit-il voyez comme il n'est pas délicat notre pauvre fils Ti-Jean ! Il a sali tous vos habits !

— Ah ! c'est un détail sans importance, reprend la reine. Laissez-le faire ! Je suis habituée à des gens de cette sorte ! »

Vers vingt heures trente, la reine se prépare à aller dormir. Elle fait part au vieux paysan de ses exigences. « Écoutez, mon bon vieillard. Je ne me couche pas sans être sous bonne garde. Je vais au lit, et il va falloir que vous vous promeniez toute la nuit, fusil

sur l'épaule, devant ma chambre, pour me garder. Je ne me couche pas aussi longtemps que vous n'organiserez pas une garde pour toute la nuit!

— Je regrette, reprend le vieux paysan, mais je n'ai pas de fusil!

— Eh bien! continue la reine, moi, j'en vois un, un fusil, suspendu à une poutre!»

Le vieux paysan va décrocher l'arme. C'était un vieux modèle de fusil à capsule fulminante, privé de chien à ressort, et probablement infesté de punaises. Le maître de maison commence à faire les cent pas devant la chambrette de la reine. De temps en temps, il se retourne et se dit à part lui: «Maudite bonne femme de roise!»

Au bout d'une couple d'heures de ce manège, le père se sent passablement fatigué. Ti-Jean s'approche du vieux gardien et lui dit: «Vous ne savez pas faire la garde! Passez-moi votre fusil! Je vais la faire, moi!»

Ti-Jean prend le fusil des mains de son père et commence à se promener dans la pièce et se donne des commandements comme à un soldat de garde. Le vieux paysan regarde faire son fils. «C'est incroyable! dit-il à sa vieille femme. Notre pauvre fou de Ti-Jean a appris à faire la garde!

— Eh bien! maintenant, tu peux aller au lit mon bon homme!» commande la vieille dame.

Le vieux paysan va au lit. Dès qu'il est endormi, vous pouvez facilement comprendre que Barreau, le mari de la reine, fonce dans la chambrette royale et commence à causer avec sa femme. Cette dernière lui raconte toutes ses aventures. Elle lui apprend qu'elle a récupéré la frégate de Barreau, ses habits, son or et son argent. À son tour, Barreau apprend à sa femme qu'il a tué les deux chevaux qui tiraient son carrosse après leur avoir coupé les pattes. «Demain matin, dit-il, n'interviens pas dans mes affaires! Mon père va se faire beaucoup de bile, pendant que moi, je vais continuer à faire des gaucheries!»

Le lendemain matin le vieux paysan constate que Barreau est couché dans le lit de la reine. Il se précipite dans la chambrette, attrape son fils par le pied et le tire hors du lit, en criant: «Satané Barreau, il est bien certain que nous allons être mis à mort! C'est la seule punition que nous méritons!»

Après le déjeuner, la reine dit au vieux paysan: «Vous irez chercher mes chevaux à l'écurie et vous les attellerez à mon carrosse. Il me faut vous quitter!»

Le paysan se rend sur-le-champ à l'écurie et y trouve les cadavres des deux chevaux. Les chevaux sont morts, naturellement. Il revient sur ses pas immédiatement et rejoint la reine en pleurant, et lui avoue que l'insensé de Barreau a tué les chevaux après leur avoir coupé les pattes! Les chevaux sont donc morts.

Pendant ce temps, la reine a fait revêtir à Barreau ses habits royaux et l'a envoyé en ville par l'autre sortie de la maison, à l'insu du vieux paysan. «Ah! vieux fripon! s'écrie la reine. Cette histoire ne se terminera pas si facilement. le roi va arriver bientôt; ce n'est pas moi qui vous imposerai votre châtiment, mais le roi en personne. Si vous avez un

malade mental dans votre maison, c'est à vous de le surveiller, et surtout de ne pas le laisser dételer les chevaux!»

Peu de temps après, Barreau revient chez ses parents dans un carrosse encore plus élégant que celui de la reine. À ce second carrosse sont attelés deux beaux chevaux. Barreau est habillé en roi, si bien qu'on ne peut le reconnaître. Dès que le carrosse de Barreau est immobilisé, la reine dit un mot à son mari, et ce dernier va rejoindre le paysan et sa femme. «Si vous hébergez ici un fou, leur dit-il, il vous faut l'enfermer! Aujourd'hui même vous êtes passibles de mort!»

Le vieux paysan et sa femme se jettent aux genoux du roi et le supplient à travers leurs larmes. Après les avoir entendus se lamenter pendant quelques minutes, Barreau donne un commandement: «Levez-vous, maintenant! Ne me reconnaissez-vous pas?

— Évidemment, non, Sire le roi!

— Eh bien! je ne suis autre que votre insensé de Barreau! C'es moi, votre fils Barreau! Voici maintenant la punition que je vous donne: je vous ai apporté de beaux vêtements et vous allez les revêtir immédiatement!»

Les vieux paysans changent leurs habits ordinaires pour les beaux habits apportés par Barreau. Celui-ci fait monter ses parents dans son carrosse et les conduit au magnifique hôtel du quai. Là, il les installe dans cette luxueuse demeure tout organisée, leur en fait cadeau et leur donne, en plus, une quantité d'or et d'argent suffisante pour finir leurs jours sans souci.

Le roi Barreau reprend la mer, à bord de sa frégate et retourne à son château.

Quand je suis passé chez le roi Barreau, je ne sais pas combien il avait d'enfants; je ne lui ai pas demandé, non plus, combien il allait en avoir! Toutefois, je suis venu vous raconter son histoire!

LE ROI BARREAU

Raconté, le 2 août 1956, par Aurèle Desrochers (64 ans) de Cap-Chat, qui l'avait appris de son père, France (60 ans), vers 1916.

Enregistrement no 852. Conte-type 935.

B'en, enn' bonn' fois, c'ést p't'êt' bon d' vous conter, c'tè' in vieu' et enn' vieille; i' avè' 'ien qu' in p'tit garçon qui s'app'lé't Ti-Jean.

Mé', on vâ dir' que Ti-Jean été't rendu à l'âg' d'eunn' quinzain' d'années, et qu'i' pâssé' encor' son temps à dolé'[1] avec in p'tit boâs dans la câss'rol' du poêle. Mé', on vâ dir' que le vieux, dans l'automne, avait fait enn' gross' récolte: p'i' i' avait récolté troâs jarb's d'avoèn' p'is deux jarb's de blé.

Mé', le vieux, comm' de bonn' raison, s'a greyé[2] pour aller partir pour gagné' in p'tit peu d'argent pour s'hivarner. «Quiens! i' dit, bon! Ti-Jean, i' dit, à matin, i' dit, tu vâs, i' dit, prend' le fl'au [fléau] p'i' i' dit, tu vas t' mett'e à batt' le grain; i' dit, t' as tout' ton hiver pour batt' çâ!»

Mé', l' lend'mon matin arrivé, la vieill' gu'i dit, 'a gu'i dit: «Quiens! 'a dit, Ti-Jean, 'a dit, t' és t-aussi b'en d'aller batt' le grain!»

Mé', Ti-Jean, comm' de bonn' raison, bat pas. «Ah! i' dit, à matin, i' fait trop chaud!»

In matin, i' f'sait trop chaud, p'is l' lend'main, i' f'sait trop frett'! Mé', on vâ dir' que Ti-Jean pâss' tout l' temps d' l'hiver de minme.

Mé', quant' son père arriv', dans l' printemps, i' prend Ti-Jean et p'i' i' l' sacqueur [sacre] dehors et qu'il l'envoeille [envoie], habillé avec in p'tit habill'ment d' toèle, et p'i' i' dit: «Gâgn' ta vie d' la magniér' que tu voudras'»

Mé', on vâ dir' que Ti-Jean pârt de d'lâ, comm' de bonn' raison, et qui... pour pas qu' parsonn' le r'connaisse, i' dit: «M'âs va m'app'ler Bârreau!» Et, comm' de bonn' raison, qu'i' s'appell' Bârreau et que Ti-Jean pâr' en s'en allant. Mé', c'été' in bel homm'

---

1. *Doler*: Dégrossir un morceau de bois avec un canif.
2. *Gréer* (Se): Se préparer, s'organiser.

qu'été't b'en planté, et i' r'gârdait b'en, enne affére énorme. Mé', pas mal b'en instrui' avec çâ; d'enn' place à l'aut', Ti-Jean travaillé't, Bârreau travaillé' in p'tit brin et qu'i' ronné' [to run][3].

Mé', par in bon jour, i' arriv' dan enn' gross' vill' qu'i' y avé't lâ. I' y avé't seul'ment qu'enn' princesse. Le roi était mort et la reine; i' restait juss' la princesse au château, et qu'i' s'en va lâ pour s'engager. Mé', quant' la princess' le voét, 'a trouv' que c'ést in homm' b'en planté, in homm' qui parl' b'en, 'a dit: « Quiens, 'a dit, m'as vâ' engager c' gars-lâ! » Et, comm' de fait', all' l'engage. 'A dit: « Tu vas m' deunner ton nom.

— I' dit, moé, i' dit, j' m'appell' Bârreau, le prince Bârreau!

— Mé' a' dit, le princ' Bârreau, 'a dit, c'ést in nom que j'ai encor' jamè' attendu parler!

— B'en, i' dit, attendu parlé' ou pâ' attendu parlé', i' dit, c'ést b'en mon nom! »

Et comm' de fait'! On vâ dir' qu'i' s' mè' à travaillé' au château, mé', ça prend pas grand temps, d'enn' journée à l'aut', que le temps s' pâss' vite et que la princess' s'emmourach' [s'amourache] de Bârreau.

Mé', après qu''a ést emmourachée d' Bârreau et que 'a s' marie avec Bârreau et qu'i' reste au château; c'était le roi d' la ville. I's l' app'lé't le roi Bârreau. Mé', par in bon jour, que Bârreau s' prom'né't su' la gal'rie du château, d'in bor' à l'aut'e et qu'i' avait l'air b'en songeur, 'a dit: « Dis-moé don à qui qu' c'ést qu' tu song's, 'a dit, le roi Bârreau?

— B'en, i' dit, j' songe à che' nous! I' dit, mon pére ést vieux, ma mére ést vieill', p'is, i' dit, i's sont b'en pauv's, sont dans la misère. I' dit, savoèr çâ, j' gu'iré's lés voèr.

— B'en, 'a dit, t' as b'en beau, 'a dit, Bârreau! 'A dit, t' a' 'ien qu' la pein' d'allé' au quai, i' y â dés vaisseau' en mass', d'en prend'e in avec enn' bonne équipag', p'is, 'a dit, gu'y aller! »

Et, comm' de fait'! Le roi Bârreau s'en vâ au quai, s' prend la meilleur' frégad' [frégate] qu'i' y avait lâ, enn' bonne équipag', d' l'or p'is d' l'argent en masse, et p'is détach' çâ du quai, p'is le v'lâ parti pour aller dans son pays.

Mé', tout en s'en allant dans son pays, avant d'arriver dan enn' vill', pas b'en loin de d'lâ, i' s'en vient collé' à in quai. I' y avè' enn' grosse hôtel su' l' bout du quai, et qu'i' débarque et qu'i' sen vâ à l'hôtel. Mé', en rentran à l'hôtel, c'été' in hôtel, lâ, qu'i's joué' aux cart's. La maîtress' fait t'e' suit' gréyer lés tab's, en l' voyant rentrer, et qu'i' commence à joué' aux cart's. Mé', ça prend pas grand temps que le roi Bârreau â tout' pardu son or et son argent qu'il avé't, et minm' pardu sa frégad' qu'alle été' au quai, appartené't déjà à l'hôtelier, tout' gu'i appartené't; i' avé't p'us r'guien: juss' sa p'tite habill'ment d' toèl qu'il avé't.

3. *Run* [to] (angl.): Voyager, faire des courses.

Mé', on gu'i deunn' sa p'tite habill'ment d' toèl' p'i' i' prend l' chemin, à pied et pour(e) s' rend che' z-eux. Mé', après qu'i' ést rendu che' z-eux, comm' de bon, que l' bonhomm' le voét v'nir; i' di' à la bonn' femme, i' dit: «R'gârde, i' dit, quiens! i' dit, v'lâ Ti-Jean qui s'en vient. P'is, r'gârde, i' dit, si i' m'â b'en l'air fou comme il été't quand il â parti, encore.

Mé', il arrive à la maison: pâ' in mot d' son corps! I' pârt, p'i' i' ramâsse in p'tit bârreau qu'i' y avé't dans la boête à boâs [bois], et qu'i' prend son couteau et qu'i' s' mè' à doler. 'A dit: «R'gârde!

— I' dit, c'ést b'en encor' Ti-Jean, not' maudit fou Bârreau qu'ést écitte encore: I' â encor' son p'tit barreau, p'i' i' ést après doler dans la cass'rol' du poêle!»

Mé', la bonn' femme 'i greill' la tab' te'jou' et p'i' a' l' fait manger, et que Bârreau reste encore avec son père et sa mère.

Mé', ça fè' à peu prè' in an qu'il ést parti, que la princess', sa femme, en n'avait pâ' eu aucun vent ni nouvelle; 'a dit: «Vâ fou'èr [falloir] que j' gu'y a'll' moé-minme!»

Mé', lâ, comm' de bonn' raison, qu''a s' greille enn' bonn' frégade, enn' bonne équipag', p'is qu''a pârt pour s'en r'venir à sa r'charche. Mé', quand 'a vient pâsser dans c' vill'-lâ, 'a voét l' bâtiment, all' le r'connaît comme i' faut; 'a s'en vient p'i' 'a r'coll' le bâtiment, et puis, 'a l'attache au quai, et p'is, 'a pren encor' le quai et p'is qu''a s'en vâ à l'hôtel.

Mé', en arrivan à l'hôtel, la maîtress' d'hôtel, avec le maît' d'hôtel, fait préparer lés tab'e en voyan arrivé' enn' rein' de minme, enn' princess' comm' çâ; alle â d' l'argent en masse! I' ont dit: «On vâ n'en faire in bon coup, écitte, à soèr!»

Mé', i's commence' à joué' aux cart's. Mé', elle, avant d' commencé' à joué' aux cart's, 'a r'gârde en l'air, 'a hal'[4] son révolveur [revolver] p'i' 'a l' met su' 'a tab'e, 'a dit, r'virez-moé tous cés miroèr's-lâ d' bord! 'A dit, c'ést pas d' minm' qu'on joue aux cart's!»

Et 'a fait toute r'virer lés miroèr's de bor' et qu''a s' mè' à joué' aux cart's. Mé', à mainnuit juss', menut' pour menut', alle avait tout' gâgné: la frégade et tout' l'argent qu'il avé't... que Bârreau avè' à bord. Et alle avait gâgné l'hôtel avec tout' de quoi c' qu'i' avé't lâ, et 'a prend l' maît' d'hôtel p'is la maîtress', p'i' 'a lés met déhors. P'is, ell' met lés clés su' lés serrur's, et qu''a s'en vient.

Mé', on vâ dir' qu''a pârt de d'lâ, lâ, 'a dit... pour(e) m' rend' là-bas... 'a s'avé' informée in peu, 'a dit: «I' y a pâs d' quai, i' y a pâs r'guien en tout', ça s' trouv' dan in p'tit village; 'a dit, on vâ gu'y allé' en voéture!»

4. *Haler*: Tirer, retirer.

Mé', 'a s' greill' [gréer][5] d'in beau cârross', deux beaux jouaux b'en att'lés là-d'ssus, et qu''a s' derig' ver'(e) l' p'tit village.

Mé', Bârreau, qu'été't dan 'a câss'rol' du poêl', lâ, lui, p'i' i' dolé't, i' commencé't... Temps en temps, i' r'gârdé't dans l' châssis, mé', i' la voét v'nir. En la voyant v'nir, i' voét b'en qu' c'ést in cârrosse, i' voét qu' c'ést enn' rein' qu'i' y â à bord de d'ça, mé', pâ' in mot d' son corps! I' continue à doler. Mé', le vieux, lui, qui avé't vu Bârreau r'gârder dans l' châssis, i' s' pench' la têt', p'is commence à r'gârder, mé', i' dit: « Viens voèr, bonn' femme, i' dit, de quoi c' qui s'en vient! I' dit, pour moé, i' dit, c'ést enn' madam' le roèz' [roise],[6] parc' qu'i' dit' c'ést enn' voétur' comm' j'en n'ai jamais vu! »

La bonn' femm' commence à r'gârder, elle itou, 'a dit: « J' voés pas d'aut' chos' que çâ, 'dit, pour avoèr in si beau... enn' si bell' voéture avec dés beaux jouaux d' minme! »

Mé', en arrivan à la port' de la p'tit' maison, alle arrette, alle était b'en indiquée, et qu''a rouv' la port' p'is qu''a rent'e. 'A dit: « Mon bon vieu' et ma bonn' vieille, 'a dit, j' pourré' t'i' avoèr à logé' écitte?

— Ah! i' ont dit, ma pauvre dame roèse, i' ont dit, n'us aut'e' écitte, on ést terribeulment pauv'e' et p'i' on l'â r'guien à manger. 'A dit, c'ést b'en malisé [malaisé] de vous deunner... d' vous gardé' écitte, à coucher!

— Mé', 'a dit, ça fait r'guien en tout'! 'A dit, dés provisions, j'en ai en mass' dans ma voétur', pour manger tant qu'on voudra! 'A dit, çâ, ça occupe r'guien. Pourvu qu' j'a'rè' in p'tit coin!

— Mé', i' ont dit, on l'â pas d' chamb' ni r'guien.

— 'A dit, j'ai dés couvarture' en masse; 'a dit, vous m' bârr'ré' enn' p'tit' chamb'e avec dés couvart's. 'A dit, j'en ai en masse! »

Et, comm' de fait'! (E) l' bonhomm' s'en vâ pour commencé' à dét'ler lés jouaux, mé', i' désnappé' in snap',[7] p'i' i' en snappé' in aut'; démanche enn' boucle, i' en r'bouclé' in aut'e. I' pouvé't pas comprend' çâ; i' 'n n'avait jamais vu! Mé', Bârreau sort déhors; mé', la princess' le r'connaissé't comme i' faut. 'A l'avé't r'connu, elle; i' sort déhors, p'is ça prend pas grand temps. I' di' à son père: « Ôtez-vous d'écitt', p'is laissez-moi faire! »

I' commenc' çâ, p'i' i' détell' lés jouaux, ça prend pas grand temps! Mé', i' emmèn' çâ à enn' p'tite écurie qu'i' avé't, qu'été't tout bâsse: c'été' 'ien qu'à b'en dire in bœu'

5. *Gréer*: Se procurer, appareiller.
6. *Roise*: Reine. [Un roi, une roise]
7. *Snap* (angl.): Sorte de crochet à ressort qui peut relier ou libérer rapidement deux anneaux ou deux parties de harnais. « Désnapper »: Enlever ce crochet [snap] qui reliait deux pièces.

qui rentré't là-d'dans. Asseille [Essaie] à rentrer lés jouaux là-d'dans, c'était trop haut, lés jouau' étaient trop hauts. I' dit: « M'en vâs lés raccourcir, ça s'ra pas long, moé! »

Pren enn' hach', p'is leu' coup' lés patt's, p'i' i' lés envoeill' là-d'dans pareil! Mé', du moment c' qu'i's sont rendu' en d'dans, comm' de bonn' raison, i' farm' la port', p'i' i' s'en accup' p'us: i' s'en vien à la maison.

Et, du moment c' qu'il ést rendu à la maison, s'en vâ encôr dans la câss'rol' du poêle et qu'i' s' mè' à doler, et que le vieu' et la vieill' parlé' avec la bonn' femme [la reine] et que lâ, qu'i' fait greiller... 'a s' fait greillé' à souper su' la tab', mé', i's mett'nt seul'ment qu' t'oâs couverts, et p'is la p'tit' chamb'e était d'jâ préparée pour qu' la rein' s' couch'ré't, l' soèr. Mé', 'a dit: Comment? Mé', on l'ést quat'e écitt' 'dans, p'i' 'a dit, i' y en n'â 'ien qu' t'oâs qui mang'nt!

— B'en, i' ont dit, oui! I' ont dit, i' y a not' fou, Bârreau, lâ, mé', i' ont dit on l' laiss' lâ; lui, i' ont dit, on n'en parl' pâs, i' ést fou!

— 'A dit, j' veux qu'i' eille enn' place écitte, à 'a tab'e, avec n'us aut's! P'is, 'a dit, encore écitte, à râs[8] moé! »

Mé', on vâ dir', comm' de raison qu''a fait mett'... qu''a fait placer Bârreau à râ' elle, et qu'i's commence' à manger. Mé', Bârreau, comm' de bonn' raison, prené' enn' bouchée d'enn' magniér', p'i' enn' bouchée d' l' aut', p'i' i' r'gârdé't pâs: passé' çâ d'vant la fac' d' la reine d' temps en temps, i' en j'tè' in morceau su' ell'... quiens bon! Mé', i' en faisaient pas d' câs pâ'-en-tout', mé' le bonhomme en faisait du câ' [cas] enne affére énorme.

Mé', après que le soupé' ést pris, i' dit, r'gardez-moé don, i' dit: « Madam' la roès', si i' ést pâs fou, not' fou, Bârreau! Voyez-vous, i' vous â tou' salie, tout çâ...

— Mé', 'a dit, c'ést r'guien, 'a dit, laissez-lé faire, 'a dit, j' connais çâ, 'a dit, du mond' de minme! »

Mé', du moment c' que vers huit heure' et d'mie, la rein' vâ s' coucher. Mé', du moment c' qu'alle ést couchée, 'a dit: « Écoutez, mon bon vieux! 'A dit, moé, 'a dit, je m' couch' pâs comm' çâ. 'A dit, lâ, je m' couch', p'i' 'a dit, vâ fou'èr que vous prenez vot' fusil, p'i' 'a dit, qu' vous vous prom'nez tout l' long, tout' la nuit', dans l' plancher, pour faire enn' gard' pour (e) m' garder. 'A dit, je m' couch' pas d' minme: faire enn' parad' tou' la nuit'! »

Mé', on vâ dir', don, que l' bonhomm' dit... commence à dire, i' dit: « Moé, dés fusils, j'en n'ai pas!

— Mé', 'a dit, j' n'en voé' in, lâ! »

I' y en avè' in d' croch'té après la pourde [poutre]! »

---

8. *Ras* (à): Proche, tout près.

I' s'en vâ, décroch' çâ: c'étè' in vieux fusi' à cap[9] et qu'avé't seul'ment pas d' plaque après, p'is j' pens' qu'il était plein d' punais's!

Mé', on va dir' comm' de raison, que le bonhomm' commence in peu à s' prom'ner, p'is d' temps en temps se r'viré't d' bord, p'i' i' disé' à lui-minme: «Maudit' bonn' femm' la roèse!» et qu'i' s' prom'né't. Mé', quand i' â fait çâ à peu prè' enn' coupel' d'heur's, qu'i' commençè' à êt' fatiqué pas mal, Bârreau s'en vient, i' dit: «Vous savez pas fair' la parade! I' dit, donnez-moé çâ, m'âs la faire!»

Mé', Bârreau prend l' fusil, p'i' i' commence à marcher dans l' plancher, p'i' i' commence à parlé' à faire enn' parade.

Mé', on va dir' qu'en f'sant la parad', le bonhomm' di' à la bonn' femme, i' dit, r'gârd'-moé don, i' dit, quand on pens' que not' maudit fou Bârreau â appri' à fair' la parade!

— B'en, 'a dit, tu peux t' coucher, bonhomme!»

Mé', on vâ dir' que l' bonhomm' se couch'; mé' du moment c' qu'i's sont b'en endormis, vous pouvez vous émaginer que Bârreau, qui connaissé't b'en la rein', sa femme, et que ça gu'i prend pas grand temps qu'i' ést rendu dans la p'tit' chamb'e avec elle et qu'i' gu'i parle. Mé', lâ 'a gu'i racont' tout' son histoèr' d'in bout' à l'aut', qu'alle avé't gagné sa frégade avec tout' çâ, sés habits et tout son or et son argent, p'is, lâ, lui, i' gu'i cont' l'histoèr', comm' de bonn' raison, qu'i' avé't tué les deux jouaux, qu'i' leu's avé't coupé lés patt's, p'is qu'i' lés avé't mis lâ, p'is: «D'mon matin, i' dit, accup'-toé pas! Mon pér' vâ êt' en peine. P'i' i' dit, moé, m'as faire encôr' pareil!»

Mé', l' lend'mon matin arrivé, après qu'i' ont pris leu' déjeuner, que le bonhomm' s' aparçoét que Bârreau été't rendu avec la princesse, i' s'en vâ t'eu suit', p'i' i' l' po'gn' par in pied, p'i' il l'arrach' de d'ssour lés couvartes. I' dit: «Mon maudit fou, Bârreau! C'ést b'en çortain qu' demon matin, qu'on vâ êt' mi' à mort, i' dit, pas d'aut' chose!»

Mé', l' lend'mon matin arrivé, après qu'i' ont pris leu' déjeuner, et la princess' di' au beau vieux, 'a dit: «Vous allez charcher lés jouaux, p'i' 'a dit, vous allez lés att'ler su' mon cârross' que j' parte!»

Mé', le vieux s'en vâ à l'écurie. I' arriv', lés deux jouaux sont morts, comm' de bonn' raison. (E) r'guien d' p'us pressé qu'il (e) r'vir' de bor' en pleurant p'i' i' s'en vient trouver la reine et p'i' i' gu'i dit çâ, que l' fou Bârreau leu's â coupé lés patte' et que sés jouaux sont morts!

Mé', ell', lâ, alle avait pris lés habits du roi Bârreau et qu''a gu'i avait fait mett'e, et que Bârreau était pâssé par l'aut' bord d'la maison. L' bonhomme l'avait pas vu et qu'i' s'avait parti pour la ville. 'A dit: «Ti'ns, 'a dit, vieux, c'ést pas tout', çâ! 'A dit, le roi vâ arriver, lâ p'i' 'a dit, c'ést b'en çortain, 'a dit, que més jouaux, en étant morts,

9. *Cap* (à): À capsule fulminante. Fusil à cap.

'a dit, c'ést pas moé qui vas vous deunner la punition, 'a dit, c'ést lui-minm', le roi, qui vâ vous deunner la punition! 'A dit, si vous avé' in fou écitte, 'a dit, vous avé' 'ien qu' la pein' de l' garder, de pas l' laissé' aller dét'ler lés jouaux!»

Mé', on vâ dir' que lâ, ça prend pas grand temps, que Bârreau arrive avec in beau cârross', minm' plus beau que cell' de la princess', deux beaux jouau' att'lés là-d'ssus, p'is, lui, su' dés habi'ments de roi et qu'on peut pas jamais le r'connaît'e. Et, en arrivant, comm' de bonn' raison, la rein' s'en vâ gu'i parler, et qu'il s'en vâ trouver son pér' p'is sa mér' p'i' i' leu' dit: «Si vous avé' in fou écitte, i' dit, vous avé' 'in qu' la pein' de l' renfarmer; i' dit, d'en par aujo'rd'hui, lâ, i' dit ça s'râ la mort qui vâ gu'i passer!»

Mé', le vieux se jette aux g'noux du roi, et la bonn' femme' pareil, mé', après qu'i ést tout en pleurant d' minme, après qu'i' ont pleuré enn' p'tite escousse, i' dit: «L'vez-vous! I' dit, vous me r'connaissez pas?

— I' ont dit, non, on vous r'connaît pas, Sir' le roi!

— B'en, i' dit, c'ést justement vot' fou Bârreau que vous avé' écitt', lâ; i' dit c'ést justement moé! I' dit, la punition que j' vous deunne, i' dit, changez-vous[10]; i' dit, j' vous ai emm'né du linge, i' dit, changez-vous!»

Il lés fait changer comme i' faut et qu'i' lés embarqu' dans son cârross', qu'i' lés emmène à la grosse hôtel, et, en arrivant lâ, i' leu' deunn' l'hôtel tout' b'en greyé comme alle été't, d' l'or et d' l'argent pour (e) s' fénir[11] jusqu'à la dargniér' menute, et que lui r'vir' de bor' avec la frégade et qu'i' s'en r'tourne à son château.

Et pis, quant' j'ai pâssé par lâ, moé, j' sé's pas comment c' qu'i' y en avé't, p'is j' sé's pas comment c' qu'i' vâ en avoèr. P'is moé, j' su's v'nu vous l' conté' écitte!

10. *Changer* (se): Prendre d'autres habits, d'autres vêtements.
11. *Finir* (se): Finir ses jours en comptant sur ses propres ressources.

41 - LES PUNAISES DU CANADA

Une fois, c'étaient deux grands amis dont un Français qui vivait en France, et l'autre, un Canadien qui vivait au Canada.

Un bon jour, le Français pense à son ami du Canada. « Il faut, se dit-il, que j'aille visiter mon ami canadien! Il y a bien longtemps que je ne lui ai pas rendu visite! »

Le Français traverse l'océan et se rend chez son ami du Canada. Cet ami était un fermier assez à l'aise. Il possédait des chevaux de six cents, sept cents et, même de mille kilos.

Le lendemain de l'arrivée de l'ami de France, le fermier canadien lui fait faire le tour de ses propriétés. « Comment trouves-tu mes chevaux? demande-t-il au Français.

— Ah! ces bêtes ne peuvent se comparer à celles que nous avons en France! Ces chevaux, chez nous, ne sont guère que des poneys! »

Le Canadien fait visiter à son ami son troupeau de vaches. Les réactions du visiteur sont toujours pessimistes. Les prairies de foin ou de grain ne sont, pour le Français, que des recoins où l'herbe pousse. Le visiteur ne trouve à peu près rien de valable ou de comparable aux proriétés qu'il connaît en France.

« Pourtant, pense le Canadien, je trouverai bien quelque chose dont l'équivalent, en France, soit plus petit qu'au Canada! »

Les deux amis reviennent à la demeure du Canadien. Ils causent, puis, à la fin de la conversation, l'ami du Canada dit à son hôte: « Je t'attends pour coucher ici, ce soir, l'ami!

— Entendu! Je vais faire une visite au restaurant, et je reviens coucher chez toi! »

Le Français prend la route du restaurant. Aussitôt, son ami du Canada attrape un sac et gagne une savane située non loin de la maison, et y remplit son sac de tortues. Il revient chez lui et demande à sa femme: « Dans quelle chambre notre visiteur va-t-il coucher?

— Il va dormir dans la chambre de l'étage supérieur! »

La femme conduit son mari à la chambre du visiteur. Le fermier enlève les couvertures et le drap, répand des tortues sur toute la superficie du matelas. Puis, il replace le drap et les couvertures de façon normale. Les tortues restent immobiles.

Le Français revient de sa course au restaurant, cause un bon moment, puis constate qu'il est temps d'aller au lit. Le fermier canadien monte conduire le Français à sa chambre. Le visiteur enlève ses habits, fait sa prière et s'étend dans le lit. Une dizaine de minutes plus tard, les tortues, qui supportent le poids du dormeur, commencent à ressentir de la fatigue et à bouger. Elles soulèvent légèrement le Français et l'entraînent tantôt à droite tantôt à gauche. Le visiteur se demande ce qui se passe, mais contrôle ses émotions.

Quinze minutes plus tard, le visiteur ne tient plus en place. Il saute hors du lit, fou de peur. Il entreprend de dévaler l'escalier en criant: « Hé! l'ami, il faut que tu te rendes compte de ce qui se passe dans mon lit! Je me sens soulever et secouer en tous sens.

— Mais, ce n'est rien de sérieux! reprend le fermier.

— Ah! poursuit le Français, il y a certainement quelque chose d'insolite dans ce lit!

— Eh bien! allons découvrir ce qui te dérange! »

Le fermier s'empresse de monter à l'étage supérieur et file vers la chambre d'hôte accompagné du visiteur. Le Canadien enlève les couvertures, enlève le drap... En apercevant les tortues, le Français s'écrie: « Cré nom de Dieu! Qu'est-ce que je vois là?

Calme-toi, l'ami! Ce sont des punaises du Canada! »

LES PUNAISES DU CANADA

Récit que M. Aurèle Desrochers a entendu raconter, en 1921, à Clark City (Côte Nord), par un commis de compagnie. Il nous a raconté cette historiette, à Cap-Chat, le 14 août 1956.

Enregistrement no 864. Conte-type 1960 Z (insecte)

B'en! Enn' fois c'é'... i' y avé't, en France, in França's, p'i' in Canadien qu' été' amis tous lés deux... C'été't deux grands grands amis.

C' fa't qu'in bon jour, te'jours que l' França's dit: « Faut que j'a'lle [aille] 'oèr mon ami au Canada! I' dit, ça fa't longtemps que j' l'ai pas vu! »

Travarse au Canada, s'en vient l' voèr. P'i' en arrivan au Canada... b'en, l' Canadien c'été' in cultivateur... in gros cultivateur. I' avé't des jouaux d' tré'z' [treize] quatorz' jusqu'à quinz' cents, deux mill' liv's. Monteur [montre] çâ au jeun' França's, au França's, l' lend'main. Mé' le França's commence à r'gârder çâ. I' dit [le Canadien]: « Comment c' que tu trouv's més jouaux... de quoi c' que j'ai, lâ?

— I' dit, c'ést r'guien, au prix des animaux d' France! Çâ i' dit, c'ést ni plus ni moins, i' dit, qu' dés poneys... au prix d' ceuz' de France! »

Lés vaches, c'été't pareil. Tout's lés plairies [prairies] d' foin, p'is d' grain, tout été't la minm' chose: c'été't d' l' harb' p'is dés affér's de r'guien, à b'en dire, au prix d'en France.

Mé', l' Canadien dit: « Pourtant, en lui-minme, i' dit, j' te trouv'rai que'qu' chose qui s'râ aussi gros comme en France! »

S'en vienne' à 'a maison, p'is parle' in peu, p'i' apras qu'i' ont féni d' parler, b'en, i' di' au França's: « Tu vâs v'nir couché' écitt' à soèr!

— Ah! i' dit, oui! J' vâ' aller fére in p'tit tour, i' dit, au restaurant, p'i' i' dit, m'âs r'venir coucher! »

Mé' du m'ment [moment] c' qu'i'ést parti au restaurant, l' Canadien, lui, pren [prend] enn' poch' qu' i' y avé't lâ — i' y avé' enn' savane pâs loin d' la maison — s'en vâ à 'a savan' p'i' i' s'arrache enn' bell' poch'tée de tortues, p'i' il emmèn' çâ à la maison, p'i' en arrivan à 'a maison, i' di' à sa femme, i' dit: « Dans quell' chamb' que l' França's couche?

— B'en, 'a dit, i' couch' dan 'a chambre en haut, écitte!»

'A vâ gu'i montrer la chambre. I' lev' lés couvartures, p'i' i' lev' le drap, p'i' i' prend dés tortues p'i' i' en 'tend [étend] enn' rangée à la grandeur du lit. I' 'a cach' comme i' faut, p'i' 'és tortues, ça grouill' pas!

Et p'is l' França' arriv' te'jours, p'i' i' parle enne escousse [secousse], p'i' apras qu'i a parlé enne escousse, c'éta't l' temps de s' coucher. Monte en haut p'is denn' la chamb'e au França's. P'is l' França's s' déshabille, fa't sa priguiér' [prière], p'is s' couche.

P'i' apras qu'i' ést couché, c' fa' enn' dizain' de menutes, lés tortues, lâ eux-aut's, commence' à fatiguié' in peu, commence' à s' barauder, p'i' i's commence' à l' manœuvré' in peu dans l' lit. Pense en lui-minme: «Quelle affér' que c'ést çâ?» Mé', i' en fa't pâs trop d' câs.

Mé', ça fa't pâ' enn' quinzain' de menutes, ça l' lev' dans l' lit, saute haut-en-bâs du lit, p'i' i' a pêur in affaire énorme, prend l'escalguié' [escalier] en descendant. Rendu dans l'escalguier, i' crie au Canadien: «Heille! i' dit, ami, és-tu capab' de m' dire, i' dit, de quoi c' que gu'y â dans ma chamb'e, dans mon lit? I' dit, ça m' leve, i' dit, ça m' transporte.

— Mé', i' dit, i' y â r'guien!

— Ah! i' dit, i' y â que'qu' chos' çortain!

— B'en, i' dit, on vâ aller voèr!»

L' Canadien pârt p'i' i' monte en haut, p'is s'en vâ à la chamb'e. P'is, en arrivan à sa chamb', b'en, l' França's gu'y alla't... Prend lés couvartur's p'i' i' 'és lev' p'i' i' prend l' drap p'i' i' 'és leve.

Mé' quante l' França's vien à voèr de quoi c' qu'ést dans l' lit, i' dit: «Car nom de Dieu! mé' i' dit, quelle affair' que c'ést çâ?

— Ah' i' dit, c'ést r'guien, i' dit, c'ést des punais's du Canada!»

LEXIQUE

ACHAT (faire): Donner naissance à (un enfant), 166.
ACHETER (un enfant): Donner naissance à, mettre au monde, 134.
AÎTRES: Disposition des locaux, 44.
AMANCHÉ (bien): Terme ironique; dans de beaux draps, 157.
AMANCHER: S'arranger, prendre des dispositions, s'y prendre, 25. Fixer, placer, 43.
ANCRE (jeter un pied d'): Ancrer le bâtiment avec une ancre légère, 275.
ATTERRIR: Prendre terre; aborder, 276
BÂDRER [to bother] (angl.): Ennuyer, importuner, contrarier, 132.
BARDA (borda, berda): Bruit, tapage, vacarme, 84.
BARRE (de menoire): Pièce de bois transversale qui relie les deux brancards d'une voiture à une faible distance de leurs points d'attache, 16.
BATTERIE: Aire (de la grange): partie de la grange où l'on battait le grain, 184.
BATTURE: Partie du rivage qui assèche, à marée basse, 25.
BAZOU: Voiture automobile démodée, tacot, 25.
BEANS (angl.): Fèves, haricots, 82.
BOAT (angl.): Bâtiment, navire, 154.
BOOM (angl.): Arc-boutant, support. *Bôme*, sorte de verge qui soutient la voile dans la partie supérieure du mât, 43.
BORD (prendre le): Prendre le large, quitter le pays. Ici, dégringoler, 43, 78.
BORDÉE: Chemin que parcourt un navire jusqu'à ce qu'il vire de bord, 39.
BRAQUER (se): Se poster, s'installer, 91.
BUFFALO (angl.): Bison, buffle, 230.
CABANER (se): Se mettre à l'abri dans une cabane que l'on construit à la hâte, 40.
CALER: S'enfoncer, couler à pic, 164.
CALLED [to be] (angl.): Être appelé, demandé, 216.
CANTER: Pencher, prendre une position diagonale, à mi-chemin entre l'horizontale et la verticale, 230.
CAP (à): À capsule fulminante, fusil à cap, 304.
CAPABLE: Fort, vigoureux, 216.
CATÉCHISME (marcher au): Obligation dans laquelle était chaque enfant d'aller suivre un cours de catéchisme donné par le curé de la paroisse, avant le jour de la Première Communion. Le cours pouvait durer quelques semaines, et, d'ordinaire, les enfants se rendaient à pied à l'église où le curé donnait ce cours. D'où l'expression « marcher au catéchisme », 109.
CAVALIER: Amant, prétendant, 72, 178.
CHANGE (Prendre son petit): Passer près de ne pas réussir, 43.
CHANGER (se): Prendre d'autres habits, d'autres vêtements, 305.
CHAR: Voiture, automobile, 27.
CHARGER [to charge] (angl.): Exiger, demander, réclamer, 75.
CHARS (gros): Le train, 186.
CHERCHE: Reste à savoir... Qui sait?, 44.
CHUM (angl.): Ami, copain, 176.
CLANCHE: Qui a les flancs creux par manque de nourriture, 105.
CLASSE (de première): Sans aucune difficulté, dans la paix, 134.
CLEAN [to] (angl.): Nettoyer, tout enlever, 90.
CLEAR [to] (angl.): Éloigner, congédier, faire disparaître, chasser, 74. Libéré, débarassé, 47, 83.

COLLER: Se tenir très près; ici, s'abriter près d'une île, 274.
COLLETAILLER: Se pousser, se bousculer, pour mesurer la force physique, 188.
CO'MINME: Quand bien même, même si, 74.
COOK (angl.): Cuisinier, 117.
COOKERY (angl.): Cuisine, coquerie, 285.
COTTAGE (angl.): Villa, chalet, 288.
COUPANT (au plus): Au plus tôt, 89.
COQUE: Bucarde ou mollusque comestible qu'utilisent les pêcheurs pour appâter leurs hameçons, 24.
CRÉATURE: Fille ou femme, 132.
CREEK (angl.): Ruisseau, 211.
CUTTER (angl.): Voiture d'hiver, légère, à un seul siège, sur patins élevés, 178, 188.
DECK LOOSE (angl.): Partie du chargement placée sur le pont d'un navire, 39.
DÉCOLLER: Quitter les lieux à toute vitesse, 83.
DÉPOUILLE: Rage de vent, 43.
DÉSERT: Terre non boisée. Ici, en ville ou au château, 76.
DOLER: Dégrossier un morceau de bois avec un canif, 299.
EASY (angl.): Facile. Mal *easy*: difficile, 153.
ENVOYER: Avancer, se mette en mouvement, 91.
ÉPOUVANTE (partir à l'): Prendre un départ très rapide, en parlant d'une personne ou d'un animal, 162.
FALL (angl): Chute, 238.
FESSER: Frapper, 216. Arriver à ... Découvrir, 274.
FÊTE (en): Ivre, soûl, 158.
FINIR (se): Finir ses jours en comptant sur ses propres ressources, 305.
FLAT (angl.): Bateau à fond plat. Ici, barque de pêche, 23.
FLO (prob. de l'anglais FELLOW): Jeune garçon, adolescent un peu impoli, 43
FORCE (à... que): Tellement, parce que, 42.
FRAPPER: Découvrir, trouver, 154.
GANG (angl.): Groupe. Ici, équipage, 41, 109.
GARGOTON: Gorge, gosier, œsophage, trachée-artère, 231.
GARROCHER: Jeter, lancer. Ici, lancer à la façon d'une pierre, 40.
GROSSURES: Éclats, petits copeaux produits en polissant le bois au moyen d'un couteau, 177.
GRÉYER (gréer): Équiper, pourvoir du nécessaire, 28, 154, 299, 302. Être bien gréé de: Posséder, être pourvu de, 73
HALER: Tirer, 277, 301.
INTRODUIRE (Anglicisme): Présenter, 74.
ITOU (étou): Aussi, pareillement, 177.
JAPPER: Aboyer, 80.
JOB (angl.): Travail, tâche, 44, 288.
JONGLER: Penser, réfléchir, 157.
LEVER: Lever l'ancre, 23.
LOG (angl.): Poutre, pièce de bois à l'état brut, 202.
LOOSE (angl.): Libre, en liberté, dégagé de tout lien, 159.
LUNCH [to] (angl.): Manger, prendre un repas léger, 27.
MAGANER: Fatiguer, maltraiter, malmener, 102.
MAL (pas): Passablement, beaucoup, abondamment, 12, 28, 102, 211, 216.
MANQUÉ: Ruiné, accablé de fatigue, 118.
MARIONNETTES: Aurores boréales, 42.
MASSE (en): En quantité, beaucoup, 80, 158.
MENER: Conduire, 12.
MENOIRE: Brancard (de voiture), 16.
MER: La vague, houle, 39, 42.
MÈRE (sa): Maman, parfois, ma femme, 101.
METTRE (se...à): Commencer, entreprendre, 75.
MOUILLER: Immobiliser un navire, jeter l'ancre, 154.
OSTINATION: Contestation, discussion animée, 216.
OSTINER (s'): Discuter, s'entêter, 81.
PAREIL: Pareillement, quand même, 16.
PÉTILLÉ: Fendillé, craquelé, 226.
PIPÉE: Contenu d'une pipe à fumer, 177.
PLACOTAGE: Potin, commérage, discours qui n'aboutissent à rien, 78.
PLEIN (à): Très, abondamment, beaucoup, 104.
PLUG (angl.): Bouchon, bonde, 48.
POSSÉDER (se): Se contenir, être maître de soi, 75.
QUART: Baril, tonneau, 39.

QUÉRIR: Chercher, 91, 132, 178. Requérir: prendre de nouveau, 154.
RABAT: Coffre ou armoire à remiser les habits ou autres effets, 158.
RAS (à): Auprès de, à côté de, 91, 303.
REBÂDRER: Bâdrer (angl. to bother: importuner). Rebâdrer: importuner de nouveau, 194.
RENOTER: Rebâcher, répéter inutilement, 110.
RENVOYER: Vomir, 29.
REQUÉRIR (requ'ri'): Prendre de nouveau, 154.
REVOLER: Jaillir, se répandre à distance, être lancé, projeté, 116, 230.
RIFE: Exzéma, gourme des enfants, 226.
ROISE: Reine, épouse d'un roi, 302.
ROUE: Roue de gouvernail (timonerie), 16.
ROUGH (angl.): Dur, brutal, 45.
RUER: Lancer, projeter, 274.
RUBBER (angl.): Caoutchouc, 42.
RUN [to] (angl.): Courir, voyager, conduire, 26, 291, 300. Fonctionner, continuer, 115. Diriger, être responsable de, 154.
RUPTURE: Hernie, 226.
SAINT-JOACHIM: Paroisse d'assez humble réputation, à 35 kilomètres à l'est de Cap-Chat, paroisse du conteur, 74.
SAINT-ANNE-DES-MONTS: Paroisse voisine de Cap-Chat, en Gaspésie, 16.
SAOUEST: Suroît ou chapeau imperméable que portent les pêcheurs, les marins, 42.
SAVE [to] (angl.): Sauver, 198.
SECOUSSE: Espace de temps, 90, 212.
SERRÉ: Sévère, 101.
SERVANTS: Serviteurs, valets, 89.
SET [to] (angl.): Disposer, arranger, 44.
SHACK (angl.): Chalet, maisonnette, bicoque, 289.
SHED (angl.): Hangar, remise, abri, 184, 211.
SLACK [to] (angl.): Tomber, lâcher prise, Ici, *s'apaiser*, 45.
SMART (angl.): Souple, gentil, aimable, 102, 134.
SNAP (angl.): Crochet à ressort qui sert à relier rapidement deux anneaux ou deux pièces de harnais, 302.
SOLAGE: Fondations d'un édifice, en maçonnerie ou de pièce de bois posées sur le sol, 186.
SORTIR: Se promener, faire des visites, courtiser les filles, 153.
STEAMER [steam] (angl.): Bateau à vapeur, 41.
STOCK (angl.): Quantité, réserve, 116.
STUCK [to be] (angl.): Être mal pris, dans une impasse, 162.
SWAMP (angl.): Marécage, savane, 289.
SWING (angl.): Mouvement rotatoire; secousse rapide avec mouvement désordonné, 82. Faire pivoter, en dansant, 155.
TALLE: Arbres de mêmes espèce qui recouvrent un coin de forêt, 28. Touffe de branchages, 234.
TANNANT: Immense, extraordinaire, 29, 156.
TANNÉ: Fatigué, écœuré, 44, 82.
TANNER (se): Se fatiguer, perdre patience, 101, 115.
TEAM (angl.): Attelage de deux chevaux, 169.
TEMPS: Atmosphère, état du ciel, température, 91.
TEST [to] (angl.): Vérifier, faire l'essai, 44.
TÊTUSE: Entêtée, têtue, 123.
TOUGH [to] (angl.): Endurer; continuer la besogne, 85, 161, 212.
TRAIN: Soin donné aux animaux, à l'étable, 105.
TRAIN: Bruit, vacarme, tapage, 204.
TRAVAILLANT: Ouvrier, employé. Ici, matelot, 41.
TRAVAILLER (quelqu'un): Le raisonner, lui faire entendre raison, 101.
TRIM [to] (angl.): Arranger, disposer, 277, 287.
TUB (angl.): Cuve, futaille, 188.
TUNE (angl.): Mélodie, air de musique, 84.
VAILLANT: Actif, ardent au travail, 102.
VALEUR (de): Malheureux, triste, déplorable, 24.
WATCH [to] (angl.): Porter attention, surveiller, être attentif à, 42, 135, 166.
WRECK [to] (angl.): Faire neufrage, se briser, tomber en ruine, 130.

INDEX ANALYTIQUE

AIDE; Le petit sauvage rouge a promis à Ti-Jean-le-Teigneux de lui venir en aide; il tient sa promesse, 279ss.

AN; Une vieille dame s'absente du château pour un an et un jour, 123; Ti-Jean a promis à Vert-Vert qu'il lui donnerait, dans un an et un jour, la moitié de ce qu'il aurait de plus précieux, 272.

APPARITION d'un défunt qui revient traire les vaches, 191; apparition d'une mère à son fils, 193.

ARGENT; Un jeune homme veut emprunter de l'argent de sa mère pour se louer un cheval, vu le refus du père à lui prêter le sien, 97; un petit moulin magique fabrique de l'argent, 111.

ASTOR; L'abbé Astor, curé de Blezard Valley, empêche le feu de se propager au cours de l'incendie d'un magasin, 209s.

AURORES BORÉALES (voir MARIONNETTES); Pour un marin, les aurores boréales (marionnettes) sont signes de tempête, 33.

AVARIE; Un vieux marin répare seul une avarie survenue pendant une tempête, 34s.

AVENTURES; Olivain Vallée, pêcheur avalé par une baleine, raconte à un chauffeur de taxi les aventures des derniers temps, 19; après le naufrage de sa goélette, le capitaine Olivain Vallée raconte l'histoire de ses aventures à un capitaine de cargo allemand, 32; une reine qui a retrouvé son mari, le roi Barreau, raconte ses aventures, 297.

AVEU; Une veille dame essaie en vain d'arracher à une fillette l'aveu qu'elle a visité une chambre interdite, 124-129.

BALEINE; Des pêcheurs sont avalés par une baleine et y découvrent tout un train de vie assez moderne, avant d'être rejetés sur le rivage, 17-22.

BANC-LIT; Princesse endormie dans un banc-lit et qui ne se réveille qu'à la naissance de son enfant, 142-149.

BARREAU; Ti-Jean, chassé de sa famille à cause de sa paresse, prend le nom de prince Barreau. Il épouse une princesse, revient chez ses parents et leur vient en aide, 293-298.

BÂTIMENT; voir NAVIRE; Ti-Jean fait escale dans une ville où les habitants (même le roi) n'ont jamais vue de bâtiment. Le roi fait bâtir un bâtiment en cuivre et le donne à Ti-Jean qui revient chez son père lui offrir une cargaison des plus riches, 269s.

BEAUDOIN, Mme Ovila (née Blanche Lemieux) raconte ses mémoires, 263ss.

BEAUTÉ; Un roi a une princesse unique, Blanche, d'une grande beauté. Il épouse, en seconde noces, une reine qui a deux filles d'une laideur repoussante. Jalouse de la beauté de Blanche, sa belle-fille, la reine obtient du roi la condamnation à mort de sa fille unique, 51ss; une princesse aperçoit Jean-le-teigneux quand il enlève son bonnet de vessie; elle lui trouve une grande beauté, 281.

BÉBÉ; Une princesse, après un long sommeil, met au monde un bébé qui pleure abondamment à la vue d'un miroir. La mère décroche le miroir et trouve un message écrit par le père de l'enfant, 149s; Vert-Vert, qui a sauvé la vie de Ti-Jean lui réclame la moitié de son bébé, 272.

BÊTE; Réfugiée dans une grotte, en forêt, une princesse fait la connaissance d'une sorte de bête qu'elle baptise Terrible. Cet être, tout à fait difforme, est d'une intelligence et d'une force qui finiront par sauver la vie et l'honneur de la princesse Blanche, 55-71.

BLANCHE; Nom d'une princesse très jolie qui a été chassée du château paternel pour s'être laissé embrasser par son amant, le prince Philippe, 54.71.

BLESSURE; Ti-Jean-le-teigneux reçoit une blessure à la guerre que le roi a à soutenir. Le roi refuse à ses médecins de le soigner, 283.

BOLIDE; Un vieillard raconte le passage d'un bolide à Trout Lake, 233.

BONDE; Après avoir enlevé la bonde du tonneau dans lequel on l'a lancé à la mer, un marin parvient à attraper la queue d'un bœuf venu lécher le sel sur le tonneau, 38.

BOULE; Une vieille dame remet une boule d'or à une jeune fille qui a promis de ne pas entrer dans la chambre interdite. Cette boule se couvre de taches rouges si la fillette manque à sa promesse, 124s; boule d'or magique qui peut faire apparaître une île dans la mer, 143ss; une coutume veut qu'une princesse choisisse, dans une réunion, un prince à son goût, et lui présente une boule d'or, 281s.

BOUQUETS; Le roi demande à Ti-Jean, son jardinier, de préparer de beaux bouquets de fleurs pour ses princesses, 280s.

BRUIT dans une maison hantée, 182.

CABANE; Êgaré dans la forêt, Ti-Jean frappe à la porte d'une cabane et un petit sauvage rouge le reçoit, 279.

CADAVRE; Un voyageur découvre le cadavre d'une jeune fille sur le rivage, 246s; cadavre d'un homme décédé sans payer ses dettes; Ti-Jean le fait inhumer et reçoit, plus tard, l'aide de cet homme reconnaissant, 269s.

CADENAS; Un cadenas ferme une chaîne d'or qui retient prisonnier un cheval merveilleux doué de la parole, 140ss; des voyageurs forcent le cadenas d'une maison et veulent s'y installer pour la nuit, mais ils découvrent que c'est une maison hantée, 181ss.

CANOT; Un sauveteur mystérieux aborde à une île, porté par un canot magique, 217.

CAP-CHAT; Origines: mémoires de M. J.-Baptiste Hémon, 243ss; d'après Mme Ovila Beaudoin (née Blanche Lemieux) 263s.

CARGAISON; Ti-Jean revient chez son père et est fier de lui montrer un bâtiment tout en cuivre portant une cargaison de pourdre d'or, en plus de lingots d'or placés sur le pont, 270.

CARROSSE; Le roi, sur l'ordre de Terrible, utilise un carrosse doré, pour aller au mariage de sa fille, la princesse Blanche, 67s; partie en voyage en frégate, une reine atteint le but de son voyage en se procurant un carrosse tiré par deux bons chevaux, 295.

CERCUEIL; Ti-Jean, au cours d'un voyage, découvre, dans une ville un cadavre maltraité. Il lui achète un cercueil et le fait enterrer dignement. 269.

CÉRÉMONIE; Terrible se constitue maître de cérémonie au mariage de sa mère, la princesse Blanche avec le prince Philippe, 69s.

CHALOUPE; On utilise une chaloupe pour faire monter les sept princesses dans le bâtiment du prince Georges, 141s.

CHAMBRE; Une jeune fille peut visiter toutes les chambres d'un château, saut une dont l'entrée lui est interdite, 123; des paysans organisent une chambre pour loger la reine, en utilisant des couvertures suspendues, 296.

CHANSONS; Les chansons et les rameurs, 239.

CHANTEURS; Rôle des chanteurs sur les barques de marchandises, autrefois, 237, 239.

CHASSE; Ti-Jean demeure avec un sauvage rouge qui s'adonne à la chasse, 279.

CHÂTEAU; Terrible, petit-fils du roi, exige que son grand-père bâtisse un beau château à sa mère qui vit dans une grotte, en forêt, 63s; une vieille enlève une jeune fille et l'amène au château isolé en lui interdisant de visiter telle chambre. La fillette manque à sa promesse, 123; un roi offre son château à Ti-Jean qui est revenu avec une riche cargaison. Ti-Jean le refuse: il s'est marié et il doit retourner dans son nouveau pays, 270.

CHEVAL; Un jeune garçon finit par obtenir le cheval de son père pour conduire, à son tour, ses compagnons qui fréquentent des filles dans un village éloigné, 95ss; le prince Georges trouve un cheval retenu prisonnier par une chaîne d'or fermée par un cadenas. Après de longues aventures, le prince est forcé de tuer ce cheval et délivre ainsi un prince métamorphosé en cheval, 140-152; le petit sauvage rouge procure à Ti-Jean-le-teigneux un beau cheval de couleur dorée et l'envoie à la guerre, 282.

CHEVELURE; Après avoir été plongé dans l'eau d'une fontaine, Ti-Jean en sort avec une chevelure dorée, 279s.

CHIENS; Pour se débarrasser de Terrible, le roi lance ses chiens contre cet être mystérieux. À deux reprises, Terrible réduit les chiens en chair à pâté, 58, 60.

CIMETIÈRE; Un revenant apparaît à un voyageur, près d'un cimetière, 201.

CLOU; Un homme condamné à l'enfer veut suspendre sa coiffure à un clou, le long d'un corridor. Le diable l'en empêche parce que ce clou est réservé à un autre damné, 11.

COCHON; Dans une baleine, à la recherche de ses deux fils, un pêcheur entend hurler un cochon que l'on abat, et retrouve Tanfant, son cadet, en train de faire ses boucheries, 19s.

COEUR; Perdu à l'intérieur d'une immense baleine, un pêcheur et ses deux fils partent, en taxi, à la découverte du cœur de ce monstre, 22.

CONDAMNATION à mort d'une princesse qui s'est laissé embrasser par un prince, 54.

CONDITIONS; Des valets épargnent la vie d'une princesse à condition qu'elle ne revienne plus au château paternel, 55; un père prête son cheval à son jeune fils, à plusieurs conditions, 97; le prince Georges donne à trois rois des objets magiques (pain, rôti, vin) à condition que ces rois viennent en aider à une princesse qui les visitera, 145ss.

COURRIER; Transport du courrier à dos d'homme, vers 1875, en Gaspésie, 245.

CUIVRE; Un riche roi, qui voit un navire pour la première fois, en fait bâtir un semblable en cuivre rouge et le donne à Ti-Jean, 270.

CURÉS; Premiers curés de la paroisse de Cap-Chat (comté de Gaspé), 245.

CURIOSITÉ; La curiosité pousse un homme et son épouse à aller visiter un petit moulin magique qui a fabriqué de l'argent, 112.

DANGER; Des pêcheurs rencontrent une baleine et prévoient le danger ou bien d'être projetés à la mer ou bien d'être avalés par ce monstre, 17.

DÉCOURAGEMENT; Au cours d'un naufrage, un capitaine se sent pris de découragement, 31s.

DÉCOUVERTE; Un jeune pêcheur fait la découverte d'une jeune fille abandonnée sur une île; la fillette est privée de la parole, 125s.

DELTA; Voilier qui fit naufrage à Cap-Chat; témoigne de Mme Clovis Roy, 241; M. Jean-Baptiste Hémon signale le naufrage de ce voilier, 243.

DEMI-MINOT; Un pauvre paysan emploi un demi-minot pour mesure l'argent que lui a fabriqué un petit moulin magique, 112.

DESCRIPTION de Terrible, être mystérieux qui se dit le fils d'une princesse chassée par le roi, 56.

DÉSINVOLTURE; Un prince ose embrasser une petite princesse en présence de son père. Le roi fait enfermer le prince dans une haute tour et condamne sa princesse à mort, 54.

DETTES; Un homme est mort sans payer ses dettes. Son cadavre est massacré à la porte d'une église. Ti-Jean paie ses dettes et le fait enterrer, 269.

DIABLE; Le diable donne à un paysan un moulin qui peut fabriquer tout ce qu'on lui demande. Il lui procure le secret de le mettre en action et de l'arrêter, 111s; des voyageurs logés dans une maison hantée sont obligés de partir, convaincus qu'elle est habitée par le diable, 183; le diable danse avec une fille, 207; le diable et les maisons hantées, 219; origine du nom du Lac-du-diable, 229.

DISCIPLINE; Un capitaine admet à son bord un marin naufragé, à condition qu'il soit fidèle à une sévère discipline, 32.

DISCOURS du capitaine Olivain Vallée à l'équipage de sa défunte goélette, 32.

ÉCHANGE; Deux frères font un échange: l'un donne un petit moulin magique, et l'autre, sa ferme, sa maison et tous ses biens, 112.

ÉLECTRICITÉ; Un pêcheur, avalé par une baleine, marche dans l'obscurité à l'intérieur du monstre et découvre que ce dernier dispose d'un système d'éclairage à l'électricité, 19.

EMPLOI; Après le naufrage de sa goélette, Olivain Vallée cherche un emploi sur un cargo allemand amarré à Québec, 32; un personnage mystérieux transporte Ti-Jean au château d'un roi et lui recommande de demander un emploi au château, 271; Ti-Jean, alias le prince Barreau, trouve un emploi chez une princesse dont le père et la mère sont décédés, 296s.

ENFER; Un homme condamné à l'enfer veut suspendre sa coiffure à un clou, en entrant. Mais le diable lui annonce que ce clou est réservé à un autre, 11.

ÉPREUVE; Une princesse qui a épousé Ti-Jean-le-teigneux est chassée du château royal avec son mari, 282.

EXPLICATION de la mort de chevaux du Lac-du-diable, 229.

FAÇON; Un cheval merveilleux indique au prince Georges la façon de gagner la confiance de sept princesses du même lit, 140s.

FÉE; Une reine s'adresse à une fée pour faire chasser du château sa belle-fille dont elle est jalouse. 53; une vieille fée va visiter Belle Julie et lui rend l'usage de la parole pour lui arracher l'aveu de sa culpabilité. Elle reviendra à trois reprises et fera même mourir deux des enfants de Julie qui s'entête à ne rien dire, 126ss.

FERMIER; Un fermier canadien fait visiter sa ferme et ses troupeaux à un ami venu de France, 307.

FEUX-FOLLETS; Explication du phénomène des feux-follets, 223.

FLAMMES; Une fillette visite une chambre interdite. En ouvrant la porte de cette chambre, elle reçoit un jet de flamme en plein visage, 124.

FLÉAU; Un père enjoint à son fils, Ti-Jean, de battre au fléau la récolte de blé et d'avoine, cinq gerbes en tout, 293.

FLEURS; Ti-Jean-le-teigneux, jardinier du roi, fait pousser des fleurs d'une façon mystérieuse, 280.

FOLIES; Ti-Jean, devenu le roi Barreau, revient chez ses parents et répète ses folies d'autrefois, 294ss.

FONTAINE; Le petit sauvage rouge plonge Ti-Jean dans l'eau de trois fontaines et en fait un prince de très grande allure, 279s.

FORCE; Un marin, nouvellement engagé sur un cargo, fait preuve d'une grande force, mais attire la jalousie de nombreux membres de l'équipage, 34-38; force inhumain de Terrible, être mystérieux qui se dit fils d'une princesse imprudemment condamnée par le roi, son père, 55-71.

FORÊT; Un roi ordonne à des valets de conduire sa princesse en forêt et de l'y mettre à mort, 54.

FORMULE; Un homme et une femme meurent noyés dans la bouillie parce qu'ils ignorent la formule pour arrêter le petit moulin magique auquel ils ont demandé de fabriquer de la bouillie, 113.

FRÉGATE; voir BÂTIMENT. Un riche roi fait bâtir pour Ti-Jean, son visiteur, une frégate en cuivre rouge, muni d'une hélice en or solide; il charge cette frégate de poudre d'or et de lingots d'or, 269s; le roi Barreau entreprend d'aller visiter ses parents; il s'organise un équipage et monte sur une frégate en direction du pays natal, 294.

FUNÉRAILLES; Ti-Jean, au cours d'un voyage, a procuré des funérailles à un pauvre homme décédé sans payer ses dettes. Cet homme vient, plus tard, au secours de Ti-Jean et lui rappelle cette bonne action, 269ss.

FRÈRES; Sept princes, sept frères du même lit doivent épouser sept princesses du même lit, 139-152.

GALETTES; Une fée donne à une reine des galettes magiques pour être distribuées à ses deux filles et à sa belle-fille, 53s.

GARDE; Une reine qui loge chez des paysans exige que le maître de la maison monte la garde toute la nuit devant sa chambre, 296s.

GARDIENS; Terrible déjoue les gardiens de la tour où est gardé prisonnier le prince Philippe, 66.

GEORGES; Le prince Georges, cadet de sept princes qui partent en voyage, est choisi comme chef de l'expédition, 139; il est trahi par ses frères, puis mis en prison avec des lions, 142ss.

GOÉLETTE; Au cours d'une violente tempête, une goélette est malmenée, 15; naufrage de la goélette d'Olivain Vallée, 31.

GRAND-PÈRE; Une sorte de bête appelée Terrible se dit fils d'une princesse chassée du château royal par suite d'une manigance de la seconde femme du roi. Terrible rend visite, à plusieurs reprises, à son grand-père, le roi, 56-68.

GROTTE; Une princesse abandonnée dans la forêt pour y mourir, se réfugie dans une grotte dont le plancher est constituée de mousse, 55.

GUÉRISSEURS de plusieurs maladies, autrefois..., 225.

GUERRE; Ti-Jean-le-teigneux, gendre du roi, s'illustre au cours d'une guerre où deux autres princes perdent leur honneur, 282ss.

HABITS; Ti-Jean-le-teigneux apparaît un tout autre homme, une fois revêtu d'habits princiers, 284.

HARDIESSE; Un roi qui n'a jamais vu de bâtiment fait preuve de hardiesse en allant rencontrer à la plage Ti-Jean, capitaine de navire, 269.

HÉMON Jean-Baptiste; citoyen de Cap-Chat qui a dicté ses mémoires, 243-251.

HISTOIRE; Ti-Jean raconte l'histoire de ses aventures, se fait reconnaître du roi et déclenche le châtiment de son adversaire, 272; Ti-Jean-le-teigneux raconte l'histoire de sa participation à une guerre. Cette histoire révèle que deux princes restaient à l'auberge pendant le combat, 283.

HÔTEL; Le roi Barreau va loger dans un hôtel, joue aux cartes et perd tout son bien, son argent et sa frégate; un an plus tard, la reine va à la recherche de son mari, loge au même hôtel, récupère tous les biens de son mari et retrouve le roi Barreau qui loge chez ses parents, de pauvres paysans, 294ss.

HUILE; Une immense baleine, qui a avalé trois pêcheurs, finit par s'échouer. On en extrait l'huile que l'on va vendre à Québec, 17-22.

ÎlE; Une jeune fille qui ne veut pas avouer sa culpabilité, est abandonnée sur une île, sans vêtements et privée de la parole, 125; des îles apparaissent quand le prince Georges lance une boule d'or à l'eau; elles disparaissent à l'heure indiquée par un cheval merveilleux, 145ss; jeté à la mer par un valet amoureux d'une princesse, Ti-Jean gagne une île grâce à une épave de navire, 270.

INCENDIE d'une maison en l'absence des propriétaires, 197; au cours d'un incendie, le Père Astor empêche le feu de se propager, 209s.

INQUIÉTUDE; Avalé avec ses deux fils par une baleine, un pêcheur retrouve ses fils et leur fait part de l'inquiétude qu'il ressent pour la famille qui est sans nouvelle des trois membres de la famille subitement disparus, 21; inquiétude d'un roi pour sa fille unique souvent laissée seule au château, 51.

INTELLIGENCE; Le petit sauvage rouge plonge Ti-Jean dans l'eau d'une fontaine et en fait l'homme le plus intelligent de l'univers, 279.

JALOUSIE; À la suite de la promotion rapide d'un nouveau marin, l'équipage d'un cargo tente de satisfaire sa jalousie, 36s; jalousie de deux princesses de grande laideur, 53.

JARDINIER; Ti-Jean devient jardinier du roi; les autres jardiniers s'éloignent de lui, vu l'allure de teigneux que lui donne la vessie de porc qui recouvre sa chevelure dorée, 280s.

JEAN; voir TI-JEAN

JULIE; Belle Julie est enlevée par une vieille sorcière qui la conduit dans un château dont elle peut visiter toutes les chambres, sauf une. Julie manque à la consigne et est entraînée dans une série d'aventures, et finalement retrouve la paix et le bonheur, grâce à son entêtement, 123-129.

JUMENT; Une vieille dame qui voyage dans une antique voiture tirée par une jument blanche fait rire trois fillettes qui la voient passer, 123; un roi donne à son gendre, Ti-Jean-le-teigneux, une vieille jument blanche qui doit le conduire sur le champ de bataille, 282.

LAIDEUR; Les deux filles d'une reine sont d'une laideur inqualifiable, 52.

LAMIRANDE; M. Lamirande était engagé de la Compagnie de la Baie d'Hudson pour rythmer le mouvement des rameurs, 239.

LEMIEUX Blanche (Mme Ovila Beaudoin) raconte ses mémoires, 263-268.

LIONS; Trahi par ses frères, le prince Georges est jeté dans une fosse aux lions où il demeure longtemps, sans éprouver de mal, 141, 149.

LOI; D'après une loi locale, on massacre le cadavre d'un homme qui meurt sans payer ses dettes, 269.

LOUP-GAROU; Ce qu'était le loup-garou, comment le délivrer, 195.

LUTIN; Les lutins manifestaient leur présence en nattant la crinière des chevaux, 221.

MAIN; À la naissance, un enfant porte à gauche du visage l'empreinte d'une main, 187.

MAISON hantée, 181s; les maisons hantées, 219.

MALADIE humiliante: le pettage provoqué par une poudre magique, 174s.

MALHEUR; Le hurlement d'un chien, la nuit, était signe de malheur, 223.

MARIAGE; Un roi veuf, père d'une jolie princesse, conclut un second mariage. Il épouse une reine qui a deux filles de grande laideur. La nouvelle reine prend en aversion la fille de son second mari et réussit à la faire chasser du château, 54; mariage de la princesse Blanche et du prince Philippe, 70; mariage d'un jeune homme et d'une jeune fille muette trouvée sur une île déserte, 126; mariages de sept princes du même lit à sept princesses, 152; un père accepte le mariage de sa fille avec un jeune homme qu'il n'aime pas. Ce changement de sentiment est survenu au cours d'un phénomène de pettage, 174; mariage de Ti-Jean-le-teigneux à la fille du roi, 282.

MÉDECIN; Un roi refuse d'envoyer son médecin soigner la blessure de son gendre Ti-Jean-le-teigneux, 283.

MENACES; Une fée agite la menace de la pendaison, si Belle Julie ne peut pas avouer sa culpabilité, 129; une princesse menace de détruire un château si le roi ne lui envoie pas le prince Georges, 151; une reine adresse des menaces fictives à un paysan et à une paysanne dont le fils est son époux, 297s.

MER; La mer est salée parce qu'elle a englouti un petit moulin diabolique qui fabrique du sel, 113s.

MESSAGE; Le prince Georges rédige un message à une princesse et laisse ce message derrière un miroir, 144.

MESSE; L'apparition d'un revenant fait croire aux parents que le défunt a besoin d'une messe, 191; en allant à la messe avec son équipage, Ti-Jean voit un cadavre maltraité; il le fait enterrer, 38.

MEURTRE; Des grands-parents veulent punir de mort leur belle-fille dont le bébé a été tué. Ce meurtre a été commis par une fée, 127.

MIRACLE; Au lieu de trouver de l'eau bénite dans un flacon, des douaniers trouvent de l'alcool. La propriétaire du flacon crie au miracle, 119.

MIROIR; Un prince rédige un message à une princesse endormie et le place derrière un miroir, 144; une reine entre dans un hôtel pour jouer aux cartes; elle oblige le gérant à enlever tous les miroirs qui surplombent la table, et récupère tous les biens que son mari a perdus en jouant aux cartes, 295.

MOITIÉ; Vert-Vert réclame à Ti-Jean la moitié de son jeune enfant, 272.

MONSTRE; Une immense baleine attaque des pêcheurs. Ce monstre ne se contente pas d'ustensiles qu'on lui lance dans la gueule, 17s.

MORT (la): Après sa mort, un homme arrive chez saint Pierre qui lui recommande d'aller en enfer, 11; un homme croit avoir été averti mystérieusement de la mort de sa mère, 193; un bruit insolite annonce la mort d'un parent, 205; annonce mystérieuse de la mort d'un missionnaire, 227; le roi Barreau — en fait, Ti-Jean — prononce une sentence de mort contre ses propres parents qui ne le reconnaissent pas, 298.

MORTS (les); Peur des morts, 98, 247.

MOUCHOIR; Ti-Jean se fait reconnaître de sa princesse, grâce à un mouchoir qu'elle lui a donné, 271; deux princes donnent des mouchoirs reçus de leurs princesses pour envoyer Ti-Jean-le-teigneux se battre à leur place, 282s.

MOULIN; Le diable procure à un pauvre paysan un moulin magique capable de fabriquer ce qu'on lui demande, 111; moulin à scie, vers 1890, 250.

NAISSANCE; Marque de naissance provoquée par un accident, 187.

NAUFRAGE; Faux naufrage! Après un bruit terrible, on constate que la voiture est arrêtée par une souche et que les brancards sont brisés, 15; naufrage de la goélette d'Olivain Vallée, 31s; naufrage du Delta, à Cap-Chat, en 1874, 241ss.

NAVIRE; Au cours d'une tempête, Ti-Jean aborde dans un pays dont le roi ne connaît pas les navires. Il est riche, il fait bâtir pour Ti-Jean un navire tout en cuivre, 269s; le roi Barreau équipe un navire et a l'intention de revenir visiter ses parents qui vivent dans une extrême pauvreté,. 294.

NÉDÉLEC (Père); Un Gaspésien, ouvrier de la voie ferrée (1883), rencontre le P. Nédélec, 248.

NOM; Le nom de princesses est inscrit sur des mouchoirs aux mains de princes, 283.

NOURRITURE; Terrible va chercher, chez le roi, de la nourriture pour sa mère, la princesse Blanche, 58s.

OBJETS MAGIQUES; Pain, rôti de lard et bouteille de vin qui durent même si l'on essaie de les consommer, 144s; boule d'or qui fait apparaître des îles dans la mer, 145s; poudre destinée à faire péter les gens, quand on la jetait dans une poêle embrasé, 173ss.

OR; Boule d'or magique qui peut faire apparaître une île dans la mer, 143, 145ss; grâce à l'intervention du petit sauvage rouge, Ti-Jean est doté d'une belle chevelure dorée qu'il recouvre d'une vessie de porc, 279; des princesses donnent à leur prince charmant une boule d'or, signe de mariage, 281s; un riche roi fait bâtir pour Ti-Jean un bâtiment en cuivre rouge avec hélice en or solide, 270.

ORDRES; Sur les ordres du roi, des valets conduisent une princesse dans la forêt pour lui enlever la vie. Mais les ordres du roi ne sont pas exécutés par les valets, 54.

PAIN; Le prince Georges gagne les faveurs d'un roi en lui donnant un pain qui ne diminue pas, même si on en mange, 144.

PARESSE; Obligé par son père à battre cinq gerbes de grain au fléau pendant tout un hiver, Ti-Jean n'en fait rien. Son père le chasse de la maison paternelle, 293.

PAROLE; Une fillette qui ne veut pas avouer sa culpabilité, est abandonnée sur une île lointaine, sans vêtements et sans parole, 125; un cheval merveilleux, attaché à une chaîne d'or, a l'usage de la parole et devient le protecteur du prince Georges trahi par ses frères, 140ss.

PAUVRETÉ; Une reine, à la recherche de son mari, entre chez des paysans pour leur demander à loger. Les paysans refusent en déclarant leur grande pauvreté, 295.

PETTAGE; Maladie engendrée par une poudre magique déposée dans un poêle embrasé, 173ss.

PEUR; Un jeune homme a peur des morts. Cependant, il se voit obligé de donner de la nourriture à son cheval, en pleine nuit, dans l'obscurité, 98s; des populations qui n'ont jamais vu de navire s'enfuient, de peur, loin de la mer à la vue du bâtiment de Ti-Jean, 269; une princesse n'a pas peur de la soi-disant teigne de Ti-Jean, 281.

PHILIPPE; Prince emprisonné pour avoir embrassé la princesse Blanche devant le roi, son père. Philippe sera délivré de sa prison par Terrible, soi-disant fils de Blanche, et épousera la princesse, grâce à l'initiative de Terrible, 54, 66.

PIERRE (saint): Saint Pierre consulte ses registres et est obligé de condamner un nouveau client à l'enfer, 11.

PLAN de quelques marins jaloux pour se débarrasser d'un membre d'équipage rapidement parvenu à un grade supérieur, 37.

PONT; Une princesse fait construire un château relié au public par deux ponts; l'un de bois, l'autre de cristal; le prince qu'elle aime utilisera le pont de cristal, 150.

PORTAGE; Les rameurs de barques de marchandises devaient effectuer des portages quand ils arrivaient à une chute, 237.

PORTE; Un cheval merveilleux signale au prince Georges l'endroit d'une porte secrète qui donne accès aux salles d'un château, 142.

POUDRE magique que l'on jetait dans un poêle embrasé et qui avait la vertu de faire péter les gens, 173.

PRAIRIE; À la recherche de ses deux fils dans une baleine, Olivain Vallée retrouve son second fils, Xavier, en train de faucher le foin d'une prairie, 21.

PRINCES; Sept frères, sept princes doivent épouser sept princesses du même lit. Ils entreprennent un long voyage après avoir accepté le prince Georges, leur frère cadet comme chef de l'expédition. Six de ces frères trahissent leur frère cadet, 139-142.

PRINCESSES; Le prince Georges, chef de l'expédition de sept princes à la recherche de sept

princesses du même lit, obtient des renseignements qui le conduisent à ces sept princesses, 140; le prince Georges, lors de son retour chez lui, loge dans trois châteaux, sur des îles, où il fait connaissance de princesses dont il doit se méfier, 145ss; Ti-Jean aborde dans un pays dont le roi ne connaît pas les navires. Il en fait bâtir un tout en cuivre pour Ti-Jean et lui donne en plus sa princesse pour épouse, 270; une princesse aperçoit la chevelure dorée de Ti-Jean au moment où il enlève la vessie de porc qui recouvre ses cheveux. Elle épouse Ti-Jean, 281; Ti-Jean, chassé par son père à cause de sa paresse, prend le nom de prince Barreau, trouve un emploi chez une princesse dont les parents sont décédés, épouse la princesse et devient le roi Barreau, 294.

PRIX; Nouvellement arrivé dans une baleine, un jeune homme s'achète une ferme de trois mille dollars. Il espère acquitter ce prix, au cours de l'hiver, en vendant du bois destiné à la fabrication du papier, 21.

PROMESSE; Une fée fait à Belle Julie la promesse de lui rendre ses enfants et l'usage de la parole, si la maman avoue sa culpabilité, 128; trois rois font au prince Georges la promesse de donner à une visiteuse ce qu'elle exigera, 144s.

PROMOTION; À la suite d'un tour de force peu ordinaire, un marin canadien obtient la promotion au grade d'assistant-capitaine, 35ss.

PUNAISES; Un Canadien, fatigué d'entendre son ami de France toujours exagérer les faits, le fait coucher dans un lit dans lequel il a distribué plusieurs tortues. Il dit à son ami que ce sont des punaises du Canada, 307s.

PUNITION d'un paroissien qui veut frapper son Curé, 215; punition d'un valet qui a jeté Ti-Jean à l'eau pour en épouser la femme, 272; le roi demande à Ti-Jean-le-teigneux de suggérer une punition pour ses deux beaux-frères, 284; un pauvre paysan attend une terrible punition parce que son fils faible d'esprit est entré dans la chambre de la reine, 297s.

QUÉBEC; Après le naufrage de sa goélette, Olivain Vallée se rend à Québec où il s'engage sur un cargo allemand, 32.

QUEUE; Terrible, être mystérieux, sorte de bête douée d'intelligence et de force, peut tout ruiner d'un coup de queue, 57ss.

RAGE; Après avoir avalé des outils, une baleine réapparaît près d'une embarcation de pêcheurs et manifeste sa rage, 18; rage d'un jeune homme mis hors de lui par la peur, 99.

RAME; Chanson de rame, 239.

RECHERCHES; Une fois avalé par une baleine, un pêcheur entreprend de longues recherches pour retrouver ses deux fils Tanfant et Xavier, 19ss.

RÉCOLTE; Un père enjoint à son fils Ti-Jean de battre au fléau la récolte de blé et d'avoine, 293.

RECOMMANDATIONS; Un jeune homme promet de respecter les recommandations de son père à propos du soin à donner à son cheval, 97.

REFUS; Malgré les plaidoiries de sa femme, un cultivateur refuse de prêter son cheval à son jeune fils, un dimanche soir, 96.

REINE; Une reine, mère de deux laiderons, épouse, en secondes noces, un roi dont la fille unique est très jolie. La jalousie de la nouvelle reine force le roi à se débarrasser de sa princesse. Mais la reine ne sera jamais heureuse et mourra misérablement, 51-71.

RÉVÉLATION; Une fée fait une révélation à Belle Julie qui s'entêtait à nier sa culpabilité: cet entêtement a été la cause de la délivrance de la fée, 129; Vert-Vert fait une révélation à Ti-Jean; ce personnage mystérieux, Vert-Vert, est l'homme que Ti-Jean a fait enterrer après avoir payé toutes ses dettes, 273.

RETOUR de Ti-Jean d'un long voyage d'où il revient sur une frégate de cuivre rouge chargée d'une riche cargaison d'or, 270.

ROI; Un roi veuf, père d'une princesse de grande beauté, épouse, en secondes noces, une reine, mère de deux laiderons. La jalousie de la nouvelle reine pousse le roi à chasser sa propre fille du château, 54; un roi exige que ses sept fils épousent sept sœurs, sept princesses, 139;Ti-Jean, fils d'un roi, part en voyage et visite un autre roi qui n'a jamais vu de bâtiment. Ti-Jean reçoit du roi un bâtiment de cuivre et une princesse. Trahi par un prince jaloux, Ti-Jean est jeté à l'eau et revient chez son beau-père. Sa femme est à la veille d'épouser le prince, le traître. Une fois renseigné, le roi fait écarteler l'ennemi de Ti-Jean, 269ss; Ti-Jean-le-teigneux est couronné roi, 284; Ti-Jean, chassé par ses parents à cause de sa paresse, prend le nom de prince Barreau, épouse une princesse et devient roi, le roi Barreau, 243s.

REVENANT; Faux revenant: masse blanche, une crotte de poule!, 99s; un revenant vient traire les vaches, dans une étable, 191; revenant qui apparaît à un voyageur près du cimetière, 201.

RÔTI; Le prince Georges s'attire les faveurs d'un roi en lui donnant un rôti de lard qui ne diminue jamais, 144s.

ROUTE; Terrible, petit-fils du roi, exige et obtient de son grand-père que ce dernier construise une route moderne entre le château royal et la grotte où réside sa mère, la princesse Blanche, 61s.

SABRE; Le prince Georges est obligé par son cheval merveilleux de lui trancher le cou avec un sabre. Le cheval devient beau prince, 152; Vert-Vert réclame la moitié du fils de Ti-Jean et veut que ce dernier sépare son fils, en se servant d'un sabre, 272; un roi donne à son gendre à son départ pour la guerre, un vieux sabre brisé, 282.

SACREMENTS; Combien de sacrements? demande-t-on à Gros-Pierre. Ce dernier répond: Il n'y en a plus: mon grand-père a reçu les derniers, hier soir, 107.

SAINTE-ANNE-DES-MONTS; Un vieux capitaine de goélette est natif de Sainte-Anne-des-Monts, 15; des pêcheurs de Sainte-Anne-des-Monts sont avalés par une grosse baleine, 17s.

SAINT-JOACHIM; Village de la Gaspésie où a lieu le mariage de la princesse Blanche et du prince Philippe, 69.

SANG; Pour délivrer un homme changé en loup-garou, il fallait faire couler de son sang, 195; une fée tue le bébé de la Belle Julie et macule la maman du sang de son enfant, 127.

SAUVAGE; Un petit sauvage rouge reçoit Ti-Jean dans sa cabane, lui plonge la tête dans une fontaine magique et lui procure ainsi une chevelure dorée. Le sauvage place une vessie de cochon sur les cheveux d'or de Ti-Jean, de sorte que Ti-Jean ressemble à un teigneux. Le sauvage rouge promet à Ti-Jean de lui venir en aide en cas de difficulté, 279-282.

SAVANE; Ti-Jean-le-teigneux embourbe sa jument blanche dans une savane alors que les cavaliers défilent vers le champ de bataille, 282; un fermier va chercher un certain nombre de tortues dans une savane, pour mystifier un ami de France, 307.

SECRET; Le diable donne à un pauvre paysan un petit moulin magique capable de fabriquer ce qu'on lui demande. En plus, il le met au courant du secret de l'actionner ou de l'arrêter, 111ss.

SEL; Le diable donne à un pauvre paysan un petit moulin magique: des marins lui font fabriquer du sel, 111ss; extraction du sel de mer, d'après une technique artisanale, 246.

SÉPULTURE; Ti-Jean fait donner la sépulture au cadavre d'un pauvre homme mort sans payer ses dettes, 269.

SERVIABILITÉ; Un jeune garçon manifeste une serviabilité peu commune, pour que son père lui prête son cheval, le dimanche soir, 96.

SIGNES; Un marin canadien, nouvellement employé sur un bateau allemand, ne comprend les ordres que par signes, 33; l'aboiement d'un chien, la nuit, était signe de malheur, 223.

SOIERIE; Fils d'un roi, Ti-Jean, vend à l'étranger, des soieries pour son père, 269.

SOULAGEMENT d'un équipage de goélette qui se retrouve sur la plage à la suite d'un naufrage, 32.

SOUVENIR; Un cheval merveilleux défend au prince Georges d'accepter le moindre souvenir de certaines princesses qu'il visitera, 145s.

STATUE; Une petite statue ne subit aucun dommmage malgré un incendie, 197.

SUDBURY; Un Gaspésien arrive à Sudbury-Junction, vers 1883, 247.

SUPPLICATIONS; Un paysan et une paysanne, condamnés à mort par leur fils qu'ils ne reconnaissent pas, adressent au roi de multiples supplications pour échapper à la mort, 298.

TACOT; Parti, dans une immense baleine, à la recherche de ses deux fils, un pêcheur entend le bruit d'un tacot et demande au chauffeur de la conduire, 19ss.

TANFANT; Nom du plus jeune fils d'un pêcheur. C'est le premier à sauter dans la gueule de la baleine, 18.

TAVERNE; Ti-Jean-le-teigneux avec une allure de beau prince rejoint ses beaux-frères dans une taverne et se fait donner des objets qui condamneront les princes un peu plus tard, 282s.

TEIGNEUX; Ti-Jean-le-teigneux, 279-284.

TEMPÊTE; Au cours d'une violente tempête, une goélette est malmenée par la mer, 15; au cours d'une violente tempête, la goélette d'Olivain Vallée fait naufrage; monté à bord d'un cargo allemand, le même marin fait preuve de bravoure au cours d'une tempête en haute mer, 33s; une tempête fait dévier le navire de Ti-Jean vers un pays dont le roi ne connaît pas les bâtiments. Au cours d'une autre tempête, Ti-Jean sera jeté à la mer par jalousie, 269s.

TÉNÈBRES; Un pêcheur, avalé par une baleine, marche longtemps dans les ténèbres, avant de découvrir un commutateur électrique, 19.

TERREUR; Terrible, petit-fils du roi, inspire la terreur chaque fois qu'il se présente au château de son grand-père. Ce dernier est obligé de satisfaire à toutes ses exigences, 57ss.

TERRIBLE; Être mystérieux qui se dit fils d'une princesse chassée par son père. Il a la forme d'une bête difforme mais très intelligent et doué d'une grande force, 55-71.

TI-JEAN; Fils de roi, Ti-Jean vend à l'étranger des cargaisons de soierie pour son père. Il fait enterrer le cadavre d'un homme décédé sans payer ses dettes. La tempête l'entraîne dans un pays qui ne connaît pas les navires. Le roi de ce riche pays fait bâtir à Ti-Jean un navire en cuivre et y ajoute une grande quantité d'or. De plus, le roi lui donne sa fille en mariage. Au cours d'une traversée, Ti-Jean est jeté à l'eau par jalousie. Réfugié sur une île, il est rescapé par Vert-Vert, l'homme qui a été inhumé autrefois par Ti-Jean. Ce dernier retrouve sa femme, 269-273; Ti-Jean-le-teigneux tire son nom d'une vessie de cochon que l'on a placée sur ses cheveux dorés pour faire soupçonner la teigne, 279-284; Ti-Jean, chassé de chez lui, prend les voyages sous le nom de M. Barreau. Il épouse une princesse et devient roi, 293ss.

TIMONERIE; Pendant son quart de timonerie, un vieux marin, au cours d'une furieuse tempête, fait preuve de grande habileté, 34.

TONNEAU; Jaloux d'un membre de l'équipage, des marins réussissent à enfermer ce collègue dans un tonneau et le lancer à la mer, 37ss.

TORTUES; Un Canadien affirme à un Français que les tortues découvertes dans son lit sont des punaises du Canada, 308.

TOUR (une); Un prince est enfermé à vie dans une haute tour, pour avoir embrassé une princesse en public, 54.

TRACTEUR; Dans une immense baleine, on se sert d'un tracteur pour moissonner le grain, 20.

TRAHISON du prince Georges par ses six frères qui le laissent sur le rivage et s'enfuient en compagnie des sept princesses découvertes par Georges, 142; un valet de roi, amoureux d'une princesse qui vient d'épouser Ti-Jean, se glisse à bord le navire des nouveaux mariés et jette Ti-Jean à la mer pendant une tempête, 270.

VALLÉE, Olivain: Nom du pêcheur qu'a avalé une baleine. Olivain Vallée, à force de recherches, découvre ses deux fils, Tanfant et Xavier en train de cultiver dans la baleine, 20s; Olivain Vallée de Ste-Anne-des-Monts fait naufrage, s'engage sur un cargo allemand, est victime de jalousie; il est mis dans un tonneau qui est jeté à la plage de Ste-Anne-des-Monts, 32ss.

VARECH; D'après un capitaine, la senteur de varech est l'indice d'une imminente tempête, 15.

VENT; Un citoyen blasphémait toujours contre le vent. Le jour de ses funérailles, le cercueil est emporté par une bourrasque de vent, 213.

VÉRITÉ; Une vieille abandonne une fillette sur une île et promet de venir la secourir quand elle se décidera à lui dire la vérité, 125.

VERT-VERT; Homme mystérieux qui vient aider Ti-Jean aux prises avec de grandes difficultés. Ce Vert-Vert est le double d'un étranger que Ti-Jean a fait ensevelir, au cours de ses voyages, 269-273.

VESSIE; Le petit sauvage rouge, après avoir procuré une chevelure dorée à Ti-Jean, lui place une vessie de porc sur la tête; cette vessie lui donne l'allure d'un teigneux, 280.

VÊTEMENTS; Une fillette, qui ne veut pas avouer sa culpabilité, est abandonnée sur une île, sans vêtements et privée de la parole, 125.

VICTOIRE; Ti-Jean-le-teigneux remporte la victoire, pendant que les princes boivent à la taverne, 283.

VIEILLE; Une vieille dame (sorcière) enlève une jeune fille qui a ri d'elle. Elle la conduit dans un château isolé dont elle lui confie la garde; la fillette visite une chambre interdite mais s'entête à ne pas l'avouer. La vieille tente de la punir de plusieurs façons et finalement la récompense de son entêtement, 123-129.

VIN; Le prince Georges s'attire les bonnes grâces d'un roi en lui faisant cadeau d'une bouteille de vin inépuisable, 145.

VISITES; Terrible, petit-fils du roi, fait plusieurs visites à son grand-père pour venir en aide à sa mère, la princesse Blanche, 56ss; une fée fait plusieurs visites à Belle Julie pour lui arracher l'aveu de sa culpabilité, 126ss; trois rois, qui ont déjà reçu la visite du prince Georges, reçoivent la visite d'une princesse qui recherche le père de son jeune enfant, 150ss; une dame reçoit la visite de sa mère décédée peu auparavant, 203.

VISITEUR; Ti-Jean recouvre sa princesse et recommence à vivre heureux quand il reçoit un visiteur. Vert-Vert, qui l'a ramené de son île, vient lui réclamer la moitié de son fils. Ti-Jean se montre honnête et courageux. Le visiteur déclare son identité: c'est l'homme dont Ti-Jean a fait enterrer le cadavre au cours d'un voyage, 271s.

VOITURE; Sept jeunes garçons fréquentent des filles du même village éloigné et se sont entendus pour voyager dans la même voiture, 95.

VOYAGE; Sept frères, sept princes entreprennent un long voyage sur mer pour trouver comme épouses sept princesses du même lit, 139.

XAVIER; Second fils du pêcheur, qui avec son frère Tanfant, explore l'intérieur d'une immense baleine, 18

TABLE DES MATIÈRES

PRÉSENTATION 9

1 — Le clou à Mathias
Texte remanié 11
Texte original 12

2 — Un naufrage
Texte remanié 15
Texte original 16

3 — Pêcheurs dans la baleine
Texte remanié 17
Texte original 23

4 — Marin à la mer dans un tonneau
Texte remanié 31
Texte original 39

5 — Terrible
Texte remanié 51
Texte original 72

6 — Un revenant imaginaire
Texte remanié 95
Texte original 101

7 — Gros-Pierre
Texte remanié 107
Texte original 109

8 — Pourquoi la mer est salée
Texte remanié 111
Texte original 115

9 — Un miracle
Texte remanié 119
Texte original 120

10 — La petite têtuse
Texte remanié 123
Texte original 130

11 — Les sept frères du même lit
Texte remanié 139
Texte original 153

12 — Le pettage
Texte remanié 173
Texte original 176

13 — La maison hantée
Texte remanié 181
Texte original 184

14 — Marque de naissance
Texte remanié 187
Texte original 188

15 — Un revenant trait les vaches
Texte remanié 191
Texte original 192

16 — Prémonition de mort
Texte remanié 193
Texte original 194

17 — Loup-garou
Texte remanié 195
Texte original 196

18 — Un incendie mystérieux
Texte remanié 197
Texte original 198

19 — Histoire de revenant
Texte remanié 201
Texte original 202

20 — Visite d'une revenante
Texte remanié 203
Texte original 204

21 — Prémonition de décès
Texte remanié 205
Texte original 206

22 — Le diable danse avec une jeune fille
Texte remanié 207
Texte original 208

23 — Le Père Astor arrête un feu
Texte remanié 209
Texte original 211

24 — Sort d'un homme qui blasphémait
Texte remanié 213
Texte original 214

25 — Un paroissien puni
Texte remanié 215
Texte original 216

26 — Les maisons hantées
Texte remanié 219
Texte original 220

27 — Les lutins
Texte remanié 221
Texte original 222

28 — Les feux-follets
Texte remanié 223
Texte original 224

29 — Les guérisseurs
Texte remanié 225
Texte original 226

30 — Annonce de la mort d'un missionnaire
Texte remanié 227
Texte original 228

31 — Le lac du diable
Texte remanié 229
Texte original 230

32 — Un bolide à Trout Lake
Texte remanié 233
Texte original 234

33 — Témoignage sur les chanteurs d'autrefois
Texte remanié 237
Texte original 238

34 — Les chansons et la rame
Texte remanié 239
Texte original 240

35 — Mémoires de Madame Clovis Roy
Texte remanié 241

36 — Mémoires de Jean-Baptiste Hémon
Texte remanié 243
Texte original 252

37 — Mémoires de Madame Ovila Beaudoin
Texte remanié 263

38 — Vert-Vert
Texte remanié 269
Texte original 274

39 — Ti-Jean-le-Teigneux
Texte remanié 279
Texte original 285

40 — Le roi Barreau
Texte remanié 293
Texte original 299

41 — Les punaises du Canada
Texte remanié 307
Texte original 309

LEXIQUE 311

INDEX THÉMATIQUE 315

Achevé d'imprimer au Canada
Imprimerie Gagné Ltée Louiseville

BNQ
000 340 206

Cet inventaire du répertoire paysan a commencé, pour le Père Germain Lemieux, en 1948, par une série d'enquêtes qui ont démontré que les pionniers franco-ontariens sont restés fidèles à la tradition orale tout comme leurs ancêtres québécois.

Ce travail d'envergure a permis au Père Lemieux, en plus d'inventorier le répertoire ancestral, de tirer des conclusions assez solides sur la culture canadienne-française des siècles passés. Il a rassemblé une imposante documentation sur la vie paysanne du siècle dernier, sur plusieurs techniques artisanales traditionnelles. Cette documentation a étoffé certains volumes et plusieurs causeries, ces dernières années.

Grâce à ses visites dans les familles pionnières, il a pu rassembler une foule d'objets anciens, outils, instruments de musique, images et photographies. Il a donc organisé un musée qui fait les délices des visiteurs, surtout des jeunes étudiants qui n'ont jamais vu un gramophone Edison, un javellier ou une horloge à poids. Cette documentation matérielle est précieuse pour rappeler aux plus âgés l'époque de leur jeunesse, et apprendre aux plus jeunes le mode de vie des anciens.

Cette documentation sur la classe paysanne n'a pas manqué d'attirer l'attention de plusieurs universités canadiennes, qui ont décerné à notre chercheur un doctorat honorifique: l'Université York de Toronto (1977), l'Université d'Ottawa (1978) et l'Université Laurentienne de Sudbury (1984). En 1972, il se méritait le Prix Champlain lors de la publication d'une expérience de 25 ans d'enquête, puis en 1979, la Médaille Luc-Lacourcière venait souligner le travail d'édition de ses contes folkloriques. En 1984, il reçut l'insigne de l'Ordre du Canada (C. M.).

Maintenant septuagénaire et professeur retraité, il rédige les derniers manuscrits de la présente collection, tout en travaillant à la promotion du patrimoine canadien-français.

La maquette de la couverture, création graphique de Pierre Peyskens, pourrait être le symbole du conte folklorique redonné au peuple par le folkloriste : les bribes de la tradition sont happées par un monstre vorace qui les emmagasine dans des rubans sonores. Ces derniers se transforment en deux yeux qui scrutent infatigablement l'univers merveilleux qui va du fond des abîmes aux donjons des châteaux suspendus entre le ciel et la terre.

Ces deux yeux dilatés, au cœur de notre symbole, invitent le lecteur à regarder longuement les richesses poétiques de notre folklore littéraire.